
SE TAIRE ET FAIRE

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE



ÉVÊQUE D'AVRANCHES

PAR J. D'AVENEL

Histoire

DE

LA VIE ET DES OUVRAGES

DE

DANIEL HUET

ÉVÊQUE D'AVRANCHES

PAR JOSEPH D'AVENEL



Typographie d'Auguste LEBEL, à Mortain
1853

PRÉFACE.

> Savant universel, il fut un des hommes illustres qui contribuèrent à l'éducation du Dauphin ; jamais prince n'eut de pareils maîtres.
>
> (VOLTAIRE.)

La France, cette terre classique de l'esprit, offre parfois d'étranges contrastes : Debureau y a trouvé un historien, et nul ne songe à nous raconter la vie de celui qui fut l'ami de Bossuet et de La Fontaine, du duc de Montausier et de Mme de Lafayette ; et pourtant nous ne sommes pas assez Welches pour donner à l'arlequin enfariné le pas sur le grand homme ; pour nous intéresser aux exploits d'un paillasse plus qu'à la vie de celui que Brunck a nommé la fleur des Evêques,

flos Episcoporum (1), et dont on pourrait dire comme de Varron : Qu'il a tant lu, qu'on ne sait vraiment comment il a pu trouver une heure pour écrire (2).

Qui, en effet, ne voudrait savoir quelque chose de celui qui volontiers eût répété après Cicéron : « Rien de plus doux que de tout » savoir » (3).

Les travaux de Huet sont nombreux; en dire assez pour le faire connaître, n'en rien dire de trop pour ne point fatiguer, tendre enfin à ce que les Anciens nommaient si bien *integra brevitas*, une brièveté qui n'omet rien, tel a été notre but; c'est au lecteur de juger si nous l'avons atteint.

(1) Nous citons ce mot sur l'autorité de M. Sainte-Beuve. Nous ne l'avons trouvé ni dans la préface ni dans les notes des *Analectes*.

(2) Qui tam multa legit ut aliquid ei scribere vacasse miremur.

(3) *ουδεν γλυκυτερον η παντ' ειδεναι.*

HISTOIRE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE

DANIEL HUET.

CHAPITRE PREMIER.

Le voyageur qui interroge les ruines des palais de Ninive s'arrête plein de surprise devant les inscriptions qu'un habile ciseau creusa autrefois dans le revers même des bas-reliefs (1). Ensevelies et comme perdues dans l'œuvre du maçon, depuis bien longtemps il était impossible de les lire, quand la main de la science est venue en quelque sorte les retourner pour tous les yeux. Les travaux de l'érudit ne sont pas, nous le croyons, sans un certain rapport avec le côté aveugle de ces frises sculpturales; la littérature vulgaire est toute en évidence et de plain-pied pour la foule; les livres du savant sont une crypte froide, profonde, obscure, où bien peu d'explorateurs songent à pénétrer; il y a là des richesses pourtant, et ces richesses, à la différence des inscriptions ninivites dérobées à

(1) C'est ce que l'on remarque par exemple au palais Korsabal, exploré par MM. Botta, Flandin et Place; palais qui a vingt-deux mille mètres carrés de sculpture.

l'œil tant que le monument dont elles faisaient partie demeurait en son entier, ne peuvent être remises en lumière sans donner plus d'éclat au magnifique monument de notre littérature.

Ces réflexions nous semblent à leur place en tête de la vie de celui que de Maistre voulait joindre à Bossuet et à Fénélon, pour avoir un triumvirat tel que l'épiscopat de l'Eglise catholique ne l'a peut-être possédé jamais (1).

La France se calmait après les guerres de religion; Richelieu depuis quatre ans avait dompté La Rochelle, cet atelier de guerre civile, et porté le dernier coup *à la dernière tête de la rébellion Calviniste;* les lettres prenaient leur essor et le théâtre apprenait le grand nom de Corneille, quand le huit février 1630 (2) Pierre-Daniel Huet reçut le jour à Caen (3).

(1) Huet, dit l'auteur du *Pape*, est moins connu que les deux autres, à cause de sa vie retirée, et parce qu'il n'écrivit presque qu'en latin; mais son mérite fut immense : géomètre, physicien, antiquaire, hébraïsant, helléniste de premier ordre, latiniste délicieux, poëte enfin, rien ne lui manque; je souscris de tout mon cœur à la fin de son article dans le dictionnaire historique de Feller.

Voilà, certes, un jugement qui vaut, ainsi que l'a remarqué M. Trebutien, toutes les plaques de marbre et tous les éloges funèbres académiques.

Le savoir de Huet, suivant Feller, a peut-être moins de grâces françaises que celui de Bossuet et de Fénélon, mais il a plus de grâces grecques et latines; il a moins d'éclat, mais peut-être plus de profondeur, et certainement plus de variété et d'étendue.

Ainsi parle Feller; comme lui, nous admirons le beau latin de Huet; Pline disait d'Antonin : « Se peut-il qu'un homme né à Rome parle si bien grec : *Hominem ne romanum tam græcè loqui?* » Se peut-il qu'un homme né à Caen, dirons-nous à notre tour, parlât si bien la langue que l'on parlait à Rome?

(2) Niceron.

(3) Rue Saint-Jean, n° 112.

Le talent dans les familles est rarement isolé : le père de Raphaël était peintre (1) ; le père du Tasse était poëte et les Bernoulli furent géomètres de génération en génération. Daniel Huet, le père de Pierre-Daniel, était un homme d'esprit et un homme du monde : Rouen se souvint longtemps d'un carrousel qu'il avait organisé (2), et sa compétence dans les questions chorégraphiques était tellement reconnue que, pendant sa dernière maladie, ses amis, qui avaient composé un ballet, ne crurent pas pouvoir réussir sans son approbation : ils le répétèrent devant son lit et se réglèrent sur ses avis (3).

Malgré la vieille antipathie de la poësie et de la musique (4), il était à la fois poëte et musicien (5) ; ses vers sous leur

(1) Quatremère, de Quincy.

(2) Huet nous raconte que long-temps après la mort de son père, il vit les *habits de ce Carrousel magnifiques à la vérité et en si grande quantité que les voyant, il ne pouvait s'empêcher de penser avec tout le respect dû à son père que cette dépense eût été bien plus utilement employée s'il s'en fût servi pour contribuer à l'établissement de sa famille.* (Huetiana, page 319.)

(3) M. Charles Nisard, dans une note de sa traduction du *Commentarius,* nous dit que cet évènement arriva peu avant la dernière maladie du père de Huet, mais le *Huetiana* dit bien positivement que ce fut pendant la dernière maladie de Daniel Huet.

Suivant le *Commentarius,* cette visite fut faite à Daniel Huet pendant une indisposition, *levi morbo,* qui le retenait au lit, mais que cette visite ait eu lieu le jour même du bal, comme M. Nisard le dit dans sa traduction, c'est ce que l'on ne peut conclure du *Commentarius.*

(4) Pour ne parler que de nos contemporains, MM. de Lamartine, Dumas, Hugo, Théophile Gauthier et Barthelemy sont totalement dépourvus, dit-on, du sens de la musique.

(5) L'on pourrait joindre cet exemple à mille autres pour combattre M. Paul de Musset, suivant lequel voir les originaux du 17e siècle nul homme de qualité au 17e siècle n'eût osé se dire musicien ; le grand Dauphin savait jouer d'un instrument de musique ; Chambonnière, qui tranchait du grand seigneur et dont le page, qui n'était qu'un mannequin bourré de foin, fut un jour au cours mordu à la jambe par les chevaux de la voiture qui suivait la sienne ; Chambonnière, disons-nous, était fier de son

rouille provinciale ne manquaient, nous dit Huet, ni de tour ni de noblesse; devenu premier marguillier de Saint-Jean, il y fit exécuter des concerts spirituels, et en mourant il légua à cette église tous ses instruments de musique. Né dans la religion protestante, qu'il professa jusque dans un âge assez avancé, il avait été converti par un pieux Jésuite qui était aussi un savant controversiste, le père Gontery (1); il avait même été assez heureux pour ramener sa mère mourante à la vraie religion. Sa conversion s'était faite en effet en connaissance de cause; il avait examiné tous les points controversés; et, des raisons de douter, des motifs de détermination, il avait composé un assez gros traité, écrit de sa propre main; pleinement convaincu, il avait dû convaincre.

La mère de Pierre-Daniel, Isabelle Pillon de Bertoville, était une femme de mérite; son esprit n'était pas comme celui de son mari; il n'avait rien de guindé; elle savait donner de la grâce aux moindes récits, et le charme de son esprit se retrouvait sous sa plume. La mort de son mari la fit tutrice de ses enfants; ils étaient six, quatre filles et deux garçons; trois, Marie, Suzanne et François, étaient nés avant Pierre-Daniel; deux, Valentine et Gillette, étaient venues au monde après lui;

talent sur le clavecin; le comte de Fiesque, enfin, faisait assez souvent sa partie dans les concerts de Paris; il est vrai qu'il traitait un peu les musiciens comme les instruments que l'on serre dans leur étui quand le concert est terminé. Au 17e siècle, la musique, bien qu'estimée, n'occupait que le second rang; or, les musiciens voudraient, comme le fameux Juan Cabeca, que pour les écouter Dieu fît taire les anges.

L'on connaît l'épitaphe de Juan Cabeca : « Quand il fut reçu dans le chœur des anges, Cabeca s'y distingua tellement que Dieu qui l'écoutait leur dit : Taisez-vous, veaux, et laissez chanter Cabeca, musicien du roi monseigneur. »

(1) Gonterius. M. Charles Nisard traduit Gontier; le *Huetiana* prouve qu'il faut traduire Gontery. Voir *Huetiana*, page 317. John Aikin a aussi traduit Gontier dans ses *Memoirs of Huet*.

Valentine et François moururent presqu'en naissant. La providence avait décidé que cette jeune famille deviendrait bientôt tout-à-fait orpheline; trois ans après la mort de son mari, Isabelle Pillon mourut; elle n'avait pas quarante ans; elle avait montré dans sa tutelle de la prudence et de l'habileté.

Pendant son veuvage, Isabelle Pillon allait souvent à la campagne de Catherine Pillon, sa sœur; près de l'habitation de celle-ci demeurait une pauvre femme qui prit en amitié le jeune Pierre-Daniel; elle l'attirait chez elle par ses caresses et par de petits présents; un jour, comme il entrait dans la cabane de la pauvre villageoise, il la trouva près du foyer, la tête enveloppée de telle sorte qu'il put à peine l'embrasser; la pauvre femme repoussa son jeune ami et, détournant la tête, le pria doucement de s'éloigner, elle était atteinte d'une fièvre maligne, qui l'emporta la nuit d'après; Huet fut assez heureux pour échapper à la contagion (1).

A la mort d'Isabelle Pillon de Bertoville, la tutelle de ses enfants passait de droit à Gilles Macé, qui avait épousé Gillette, leur tante maternelle; mais cet oncle était un savant, il ne

(1) *Me plane incolumi;* voir *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.* Ces mémoires ont été traduits en anglais par John Aikin. Voici ce qu'il dit de Huet :

« L'évêque d'Avranches, dont les mémoires sont ici présentés aux lecteurs anglais, était un personnage très-illustre parmi ses contemporains, et pour son érudition aussi profonde qu'étendue, et pour l'usage qu'il en fit comme auteur de divers ouvrages estimés. *For profound and extensive erudition and for the use he made of it as author of various esteemed works.*»

Qu'il fût un génie de premier ordre, nous ne le prétendons pas, dit Aikin, mais sa biographie est une de celles qui offrent le plus large fondement pour la construction de l'histoire littéraire du siècle où il fleurissait. *Of the age in which he flourished.* Voyez John Aikin, introduction passim.

Nous avons cherché inutilement l'ouvrage de John Aikin à la bibliothèque royale, qui possède d'ailleurs le manuscrit du *Commentarius;* pour nous procurer les *Memoirs of Huet*. nous avons dû les faire venir de Londres.

voulait pas se laisser voler une seule de ses minutes; lui tuteur! il était mathématicien, et les chiffres le réclamaient; il était astronome (1), et il habitait le firmament beaucoup plus que la terre; la mort vint fort à propos le tirer d'embarras; tandis que l'on délibérait sur le choix d'un tuteur, le jeune Daniel fut remis aux mains de sa tante, la veuve de l'astronome. Un monastère des pères de la Croix (2) se trouvait dans le voisinage; un des religieux se chargea de l'éducation du jeune enfant; celui-ci, déjà, avait reçu quelques leçons d'un savant prêtre et d'un pieux théologien dont Isabelle Pillon avait songé à faire le précepteur de son fils; le nouveau maître de Pierre-Daniel était plein de douceur et de bonté; sa voix suffisait néanmoins pour effrayer un pauvre enfant qui, ne connaissant encore que les caresses de sa mère, la pleurait encore de tout son cœur. Il faut que cette impression ait été bien forte chez le jeune Huet, puisque même au bout de plusieurs années le son de la cloche appelant les enfants à l'école, le faisait trembler de tous ses membres, *toto corpore.*

Sur ces entrefaites, un conseil de famille s'assembla pour organiser la tutelle; l'on fit venir du pays de Pont-Audemer, qui, nous dit Huet, est à deux journées de marche de Caen, et l'on nomma tuteur un fort honnête homme, parent des jeunes orphelins, et capable par ses connaissances de bien remplir ses fonctions (3). Mais une sorte de fatalité semblait s'at-

(1) Gilles Macé croyait à l'astrologie judiciaire; il avait été avocat avant d'étudier presqu'exclusivement les mathématiques; il avait même plaidé avec succès plusieurs causes au barreau de Caen; il était né à Caen en 1586, il mourut en 1637, à Paris, où il s'était réfugié pour se décharger de la tutelle de Pierre-Daniel Huet.

(2) *Patrum Crucigerorum.*

(3) *Non inexercitatus.* M. Nisard traduit : *Qui n'entendait rien aux affaires.* C'est un contresens palpable; John Aikin a fort bien traduit : *A worthy*

tacher aux tuteurs du jeune Huet; ce parent mourut, et Daniel Macé, fils de Gilles Macé, fut nommé en sa place; il fallait pourvoir à l'éducation des sœurs de Huet; elles entrèrent à Rouen dans un couvent de Dominicaines, où deux de leurs tantes, renommées pour leur piété, avaient pris le voile depuis long-temps. Naguère encore, leur tante Catherine Pillon y était morte; elle laissait après elle cinq fils (1) un peu plus âgés que le jeune Pierre-Daniel; parmi les jeunes cousins de Huet, les uns allaient aux écoles publiques, les autres étaient élevés par un prêtre tout-à-fait estimable, très-capable de leur inculquer la religion et la morale, mais tout-à-fait illettré; ils avaient d'ailleurs pour les lettres une telle antipathie que, quand venait l'heure du travail, vous eussiez dit des malheureux réduits à tourner la roue d'un moulin; Huet passa six ans avec eux; au bout de ce temps, il fut placé à Caen chez les Jésuites, qui dirigeaient alors le collége de Mont-Royal; n'eussent été les conseils et les encouragements de ses maîtres, ses heureuses dispositions se seraient sans doute éteintes sous l'influence funeste des exemples qu'il avait sous les yeux; chaque jour, c'était de la part de ses cousins quelques taquineries nouvelles : ils volaient ses livres, ils mouillaient et déchiraient ses cahiers, ou bien ils les frottaient avec du suif pour que l'encre n'y pût marquer (2); voulait-il se réfugier dans sa chambre comme dans un sanctuaire, il la trouvait fermée; à la campagne, pendant les vacances de l'automne, prendre seulement un livre était un crime à leurs yeux; ils exigeaient bon gré mal gré que l'on jouât, que l'on

man and acquainted with business. Huet remarque que ce choix était préjudiciable pour lui et pour ses sœurs, en raison des dépenses qu'entraînaient les voyages et les séjours à Caen de son tuteur.

(1) Cinq fils; *quinque filiorum mater,* et non quatre, comme traduit M. Charles Nisard.

(2) *Vel sevo illitæ.*

se promenât, que l'on chassât; à l'heure où tout dormait encore dans la maison, Pierre-Daniel se levait et s'enfonçait dans quelque massif d'arbres afin d'y étudier en paix et loin des importuns. Vain espoir ! ses cousins l'y dépistaient et tout leur était bon pour l'en faire déguerpir; pierres, mottes de terre, eau seringuée tout au travers du visage; mais ces sottes tracasseries ne le décourageaient point; il était amoureux de l'étude, et rien ne rebute quand on aime.

Fénélon avait six ans quand un domestique brutal le jeta par terre dans un accès de violence; craignant de le faire chasser, l'enfant sublime se tut; Huet, lui aussi couvrit-il de son silence de sottes vexations qui prenaient leur source dans la jalousie? S'il en eut le courage, ce fut chez lui de l'héroïsme; nul en effet n'adora l'étude autant que lui et aussi jeune que lui (1); tout petit enfant, il portait envie à ceux qui lisaient quelqu'histoire en sa présence; plus tard, quand il sut lire, s'il voyait décacheter une lettre, il soupirait après le moment où lui aussi pourrait parler aux yeux de ses amis éloignés.

Anaxagore, mourant, répondait aux habitants de Lampsaque qui demandaient ce qu'il désirait d'eux : « Je ne demande rien, sinon que le mois où je quitte la vie soit un mois de vacances pour les enfants (2). » Huet, s'il eût vécu au temps d'Anaxagore,

(1) Il faut excepter peut-être l'un de nos contemporains, Drouot, qui, âgé de trois ans, allait frapper à la porte des Frères de la doctrine chrétienne et pleurait à chaudes larmes en s'en voyant refuser l'entrée. Les parents de Drouot étaient pauvres; faute de lumière, il étudiait à la clarté de la lune; à deux heures du matin, il se relevait pour profiter d'une mauvaise lampe qui éclairait le travail de son père; bientôt elle s'éteignait; alors le fils du pauvre boulanger s'approchait du four ouvert, et poursuivait à ce rude soleil, pour parler comme un orateur, la lecture de Tite-Live.

(2) Diogène Laërce.

lui aurait su certainement peu de gré de sa requête; son unique plaisir en effet était l'étude; volontiers il eût retourné le mot de Martial, et au lieu de dire avec le poète que

Se bien porter l'été, c'est être assez savant (1),

il eût posé comme axiôme que la science en toute saison fait partie de la santé.

Du reste, si les goûts studieux de Pierre-Daniel indisposaient contre lui ses jeunes camarades, ils lui gagnaient en revanche l'affection de ses maîtres; un jour qu'un coup de pierre l'avait atteint à la tête, l'un d'eux en fut si effrayé qu'il en tomba malade. Cet attachement de ses professeurs, les petits présents qu'il recevait de leur amitié, les prix qu'il remportait déjà, lui faisaient dédaigner la malice de ses cousins; jamais dans la suite il ne revit le collége de Caen, théâtre de ses premières études, sans se sentir rajeuni; là, il avait été initié à la science, à cette science qu'il s'indignait d'entendre traiter de pédantisme par des hommes qui, vivant dans les fadaises et le verbiage des cafés, réclamaient pourtant le monopole du bon goût et de l'esprit.

Ainsi que saint Augustin, il se sentit d'abord peu de goût pour le grec, l'une des trois langues savantes, comme l'on parlait au 16e siècle (2); plus tard, il en comprit l'utilité et

(1) Voici venir Juillet et son soleil brûlant;
Fais trève à tes leçons, charmant maître d'école,
Tu sembles te fâcher, mais crois-en ma parole,
Se bien porter l'été, c'est être assez savant.

Voyez *Une moitié de Fable*, par Jh d'Avenel.

(2) Voyez *Mémoires de de Thou.*

n'hésita pas à combler cette lacune de ses premières études : la poësie le charmait; il eût voulu que tous les mots, en sortant de sa bouche, se transformassent en vers : remarquant que la Muse antique est toute nourrie de fables, il étudia la Mythologie, et ce vaste sujet, il le creusa plus qu'aucun de ses condisciples.

Tous ses maîtres malheureusement n'avaient pas un goût également sûr; l'un d'eux lui retira des mains Virgile, Ovide, Horace, et leur substitua je ne sais quels poëtes modernes de l'Italie et de la Belgique, ingénieux et brillants sans doute, mais entachés de concetti, de manière et de mauvais goût; Huet, fourvoyé un instant, rentra plus tard dans le bon chemin et apprit à mettre au-dessus de ces beautés fardées la beauté du naturel et de la simplicité.

A huit ans, il reçut la confirmation de Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, auquel il devait succéder par la suite dans l'abbaye d'Aunay; Pierre Camus se distinguait par la sainteté de sa vie, par son esprit et par son éloquence; ses nombreux romans sont oubliés (1), mais l'amitié de St François de Sales l'a rendu immortel (2).

(1) Voir la note A à la fin du volume.

(2) Pierre Camus, on le sait, aimait peu les moines. J'admire, disait-il dans un sermon prêché par lui devant les Cordeliers pour la fête de St François-d'Assise, j'admire la grandeur de votre saint; Jésus-Christ avec trois pains et cinq poissons rassasia cinq mille hommes une fois dans sa vie; St François avec une aune d'étoffe nourrit chaque jour, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéants. Ces fainéants, n'en déplaise à Pierre Camus, priaient, prêchaient, confessaient et savaient mourir dans les missions.

On cite encore de Pierre Camus ce bon mot qui lui échappa en chaire : « Mes frères, l'on recommande à votre charité une jeune demoiselle qui n'est pas assez riche pour faire vœu de pauvreté. » Plaisanterie que nous retrouvons dans les *Caractères de la Bruyère*.

A neuf ans, Pierre-Daniel eut la petite vérole; il remarque dans ses mémoires que cette maladie était peu connue chez les Grecs et chez les Romains, et que de nos jours elle est encore ignorée des habitans de la Circassie.

De tous les condisciples de Huet, celui qui s'éleva aux destinées les plus brillantes, ce fut Bellefonds; il était à peu près du même âge que Pierre-Daniel; la fronde le trouva fidèle au roi, et à trente-huit ans il était maréchal de France (1).

Le jeune Bellefonds avait pour précepteur le fameux Brébeuf, qui travaillait alors à sa traduction de la Pharsale *aux provinces si chère*, et qui plaçait Lucain, cela va presque sans dire, bien au-dessus de Virgile (2). De telles bévues sont

(1) Voyez *Galeries du palais de Versailles*, tome 7.

Si nous nous en rapportions au marquis de la Fare (voyez ses mémoires) Bellefonds était un ambitieux outré, faux sur le courage, sur l'honneur et sur la dévotion; mais ce jugement nous semble inadmissible touchant l'homme qui fut l'ami de Bossuet, et auquel Bossuet écrivait : « Ne croyez jamais que je change pour vous... et qu'auriez-vous fait qui me fît changer. »

(2) Brébeuf, né à Thorigny, d'une famille d'où sont sortis les Arundel d'Angleterre, voulait continuer la *Pharsale* jusqu'à la mort de César, pour porter à l'usurpateur non vingt-deux coups, mais vingt-deux mille coups de poignard.

Huet dit de Brébeuf : « Mon amour pour la poësie me faisait remarquer, bien que je ne fusse encore qu'un enfant, que tout ce qui était bas déplaisait à Brébeuf, et qu'il élevait sa pensée bien au-dessus de la portée du vulgaire : *Nihil humile eum sapere sed supra vulgi captum animos attollere.* » John Aikin a traduit : « Je m'apercevais facilement que l'esprit de Brébeuf n'était aucunement un esprit ordinaire : *That his mind was by no means of an ordinary rank.* » M. Charles Nisard a rendu ce passage d'une façon qui nous semble très-défectueuse : « J'aimais déjà passionnément la poësie dont je voyais bien que Brébeuf ne goûtait nullement le terre-à-terre. »

Quant à Lucain, il devait se croire plus grand que Virgile, a dit Fénélon, et il se serait trompé pourtant; Fénélon en conclut à tort, selon nous, que la simplicité de l'architecture grecque surpasse le raffinement de l'architecture gothique. (Voyez sa *Lettre sur l'Eloquence*.)

TYP. LEBEL, A MORTAIN. 2

communes; Corneille partageait, touchant Lucain, l'opinion de Brébeuf; Malherbe plaçait Stace au niveau des plus grands poëtes; Le Tasse estimait sa *Seconde Jérusalem* supérieure à la première; Milton exaltait au détriment du *Paradis perdu* le *Paradis reconquis*, et Corneille voyait des *Cadets dignes de Cinna* dans *Othon* et *Surena* (1).

Tel excelle à rimer qui juge sottement.

Nous nous apprécions mal nous-mêmes, et, comme l'a fort bien dit Schiller, la trompette ne s'entend pas.

Quant aux arrêts de la foule, il en est bien peu que l'avenir ait maintenus; ne préféra-t-elle pas l'*Amant libéral* de Scudéry au *Cid* de Corneille, et la *Pulchérie* de Corneille à l'*Andromaque* de Racine ? Colletet marcha pour elle l'égal de l'auteur des *Horaces* et de *Polyeucte*, auquel l'Académie française, vrai cénacle de topinamboux, préférait du Ryer.

Huet, à cette époque, fit aussi connaissance avec le poëte Sarrazin, chez lequel Boileau voyait, sauf la forme, la matière d'un très-bon esprit, et auquel Saint-Evremont, dans tout ce qui regarde l'esprit et la galanterie, donne le premier rang après Voiture (2).

A treize ans, ses humanités terminées, Huet commença

(1) Voyez les vers adressés à Louis XIV, par Corneille, en 1676.

(2) Le métier d'homme d'esprit a son côté désagréable : comme l'on attend beaucoup de vous, l'on exige beaucoup. Cet inconvénient était vivement senti par Sarrasin : « J'envie mon avoué, disait-il; il peut, sans que la critique le tance, commencer toutes ses lettres par la formule sacramentelle : J'ai reçu, Monsieur, votre honorée du *** ».

son cours de philosophie; affranchi désormais de la société de ses cousins, il se vit confié aux soins du professeur Hallé : Hallé joignait à la science le talent de la poësie; il était alors professeur au collége Dubois, à Caen; ce fut lui qui initia le jeune Huet à la géographie; il fut toujours pour son jeune élève plutôt un père qu'un maître; se voyant près de mourir, il fit approcher de lui Guillaume Peyron, le savant commentateur de Claudien : « Mon ami, lui dit-il, nul ne sait mieux que » vous l'affection que je n'ai cessé de porter à Huet, dites-lui » donc, je vous prie, que touchant à la mort (1) je me » souviens de notre vieille amitié et que je le conjure à mes » derniers moments de l'avoir toujours pour chère et sacrée ». Disant cela, il expira.

Huet, qui nous a transmis ces détails dans ses mémoires, n'oublia jamais les recommandations de cet excellent maître.

Gosselin, au même collége Dubois, professait la rhétorique devant un nombreux auditoire; très-fort sur les Antiquités romaines, il l'était beaucoup moins sur les Antiquités gauloises, où Bochart releva ses erreurs dans une savante lettre adressée à Moisant de Brieux.

En philosophie, Pierre-Daniel eut pour professeur le jésuite Pierre Membrun qui, avant d'être envoyé à Caen, avait pendant quatre ans professé avec succès la rhétorique à Paris; il prit en grande amitié le jeune Huet; il le faisait venir chez lui durant les vacances : « Je veux, lui disait-il, agir avec vous comme Platon avec ses disciples »; or, un règlement formel, suspendu à la porte de l'école de Platon, en excluait quiconque

(2) Me morti proximum. (*Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.*)

n'avait pas au moins une teinture de géométrie. Parvenu à la septième proposition du premier livre d'Euclide, Huet quitta Caen pour la campagne; il s'était enthousiasmé pour les mathématiques au point de leur consacrer au détriment de tout le reste et ses jours et ses nuits (1). Le père Membrun, qui involontairement avait fait le mal, s'appliqua à le guérir : « N'étudiez la géométrie, disait-il à son élève, que par rapport » à la philosophie ». Mais Huet tenait peu de compte de ses avis; il se bornait à dissimuler sa passion nouvelle et à donner quelques moments de plus à la philosophie (2); il mit deux

(1) Ailleurs *(Lettre à Grævius)* Huet nous apprend qu'il se jeta avec enthousiasme, ολαις μανιαις, dans l'étude des mathématiques et, il faut l'avouer, on traitait alors en philosophie certaines questions qui ne valent pas une minute de notre application. Celles-ci entre autres : L'être est-il univoque à l'égard de la substance et de l'accident? Toute vertu se trouve-t-elle causalement placée dans le milieu entre un acte mauvais par excès et un acte mauvais par défaut? Le nombre des vices est-il parallèle ou double de celui des vertus? Risibles subtilités où ceux qui s'enfonçaient pouvaient, selon la pensée d'Ariston, de Chio, être comparés aux mangeurs d'écrevisses qui, pour une bouchée de chair, perdent leur temps sur un monceau d'écailles.

(2) L'opinion du père Membrun touchant les mathématiques a été, nous le croyons, celle de tous les bons esprits. Ariston de Chio comparait ceux qui négligent la philosophie pour les mathématiques aux amants de Pénelope qui, ne pouvant posséder la maîtresse, se contentaient des servantes.

Bien que l'inscription de l'école de Platon ne soit qu'une fiction moderne, dit William Hamilton, nous voulons bien la prendre pour vraie et même nous croyons décidément que les mathématiques devraient être cultivées jusqu'à un certain degré par quiconque se livre à l'étude de la philosophie; mais d'un autre côté nous sommes de l'avis de Socrate qui désapprouvait l'étude de la géométrie portée jusqu'à ses plus difficiles problèmes.

Consumant la vie entière d'un homme, elle le détourne de beaucoup d'autres connaissances importantes, et ce n'est pas là son seul inconvénient : si d'une part, comme il est juste d'en convenir, les mathématiques nous accoutument à penser avec suite et avec application, d'un autre côté elles endurcissent ce tact fin qu'exige la recherche des faits; elles nous disposent, comme Aristote l'avait fort bien vu, à dédaigner l'évidence morale, à ne voir, en un mot, d'axiômes que leurs axiômes, de lumière

ans à la faire, comme alors c'était la coutume. Au bout de ce temps-là, il vint à Caen des Dominicains qui se proposaient de relever et de réformer l'antique discipline de leur ordre fort énervée à Caen. Huet, saisi du désir de se faire dominicain, s'adressa au supérieur; c'était un homme d'une sainteté antique, qui ne crut pas devoir décourager le jeune candidat; mais déjà la ville entière était en émoi; l'on avait circonvenu, disait-on, un jeune homme sans expérience; rien n'était plus faux; mais la colère raisonne-t-elle ? L'on alla jusqu'à adresser des menaces au supérieur; Pierre-Daniel, tenu pour ainsi dire en charte privée par ses parents, céda enfin à une opposition unanime; mais, bien qu'on ne voulût voir dans son projet qu'une légèreté de jeune homme, il crut toujours y reconnaître la voix de Dieu

que leur lumière, et c'est en ce sens qu'elles ont mérité l'anathème de quelques pères de l'Eglise.

Dans une éducation libérale, où l'homme n'est pas élevé comme un instrument en vue d'une certaine fin, dans une éducation où le but est notre perfection comme homme et non notre capacité pour une profession, ce qui importe, c'est de développer harmonieusement les diverses facultés de notre esprit; or, les mathématiques, science exclusive limitée aux rapports de quantité, laissent dormir en nous le plus grand nombre de nos facultés; dans les mathématiques, tous les principes sont donnés; la philosophie cherche et établit les siens; les mathématiques s'appuient comme sur un bâton sur leurs signes et sur leurs formules; la philosophie n'a point de symbole pour peindre ses pensées. Dans les mathématiques, vous êtes plus passif; dans la philosophie, plus actif. Les mathématiques, dit-on, nous accoutument à raisonner juste; mais comment l'art de raisonner juste serait-il enseigné par une méthode où il n'y a pas de raisonnements faux ? Apprend-on à nager dans l'eau, dit William Hamilton, dont nous empruntons les raisonnements, en nageant au préalable dans un réservoir de mercure ?

Huet, lui-même, a remarqué que les qualités de l'esprit requises chez le géomètre vont assez mal avec l'abondance, la variété, la liberté, la promptitude et la vivacité qui sont l'apanage des beaux esprits.

De tout cela on peut conclure, ce nous semble, que les mathématiques conviennent tout au plus à une éducation professionnelle, où l'on fait de l'esprit un instrument pour l'industrie; mais qu'elles ne conviennent pas dans une éducation libérale, où c'est la science qui est l'instrument pour le perfectionnement de l'esprit.

qui l'appelait à lui loin des vanités et des désordres du monde.

Il se réappliqua à la philosophie; Membrun avait consenti à lui faire recommencer ce cours, mais à la condition qu'il mettrait tout-à-fait de côté la géométrie et l'astronomie; il se disposait à tenir scrupuleusement sa parole, quand Membrun lui-même le provoqua à la rompre; Membrun, en effet, organisa une sorte de joûte savante; le jeune élève, devant un concours immense, répondit sur toutes les parties des sciences mathématiques, où déjà il ne craignait pas de rivaux, et dans lesquelles il se perfectionna bientôt encore sous le jésuite Erard Bille. Erard Bille était aussi modeste que savant. Son zèle pour la conversion des Sauvages de l'Amérique le jeta dans les missions et lui fit trouver la mort dans un naufrage (1); à son défaut, Huet tira un grand profit de ses relations avec le jésuite Georges Fournier et avec le collègue de Fournier, le savant Pierre Gautruche.

Descartes, sur ces entrefaites, publia ses principes philosophiques, et le jeune Huet, qui devait un jour se montrer l'adversaire ardent du Cartesianisme, fut un moment sous le charme.

Membrun cependant avait terminé son cours de philosophie et, d'après l'ordre de ses supérieurs, il était parti pour Paris. Il y resta quatre ans; il fut ensuite envoyé à La Flèche et, pendant neuf ans qu'il y vécut, il y professa la théologie; la poësie y charma ses loisirs; ni l'absence ni l'éloignement ne purent diminuer l'affection de Huet pour lui : il lui écrivait

(1) C'est ce même Erard Bille que Pascal (*Provinciales*, lettre 12) attaque à propos de la simonie.

souvent, il l'allait même voir quelquefois; les années n'affaiblirent point chez l'élève le souvenir de celui qu'il regardait moins comme un maître que comme un ami et un père, un père de son esprit sinon de son corps, comme il le disait après Quintilien (1).

Huet avait commencé, comme c'était l'usage presque général (2), à étudier le droit, et il admirait cette sagesse des vieux Romains qui éclate dans les monuments de leur législation, lorsque fut publiée la *Géographie sacrée de Bochart;* ce livre changea diamétralement le cours de ses études; Huet, le futur helléniste, le futur hébraïsant, n'était encore ni Grec ni Hébreu, pour nous servir du terme qui avait cours alors (3); il se rappela Joseph Scaliger (4) qui, à l'en croire, apprit seul, à dix-neuf ans, le grec et l'hébreu et lut Homère en trois semaines, et les autres poëtes grecs en quatre mois; Huet, qui s'était flatté un instant d'accomplir ce tour de force, ne vit plus bientôt qu'une gasconnade dans l'assertion du savant de Vérone; du reste, comme Scaliger, il se mit à étudier seul; des poëtes grecs il passa aux historiens et, chemin faisant, traduisit en latin *Daphnis et Chloé,* ne sentant pas encore tout le venin de la pastorale de Longus (5). Il menait de front l'hébreu avec le grec, il s'était même fait pour son usage une

(1) *Non præceptoris solùm sed et amici et parentis loco fuit... et erit quoad vivam.* (Lettre à Graindorge, 1650. *Manusc. de la Bibl. royale.*) Membrun a laissé comme Virgile des églogues, des Géorgiques et un poëme épique; le poëme épique est intitulé *Constantin* ou *l'Idolâtrie détruite.* Les Géorgiques traitent de la culture de l'esprit.

(2) *Mos vulgò receptus.*

(3) Dom Julio Grand-Hébreu. *(Lettre de Claude Estienot à dom Bulteau.* Manusc. de la Bib. royale.)

(4) *De splendore ac vetustate gentis Scaligeri.* (Lettre à Douza.)

(5) Huet avait consulté Bochart sur ce projet, et Bochart ne l'en avait point détourné.

grammaire hébraïque (1). Cette étude le trouva toujours fidèle; chaque jour, durant trente ans, il consacra deux heures à la lecture de la Bible et des Rabbins, si bien qu'à la fin de sa vie, il avait lu vingt-quatre fois dans le texte original l'Ecriture-Sainte tout entière.

Sa puissance d'application était vraiment incroyable; il travaillait sans fatigue jusqu'à dix-huit heures de suite (2); en vain lui rappelait-on que l'exercice peut seul entretenir la santé, il le niait formellement et, à l'appui de son paradoxe, il citait Sirmond et se citait lui-même (3). Il venait depuis peu de se lier avec Bochart; Bochart était protestant et ministre à Caen; pour qu'on ne glosât pas sur leur intimité, ils convinrent entre eux de ne se voir que la nuit; leurs entretiens du reste ne roulaient point sur la Religion; une seule fois, en Allemagne, dans un temple luthérien, et à propos de je ne sais quels tableaux, ils effleurèrent amicalement la question des images. Les autres amis de Huet étaient alors Etienne Cahaignes qui, aux funérailles de Scaliger, eut l'honneur de tenir avec un autre français et deux hollandais les coins du poêle de ce grand homme; Jacques Le Paulmier de Grand-Mesnil de Vandœuvre, qui composait des poësies grecques avec tout l'atticisme d'un enfant d'Athènes; les deux frères Graindorge, Jacques Graindorge de Prémont, antiquaire et numismate, et André Graindorge,

(1) On peut donc dire de Huet qu'il fut pour le grec et pour l'hébreu ce que les anciens nommaient αυτοδιδασκαλος.

(2) Huet, dans le *Commentarius*, dit seulement six à sept heures : *Sex, septem ve horarum contentionem.*

(3) Tissot, dans son livre de la *Santé des Gens de Lettres*, ne laisse rien à dire sur ce point. En vain citerait-on à l'encontre de sa thèse et Isocrate qui, à quatre-vingt-quatorze ans, écrivait ses *Panathénées*, et Gorgias qui atteignait cent dix-huit ans. Que prouvent les exceptions? *Solve senescentem....*

qui, après avoir exercé la médecine à Narbonne, durant vingt ans, revint à Caen dans le sein de sa famille à la mort de son frère. André Graindorge possédait à fond les sciences physiques, et son goût pour les antiquités lui avait fait rassembler, durant son séjour dans le Midi, une collection de médailles qu'il apporta à Caen : Jacques ne savait point le grec, mais Huet et Thouroude le harcelèrent si bien, qu'il finit par l'apprendre dans un âge avancé. Huet citait plus tard cet exemple au prince de Condé et au duc de Montausier pour les déterminer à compléter par l'étude du grec toutes leurs autres connaissances (1).

Thouroude s'était fort occupé de la Grèce ancienne. Avant de publier ses recherches, il voulut voir cette belle terre telle que les Turcs l'ont faite, et il mourut au moment où il allait donner au public l'Illyrie, l'Epire et le Péloponèse. Thouroude avait un défaut, c'était de n'admirer que ce qui sortait de sa plume. Huet lui soumettait-il des vers de sa façon, Thouroude hochait la tête et fronçait le sourcil; las de ces airs suffisants, Huet joignit à deux épigrammes antiques et à deux épigrammes du moyen-âge deux épigrammes de sa façon; Thouroude donna tête baissée dans le panneau; des deux petites pièces de Huet, il prit l'une pour une épigramme ancienne, l'autre pour une épigramme du moyen-âge. Muret s'était plu à jouer le même tour à Scaliger; il lui avait présenté comme antiques des vers faits par lui et tout chauds de l'enclume, et Scaliger n'avait pas eu assez bon nez pour éventer la supercherie. L'orgueil scientifique ainsi pris au piége est chose divertissante.

(1) Je me souviens, traduit M. Charles Nisard, d'avoir *décidé* par cet exemple deux illustres personnages à étudier le grec : Huet ne dit point qu'il les y décida, il dit seulement qu'il les y exhorta, *excitatos*. D'autres soins plus graves les entraînaient ailleurs, *Alio abstrahebant graviores curæ*.

Les exemples en sont communs :

Quand parut sur la scène le *Médecin malgré lui*, le président Rose (1), fort lié avec Molière, le rencontra un jour chez le duc de Montausier : le cercle était nombreux; « J'aime fort, dit Rose à Molière, votre chanson de Sganarelle (2); il n'y a qu'un petit malheur, c'est qu'elle n'est pas de vous » : Molière de se récrier avec force; mais Rose insistait : « C'est, disait-il, la traduction d'une épigramme latine qui elle-même est empruntée à l'Anthologie grecque »; Molière défia le président de citer le texte latin : le voici, dit Rose :

Quam dulces
Amphora amœna,
Quam dulces
Sunt tuæ voces,
Dum fundis merum in Calices !
Utinam semper esses plena,
O cara lagena !
Vacua cur jaces ?

Molière demeura confondu; mais Rose, après s'être amusé un instant de l'embarras de son ami, se confessa l'auteur de la chanson latine.

Si nous voulions grossir la liste de ces mystifications, nous citerions d'Este s'amusant à faire passer un tableau de Canova

(1) Rose, président de la Cour des Comptes, avait été secrétaire de Louis XIV; il écrivait aussi vite que la parole; il imitait parfaitement l'écriture du roi; beaucoup de lettres sont de lui, qui passent pour être de ce prince.

(2) Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glougloux, etc.

pour un ouvrage de l'ancienne école vénitienne (1); André Muller traçant des caractères bizarres et arbitraires et les envoyant au savant Kircher qui, assure-t-on, les expliqua sans hésiter; Winkelman enfin, si railleur à l'endroit des antiquaires peu clairvoyants, et spécialement vis-à-vis du comte de Caylus qui avait acheté pour antique un tableau de Guerra, Winkelman, disons-nous, prenant des tableaux de Casanova dans la manière de ceux d'Herculanum pour de véritables antiques (2).

Mais retournons à Huet; à la gymnastique de l'esprit il joignait en ce temps-là celle du corps : bien avant Montaigne, qui veut que nous conduisions de front notre corps et notre âme, comme on mène deux chevaux attelés au même timon, puisque ce n'est ni une âme ni un corps mais un homme qu'il s'agit de dresser en nous, Quintilien, tout en flétrissant ces hommes dont une partie de la vie se consume dans l'huile, l'autre partie dans le vin (3), et qui abrutissent l'esprit à force de soigner le corps, savait estimer ces maîtres de palestrique qui nous enseignent l'élégance des mouvements et la grâce de l'attitude. Le tuteur de Huet pensait comme eux; il donna à son pupille des maîtres d'armes, de danse et d'équitation; celui-ci,

(1) Quatremère de Quincy, Canova.
Cela n'étonnera pas, si l'on songe que Jules Romain lui-même prit pour l'original du portrait de Léon X, auquel il avait travaillé avec Raphaël, la copie qu'en avait faite André del Sarto, et ne reconnut la supercherie que lorsque Vasari, passant par Mantoue, lui montra le nom d'André sur la partie de la toile cachée aux yeux par le cadre.

(2) La mort tragique de Winkelman, victime d'un intrigant qui s'était lié avec lui pour le voler et l'assassiner, montre que ce savant homme était peu capable de défiance.

(3) *Quibus pars vitæ in oleo, pars in vino consumitur.* Quintilien ne veut pas, du reste, que ces exercices se prolongent au-delà de l'enfance, ni que l'on y donne beaucoup temps.

à la course comme à l'escrime, connaissait peu de rivaux; s'il dansait assez mal, en revanche il montait parfaitement à cheval: il lui suffisait de toucher un but avec la main, pour qu'il se crût certain, si haut qu'il fût, de sauter par-dessus (1); il était doué d'une force d'hercule; un jour il s'assit par terre en face de deux hommes vigoureux; il prit un bâton par un bout, ils le prirent par l'autre et jamais ils ne purent le lui arracher des mains, ni même lui faire quitter sa place (2). Ce fut le hasard qui lui apprit à nager: pendant l'été il allait plusieurs fois par jour se baigner dans les étangs et les rivières (3). Un jour qu'il s'était jeté étourdiment à l'eau, il s'aperçut qu'il perdait pied; son sang-froid le sauva; il commença de remuer bras et jambes, remonta du fond de la rivière à la surface et fit si bien qu'il gagna le bord. Depuis ce temps-là, sans l'avoir autrement appris, il sut nager et plonger; il fit même plus d'une fois dans les rivières, dont il explorait la profondeur, des récoltes de coquillages (4).

Sa piété s'était alors quelque peu refroidie; il allait beaucoup dans le monde, donnait à sa toilette une attention minutieuse et cherchait à se faire bien voir des dames par les petits soins qu'il leur prodiguait et les vers galants et légers (5) qu'il mettait à leurs pieds.

Ce fut vers ce temps-là que ses deux sœurs Marie et Suzanne

(1) *Ut quemcumque poteram locum manu attingere, in eum me saltu attollerem.*

(2) *Mihi id extorquere meque loco movere potuerint.*

(3) M. Charles Nisard dit: Sous prétexte de me rafraîchir; c'était bien réellement pour se rafraîchir, *refrigerationis causâ.*

(4) *Ostrea eruerem è fundo.*

(5) *Amatorios versiculos.*

se marièrent. Elles avaient été retirées de chez les Dominicaines, et leur tante, veuve de Gilles Macé, les avait reçues chez elle; elles se marièrent avantageusement. Marie eut plusieurs enfants; ceux-ci en eurent un grand nombre à leur tour (1). Quant à Suzanne, elle n'eut qu'un seul fils qui vécut peu.

Johnson a dit spirituellement que le plus beau point de vue pour un Ecossais est celui de la route qui le conduit à Londres; en France, le plus beau point de vue pour un homme qui aime l'étude est celui du chemin qui le mène à Paris. Huet, en 1650, y fit son premier voyage. Il était maître de lui-même; à vingt-un ans et un jour, la Coutume de Normandie le délivrait de toute tutelle; son seul désir était d'acheter des livres et de connaître les savants; à la piste des vieux ouvrages, il s'attachait à leur rareté plus encore qu'à leur beauté; que leur reliûre fût en parchemin ou en maroquin, il s'en inquiétait fort peu : il laissait ce luxe aux banquiers et aux fermiers-généraux; bientôt sa bibliothèque devint l'une des plus curieuses et des plus belles de toute la Normandie; mais aussi dans sa bourse vide l'araignée, comme il nous le dit gaiement, put bientôt filer sa toile.

Ses préoccupations tournaient dans le cercle de ses chers livres; qu'adviendrait-il d'eux après lui? Achetés par tant d'or et de peine, ne deviendraient-ils point la proie de l'ignorance? Il aimait à s'entretenir avec eux comme l'on ferait avec un ami; si, durant ses lectures, une observation se présentait à son esprit, il ne manquait jamais de la consigner sur la marge.

(1) *Qui et numerosam ex se dederunt prolem.* Marie, dit M. Charles Nisard, eut plusieurs enfants qui se multiplièrent eux-mêmes à l'infini. Ne semble-t-il pas qu'il soit question de la postérité de Jacob?

Mais au moment où celui dont nous racontons la vie va entrer en relation avec les hommes de talent et les savants de son siècle, l'on verra, nous le croyons, avec plaisir un portrait que traça de lui une illustre abbesse de Caen, Marie-Eléonore de Rohan : il rend assez bien sa physionomie, ou, comme l'on disait au siècle de Huet, ses *contenances* :

« Vous êtes plus grand et de belle taille que vous n'avez » bon air; vous êtes mieux fait que vous n'êtes agréable; » vous avez le teint trop blanc et même trop délicat pour un » homme; les yeux bleus plus grands que petits, les cheveux » d'un blond châtain, le nez bien fait, la bouche grande, » mais aussi propre qu'on la puisse avoir, car vous avez les » lèvres incarnates et les dents d'un blanc fort éclatant et qui » saute aux yeux; vous avez le front fort grand; la grandeur » de vos traits et de votre visage fait que vous avez quelque » chose de ces médailles qui représentent les hommes illustres » (vous vous doutez bien que j'entends plutôt parler de ces » grands philosophes, que des conquérants); je ne sais si ce » n'est point la grande réputation de science où vous êtes, » qui me donne cette idée, ou si c'est qu'en effet les hommes » illustres étaient faits comme vous; mais si vous n'êtes fait » comme ceux qui ont été devant vous, peut-être que ceux » qui viendront après ne seront pas fâchés de vous ressembler » et d'être faits comme vous aurez été; vous avez les mains » fort blanches et la peau fort fine.... ; pour de l'esprit, vous » en avez assurément autant qu'on peut avoir, et votre esprit » ressemble à votre visage, il a plus de beauté que d'agrément.

» Vous avez l'âme bonne à l'égard de Dieu, et vous êtes » pieux sans être fort dévot; la bonté de votre âme est pour » les autres aussi bien que pour Dieu, car vous êtes commode, » point critique et si peu porté à juger mal, que je crois » que votre bonté pourrait même duper votre esprit; vous estimez

» plus légèrement que vous ne méprisez; vous êtes incapable
» de vous venger rendant malice pour malice, et vous êtes si
» peu médisant, que même le ressentiment ne vous arracherait
» pas une médisance de la bouche contre vos ennemis: je trouve
» que vous ne les ménagez que trop selon le monde; je n'en-
» tends pas dire pourtant que vous manquiez de sensibilité
» pour la gloire et pour l'honneur, au contraire vous y êtes
» délicat jusqu'à l'excès.

» Vous êtes sage, fidèle et sûr autant qu'on le peut être.
» Vous avez beaucoup de modestie et jusqu'à avoir honte et
» être déconcerté quand on vous loue; mais votre modestie est
» plus dans les sentiments que vous avez de vous même que
» dans votre air; car vous êtes modeste sans être doux, et
» vous êtes docile, quoique vous ayez l'air rude. Vous êtes si
» prompt, et vous soutenez vos opinions avec une impétuosité
» si grande, qu'il semble qu'elles vous deviennent une passion ».

Celui dont l'abbesse de Rohan traçait ainsi le portrait ne tarda pas à se mettre en relation, à Paris, avec Pétau, Labbe, Vavasseur, Cossart, Rappin, Commire, Sirmond, Deschamps, Garnier, les deux frères Dupuy, Guyet, Bouillaud, Lambecius et Naudé.

Naudé, que la reine Christine allait bientôt appeler près d'elle et qui mourut à Abbeville en revenant de Suède, était bibliothécaire du cardinal Mazarin après l'avoir été du président de Mesmes et du cardinal Bagni. Il gourmandait Huet pour ses emplettes de livres qui mettaient trop souvent son budget en déficit (1); il le mit en garde contre la friponnerie des li-

(1) Huet avait beaucoup de peine à déférer à ses avis; en se créant une bibliothèque, il croyait se créer un refuge contre toutes les chances de la

braires; il fit plus, il mit sa bourse à sa disposition (1) et l'aida de son expérience.

Lambécius, né à Hambourg dans le sein du Luthérianisme, fut converti à Paris par le jésuite Sirmond; plus tard il abjura le Protestantisme à Rome, et fut nommé bibliothécaire de l'empereur d'Autriche; il était de deux ans plus âgé que le jeune Huet. Naudé, chez lequel il le rencontrait souvent, était si charmé de leur amour pour les belles-lettres, que mainte fois il les invita tous les deux à le venir voir à la campagne, et qu'il semblait retrouver près d'eux la gaieté de sa jeunesse.

Lorsque Huet, plus tard, passa par Hambourg, il revit Lambécius qui lui fit présent de ses *Origines de Hambourg.*

Bouillaud était né dans le Protestantisme; il s'était fait catholique à vingt-sept ans; il demeurait alors avec les deux Dupuy; dans son *Astronomia philolaica* il avait rajeuni le vieux système de Pythagore; quoique bien plus âgé que Huet, il ne cessa jamais, en dépit de l'absence, de se montrer son ami.

Guyet, prieur de Saint-Andrade, aimait l'antiquité avec passion : il possédait un Virgile couvert par lui de tant de notes et de corrections marginales que, s'il l'eût publié dans cet état, vous eussiez vainement cherché Virgile dans Virgile. Guyet, d'ailleurs, cultivait la poësie avec succès, et comme poëte il n'était pas, au jugement de Huet, inférieur de beaucoup aux anciens.

vie : *Adversùs omnes vitæ casus.* (Lettre latine à Graindorge. *Manusc. de la Bibl. royale.)*

(1) *Ope suâ juvit.*

Ce fut Pierre Dupuy, conservateur de la Bibliothèque royale, qui voulut être dans le monde savant l'introducteur du jeune Huet.

Deschamps, vrai prodige de mémoire, répétait sans la moindre hésitation une kyrielle de mots prononcés au hasard; émule de lord Carteret, lequel récitait couramment tout le Nouveau Testament, depuis le premier verset de saint Mathieu jusqu'au dernier verset de l'Apocalypse, Deschamps était à tous égards un bel esprit et un esprit cultivé (1).

Sirmond, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, n'avait que deux amours : Dieu et les lettres; nul peut-être, sauf Ducange, ce bonhomme M. Ducange, pour employer l'expression d'un bénédictin (2), ne conserva au milieu des plus sérieux travaux autant de sérénité d'esprit et d'égalité de caractère; Sirmond aimait fort à plaisanter; on lui demandait un jour quand est-ce qu'il fallait boire; il répondit par trois vers latins dont voici le sens (3) :

Si je n'ai mauvaise mémoire,
L'on compte cinq raisons de boire :
Un hôte vient te visiter,
Un vieux flacon te vient tenter,
Tu veux chasser la soif présente,
Tu préviens la soif à venir;
Pour faire cinq et pour finir,
Prends tout motif qui se présente.

(1) *Decorum ingenium liberalibus doctrinis expolitum.* Deschamps était jésuite; il s'était attaché à prouver que Jansénius a pris sa doctrine dans Calvin.

(2) Michel Germain. Lorsque Ducange faisait imprimer son *Gregoras* et sa *Chronique d'Alexandrie*, il était aussi gai, dit Michel Germain, que s'il n'avait eu absolument qu'à se donner du bon temps.

(3) *Si benè commemini, causæ sunt quinque bibendi :*
Hospitis adventus, præsens sitis atque futura,
Et vini bonitas et quælibet altera causa.

A l'aménité de Sirmond vous deviniez bien vite l'homme qui, avant de vivre avec les livres, avait vécu à la cour; il ouvrit à Huet et sa bourse et son cœur (1); Huet, en revanche, lui a, dans ses mémoires et dans sa correspondance, consacré quelques lignes où il laisse parler son affection.

Quant à Petau, il possédait assez à fond la langue d'Homère pour traduire en vers grecs les Psaumes de David; il avait fait son Parnasse des allées du collège de Clermont. Déjà vieux, il lavait les écuelles de son couvent, et sans une pension que lui fit nous ne savons quel grand seigneur pour lui procurer un peu de feu, il s'en serait passé toute sa vie; Gui Patin, qui le traita pendant sa dernière maladie, le qualifie de mordant (2). Au premier abord, en effet, comme Huet le remarque lui-même, sa physionomie avait bien quelque chose d'austère (3); mais, dans le cours de sa conversation, cette gravité un peu morose ne tardait pas à disparaître. Huet, qui étudiait alors Thucydide, avait recours à lui comme l'on ferait à un oracle, et Petau, de la meilleure grâce du monde, se laissait dérober des instants dont aucun pourtant n'était perdu pour la religion et la science. Il travaillait alors à son grand ouvrage des *Dogmes théologiques* qui parut quelque temps après, et Huet nous avoue qu'au point de vue religieux il lui fut d'abord plus funeste que profitable; la réflexion corrigea cette impression fâcheuse, que Huet attribue avec raison à la légèreté de la jeunesse.

Commire, le père Commire, comme le nomme un contem-

(1) *Sed pectus*. (Voyez lettre à Graindorge. *Manusc. de la Bibl. royale.*) Dans cette lettre Huet appelle Sirmond *virum omnium humanissimum*.

(2) Guy Patin, correspondance.

(3) *Præferebat adstrictiorem frontem.*

porain (1), faisait en quelque sorte des vers à cloche-pied. Ces vers improvisés ne manquaient cependant ni de nerf ni d'élégance; la muse daigna sourire à Rappin; ce qui lui manque c'est l'enthousiasme et l'énergie sans lesquels, comme le dit fort bien Démocrite, il n'y a point de grands poëtes.

On raconte que Duperrier et Santeul, qui s'étaient défiés à un tournoi poëtique, choisirent Rappin pour juge du camp. Ils le trouvèrent qui sortait de l'église; il prit leurs enjeux, écouta leurs vers, les critiqua et jeta l'argent dans le tronc des pauvres.

Cossart aurait pu laisser un nom après lui; mais il ne sut que gaspiller un temps dont il dépendait de lui de faire le piédestal de sa gloire.

Pour être poëte, Vavasseur était trop grammairien; c'est lui qui, dans l'un de ses livres ne découvrant qu'une seule faute, ne savait trop s'il devait mettre à la fin *erratum* ou *errata* : donnez-moi votre livre, lui dit Sirmond, je vous en trouverai une seconde, et votre embarras finira.

Une mer de science, voilà ce qu'était Labbe; mais cette mer était si vaste qu'elle effrayait presque tout le monde; Colbert eut beau faire imprimer les cinq in-folio de *la Concordia* de Labbe, il en alla chez la beurrière trois cents exemplaires, et il fallut un demi-siècle pour que l'on y vît un chef-d'œuvre.

Tels étaient les hommes avec qui Huet s'était lié.

(1) Michel Germain.

Riche de livres, il retourna à Caen; Paris, pendant le séjour qu'il y avait fait, avait été loin d'être calme. Louis XIV, le fouet en main, s'était rendu de Vincennes au palais: la cohue des enquêtes (1) était rentrée sous terre et tout avait été dit sur la Fronde. Mais Daniel Huet vivait avec Platon, Cicéron et Moïse; il s'occupait assez peu, nous le croyons, du conseiller Broussel et du conseiller Martineau.

Quand César confisqua la liberté de son pays, le paysan du Latium ne rêvait qu'à ses champs et à ses petits écus (2). Les champs du savant, ce sont ses livres; ne le dérangez point dans son cabinet d'étude, et le monde croulera sans qu'il s'en aperçoive.

Une lettre écrite par Huet quarante-cinq ans après, c'est-à-dire à l'époque où il était évêque d'Avranches (3), nous prouve cependant que s'il faisait tant que de juger les actes politiques de son temps, il savait les apprécier en homme de sens et de cœur. Dans cette lettre adressée à Grévius, après lui avoir reproché de prétendre sans raison que des réjouissances publiques avaient été ordonnées en France à la mort du prince d'Orange, il ajoute :

« Ce qui est plus grave (4), c'est ce que vous dites de la
» piété de la fille de Jacques; n'est-ce pas elle qui chercha à
» faire passer pour supposé son propre frère?.... Ce sophisme,
» ne l'appuya-t-elle pas de si pauvres arguments, qu'elle ne

(1) C'est l'expression du cardinal de Retz. Mémoires.

(2) Lettres de Cicéron.

(3) En 1695. (Lettre latine du mois d'août. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

(4) *Longè graviora sunt.*

» put même duper la populace? N'est-ce pas elle qui plus tard » envahit le royaume de son père... et le força à fuir le théâtre » de la guerre civile et les violences de l'étranger? N'est-ce » pas elle enfin qui, poussée par la cruelle ambition de régner, » souleva, au mépris de toutes les lois divines et humaines, » cette tempête fatale qui ébranle encore le monde? Chacun, » suivant la bannière qu'il adopte, apprécie de tels actes; mais » l'équitable postérité les jugera et après elle le suprême juge, » Dieu, dont Marie a senti sur sa tête les menaces prophé- » tiques. Elle n'avait point honoré son père, aussi ses jours » furent-ils abrégés sur la terre. Certes, quand la tête de l'autre » Marie Stuart, de la bisaïeule de Jacques II, tomba sous la » hache d'Elisabeth, il ne manqua pas d'hommes qui défendirent » et louèrent cet assassinat légal; mais quand la fureur des » factions se fut calmée, chacun vit et proclama l'infâme » atrocité de ce crime politique (1).»

Voilà un beau langage; aujourd'hui, si l'on s'en rapportait à certains hommes, il n'y aurait point de différence aux yeux de la religion entre l'usurpation et le droit; mais l'histoire de l'Eglise proteste contre de tels paradoxes. Lorsqu'Otto de Brunswick se fit couronner par Innocent III et passa près du monastère de Sainte-Marie-des-Anges, saint François d'Assise refusa ses hommages au César parjure et défendit à ses moines d'aller voir, même en simples curieux, le cortège du tyran.

Lorsqu'Eccelino appesantissait son despotisme sur Padoue et sur Vérone, massacrant, exilant tous les amis de la liberté et étouffant par la terreur le sens moral des peuples, saint Antoine de Padoue alla vers lui; il lui reprocha les droits

(1) *Visum omnibus dictumque est.*

volés aux peuples libres de l'Italie, son despotisme, ses spoliations, et lui montra suspendue sur sa tête la terrible sentence de Dieu.

Sainte Rose de Viterbe enfin, tout enfant qu'elle était, parcourait les places et les rues de sa ville natale en criant : Liberté ! et celle qui n'avait que neuf ans, savait effrayer un puissant empereur et obtenir de lui les honneurs de l'exil.

Mais c'est assez sur ce sujet.

Il y avait un an environ que Daniel Huet était de retour en Normandie, quand la reine Christine appela Bochart à Stockholm. Le poëte Thorild, au siècle suivant, disait de la Suède : C'est l'antichambre de la France; le mot n'était pas vrai à l'époque dont nous nous occupons; s'il n'eût dépendu que de Christine, il eût même fallu le retourner; Bochart ne refusa pas une invitation qui flattait son amour-propre et il pressa Daniel Huet de l'accompagner. Huet projetait alors un voyage en Italie, or, comment sacrifier au ciel gris de la Suède, à une contrée barbare, le beau ciel du Latium, une terre fertile en monuments, plus fertile en souvenirs, cette Rome enfin si belle dans ses ruines et si justement fière de ce *rien sublime*

Qui fait encore émerveiller le monde ?

Bochart avait beau lui rappeler les merveilles de la Hollande, ses villes fameuses et ses savants renommés (1), lui vanter les reliques du moyen-âge que conserve le Danemarck, Huet ne

(1) Bochart, dit M. Charles Nisard, me parla des merveilles de la Hollande.... les hommes illustres dans les lettres.

mordait que difficilement à l'hameçon; il ne renonçait pas sans peine à voir ce Tibre dont Balzac disait que : S'il rêvait deux heures sur ses bords, il était aussi savant que s'il eût étudié pendant huit jours. Il avait cependant triomphé de ses irrésolutions et allait se mettre en route, quand une maladie assez grave vint tout-à-coup l'arrêter (1). Bochart prit les devants; il était attendu au Hâvre par un navire hollandais qui se disposait à mettre à la voile pour la Hollande; dès que Huet se sentit convalescent, il se mit en route à son tour (2) et gagna le Hâvre en litière couverte (3). Comme il avait été forcé de voyager à petites journées, il ne trouva plus Bochart au Hâvre; par bonheur il y avait dans ce port deux bâtiments de guerre qui devaient escorter des navires marchands tout prêts à quitter Rouen où ils étaient pour leur commerce; la guerre en effet était imminente entre l'Angleterre et la Hollande; Huet prit passage sur l'un d'eux après onze jours d'attente qui lui semblèrent un siècle. L'on parvint non sans peine à éviter les voiles anglaises qui croisaient dans les environs de Douvres et qui surveillaient les navires Néerlandais. L'on débarqua enfin en Zélande. A Middelbourg, qui en est la capitale, Huet trouva un petit bâtiment pour gagner la Hollande; il vit Dordrecht (4), Rotterdam, où il salua la statue d'Erasme et Delft, où il visita le mausolée de Guillaume de Nassau (5). Pendant les quelques

(1) *Quominùs in viam me darem impedimento fuit morbus gravis.* (Lettre latine à Membrun, écrite en mars 1653.)

(2) Vers la mi-avril 1652 (*Commentarius de rebus*, et Nicéron.)

(3) *Ægrum lectica ferebat.* (Iter suecicum.) Le *Commentarius* dit : *Lectica operta.*

(4) .... *Tua mœnia læti,*
Dordrectum, intramus...... (Iter suecicum.)

(5) *Æneus ad Roteram mihi post spectatur Erasmus :*
Tùm Delphi, et Delphis monumenta insignia gentis
Nassaviæ.... (Iter suecicum.)

jours qu'il passa à Leyde, il noua des relations avec Nicolas Heinsius et avec Saumaise, qu'il nomme, dans son *Voyage en Suède*, les deux lumières du Parnasse (1); Harlem le fit songer à l'imprimerie inventée dans cette ville (2).

Apprenant que Bochart n'avait pas quitté Amsterdam, il lui fit part de son arrivée; Bochart lui députa aussitôt un jeune homme de Caen, son compagnon de voyage, pour le féliciter et l'accompagner. Arrivé à Amsterdam, Huet reçut la visite de Vossius, qui lui prodigua mille marques d'amitié. Un jour qu'avec ce savant il visitait la synagogue juive et se donnait le spectacle d'une circoncision, il lui arriva de heurter par mégarde l'enceinte où l'on conserve les livres de Moïse : grand émoi aussitôt chez les enfants d'Abraham; l'auteur involontaire du scandale dut s'éloigner à la hâte (3).

Après être resté quatre jours à Amsterdam, Huet se mit en route pour Stockholm avec Bochart et Vossius; ils étaient montés dans la même voiture; à Utrecht, Huet ressentit une nouvelle atteinte de la maladie dont il était à peine convalescent; il y réclama les soins du célèbre médecin et philosophe Henri Duroy. Duroy avait été attaché au Cartésianisme, mais Huet le trouva fort dégoûté de cette philosophie. A Utrecht, il visita la célèbre Anne Schurman, *la gloire de son sexe* (1), qui passait pour

(1) .... *Duo maxima Pindi*
Lumina....

(2) *Visitur hinc nobis Prælorum Harlema repertrix.* (Iter suecicum.)

(3) Huet dit dans son *Voyage en Suède* : qu'il eut peur du couteau du rabbin; mais c'est là évidemment une exagération du poëte :
Diffugio veritus damnosi vulnera cultri. (Iter suecicum.)

(4) . ... *Schurmannia nobis*
Anna salutatur muliebris gloria sexûs.

être la femme la plus savante du 17e siècle. Elspeth, où un repas rustique leur fut servi sur des plats de bois et où ils couchèrent sur de la paille; Zwol, qui leur rappela le souvenir de Thomas à Kempis; et enfin Hardemberg, furent traversés tour à tour par nos voyageurs. On leur raconta à Hardemberg comment se faisait en cette ville l'élection du Bourgmestre : les anciens s'assemblaient autour d'une table d'érable, et déployaient en face les uns des autres le luxe d'une barbe vierge; le grand Electeur intervenait alors; ce grand électeur n'était rien moins que le monstre rampant, aussi rond, aussi gris, dit le poëte Burns (1), qu'une groseille à maquereau, un pou enfin, pour l'appeler par son nom; on le déposait au milieu de la table, et l'honorable hardembergeois dans la barbe duquel il se réfugiait, était élu de plein droit. Que d'élections et des plus fameuses, ne valent pas celle du pou (2) !

Traversant Brême et Closter-Seven qui lui montra les ruines de sa vieille abbaye, Huet, après avoir passé l'Elbe (3), arriva à Hambourg; les habitants y sont vêtus de toiles peintes qui offrent à l'œil des couleurs plus bariolées que l'arc-en-ciel ou que la queue du paon; l'un porte sur son dos le dessin d'une ville, l'autre un paysage champêtre (4). A Gottorp, Huet entendit parler le vieil idiôme des Cimbres; il y vit Olearius

(1) Poësies de Burns.

(2) Le traducteur anglais du *Commentarius* avertit ses lecteurs qu'un tel mode d'élection ne fut jamais en usage à Hardemberg, et que les vers où Huet s'en moque ont été écrits d'après une tradition frivole, sinon par plaisanterie : *Were written either from some idle tradition or in mere sport.*

(3) *Orta luce, vagum Cymba prætervehor Albim.*

(4) .... *Camposque urbesque videres*
Instratis gestari humeris; junonius ales
Talia non variâ pandit spectacula caudâ,
Nec tot in imbriferâ pinguntur nube colores.

et y fut présenté au duc de Holstein; continuant son voyage, il donna un coup-d'œil à Haterschleben, à Oddensée où est né de nos jours le poëte Anderson (1), à Niebourg et enfin à Rotschild qui garde dans ses tombeaux de marbre la dépouille des rois du Danemarck.

Copenhague lui montra ses inscriptions runiques dont les Goths se servaient pour retracer les exploits de leurs grands hommes; Olaüs Wormius (2), auquel on doit la conservation des runes, avait rassemblé dans le musée de Copenhague toutes les merveilles du Nord; Huet admira au collége cette sphère d'airain qui exigea de Ticho Brahé vingt-cinq ans de travail, et où il dépensa cinq mille thalers; il n'oublia pas la petite île de Huen (3), célèbre dans nos fastes contemporains pour avoir servi de mouillage à la flotte de Nelson, et où Ticho Brahé passa vingt-un ans de sa vie à étudier les astres; les Anglais sous Frédéric II achetèrent, dit-on, l'île de Huen; ils la payaient avec du drap rouge, dont ils lui faisaient une ceinture, ajoutant une pièce d'or à chaque pli du drap. Le Sund allait-il donc tomber sous le joug anglais? Le fou du roi intervint fort à propos, et voici le subterfuge qu'il suggéra à son maître: Vous avez promis de vendre l'île de Huen? vendez-la donc, lui dit-il, mais exigez qu'immédiatement on la transporte en

(1) Anderson vint au monde en 1805, dans un lit dont les rideaux noirs avaient fait partie d'un catafalque, draperie funèbre qui sied au berceau du poëte; car la vie du poëte n'est souvent que le convoi de l'espérance et du bonheur.

(2) Olaüs Wormius était fort crédule : il a écrit l'histoire d'un rat du Nord qui, nous dit-il, tombe des nues au bout de certaines périodes de temps; Olaüs croyait aux vertus médicales de la corne de licorne, et il avance comme fait positif qu'une femme pondit deux œufs pourvus de leur jaune et de leur blanc comme des œufs ordinaires.

(3) *Fluctibus in mediis angusta occurrit Huena.* (Iter suecicum.)

Angleterre. L'île resta où Dieu l'avait mise et elle n'a cessé de porter depuis ce temps-là le nom d'île Ecarlate (1). Christian IV en avait donné la jouissance à Ticho Brahé. L'astronome y bâtit, grâce aux deniers du roi, le fort de Rassemberg; l'île de Huen, en 1653, ne se souvenait plus du savant qui avait été son hôte, et les questions de Huet à son sujet semblaient autant d'énigmes; l'on finit toutefois par découvrir un vieux serviteur de Ticho Brahé, qui avait travaillé lui-même à bâtir la forteresse; à l'en croire, le Newton du Danemarck aurait été violent, ivrogne et débauché; la femme qu'il avait épousée était de la plus basse extraction, et née comme lui au village de Knudstrup; il en avait eu beaucoup d'enfants, et une alliance si basse avait singulièrement mortifié l'illustre famille Brahé. Quant à l'observatoire, il n'en restait plus que les fondements; suivant une version populaire, Ticho Brahé, avant de quitter l'île avait jeté par terre son Uranimbourg; mais la version était inadmissible, puisque Ticho Brahé avait laissé dans son domaine des domestiques et des fermiers; on prétendait d'un autre côté que des soldats suédois se seraient amusés à renverser le fort; mais le vieux serviteur de Ticho n'avait point connaissance de ce fait; il attribuait pour son compte à la violence des vents du Sund la chute d'un édifice peu solide et assez mal entretenu.

Ticho Brahé, mourant à Prague, répéta plusieurs fois : « Puisse-t-on dire de moi que je n'ai pas vécu en vain ! » et les lieux témoins de ses veilles l'oubliaient; un roi l'avait persécuté, un juge lui avait intimé l'ordre de cesser ses travaux, il était mort sous le toit d'un étranger, et après lui la pauvreté

(1) Il est à peine nécessaire, dit le traducteur anglais des *Mémoires de Huet*, de faire observer que cette histoire a toute la physionomie d'un conte populaire : *To observe that this story has all the air of a vulgare tale.*

de sa famille avait livré à l'ignorance ses instruments et ses livres. Dérision de la gloire, s'écrie Huet, folie de l'homme qui s'attache à un bruit si vain et si vite évanoui ! Huet a raison; mais Ticho Brahé qui, dans l'espace de deux ans, avait vu se consumer un monde dans ce firmament qu'il observait, savait sans doute ce que vaut et ce que dure la gloire (1).

Gassendi (2) donne les motifs qui forcèrent Ticho Brahé à s'exiler; d'après les renseignements que Huet recueillit, voici quelle aurait été l'origine de sa disgrâce : l'ambassadeur anglais en Danemarck avait amené avec lui un magnifique dogue dont Ticho Brahé désira faire le gardien de son observatoire: Ticho Brahé et Walchandorp demandèrent chacun de leur côté ce dogue à l'ambassadeur. Ce dernier, pour n'offenser ni Walchandorp ni Ticho, les refusa tous les deux; mais il leur promit qu'à son retour en Angleterre, il songerait à eux; il tint en effet sa promesse, mais comme l'un des chiens envoyés par lui était plus beau que l'autre, et de forme et de taille, Walchandorp le réclama et se le fit adjuger par le roi, malgré les réclamations de Ticho. Ticho Brahé, mécontent de cette décision, se servit à l'égard de Christian IV de quelques expressions peu mesurées; elles furent reportées au prince par Walchandorp; elles eurent pour conséquence la disgrâce de l'astronome. Ticho Brahé était né en Scanie, de la noble famille des Brahé, qui est plutôt suédoise que danoise; lorsque

(1) Tissot raconte que Ticho Brahé étant en voiture avec l'empereur Rodolphe, éprouva ce besoin auquel, dit-il, on oublie souvent de satisfaire; il mourut de sa fausse honte, suivant le même Tissot; Jonhn Aikin, dans ses *Notes* du *Commentarius*, conseille aux hommes de lettres comme prophylactique souverain contre la pierre et la gravelle *proper attention to urinary evacuation*.

(2) Vie de Ticho Brahé.

Christian eut donné l'ordre à Ticho de sortir de ses états, il fit élever à Copenhague par l'astronome Longomontanus (1), qui avait vécu plusieurs années avec Ticho, un observatoire qui a la forme d'une tour et où l'on monte par une pente uniforme et assez douce.

Dans son pélerinage à l'île de Huen (2), Huet reçut d'un ministre luthérien une hospitalité dont il se loue. A cette époque-là, les maisons des ministres étaient ouvertes aux voyageurs qui remboursaient purement et simplement les avances faites pour eux (3). Huet n'entraîna avec lui à l'île de Huen qu'un seul compagnon de voyage; les autres, plus froids à l'endroit de l'astronomie, partirent directement pour Elseneur où il les rejoignit: quant à lui, il n'eût renoncé pour rien au monde à voir au moins l'emplacement de cette forteresse, dont tout enfant il avait si souvent admiré le dessin, en tête des œuvres de Ticho, chez son parent Gilles Macé, qui lui racontait mille anecdotes sur l'illustre astronome.

Avant de se rendre à l'île de Huen, Huet qui désirait voir le roi, s'était procuré une place dans l'une des galeries du temple protestant : notre jeune voyageur était myope; il s'avisa de lorgner; on lui préparait des fers, dit-il dans son *Voyage en Suède* (4); il eût dû dire plutôt une admonestation; ce qu'il

(1) Longomontanus était le fils d'un pauvre paysan du Jutland; à la mort de son père, on lui permit d'étudier pendant l'hiver; mais à la condition que pendant tout l'été il travaillerait aux champs.

(2) Ce pélerinage eut lieu le 24 mai 1652.

(3) *Repensa tantum expensa mercede.* (Commentarius de rebus ad eum pertinenbus.)

(4) *Ut que parùm visu valeo specularia promo,*
Et regem vitreis prospectans orbibus utor
Haud tulit hanc speciem princeps mihi jàmque parabat
Vincula bile tumens...... (Iter suecicum.)

y a de sûr, c'est qu'il hâta son départ, craignant qu'on ne transformât un défaut de sa vue en crime de lèze-majesté.

Copenhague, pour le climat froid où elle est située, lui fit l'effet d'une ville assez gaie; quant aux campagnes du Danemarck, ce qui lui en gâtait singulièrement l'aspect, c'était le spectacle de ces gibets multipliés le long des routes et où pendaient des cadavres de loups et de voleurs : au bas de ces potences, le paysan qui fébricite ou qui a quelqu'autre maladie de langueur, a l'habitude d'enfoncer des couteaux; il ne doute pas qu'il ne passe son mal à ceux qui les arracheraient.

Passant la frontière du Danemarck, nos voyageurs arrivèrent à Halmstadt; ils y trouvèrent un messager de la reine Christine, qui enjoignait à Vossius de rebrousser chemin pour donner satisfaction à Saumaise traduit par lui comme ignorant devant l'académie de Leyde (1).

Parvenus en Ostrogothie, nos voyageurs admirèrent dans son cadre de verdure le beau lac de Veter, dont les bords étaient couverts de ces lys de vallée plus odorants qu'ils ne s'y fussent attendus dans un climat si froid; ils cueillaient des fraises dans les bois qui, dans les environs de Stockholm, se montraient à eux tout brillants et tout rouges de cerises. L'île que l'on voit au milieu du lac de Veter servait, à en

(1) Saumaise et Vossius avaient commencé par être amis; suivant une lettre manuscrite de Huet à Ménage, que M. Chauveau a bien voulu nous communiquer, le plus grand tort dans cette brouillerie aurait été du côté de Saumaise : Saumaise avait autorisé Vossius à prêter de l'argent à son fils; le crédit ouvert s'éleva trop haut; Saumaise s'en plaignit; non seulement il refusa de payer la somme entière déboursée par son ami, mais il ne lui en offrait pas la portion la plus minime.

Vossius absedit, sic littera missa jubebat. (Iter suecicum.)

croire leur guide suédois, de prison à un magicien nommé Gilbert, vaincu et relégué là au fond d'une caverne par un magicien rival; plusieurs fois l'on avait voulu le délivrer; mais les auteurs de ces tentatives avaient payé leur audace par la perte de leur liberté. Pendant le temps que Huet passa à Stockholm, les gens du peuple lui parlaient d'un dragon nommé Necker, qui erre autour des lacs voisins de la ville et dévore les enfants qui s'y baignent: Huet, quoiqu'on s'efforçât de l'en dissuader, s'y baigna sans hésiter, et l'on s'étonnait toujours qu'il pût le faire impunément. Le dragon, disait-il à ces braves gens trop crédules, le dragon contre lequel vous devez vous tenir en garde, ce sont les tournants; que vos enfants ne se baignent que quand ils sauront bien nager, et il ne leur arrivra pas plus de mal qu'il ne m'en advient à moi-même.

Linkœping, berceau d'Olaüs Magnus, et dont les écoles, qui datent du 13e siècle, sont, avec celles d'Upsal, les plus anciennes de la Suède; Norkoping renommée par ses fabriques de cuivre, et que Christine, plus tard à l'époque de son abdication, se réserva à titre d'apanage; Nikoping enfin où l'on commence à élever des rennes, furent les dernières villes que traversèrent nos voyageurs avant d'atteindre Stockholm.

Les petites tribulations inséparables d'un long voyage ne leur avaient pas manqué; dans je ne sais quelle hôtellerie ou plutôt je ne sais quel caravanserail de la Westphalie ils avaient eu pour commensaux des chèvres, des bœufs, des porcs, des brébis et des agneaux (1); si telle était la vie des hommes

(1) .... *Circùm capræque bovesque*
Immundique sues et non sine matribus agni.

sous le règne de Saturne, disait Huet dans son dépit, je mets sans hésiter le siècle de fer bien au-dessus de l'âge d'or (1). Les cuisiniers de la Suède et du Danemarck usaient et abusaient de la coriandre, du gingembre, du clou de girofle, de la moutarde, du fenouil, du miel, du safran (2). Huet appelait très-rondement leur cuisine une cuisine de diable (3); pour boire il n'avait que de l'hydromel; s'il avait faim, il lui fallait mordre à ces gâteaux au cumin si bien durcis par la fumée et par le soleil, qu'avant de les attaquer avec la dent il fallait les rompre à coups de maillet (4); sa seule distraction était le chant de ses guides qui, la tête enveloppée de fourrures, entonnaient dans une mélopée monotone les psaumes de David (5). A dire vrai, ces costumes de peaux de bêtes, ces chars grossiers criant sur leurs essieux, ces huttes creusées dans de vieux troncs d'arbres, dont les feuilles servent de pâture aux troupeaux, ces sombres bois de sapins, ces hôtelleries où, comme jadis à Rome dans le temple du dieu Terme, un jour furtif se glisse par d'étroites ouvertures, ne rappelaient guère à notre jeune voyageur que par un contraste mélancolique sa riche et belle Normandie; dans les auberges les lits étaient communs; un matin il se réveilla à côté d'une vieille femme, et l'aurore qui éclairait sa bonne fortune vit tomber sur sa tête une grêle de lazzis (6). Les maisons en pin ou en sapin s'achetaient au marché toutes bâties; sur leur toit, comme dans un herbage,

(1) *Si vitam hanc mortale genus regnante trahebat*
Saturno, ut perhibent, placeant mihi ferrea secla.

(2) *Incretum his piper acre et odorum caryophyllum*
Et coriandra simul tum zinziber atque sinapi.

(3) *Non alias Hecatem atris sub sedibus orci*
Crediderim libasse dapes.......

(4) *Viribus at durum tuditem super incude totis.*

(5) .... *Davidicos attentus concinit hymnos.*

(6) *O quales movit veniens aurora cachinnos.* (Iter suecicum.)

l'on voyait paître assez souvent des porcs et des brébis ; le bois résineux des charpentes pourrait attirer le tonnerre ; l'on pense en les recouvrant de terre aviser au danger ; puis, dans l'hypothèse d'un siége, l'herbe qui y croît nourrirait durant un certain temps quelques animaux domestiques.

Comme autrefois à Rome le temple de Vesta, les églises et les palais sous leurs lames d'airain resplendissent au soleil, la Suède possède assez de métaux pour se permettre ce luxe ; il y avait en Suède au 17e siècle telle maison riche où des pièces de monnaie accumulées en tas et grosses comme des tuiles, se conservaient dans des greniers exclusivement affectés à cette destination (1). Les cheminées étaient posées à l'angle des appartements ; le bois s'y plaçait de champ, et la fibre tournée dans le sens de la flamme.

Huet, dans les environs de Caen, avait vu les hirondelles à l'approche de l'hiver se suspendre par grappes aux voûtes des rochers ; en Suède, vers l'équinoxe, elles s'enfoncent sous les glaces.

Maints savants ont nié ce fait : comment l'hirondelle, disaient-ils, pourrait-elle vivre engourdie pendant six mois ? mais qu'opposer à la parole de témoins oculaires : en 1814, le général Jacqueminot, prisonnier, résidait en Volhynie, chez le comte de Bistry ; un lac entourait le château ; l'on fit écouler l'eau, et l'on trouva sous les roseaux des masses noires et compactes, c'étaient des hirondelles qui avaient pris leurs quartiers d'hiver sous la glace ; elles se tenaient si bien liées les unes aux autres, que pour les séparer l'on dut briser quelques pattes

(1) *Grandia construunt horrea et apothecas.* (Commentarius de rebus.)

et quelques jambes ; six de ces hirondelles furent portées au château ; elles y dégelèrent peu à peu et s'envolèrent sous les yeux du général Jacqueminot. Pline disait que les hirondelles n'entrent point dans Thèbes ; Bomare, qu'elles n'entrent point dans l'eau ; elles entraient dans Thèbes, et elles entrent dans l'eau, voilà la vérité.

Arrivé à Stockholm, Huet se fit présenter à Christine et au chancelier Oxenstierna, dont il admira la modestie, la simplicité et l'aimable courtoisie.

Christine avait alors vingt-six ans ; elle était petite ; ses yeux bleus qui, dit la comtesse de Brégis, étaient plus brillants que la lumière, passaient tour à tour de la douceur à la dureté ; ses épaules étaient inégales, son justaucorps dissimulait ce défaut ; pendant longtemps elle ne dormit que quatre heures par nuit ; elle buvait de l'eau et mangeait indifféremment de tout ce que l'on servait sur sa table. Tantôt des élans ou des rennes emportaient son traîneau ; tantôt, tenant en main un fusil chargé à balle, elle galopait durant dix heures, poursuivant le gibier à la pluie et au soleil.

Sa tenue était négligée ; Pimentel vit plus d'une fois des taches d'encre et des déchirures à son linge, et Mannerdschied (1) remarque qu'on ne peignait ses cheveux qu'une fois par semaine.

(1) Mannerdschied était le confesseur de l'ambassadeur d'Espagne ; ceux qui aiment les contrastes peuvent comparer aux détails donnés par Mannerdschied sur la négligence de Christine en matière de toilette, les lettres que toute petite enfant elle écrivait à son très-gracieux et très-cher seigneur et père pour lui demander une jolie robe. *Gnadigster herr vielgelibter herr vater.*

Toute petite enfant, on l'avait vue battre des mains au bruit du canon; libre et familière, elle vous abordait, riait avec vous et, chose étrange, vous faisait presque trembler.

Elle aimait les savants; Ulm, berceau de Freinshenius, avait été déchargé par elle d'une partie de ses impôts; elle envoyait des chaînes d'or aux romanciers ainsi qu'aux astronomes; elle s'instruisait avec Pascal et Gassendi, et riait avec Scarron; Ménage la renseignait sur Paris, Benserade lui adressait des épîtres, Mme de la Suze des odes, et Scudéry lui dédiait son *Alaric;* ou venez près de moi, ou je serai forcée de me rendre près de vous, écrivait-elle à Saumaise; elle suivait les cours de l'anatomiste Rudbeck; elle fondait des chaires, créait des écoles, agrandissait les bibliothèques, savait dix langues, lisait tout et occupait plusieurs secrétaires de ses dictées rapides.

Voici comment Huet nous la peint : « Ses portraits mentent (1) et je vous engage à vous en défier; ils lui prêtent une figure farouche, une taille haute et mince; or, Christine a de l'embonpoint, sa taille est ordinaire et sa figure ne manque ni de grâce ni de beauté; l'une de ses épaules est plus haute que l'autre; ses cheveux sont beaux; il y a tant d'éclat dans son regard, que l'on pourrait dire en quelque sorte qu'elle seule en Suède a des yeux (2). L'on a attaqué ses mœurs; ce sont là des contes forgés en Autriche; vient-on devant elle à dire quelque chose de hasardé, vous la voyez rougir; sa mémoire est incomparable, son génie au-dessus de son sexe, et sa science au-dessus de son âge; douce, gracieuse, abordable, elle ne dépouille jamais pourtant la majesté royale; à son

(1) Lettre à Membrun.

(2) *Solam illam in Suetia oculatam dicere possis.*

antipathie pour l'étiquette germanique, vous la supposeriez née à Paris ou à Rome; elle aime les Français, et elle les protège contre la jalousie des Suédois; Cicéron préférait les plaisirs aux banquets; Christine est de même; elle est sobre, mange très-peu, mais elle aime les fêtes et les jeux brillants de l'esprit. »

Christine, dit Huet, ne dépouille jamais la majesté royale; Mme de Motteville et Mlle de Montpensier ne vous en donnent pas la même idée. Au Fayet, chez la reine mère, Christine fit à Mme de Motteville l'effet d'une égyptienne dévergondée, qui par hasard ne serait pas trop brune; Mlle de Montpensier, qui rit de ses postures et de ses paroles, la compare à un joli petit garçon. Le fameux William Russel, au contraire, nous montre (1) ses mouvements, sa démarche, toute sa personne enfin comme empreints de gravité, et il est sur ce point tout-à-fait d'accord avec Huet (2).

En 1652, l'étude avait altéré la santé de Christine; son

(1) Lettre datée d'Augsbourg le 27 décembre 1656.

(2) Christine, dit un de ceux qui ont fait son portrait, ne boit pas plus de vin que si elle venait d'abjurer son hérésie entre les mains du Muphti... C'est une philosophe qui n'a rien de femme que le sexe... elle n'a jamais pu se soumettre aux grimaces nécessaires pour jouer la farce féminine.

On connait les vers de Voltaire sur Christine :

A sa jupe courte et légère
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par-devant et par-derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazône et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain
. . . .
Soudain je reconnus Christine.

médecin, Michon ou plutôt Bourdelot, car il se faisait appeler ainsi du nom de l'un de ses oncles, ne cessait de ridiculiser devant elle les femmes savantes, et il lui répétait souvent qu'elle devait choisir entre vivre et étudier.

Gui Patin, dans sa correspondance, ne tarit pas sur ce Bourdelot : c'est un barbier, un fils de barbier, un paladin de bonne fortune, un charlatan canonisé par la fortune, un grand valet d'apothicaire et de toute la forfanterie arabesque, un menteur, un fourbe, un pipeur; c'est sur le refus de Gui Patin lui-même, qui craignait le froid de la Suède, que Saumaise fit obtenir à Bourdelot la place de médecin près de Christine; tous les contemporains de Bourdelot sont d'accord sur son compte, ils le traitent de faquin et de misérable charlatan; ses bons mots, ses petits talents, ses petites chansons chantées sur la guitare, ses connaissances en parfums, voire même en cuisine, l'avaient rendu puissant sur l'esprit de la reine; pour perdre un homme, il ne fallait alors, dit Bochart, qu'un mot de travers contre cette idole (1).

Un jour, Bochart devait lire devant la reine un fragment de son *Phaleg;* Bourdelot persuada à Christine qu'elle avait la fièvre et la força de garder le lit. Christine, du reste, tout en aimant les savants, les plaisantait quelquefois; il avait tenu à peu de chose que Descartes ne fût contraint par elle de

(1) D'après l'annotateur de Dangeau, Bourdelot fut en tiers avec monsieur le prince et la fameuse princesse Palatine quand ils essayèrent de brûler un morceau de la vraie croix; ils n'y réussirent point; plus tard, la princesse eut un songe : elle voyait une ronde où chaque danseur tombait tour à tour dans un gouffre qui se refermait sur lui sans que la danse en fût interrompue; ce songe acheva de la convertir. Quant à Bourdelot, il fut victime de l'imprudence d'un domestique; ce domestique mit de l'opium dans un vase de conserves de roses, Bourdelot en prit et mourut.

danser un ballet; Naudé dut exécuter des danses grecques et romaines, Meibon chanter de vieux airs qu'il avait déterrés je ne sais où, et le grave Bochart déployer ses grâces au volant.

Voici une épigramme assez médiocre que Christine un beau jour décocha contre Huet :

« J'ai lu dans Pausanias, lui dit-elle, qu'un Argien votre homonyme surprit sa femme en criminelle conversation ; je vois là pour vous un très-fâcheux augure. » Huet répondit que l'Argien dont Christine lui parlait avait lavé son injure dans le sang de sa femme et de son amant, que d'ailleurs son homonyme prétendu se nommait Huetus tandis que lui s'appelait Huetius, l'un des noms de Jupiter (1).

Huet ne tarda pas à se repentir d'avoir quitté la France ; les Français à Stockholm étaient vus de mauvais œil ; on les considérait comme des faméliques qui, au détriment des nationaux, accaparaient les places et épuisaient les finances. Ces murmures redoublèrent lorsqu'on apprit que Gabriel Naudé et Raphaël Trichet du Fresne allaient bientôt arriver et prendre la direction de la bibliothèque et du musée. Huet nomme les Suédois un peuple envieux (2) ; mais quelle nation verra jamais avec plaisir le monopole des faveurs aux mains des étrangers ? On connaît l'anecdote de ce gentilhomme français qui, assis à la table d'un seigneur allemand, s'écriait naïvement : Je crois,

(1) L'amant de la femme de Huetus se nommait Molurus ; contraint de fuir Argos, Huetus se refugia près d'Orchomène. C'est, dit Pausanias, le premier exemple que nous ayons d'un adultère puni. Dracon, le législateur d'Athènes, ne vint que longtemps après. (Voyez Pausanias, livre 9, *Voyage de la Béotie.*)

(2) *Gens invidiosissima.* (Lettre à Membrun.)

monseigneur, qu'il n'y a que vous ici d'étranger. Plus d'un savant appelé à Stockholm semblait se croire chez lui; Vossius et du Fresne pillaient les bibliothèques et les cabinets de médailles; presque tous ces savants d'ailleurs s'entre déchiraient à l'envi (1) : Huet, piqué à tort, fit quelques vers contre les Suédois: Bochart les lut à Christine qui insista prudemment pour qu'on les supprimât.

Le peu de sympathie qu'il croyait trouver à Stockholm n'était pas le seul motif qui engageât Huet à quitter la Suède; on glosait en France sur son intimité avec Bochart; on jetait même des doutes sur son orthodoxie. Huet se décida à regagner sa patrie; toutes les instances de Christine ne purent le retenir; il lui promit seulement de retourner près d'elle au bout d'un an, et si elle n'eût point abdiqué, il eût tenu sa promesse.

Mais, le 24 juin 1654, la fille de Gustave-Adolphe, descendant volontairement du trône, recevait l'adieu des Etats; l'orateur des paysans baisait sa main en pleurant; le vieux comte Brahé refusait de reprendre sur le front de sa souveraine le diadême qu'autrefois il y avait posé, et l'assistance émue déchirait le manteau royal pour en garder les reliques; peu après, Christine, à Inspruck, se déclarait catholique, passait en Italie, offrait à Lorette son sceptre à la Ste-Vierge et entrait en Italie en vraie triomphatrice.

Même parmi ses doutes, elle avait toujours cru en Dieu, elle avait juré d'écouter sa voix, dût-elle lui sacrifier sa vie et son bonheur. Si ce Dieu avait donné une religion aux hommes, quelle plus belle religion que celle qui place le célibat

(1) Lettre de Chevrau à Saumaise, du 28 mars 1653.

au-dessus du mariage, que confirmèrent de siècle en siècle des milliers de miracles et des milliers de martyrs, et qui était si inconnue au monde que Dieu seul la lui pouvait enseigner (1)?

Que de commentaires ont été faits sur le changement de religion de celle que Gui Patin nomme la pauvre princesse pélerine, la bonne dame suédoise, la défunte reine de Suède! John Aikin l'attribue à des considérations de convenance ou d'intérêt (2); mais rien ne justifie une semblable opinion. Protestante, Christine écrivait à Godeau, évêque de Grasse: « Je ne puis consentir que vous désiriez et que vous espériez » une chose qui ne peut arriver (sa conversion).»

« Pouvez-vous ignorer, écrivait-elle quelques mois après au » prince Frédéric, Landgrave de Hesse, combien ceux qui » changent (de religion) sont haïs de ceux des sentiments » desquels ils s'éloignent, et ne savez-vous pas qu'ils sont » méprisés de ceux auprès desquels ils se rangent? »

La lumière de la vérité se montre aux yeux de Christine, et elle écrit à Mlle Le Febvre qui lui envoyait son *Florus*:

« .... Par quel charme secret avez-vous su accorder les » muses avec les grâces? Si vous pouviez attirer à cette » alliance la fortune, ce serait un accroissement presque sans » exemple, auquel on ne saurait rien souhaiter de plus si ce » n'est la connaissance de la vérité. » Elle lui rappelle ensuite qu'avant Luther et Calvin tout ce qu'il y avait de gens rai-

(1) Voyez *Ouvrage de loisir*.
(2) *In her change of religion che was manifestly actuated solely by considerations of convenience or interest.*

sonnables et grands dans le monde étaient aussi catholiques qu'on l'était à Rome, au 17e siècle.

Plus tard, elle écrivait à son cousin le comte Wasanau :

« Il me semble que le meilleur parti pour vous serait d'aller
» à Monte-Casino ou bien à la Valle-Ombrosa, qui sont deux
» beaux lieux près d'ici, vous consacrer au service de Dieu...
» Il n'y a rien de si grand, rien de si glorieux, rien de si
» beau que de se donner à Dieu sans réserve; si vous em-
» brassiez cette vocation avec joie et courage, vous vous en
» trouveriez bien.... Ne vous flattez pas de vaines chimères,
» croyez de bonne foi qu'il n'y a rien à espérer pour vous ni
» pour moi dans le monde, et qu'il est fait d'une manière
» que l'on est trop heureux quand on n'y prétend et n'y espère
» rien... Quand vous pourriez devenir le seul monarque de
» toute la terre... vous n'en seriez pas plus content... au
» contraire, vous auriez des chagrins qui vous sont encore
» inconnus... vous seriez si fortement persuadé de la misère
» et du néant de tout cela, que vous auriez honte de vous-
» même d'avoir estimé et désiré tant ce qui est si peu de
» chose, et qui ne sert qu'à rendre aux hommes et la vie
» et la mort également insupportables... Fiez-vous à Dieu...
» Qu'il y a de gloire et de plaisir à servir un si bon maître,
» et que je suis heureuse d'avoir tout quitté, d'avoir tout
» perdu pour lui ! Cette satisfaction vaut mieux que l'empire
» du monde. Ce n'est qu'entre les bras de Dieu qu'on peut se
» jeter dénué de tout, sans crainte de se déshonorer... Vous
» me direz peut-être : Que ne faites vous de même ? — Vous
» avez raison, mais... la même Providence qui vous appelle à
» ce bonheur, me défend d'y aspirer... Si *elle* en dispose
» autrement, je suivrai aveuglément ses ordres, puisqu'aussi

» bien il y a longtemps que je me suis abandonnée à sa » conduite. »

Quoi qu'en dise John Aïkin, moins impartial qu'un autre protestant, l'historien Ranke (1), celle qui écrivait une telle lettre où respire l'accent de la conviction, n'était pas une hypocrite. Mais laissons là Christine ; un pape disait d'elle : C'est une femme, *è una donna;* une femme, soit. Etait-ce pourtant une femme vulgaire celle qui, dans le temps où elle travaillait à la paix de Westphalie, cultivait son intelligence par les plus nobles sciences ; celle qui pour obéir à sa conscience, foulait un sceptre à ses pieds ? Urraca régna sur l'Espagne en femme et en tyran, *tyrannicè et muliebriter;* Christine montra à la Suède un roi et un grand homme.

Huet, pendant son séjour à Stockholm, songea à faire une excursion chez les Lapons ; on lui racontait mille détails étranges sur leurs enchantements, leurs métamorphoses en loups et la puissance qu'ils ont de commander aux tempêtes ; il y en avait parmi eux qui, disait-on, s'endormaient au son des tambours magiques, et à leur réveil rapportaient des contrées visitées par eux certaines particularités dont très-souvent se vérifiait l'exactitude ; Huet désirait juger de tout cela par lui-même ; mais son cœur, comme il le dit, n'était pas ceint d'un triple airain, ou, pour parler en simple prose, il appréhenda les dangers d'un voyage en Laponie et aima mieux, comme on dit, croire que d'aller voir (2).

Peu avant l'arrivée de nos voyageurs normands à Stockholm,

(1) Histoire de la papauté pendant le 17e siècle.

(2) *Ex aliis quàm ex me cognoscere.* (Lettre man. de Huet à Membrun.)

un crime étrange avait épouvanté cette ville. Un Suédois fort honnête homme avait, en plein jour, plongé un couteau dans le cœur d'un enfant de quatre ans qui jouait avec ses compagnons devant la maison de son père; en présence du magistrat, le meurtrier ne nia point son crime : « J'ai mérité la mort, » dit-il, et je n'ai eu qu'un but, c'est de l'obtenir de vous; » pour arriver au salut éternel, je savais que le meilleur » moyen c'est de quitter la terre en possession de toute mon » intelligence; non affaibli par le mal, mais porté vers Dieu » par les conseils et les prières des hommes pieux; j'ai donc » commis ce crime qui emportait la mort; ma victime est un » enfant encore pur dont les parents, pauvres d'ailleurs, » avaient plusieurs autres enfants. » Ce fanatique fut condamné à mort et souriant il subit sa sentence en chantant des cantiques (1).

Huet, après un séjour d'environ trois mois à Stockholm, quitta cette ville avec Pierre Cahaignes de Fierreville, neveu d'Etienne Cahaignes, dont nous avons parlé; Bochart voulut en vain le retenir près de lui, la Suède l'ennuyait, il avait hâte de retourner à Caen.

(1) Je ne sais, dit John Aïkin, sur quel terrain, *upon what ground*, l'on pourrait se placer pour réfuter le raisonnement de ce meurtrier, si l'on voulait admettre avec lui que les sentiments avec lesquels il quittait le monde déterminaient son arrêt dans l'autre. Ce terrain, n'en déplaise à John Aïkin, est bien facile à trouver. Le repentir est une porte qui ne se ferme jamais pour l'homme, et nous sommes jugés d'après les sentiments où la mort nous trouve; mais, pour que l'assassin dont parle Huet soit mort chrétiennement, il faut qu'il se soit repenti de son crime; or, qui peut être sûr de prendre subitement en détestation le crime qu'il a commis de propos délibéré? John Aïkin s'élève contre les pratiques de dévotion, *devotional practices*, dont on entoure dans les pays chrétiens les condamnés à mort, et contre les assurances du pardon divin dont on console leur repentir : ces paroles sont dures, elles ne seraient jamais sorties du cœur d'un catholique. Voyez *Memoirs of Huet*, notes.)

En passant par Gottorp, Huet avait remarqué quelques vieux livres grecs dont il espérait tirer parti pour ses études; grâce au savant Oléarius, il obtint l'entrée de la bibliothèque de cette ville. Comme il s'occupait à transcrire l'Anthologie de Vettius-Valeus, le duc de Holstein, auquel il désirait être présenté, entra par une porte dérobée et se trouva tout-à-coup près de lui; le duc ne parlait point le français; Huet ne savait ni le danois ni l'allemand, le latin leur servit de truchement.

De Gottorp, Huet et Cahaignes se rendirent à Hambourg; de Hambourg ils regagnèrent la Hollande par la Frise; ils voulaient éviter la stérile et monotone Westphalie. Ils virent Groningue et Franeker où devait mourir, quelques années après, la fameuse visionnaire Antoinette Bourignon. Les aubergistes de Hollande passaient au 17e siècle pour faire payer aux voyageurs le bruit que l'on faisait chez eux; Huet n'eût vu là qu'une plaisanterie si, à Worcum, l'hôte n'eût pas mis sur sa carte le tapage fait par un chien et un valet trop bruyants. Nos voyageurs prirent d'abord la chose en riant; mais l'hôte Néerlandais parlait très-sérieusement; il menaçait de se faire prêter main-forte par les paysans des environs qui accouraient armés de faulx (1); Huet ne se sentait pas le bras assez bon pour payer le mémoire de son hôte, dans la monnaie qu'il méritait; force lui fut donc de s'exécuter de bonne grâce.

A Staveren on lui raconta une tradition populaire : Staveren, jadis capitale de la Frise occidentale, est bâtie sur les bords du lac Flevi. C'est cette ville qui la première ouvrit au

(1) *Grandibus armatos securibus.* (Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.)

commerce le détroit du Sund, aussi ses navires sont-ils admis avant tous les autres au paiement du péage; suivant la tradition dont nous parlons, la femme d'un négociant de Staveren voyant son mari revenir avec un chargement de blé, tandis qu'il lui avait promis de lui rapporter de l'ambre, fit jeter à la mer la cargaison malencontreuse; en punition de ce crime, Staveren aurait été privé de son commerce et de son port qui n'est plus maintenant qu'une mauvaise rade.

Huet et Fierville s'embarquèrent à Staveren pour Amsterdam, d'où ils se rendirent à Utrecht pour y visiter la fameuse Anne-Marie Schurman, qui épousa plus tard le ministre Labadie; le désir de voir Saumaise détermina Huet à retourner à Leyde. Accueilli par la fièvre, il s'y guérit promptement, grâce aux soins d'un très-bon médecin de ce temps-là, Antoine Vanderlinden.

Entre tous les savants de Leyde, Golius renommé dans la connaissance de l'arabe, Deodati remarquable pour la distinction de son esprit, Alexandre More qui devait plus tard oublier son jeune ami, Daniel Heinsius qui n'était plus que l'ombre de lui-même, Boxhorn enfin dont la figure bourgeonnée rappelait celle de Sylla, ce fut à qui témoignerait au jeune savant le plus de courtoisie et d'égards : Saumaise mit avec beaucoup de grâce sa voiture à ses ordres, et Huet sans cérémonie s'en servit pour ses visites.

Les contemporains de Saumaise sont d'accord sur sa vaste science : ce qu'il ignorait, dit l'un d'eux, lui manquait moins qu'à la science même (1) ; Dieu a montré au monde ce qu'il voulait que l'homme sût et il a créé Saumaise, dit un autre.

(1) *Non homini, sed scientiæ deest* : Balzac.

Voltaire, dans son *Temple du goût*, a jeté sur lui le ridicule : « D'abord nous trouvâmes, dit-il, messieurs Baldus, » Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius, une nuée de commen- » tateurs qui restituaient des passages et qui compilaient de » gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

» Là, j'aperçus les Dacier, les Saumaises,
» Gens hérissés de savantes fadaises,
» Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
» Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs,
» Tout noircis d'encre et coiffés de poussière.
» Je leur criai de loin par la portière :
» N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
» Vous décrasser ? Nous, messieurs ? point du tout ;
» Ce n'est pas là, grâce au ciel, notre étude :
» Le goût n'est rien ; nous avons l'habitude
» De rédiger au long de point en point
» Ce qu'on pensa, mais nous ne pensons point.

» Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent absolu- » ment nous faire lire certains passages de Dictys de Crète » et de Métrodore de Lampsaque que Scaliger avait estropiés ; » nous les remerciâmes de leur courtoisie et nous continuâmes » notre chemin. »

Pédant dans ses livres, Saumaise ne l'était point dans sa conversation et ne parlait de science que s'il y était contraint. Comme l'Eumolpus de Pétrone qui travaillait dans la tempête, Saumaise, retiré dans le coin d'une chambre, travaillait au milieu du bruit que faisaient sa femme, ses domestiques et ses enfants.

Il était pointilleux, mauvais coucheur dans ses querelles d'érudit : là on eût pu l'appeler Saumaise la plume à la main, comme on appelait l'empereur Aurélien, Aurélien l'épée à la

main (1); son trône de savant semblait posé sur un monceau de pierres qu'il jetait à droite et à gauche sur ceux qui l'attaquaient (2). Eh bien ! contraste étrange ! dans le commerce de la vie privée, rien n'égalait sa douceur; sa femme, fille du savant Josias Mercier, ne se bornait pas à l'assommer de son humeur acariâtre; elle l'affublait encore des plus étranges ridicules (3) : quand il fit le voyage de Stockholm, elle voulut à toute force l'accoutrer de fanfreluches prétentieuses et guerrières; elle lui fit prendre une cuirasse de peau de buffle, un justaucorps et des culottes de drap rouge, et un feutre gris orné d'un plumet blanc.

« Saumaise donnait volontiers ses livres et les prêtait fort indifféremment, quoique la plupart fussent marqués de sa main et collationnés sur d'anciens manuscrits. Son mépris pour les lettres allait à un tel point que lorsqu'on lui faisait présent de quelque livre nouveau en blanc à la manière de Hollande, il payait la reliure de quelqu'un de ses vieux livres. »

« On m'a dit, écrit Huet quelque part, que pour n'avoir point la peine de tourner les feuillets de son papier quand il écrivait, il faisait coller plusieurs feuilles bout à bout, les couchait sur un rouleau qui était sous la table, les tirait à mesure que l'ouvrage avançait et envoyait à l'imprimeur ce qui

(1) *Manus ad ferrum.*

(2) Un jour Saumaise se trouvait, dit-on, à la Bibliothèque royale avec Gaulmin et Maussac : Ne tiendrions-nous pas tête à tous les savants de l'Europe, s'avisa de dire Gaulmin ? joignez-vous à eux vous et monsieur Maussac, moi seul je vous tiendrai tête à tous, répliqua Saumaise. (Voir d'Artigny, Moreri et Bayle.)

(3) M. de Saumaise, dit Ménage, était le plus honnête homme et le plus sociable de tous les hommes; quant à sa femme, c'était une autre Xantippe. *(Menagiana.)*

était composé, sans le relire et souvent sans savoir ce que contiendrait la suite; de sorte qu'au lieu que les autres mesurent les ouvrages par le nombre de feuillets, il mesurait les siens à l'aune. »

Peu de gens ignorent combien il était soumis à sa femme... « Il me souvient qu'un jour il m'avait mené dans un petit cabinet fort retiré pour causer, disait-il, plus librement et n'être troublé de personne; madame sa femme, qui sut où nous étions, ne nous laissa pas longtemps en repos, et le fit revenir tout court dans sa chambre d'une manière qui véritablement nous fit pitié; car il obéit sans réplique et me regarda seulement en haussant les épaules et levant les yeux au ciel (1). »

Il disait souvent à son jeune visiteur : Vous perdez beaucoup à la goutte qui me retient cloué dans ma chambre; si je pouvais monter à ma bibliothèque, il s'y trouve plus d'un livre dont je vous ferais présent (2).

Dans une de leurs causeries familières, Saumaise fit à Huet le récit d'une anecdote sur Christine : pendant les douze mois qu'il avait passés à Stockholm, la goutte l'avait constamment enchaîné sur son lit; un jour que la reine lui rendait visite

(1) Nous empruntons ces détails à une lettre manuscrite de Huet à Ménage, dont nous devons la communication à la complaisance de M. Chauveau. Dans le *Commentarius,* Huet se borne à dire que dès que lui et Saumaise se tiraient un peu à part pour causer sans témoins, madame Saumaise ne se faisait faute de troubler leur tête-à-tête, quoiqu'elle ne pût motiver son intrusion que sur les plus sots prétextes. *Caussasque petebat ex alto cur nos tam intempestivè obturbaret.*

(2) Ce détail est aussi emprunté à la lettre manuscrite de Huet à Ménage, dont nous parlions tout-à-l'heure.

sans s'être fait annoncer, elle le trouva lisant; rien de mal jusque-là; le livre malheureusement ne pouvait guère se montrer; c'était *l'Art de parvenir*. Le premier mouvement de Saumaise en voyant entrer la reine, fut de fermer le livre et de le cacher sous ses couvertures; mais Christine n'était pas myope; elle prit l'ouvrage, en parcourut quelques lignes et força sa dame d'honneur, Ebba Sparre (1), à en lire certains passages

(1) Toute l'inclination que Christine eut jamais pour les femmes, dit un auteur italien, se porta *vienne da lei communicata* sur Ebba Sparre, qui épousa le comte Jacques de la Gardie, frère du comte Magnus. Toute la cour l'appelait la belle comtesse, *la bella comtessa*. Christine, après son abdication, lui écrivait de Bruxelles, en 1655 :

« ..... Je vous jure que je serais digne de l'envie des Dieux, si je pou-
» vais jouir du bien de vous voir; mais puisque je désespère si justement de
» ce bonheur, il faut que vous me donniez au moins cette satisfaction de
» croire qu'en quelqu'endroit du monde que je me trouve, je conserverai
» éternellement le souvenir de votre mérite... Conservez-moi du moins
» votre cher souvenir, et ne troublez pas la douceur et la félicité dont je
» jouis par un injuste oubli de la personne du monde qui vous honore le
» plus. Adieu, belle, souvenez-vous de votre Christine. »

L'année d'après, Christine écrivait de Rome à la comtesse Ebba :

« Que je serais heureuse, s'il m'était donné de vous voir, belle! Mais je suis
» condamnée du sort à vous aimer et vous estimer sans vous voir jamais....
» Mais est-il possible, belle, que vous vous souveniez encore de moi ?...
» Ne me suis-je pas trompée, lorsque je me suis persuadée que j'étais la
» personne du monde que vous aimiez le plus ?.. Conservez-moi, s'il se
» peut, ce bien et ne souffrez pas que le temps et l'absence me privent de la
» satisfaction d'être aimée de vous, et croyez, quoi qu'il puisse arriver,
» que je ne cesserai d'être à vous. »

En 1657, Christine écrivit de Pesaro une troisième lettre à la comtesse Ebba: le temps, lui dit-elle, n'a point de pouvoir sur l'amitié qu'elle lui a jurée. « Après avoir vu, ajoute-t-elle, dans le pays le plus beau et le plus
» charmant du monde tout ce qu'il y a de charmant et de beau en notre
» sexe, je soutiens avec hardiesse qu'il n'y a personne qui osât vous
» disputer l'avantage que vous emportez sur tout ce qu'il y a de plus aimable
» au monde; dites-nous après cela si l'on peut se consoler quand on est
» condamnée à une absence éternelle... Adieu, vivez heureuse et souvenez-
» vous de moi. »

Ebba Sparre mourut cinq ans après; ce fut Heinsius qui, dans une lettre latine, annonça à Christine la mort de celle qui avait fait le charme et les délices de la cour de Suède, *delicias et lepores aulæ Suecicæ*.

fort risqués, s'amusant de l'embarras d'Ebba et de la gaîté de l'assistance (1). Huet, à Amsterdam, revit Vossius et fit la connaissance d'un allié du roi David; ce savant personnage se nommait Manassé Ben-Israël; sa femme appartenait réellement à la famille des Abrabanel qui fait remonter sa généalogie au père de Salomon. Ce fut dans ses conversations avec ce rabbin que Huet puisa l'idée de sa *Démonstration évangélique.* Il retrouva aussi à Amsterdam Blondel, l'Homère de la chronologie, qui, tout aveugle qu'il était, se guidait sans nulle peine dans le labyrinthe des races et des siècles, et méritait le nom de grand dataire que lui donnait Dupuy.

Notre jeune voyageur regagna la France par Louvain, Flessingue et Hall; si cette route offrait des dangers par suite de la guerre entre la France et l'Espagne, la mer n'en était

(1) La Monnaie et Ménage racontent la même anecdote; La Monnaie la tenait d'un ami de Saumaise, qui sait, peut-être de Huet lui-même...

« Saumaise avoua à Christine que c'étaient des contes un peu libres que,
» dans l'intervalle de sa maladie, il lisait pour se réjouir. Ah! dit la reine,
» voyons ce que c'est, montrez-m'en les bons endroits; Saumaise lui en
» ayant montré l'un des meilleurs, elle le lut d'abord en souriant, après
» quoi, pour se donner plus de plaisir, s'adressant à la belle Sparre, sa
» favorite, qui entendait le français: Viens, Sparre, s'écria-t-elle, viens
» voir un beau livre de dévotion intitulé: *Le moyen de parvenir!* Tiens,
» lis-moi cette page tout haut; la belle demoiselle n'eut pas lu trois lignes,
» qu'arrêtée par les gros mots, elle se tut en rougissant; mais la reine qui
» se tenait les côtes de rire lui ayant ordonné de continuer, il n'y eut
» pudeur qui tînt, il fallut que la pauvre fille lût tout. »

Concilie qui pourra ce trait de Christine avec ce que Huet nous dit ailleurs : que la moindre parole hasardée la faisait aussitôt rougir.

Le moyen de parvenir, c'est, moins les perles, le fumier d'Ennius. Il pourrait servir dans les halles de catéchisme de persévérance; Niceron et La Monnaie l'attribuent à Béroald de Verville, Ménage à un chanoine de Tours, Charles Nodier à Henri Etienne: mais Charles Nodier se trompe évidemment, comme on le lui a prouvé; peut-être *Le moyen de parvenir* a-t-il pour père l'Homère bouffon qui écrivit *Pantagruel.*

pas plus exempte, puisqu'elle était alors le théâtre de la lutte entre l'Angleterre et la Hollande.

Huet sentit un vif plaisir à fouler de nouveau le sol de sa patrie. Il avait donc quitté ces Vandales, ces Goths, ces Ostrogoths, ces Visigoths (1), ces tristes contrées qu'il avait promis par un vœu solennel à Mercure, dieu des grandes routes, de ne jamais revoir, s'il pouvait, grâce à sa protection, regagner ses foyers (2).

(1) *Gothis, Ostrogothis, Visigothisque.*

(2) *Hoc nos concipimus perenne ro um*
Bocharti comites cohors inanis.

CHAPITRE II.

Après un court séjour à Paris, où il fit la connaissance de Ménage, Huet prit le chemin de Caen. Une académie, pendant son absence, s'était formée dans cette ville; elle se tenait chez Moisant de Brieux; outre de Brieux, ex-conseiller au Parlement de Metz, elle comptait dans son sein Monstier de Mottée, Paulmier de Grandmesnil, Graindorge de Prémont, Jacques Savary, Antoine Hallé, Sudre de Petitvile, Garabi de la Luzerne, Louis Thouroude, La Roque et Segrais; Bochart et Huet, malgré leur éloignement, y avaient été admis; mais ici nous touchons à ce démêlé fâcheux qui fut le tombeau de l'affection des deux amis.

Huet avait découvert à la bibliothèque publique de Stockholm, et copié pendant son séjour en Suède, un manuscrit d'Origène.

Quand la paix se conclut entre l'Angleterre et la Hollande, il fit venir ses livres d'Amsterdam (1), et traduisit les *Commentaires sur l'Ecriture Sainte* de celui qui fut *un grand auteur, un grand homme et un théologien sublime* (2). Un jour qu'il s'occupait de ce travail, Bochart entra chez lui pour consulter un passage d'Origène qui regarde l'Eucharistie; Huet, dans sa précipitation à copier, l'avait oublié par mégarde. Que se passa-t-il alors entre les deux amis ? Deux lettres, l'une de Bochart, l'autre de Huet nous aideront à le savoir.

« Vous vous plaignez, dit Bochart (3), que je vous aie » accusé d'avoir tronqué un passage d'Origène... mais je re- » connais votre sincérité : cette omission chez vous tient à » l'inadvertance; je l'ai dit à tout venant; à qui dit le contraire » je donne un démenti; je vous ai reproché deux torts : le » premier, c'est d'avoir copié négligemment un passage es- » sentiel (4); si vous ne l'aviez corrigé, toutes les eaux de » la mer ne vous auraient pas lavé.... le second, c'est de ne » pas m'avoir écouté quand je vous prouvais que votre copie » était défectueuse, d'abord parce qu'elle ne se rapportait pas » à la version faite sur le grec par le catholique Erasme; » puis parce que ce passage retranché enlevait toute liaison

(1) Leur lente arrivée le contrariait singulièrement. *Libellorum meorum desiderium ferre amplius non possum*, écrit-il à Morus, le 12 mars 1654. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(2) C'est l'expression de de Maistre sur Origène. (Voir *Eclaircissements sur les sacrifices.*)

(3) Lettre datée de Caen le 23 décembre 1666, c'est-à-dire quatorze ans après le retour de Huet en France. Cette lettre de près de cent pages se trouve dans les dissertations de l'abbé Tilladet. Les mémoires de Huet ne donnent qu'une idée incomplète de son différend avec Bochart.

(4) Le passage omis était celui où Origène dit que la chair consacrée par la parole de Dieu et par la prière *in secessum vadit*, suivant ce qu'elle a de matériel.

» au discours d'Origène, et qu'enfin je l'avais lu moi-même
» en Suède et même une ou deux fois en présence de la
» reine Christine. Que me répondiez-vous ? Qu'Erasme pouvait
» avoir ajouté du sien au texte d'Origène, que ce texte était
» intelligible sans ce passage, que ma mémoire enfin très-
» probablement me trompait.

» Jusqu'ici nous sommes d'accord, mais jusqu'ici seulement;
» vous avouâtes, dites-vous, que dans une copie si longue,
» vous aviez pu, par distraction, oublier quelques lignes; mais
» le mal après tout n'était pas irréparable; que je demandasse
» le manuscrit d'Origène, vous étiez prêt à rectifier devant
» moi le passage litigieux; que si la Suède refusait le ma-
» nuscrit, l'on pouvait faire copier le tout par un catholique,
» vous vous en fieriez à sa copie; à défaut d'autre expédient,
» vous vouliez bien déclarer dans une note que selon moi,
» Bochart, qui avais vu l'original, il y avait là une lacune
» de quelques mots.

» Ma mémoire ici ne concorde pas avec la vôtre... vos trois
» expédients réunis ne valaient pas d'ailleurs une épingle; la reine
» Christine eût-elle exposé aux hasards d'un voyage de mille
» lieues ce manuscrit d'Origène qui ne quittait pas sa biblio-
» thèque (1) ? Quant à faire copier le texte par un catholique,
» au moins aurais-je stipulé que cette copie fût aussi signée
» par un protestant; mais comment l'obtenir ? quels moyens
» avais-je pour cela ? la note dont vous parliez eût laissé le
» lecteur en suspens: je n'y pouvais consentir. Quel intérêt
» avais-je pour écrire contre un ami, me dites-vous ? J'avais
» l'intérêt de Dieu; je suis, comme Périclès, ami jusqu'aux autels.

(1) Christine avait en effet refusé à Huet de lui laisser emporter ce manuscrit à Caen : *Postulavi contra ut eum mihi Cadomum asportare liceret, nec impetravi.* (Lettre manuscrite de Huet à Membrum, datée du 13 décembre 1653.)

» Si l'on a glosé sur mes lettres, en suis-je la cause? Je n'ai point » voulu vous nuire et je ne vous ai point nui; car sans moi » vous supprimiez ce passage important. Comment, dites-vous, » eussé-je songé à tronquer un ouvrage dont on compte sept » exemplaires manuscrits ? Mais ces sept exemplaires, les » connaissions-nous ? Ne supposions-nous pas au contraire que » le manuscrit d'Origène ne se trouvait qu'à Stockholm ? »

Telle est en substance la longue lettre de Bochart; Huet y répondit quatre à cinq mois après par une lettre plus longue encore :

« Vous ne voulez être mon ami que jusqu'aux autels, lui » dit-il en somme, c'est aussi jusqu'aux autels que je souffrirai » vos injures : me justifiant des calomnies que m'attirait une » falsification prétendue, je vous écrivis : Origène ne dit rien » qui ne s'explique aisément en un sens catholique; vous » prîtes feu là-dessus; dans toute controverse il fallait, disiez- » vous, beaucoup de jugement et de bonne foi. Quoi ! suis- » je catholique par intérêt ? me paie-t-on pour cela des gages » par quartiers ? En vérité ! la controverse exige ces qualités? » D'où vient alors que les femmes chez vous à tort et à » travers citent l'Apocalypse ? »

Après avoir prouvé à Bochart qu'Origène ne repousse pas la transsubstantiation, Huet arrive à sa propre querelle :

« Rien de plus facile pour un copiste que de commettre » une omission quand le même mot dans le texte que l'on » transcrit est répété plusieurs fois. Voilà ce qui m'arriva à » Stockholm. M'accuser pour cela de mauvaise foi, serait une » injustice étrange : Le Moyne, Dubosc, les deux Morin, » Spanheim et Justel, tous protestants, l'ont reconnu eux-

» mêmes (1). Je vous ai proposé de rectifier mon texte, soit » sur une copie faite de concert par des catholiques et des » protestants, soit enfin d'expliquer notre désaccord dans une » note.

» Vous repoussâtes mes offres. Cependant, tandis qu'à Paris » je collationnais ma copie sur le manuscrit de la bibliothèque » royale, vous écriviez à Vossius, et vous lui demandiez le » passage omis par moi. A mon retour à Caen, de sourdes » rumeurs vinrent m'assaillir : j'avais voulu tronquer Origène; » mais vous m'aviez serré de si près, que mon projet avait » avorté; bientôt je reçus une lettre de Morus; Morus, sur » vos instances, m'engageait à ne rien changer au texte » d'Origène, voulant bien croire cependant qu'un tel avis » m'était inutile. Je me rendis ensuite à Rouen; partout il » était question de cette prétendue falsification; je vous en fais » part alors; m'en témoignez-vous du regret? Non, vous le prenez » avec moi sur un ton très-haut; vous prétendez, quoi qu'en » dise Morus, ne point lui avoir écrit à ce sujet; Morus » m'aurait-il menti de gaîté de cœur, quand entre nous deux » habitants de la même ville tout pouvait s'éclaircir si vite? » Morus m'engageait à ne rien falsifier; vous m'aviez donc » rendu suspect près de lui comme falsificateur; la calomnie, » à vous entendre, serait venue de la Hollande; mais n'auriez- » vous point parlé par hasard à l'un de vos collègues du » Consistoire, qui aura parlé à un proposant, qui aura parlé » à un écolier, qui aura parlé à son hôtesse huguenotte? Et » me voilà, par cette belle filière, devenu la fable du petit » troupeau; à vous en croire, je vous devrais la conservation » de mon honneur; détrompez-vous; je n'avais point besoin

(1) Thévenot et Nicaise partageaient le même avis. (*Lettre manuscrite de Huet*. Bibl. royale.)

» de notre démêlé pour confronter mon travail avec des ma-
» nuscrits que j'ai pu ignorer étant à Stockholm, mais que
» j'ai connus plus tard. »

Dans ces deux lettres, l'aigreur domine à chaque ligne; Huet et Bochart protestent de leur respect, de leur estime et de leur amitié mutuelle; vain protocole qui ne trompe plus ni l'un ni l'autre.

Qu'était devenu le temps où Huet écrivait à Bochart :

« Ce n'est pas sans raison que j'aime votre candeur; vous pourriez enseigner tout le monde et vous êtes toujours prêt à vous laisser enseigner (1). » Ou bien, en lui soumettant une question difficile : « Votre réponse sera pour moi comme l'oracle de Delphes (2). »

Les guerres de l'esprit, on l'a dit, sont l'opprobre de l'âme (3).

Ici malheureusement il y avait plus qu'une guerre d'esprit; deux amis s'aiment souvent sans être en tout du même avis (4); mais entre Huet et Bochart les susceptibilités de l'honneur avaient été froissées, l'union désormais devenait à peu près impossible.

La lettre de Huet allait paraître, quand, le 16 mai 1667, Bochart disputant contre son jeune adversaire en pleine académie,

(1) Lettre du 17 septembre 1654.

(2) Lettre latine du 31 octobre 1664.

(3) Le Brun.

(4) *Diversum sentire duos de rebus iisdem*
Incolumi licuit semper amicitiâ.....

tomba mort frappé subitement d'une congestion au cerveau ; il avait soixante-huit ans (1).

En traduisant les *Commentaires d'Origène* qui avaient amené cette querelle, Huet s'était attaché à une scrupuleuse exactitude; cette concision, il désirait en inspirer le goût à son siècle amoureux de la paraphrase. C'est dans ce but qu'il publia son *Traité de la traduction* (2) ; la forme qu'il choisit fut le dialogue ; les interlocuteurs sont le jésuite Fronton du Lac, éditeur de St Jean Chrysostôme et auteur d'une tragédie de Jeanne d'Arc qui lui valut, dit-on, une soutane neuve de Charles III, duc de Lorraine ; à côté de Fronton du Lac figurent l'historien de Thou et le critique Casaubon qui, après avoir été bibliothécaire d'Henri IV, alla mourir à Londres, et repose aujourd'hui sous les voûtes de Westminster.

Qu'est-ce qu'une traduction ? un portrait; or, un portrait ne vaut que s'il reproduit l'original. Qui donc, si ce n'est peut-

(1) Bochart, dit Gui Patin, n'est mort que d'une grande contention d'esprit et débauche d'étude. (Voir la lettre 1231 dans la *Correspondance de Gui Patin*. où nous ne croyons pas qu'il soit une seule fois question de Huet.) Bayle, dans son dictionnaire, a consacré un article à Bochart ; il ne dit rien de sa querelle avec Huet; il n'en est pas de même de Moreri :
« On a, dit-il, sa lettre (de Bochart) à Huet, dans laquelle Bochart » accuse faussement ce savant d'avoir tronqué un passage d'Origène sur » St Mathieu, touchant l'Eucharistie ». Moreri, on le voit, n'est pas ici tout-à-fait exact. (Voyez *Moreri*. tome 2.)

Bochart avait le visage tout boutonné et tout couperosé. Ce défaut paraît peu dans son portrait que l'on voit à la bibliothèque de Caen, et qui est de Fontaine. Fontaine, en bon protestant, n'était point fâché de flatter un coreligionnaire. La question débattue entre Huet et Bochart, quand ce dernier tomba frappé de mort, roulait sur quelques médailles espagnoles dont il est parlé dans Covarruvias; *De nummis quibusdam hispanicis, quorum mentio extat apud Covarruviam*. (Commentarius de rebus.)

(2) Ce livre n'a pas été traduit, que nous sachions, il est dédié à Montausier.

être une petite maîtresse sottement éprise d'elle, aimera le miroir qui lui montre un teint qui n'est pas le sien, ce teint fût-il d'ailleurs le plus beau du monde? Eh bien! miroir imposteur, beauté achetée chez le marchand, voilà l'exacte image d'une traduction enluminée. Je prends Thucydide et Xénophon, l'un est sentencieux, serré, l'autre doux et brillant: me montrez-vous Thucydide ornementé, diffus, Xénophon incisif? je chercherai vainement Thucydide dans Thucydide, et je ne reconnais plus dans Xénophon l'abeille de l'Attique. Traduisez Aristote en périodes cicéroniennes, vous faites une caricature; si vous imitez l'oiseau intrus qui ne se bornant pas à déposer ses œufs dans le nid d'autrui, renverse à terre la couvée légitime, vous ne traduisez plus, mais vous interpolez; vous allez retrancher cette pensée, peut-être était-ce celle-là que je désirais rencontrer, et je me vois réduit, en place d'un corps, à n'embrasser qu'un nuage. C'est surtout quand il s'agit des livres saints, qu'au risque d'être rude et obscur, vous devez être littéral; ne mêlez rien de la terre aux oracles divins; là, pas une lettre qui ne renferme un mystère; ce vase sans tache ne veut rien qui soit de l'homme; la même loi s'applique à la théologie et aux saints Pères; une syllabe peut-être y est grosse d'une hérésie. La théologie et l'écriture sont deux vierges qu'il sied bien de défendre contre l'audace de leurs amants.

Quant aux livres de science, parerez-vous avec des mots la métaphysique d'Aristote, la géométrie d'Euclyde, les coniques d'Apollonius, la thérapeutique de Gallien? S'imagine-t-on, sans sourire, Archimède faisant de l'éloquence sur le cylindre et la sphère, ou Ptolémée déclamant sur la marche des astres? Ces choses s'enseignent et ne s'ornent point. Qu'une allusion n'en remplace point une autre; je ne veux point vos bons mots, mais ceux de votre auteur; ne dédaignez pas les notes;

la traduction d'un orateur veut moins d'exactitude que celle d'un historien ou d'un grammairien ; l'éloquence en effet n'est pas toute dans les choses, elle gît encore dans la marqueterie des mots ; s'il s'agit d'un poëte, il faut plus de fidélité ; comme l'hiver pour l'arbre, conservez-lui, sinon ses feuilles, du moins sa tige et ses racines. Le traducteur, c'est Lysippe (1) ; Lysippe force le bronze à reproduire les traits d'Alexandre ; mais rendre le souffle de la poitrine, l'éclair du regard, le mouvement de la lèvre, le peut-il ?

Gardez-vous bien, a dit l'avocat spirituel d'un autre système de traduction,

Gardez-vous bien du mot à mot,
Horace et le goût le renie,
Tout pédant traduit comme un sot ;
C'est la grâce, c'est l'harmonie,
Les images, la passion,
Non le mot, mais l'expression
Que doit rendre un libre génie ;
Le plus fidèle traducteur
Est celui qui semble moins l'être ;
Qui suit pas à pas son auteur
N'est qu'un valet qui suit son maître.

A la bonne heure, mais être le valet de Milton, n'a point semblé une honte au chantre des *Martyrs*.

L'antiquité s'attacha-t-elle à ce calque rigoureux ? on le nie en s'appuyant sur les Septante ; mais les Septante, dont l'œuvre fut défigurée plus tard, furent des traducteurs scrupuleux, comme du reste Aquila, Théodotion et Symmaque.

(1) Lysippe était un statuaire prodigieusement fécond ; si nous en croyons Pline, il mettait dans un tronc une pièce de monnaie à chaque œuvre qui sortait de son ciseau ; le nombre en monta après lui à sept cents, selon les uns, et, selon les autres, à quinze cents.

Du temps de saint Augustin, entre mille traductions de la Bible, on n'estimait que l'italique ou vulgate; saint Jérôme fit deux versions des livres saints, l'une sur le grec, l'autre sur l'hébreu; cette dernière fut reçue dans l'Eglise sous le pontificat de Grégoire-le-Grand; elle forme, avec l'ancienne vulgate, notre vulgate d'aujourd'hui.

L'on invoque saint Jérôme pour défendre les traductions libres; mais saint Jérôme évidemment attaqua ceux-là seuls qui pervertissent le sens par idolâtrie pour la lettre (1).

Les Grecs dédaignaient trop les Barbares pour beaucoup les traduire; les Latins traduisirent une foule de livres : Cicéron, dans son Timée, dans ses harangues d'Eschine et de Démosthène, n'est pas véritablement traducteur; quand il veut traduire, nul n'est plus exact que lui; Horace et Quintillien, pour qui sait les comprendre, n'ont point soutenu un autre système. En somme, le traducteur est l'esclave de celui qu'il traduit, et la gloire ne paie point son ingrat labeur. C'est ce qu'avait dit à peu près La Boëtie avant Huet :

Toujours l'auteur vers soi la gloire ameine
Et le tourneur ne garde que la peine.

Si vous n'envisagez que les erreurs accréditées grâce aux traductions, vous serez tenté de les proscrire en masse; les

(1) Pour excuser quelques critiques dirigées contre saint Jérôme, dans son traité de la traduction, Huet s'autorisait de l'exemple de Petau qui, en mille endroits, relève sans scrupule les erreurs des Pères. *Petavii imprimis vestri cui id sexcentis locis factitatum est.* Plus tard, d'après le conseil du père Rapin et de Cossart, il modifia et atténua ses critiques; *Non pauca quæ ad Hieronimi præsertim honorem pertinent emendavi.* (Lettre manuscrite de Huet. *Bibl. royale.*)

Arabes ont prêté leurs idées aux auteurs traduits par eux, heureux quand ils ne les ont pas anéantis; mais, de compte fait, les traductions nous ont été utiles : ne buvons pas au ruisseau, si nous pouvons boire à la source; mais sachons estimer un art qui nous met en rapport avec tous les siècles, et nous permet de voyager d'un bout à l'autre du monde.

Après son *Traité de la traduction,* Huet publia quelques poësies latines. C'était un adage que dans les autres villes on faisait des vers dans les chambres, et que l'on en faisait à Caen dans les boutiques (1). Huet voulut soutenir cette réputation de sa ville natale, mais fut-il réellement poëte ?

Chez les anciens, la poësie marcha souvent à côté de la science; Homère n'est-il pas cité partout comme jurisconsulte, théologien, géographe et antiquaire ? Si chez les modernes Pétau, Bernoulli, Leibnitz ont vainement voulu cueillir la double palme de l'érudition et de la poësie, Dante, Milton et Châteaubriant ont été plus heureux. Quand on lit les poësies de Huet, on se sent tenté de lui dire : Quoi ! votre siècle a-t-il si peu vos sympathies, que vous alliez chercher votre provision d'idées dans une civilisation abolie ?

Quest-ce que ce Léthé qui s'ouvre devant le Christ? que me veulent ce Ganymède, cette Vénus, ce Jupiter qui servent dans votre Olympe l'ambroisie à Saumaise ? Votre Vitis est changée

(1) *Alias urbes carmina contexere in conclavibus, cadomum palam in apertis officinis.* En 1635, un sieur de la Pinelière, angevin, fit imprimer une tragédie d'Hippolyte. Il se déclare bien hardi d'avoir mis le nom de son pays au frontispice de son livre; car, de même que pour être estimé poli, il fallait jadis se dire athénien, pour être cru poëte aujourd'hui, il faut, dit-il, être né en Normandie. (Voyez Taschereau, *Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille.*)

en vigne par Bacchus; votre Iris expie ses amours avec Apollon par son exil dans les nuages; votre Jupiter punit Magnès, l'audacieux scrutateur des mystères célestes, en faisant de lui une pierre; plus loin, c'est Lampyris qui, cherchant sa lampe en main son bracelet perdu, devient la luciole; ou bien c'est une jeune villageoise qui est changée en allouette pour avoir posé sur sa tête le casque de Pallas; Salamandre se jette dans l'Etna et reçoit de Vulcain, son amant, la figure d'un lézard; Protée enfin, pour s'être joué du dieu de Lemnos, est métamorphosé en miroir. Comme ces fictions sont froides! Si la poësie n'était qu'une arrangeuse de syllabes, vous seriez un grand artiste; vous savez admirablement le métier, et votre enclume bien frappée rend plus d'une étincelle; mais la poësie sans doute a quelque chose à dire au cœur, et qu'y a-t-il pour le cœur dans ces banquets mythologiques qui rappellent par trop celui du Barmécide (1)?

Le 17e siècle, en littérature adorait les faux dieux, Mars y présidait à la guerre et Vénus à l'amour; peintres, sculpteurs, poëtes, sauf un seul peut-être (2), sacrifiaient à ce faux goût; Rubens, mort dix ans après la naissance de Huet, évoque dans l'un de ses tableaux les divinités de la mer, et les charge de

(1) *Mille et une nuits.*

(2) Théophile de Viau. Viau, malgré l'anathême de Boileau, n'est pas un poëte sans mérite; il n'aimait pas la Mythologie.

Il fausse sa promesse aux vierges du Permesse
Et ne veut réclamer ni Muses, ni Phébus;
La sotte Antiquité nous a laissé des Fables
Qu'un homme de bon sens ne croit pas recevables,
Et jamais son esprit ne trouvera bien sain
Celui-la qui se paie d'un fantôme si vain.

Détestant les noms de Phillis, de Caliste, il a une passion pour le nom de Marie (†), qui est pour lui le plus beau nom du monde; mais personne

(†) *I have a passion for the name of Mary.*

protéger la traversée d'une reine de France; c'est aussi sous les traits de Jupiter et de Junon qu'il nous montre Henri IV et Marie de Médicis. L'on dirait que comme Aristée le 17e siècle tout entier eut les nymphes pour nourrices; mais quoique les nymphes, au dire d'Hésiode, vivent neuf fois autant que le phénix qui vit neuf fois autant que le corbeau, qui vit trois fois autant que le cerf, qui vit quatre fois autant que la corneille, qui vit neuf fois autant que l'homme, le temps allait venir où nymphes, muses, hôtes du vieil Olympe, tout cela allait mourir pour ne plus ressusciter.

Qu'un payen ait été payen dans ses vers, cela est tout simple; mais un chrétien doit rester chrétien en poësie comme en prose; Huet, d'ailleurs, est parfois forcé et faux dans ses idées et ses allusions; Hallé, son vieux maître, néglige-t-il de rassembler ses vers en un volume, il le compare à Médée qui, s'éloignant de Colchos, sème çà et là les membres de son

n'est de son avis. Voyez plutôt La Fontaine, s'adressant à la Paix dans une épitre au prince de Conti. Renvoie, lui dit-il,

Renvoie au nord les Aquilons,
Fais qu'avec eux Mars se retire,
Faisant place à Flore, à Zéphire;
Citer les Dieux, me va-t-on dire,
En parlant du Pape, est-il bien?
Non, mais l'art des poëtes n'est rien :
Leurs discours n'ont beauté ni grâce,
Sans ce langage du Parnasse.

Il fallait être Bossuet alors pour comprendre tout le ridicule de cette poësie de convention, qui nommait la Ste Vierge la Déesse immortelle et les saints des Dieux, *divi*.

« Il est vrai, monsieur, écrivait-il à Santeuil, que je n'aime pas les fables, et qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Ecriture sainte, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain et dans ces productions de sa vanité. »

Et encore Bossuet se sent-il forcé de faire grâce au poëte chrétien qui, par une espèce de nécessité, a recours à ce langage figuré et conventionnel.

TYP. LEBEL, A MORTAIN.

père (1). Si Huet célèbre le trépas de Saumaise, il demande à la mort pourquoi, lorsqu'elle frappait ce grand homme, elle n'anéantissait pas l'univers (2).

Si Huet en poësie est souvent latin par les idées et les images, il l'est aussi par l'idiôme; le 17e siècle disait toujours

Victurus latium debet habere liber,

le livre qui veut vivre doit s'écrire en latin; l'on était encore mal revenu de ce préjugé qui avait attiré plus d'estime à Pétrarque pour son *Africa* que pour ses sonnets et ses *Canzones;* qui avait fait hésiter Dante entre l'italien et le latin, et qui parlait par la bouche de Sadolet quand il exhortait l'Arioste à écrire son *Roland* dans la langue de Virgile; nul peut-être n'appréciait à sa valeur cette langue sûre, sociale, raisonnable, dont Rivarol devait dire un siècle plus tard qu'elle n'est plus la langue française mais la langue humaine (3). Les vierges, s'écrie Huet quelque part, répéteront les chants du barde Huet, *cantus vatis Huetii;* il oublie que si Corinne triompha cinq fois de Pindare, c'est que le dialecte dorique dont il se servait était moins populaire que celui de sa rivale.

(1) Combien nous aimons mieux Pline-le-Jeune (livre 2, lettre 10) écrivant à son ami Octavius : « N'êtes-vous pas bien nonchalant ou plutôt bien dur, peu s'en faut que je ne dise cruel de tenir toujours dans l'obscurité de si excellentes poësies. Combien de temps encore avez-vous résolu d'être l'ennemi de votre gloire et de notre plaisir? *Hominem te patientem vel potius durum ac penè crudelem....* »

(2) Huet écrivait pourtant à l'un de ses amis que cette pièce sur la mort de Saumaise avait eu l'approbation des savants et des hommes d'esprit, *funus Salmasii, opus cordatis et eruditis viris satis probatum.* (Lettre du 12 mars 1654. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

(3) Voyez de l'*Universalité de la langue humaine,* par Rivarol. Rivarol ajoutait : « Leibnitz cherchait une langue universelle, et nous l'établissons autour de lui. »

Une pièce assez curieuse dans les *Carmina* de Huet, est la fable du *Vieillard, de son fils et de l'âne,* dont La Fontaine ami de Huet a fait le chef-d'œuvre que vous savez. Le sujet est pris au Poggio (1). Parmi les secrétaires du pape, dit le Poggio, l'on tombait d'accord que c'est se faire esclave que de prétendre se conformer aux idées de la foule; les antipodes ne sont pas plus loin de nous que ces opinions ne sont loin les unes des autres; vouloir plaire à tous, pure chimère. L'on appuya cet axiôme d'une historiette; le narrateur l'avait lue en Allemagne, où le crayon l'a popularisée.

« Un vieillard avec son âne et son fils jeune adolescent, se rendait au marché, l'âne ne portant rien marchait en tête; l'on rencontre des laboureurs qui se moquent du bonhomme. Comme cet âne prend ses aises, disent-ils : vous êtes vieux, mon brave, et votre fils est jeune, endossez-moi ce baudet; le fils monte sur l'âne, le père continue de cheminer à pied. Nouvelle rencontre, nouvelle critique : Quoi ! ce jeune gars déjà fort se prélasse de la sorte et ce pauvre vieux s'échine, il est fou, en vérité; le vieillard de se rendre à ce nouvel avis et d'enfourcher le baudet; au bout de quelques pas : Pauvre jouvenceau ! dit un paysan, il est bien dur pour toi d'être traité comme un esclave; le vieillard piqué, prend son fils derrière lui. Mais un mauvais plaisant les apostrophe : — Braves gens, cet âne est-il à vous ? — Sans doute ! — Nous ne l'aurions pas cru à voir la lourde charge qui fait ployer son dos; il en aurait assez de vous porter l'un ou l'autre. L'on avait essayé de tout et sur tout l'on avait trouvé à redire. Que fait notre bonhomme ? il lie son âne par les pieds, l'attache à un bâton et, avec l'aide de son fils, le porte au marché. La

(1) *Poggii florentini facetiæ.*

foule éclate de rire à ce spectacle étrange; le vieillard n'y tient plus : il part et, arrivé près d'une rivière, il y jette son âne qui se noie.... »

Voici maintenant la fable de Huet; elle termine une épître où, s'adressant à Ménage, il lui rappelle les critiques contradictoires que lui attira à lui Huet son goût de l'étude et sa vie d'homme du monde (1) :

« Un vieillard, escorté de son fils, poussait devant lui son âne qui ne portait rien sur son dos; survient un passant : Voyez-moi ces benêts ! dit-il, ne se font-ils pas un mérite de ménager leur baudet; déférant à l'observation, le bonhomme grimpe sur l'âne et fait monter son fils derrière lui; au bout de quelques pas, çà, dit un autre quidam : Prétendez-vous écraser cette bête ? elle ne respire plus et tombe sous son fardeau; moitié pitié, moitié peur, le vieillard, tout en restant en selle, dit à son fils de mettre pied à terre : N'as-tu pas de honte, vieil égoïste ? dit un troisième voyageur, ton fils n'est qu'un enfant, aie pour lui des égards; le bonhomme saute à bas sans se fâcher et donne sa place à son fils; il marchait derrière, allongeant quelques coups de fouet à l'animal, quand, à la première borne : Eh ! dit un mauvais plaisant, ne fouettez pas ce baudet, fouettez-moi plutôt ce grand garçon qui se met ainsi à l'aise et laisse clocher son vieux père; le bonhomme n'y tient plus : Je plains de bon cœur, dit-il, celui-là dont la bile se laisse émouvoir aux critiques; marchez-vous sur un pied, continuez d'y marcher et ne vous souciez de rien. »

(1) A quoi lui serviraient ses livres, l'enrichiraient-ils? Pédant crasseux, lui procureraient-ils une femme et une dot? *squallenti uxorem*. Il était fou et devait prendre de l'ellébore. Et d'un autre côté, tout au rebours, on lui criait : vous allez vous jeter dans le vice; secouez votre mollesse, *excute mollitiem*....

Voilà des esquisses gracieuses, La Fontaine a fait le tableau (1). Huet n'est guère connu que comme poëte latin; il a laissé cependant quelques pièces françaises. En voici une qu'il composa âgé de plus de soixante ans; c'est la réponse à une invitation à dîner que lui avait adressée madame de Montespan :

Un barbon frileux comme moi,
A perruque et barbe chenue,
Ne doit pas ailleurs que chez soi
Montrer sa mine morfondue.

Votre palais est tout ouvert,
L'on y voit l'un et l'autre pôle,
Et l'on y sent comme au Cap-Vert
Les trente-deux souffles d'Eole.

Quand la bise perce les os
Des rigueurs de sa froide haleine,
Ni les bons mets, ni les bons mots
Ne valent pas l'ouate et la laine.

Vos yeux, astres des beaux esprits,
Sont tout l'ornement de notre âge;
Mais la martre et le petit gris
M'échauffent pourtant davantage.

L'on souffre plus d'une langueur
Que de votre beauté divine;
Si l'amour attaque le cœur,
Le rhume attaque la poitrine.... (2)

(1) Le véritable poëte, dit M. Walkenaër, est toujours créateur, soit qu'il emploie des pensées ou des fictions connues de tous ou qu'il en enfante de nouvelles... Elles lui appartiennent tout entières quand il a su leur donner l'empreinte de son génie; sans les formes qu'il leur a prêtées, sans les couleurs dont son imagination les a revêtues, elles ne pourraient ni plaire ni émouvoir : c'est donc lui qui en est le créateur; poëtiquement parlant, elles n'existaient pas auparavant.

Ces réflexions, si nous les appliquons à l'apologue qui nous occupe, ne nous semblent pas tout-à-fait justes; La Fontaine a donné l'empreinte de son génie à la fable du *Meûnier,* mais auparavant elle avait bien son charme dans le Poggio; elle n'est donc pas la propriété exclusive de notre grand fabuliste, comme l'invention de la vapeur n'est pas l'exclusive propriété de Watt.

(2) Mme de Montespan répondit à Huet par ces vers :

Non, ne vous imaginez pas
Me payer d'une vaine excuse;
Je ne sais si j'ai des appas,
Mais je hais fort qu'on me refuse

La toux vient, dit-on, quand s'en vont les soupirs (1). Huet, avant de tousser, avait-il soupiré pour une fille d'Eve et non pas seulement pour les antiques vierges du Parnasse? Dans ses lettres inédites à Ménage se trouve un fragment qui résout notre doute à cet égard.

Quoi ! de fourrures tout armé,
Lorsque pour vous la nappe est mise,
Dans un lieu bien clos, bien fermé,
Près de moi vous craignez la bise !

Vous vous rempliriez comme un œuf
D'une soupe bien mitonnée;
Et du feu pour rôtir un bœuf
Serait à moitié cheminée.

Là, loin du mal que vous craignez,
L'on peut vivre près d'une dame,
Mais le froid dont vous vous plaignez
Ne se trouve que dans votre âme.

Voudrais-je mettre à l'abandon
Votre santé qui m'est si chère,
Vous souvient-il comme à Bourbon
Mon secours vous fut salutaire ?

Là, vous receviez de mes mains
Fruits, pois verts, artichauts, salades,
Tandis que tous les médecins
Les défendaient à leurs malades.

Ce dont un autre fût crevé,
Hâta votre convalescence;
De mes soins qui vous ont sauvé
Aurai je ainsi la récompense ?

Vous viendrez, dites vous, me voir
Au retour de la primevère;
Et moi, je vous le fais savoir,
Fuyez à jamais ma colère.

Las ! mon cœur malgré moi trop bon
Me parle de miséricorde,
Si vous venez crier pardon,
Je crains fort qu'on ne vous l'accorde.

Les vers que vous m'avez écrits
D'un style galant et sublime
Me font honneur, j'en sens le prix,
Et j'ordonne qu'on les imprime.

(Voir *Revue retrospective.*)

(1) *Coughs will come when sighs depart.*

« Je vous envoyai l'année passée, dit-il à son ami (1), ma première élégie ; je vous enverrai bientôt mon premier sonnet, mais il est encore brut. Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai fait un voyage à Lisieux. C'est comme qui dirait que j'aurais fait soixante lieues, car j'aimerais mieux les faire que d'aller à Lisieux par les chemins détestables qu'il faut traverser ; mais le sujet qui me menait me fit supporter aisément cette fatigue ; vous le saurez quand vous apprendrez l'argument du sonnet que je vous garde, car je ne fais pas tant le renchéri sur le sujet de mes inclinations que vous. »

Nous croyons que ce commencement d'inclination n'eut aucune suite ; la seule amie sérieuse de Huet ce fut la science ; ses vers amoureux sont des jeux d'esprit, et pourtant ils nous choquent ; la poësie de ruelle va mal à un prêtre qui, comme le messager divin du Dante, doit écarter loin de lui l'air épais (2) où son vol est gêné ; il n'est point un oiseau de boudoir ; ainsi que l'aigle, il semblerait qu'il ne doit regarder que le soleil.

Pour trouver la poësie chez Huet, cherchons-la non dans ses vers, mais dans le récit plein de grâce où il se montre à nous, à peu de distance de Caen, installé chez un de ses amis, François Petit de Vacogne, se promenant et rêvant à son Origène, à l'ombre des allées de chênes verts ou bien dans une campagne située à l'embouchure de l'Orne, se retirant dans des grottes formées par les rochers, et oubliant le livre qu'il tient en main pour contempler la mer tantôt calme,

(1) Lettre du 8 janvier 1662. Cette lettre fait partie d'une collection de lettres qui appartiennent à M. Grangier de la Marinière ; elles sont adressées à Ménage par Huet, et nous avons pu y donner un coup-d'œil.

(2) *Quell' aer crasso.*

tantôt agitée, et la voile qui, poussée par les vents, se dirigeait vers la mer.

Ni la mélancolie ni l'enthousiasme ne lui étaient étrangers : dans un voyage qu'il fit à La Flèche pour y revoir le père Membrun, il songea un instant à entrer chez les Jésuites, comme il avait songé dans son adolescence à prendre l'habit de dominicain; si la chaleur de son âme n'a point passé à ses vers, la faute en est peut-être au faux système qu'il avait adopté; il est vrai que l'on naît poëte comme l'on naît brun ou blond, mais les Francs, nos ancêtres, qui naissaient blonds, teignaient leur chevelure d'une couleur ridicule. Or, la couleur des vers de Huet est tout ce qu'il y a de plus faux. Ménage disait : Huet est un des premiers poëtes de notre temps; les Allemands qui ont fait imprimer chez eux son ouvrage contre Descartes, auraient parlé de cette particularité s'ils en avaient été informés (1). N'en déplaise à Ménage, la particularité d'être un grand poëte fait d'ordinaire assez de bruit pour que les contemporains ne l'ignorent pas, et c'est abuser de l'hyperbole que de répondre comme ce même Ménage à Bautru : Vous dites que ses vers sont jolis, vous êtes comme celui qui, voyant la mer pour la première fois, s'écria : Voilà qui est joli. Huet, en dépit de sa manière gracieuse, élégante, correcte, ne semble point avoir la révélation de cette beauté idéale qui dirige la plume ou le pinceau du grand artiste (2). Aussi, comme ce courtisan (3) qui n'était pas un seigneur, mais d'après un seigneur, il est moins poëte que d'après un poëte.

(1) *Menagiana.*

(2) *Quam intuens, in eaque defixus artem manum que dirigit,* dit très-bien Cicéron de cette beauté idéale.

(3) C'est ce que l'on disait de Dangeau.

Et lui-même en convenait dans ses moments de modestie (1).

Huet, disions-nous, avait voulu se faire jésuite à La Flèche ; comme ces oiseaux voyageurs qui, dans leurs migrations, semblent éprouver quelquefois de courtes perplexités, presque tous les hommes, à un jour donné de leur vie, se sentent emportés par des souffles divers et se demandent où pour eux est le but, heureux quand un ami se trouve à nos côtés pour nous indiquer la route! C'est ce que fit Membrun : il connaissait trop le caractère indépendant de son ancien élève pour le croire capable de se plier sans peine à la discipline du cloître. Huet ne fut donc ni dominicain ni jésuite, il fut un savant, et c'était réellement sa vocation véritable; mais connaissant les dangers de la science, il voulut toute sa vie, tantôt chez les Jésuites de Caen, tantôt à l'abbaye des Ardennes, monastère de Prémontrés situé à un mille de cette ville, tantôt enfin à Aunay, quand cette abbaye fut à lui, retremper son zèle et sa foi dans des retraites spirituelles.

(1) Lettre à Heinsius du 8 septembre 1682. *(Manusc. de la Bibl. royale.)* Je n'ai jamais prétendu au titre de poëte, dit-il dans cette lettre. Ailleurs, répondant à Grævius qui l'engageait à faire des vers sur la mort de Heinsius, «sachez, dit-il, que les muses, quand je vins au monde, me regardèrent d'un œil si peu favorable, *tam aversis musis esse natum*, que tous les vers que j'ai faits, je les ai faits presque sans y songer et préoccupé de mille autres pensées; en revanche, lorsque j'avais le plus besoin de trouver ma verve docile, je ne pouvais arracher à mon cerveau le plus petit hémistiche; à la mort de Sirmond, de Pétau, de Membrun, de Hallé, cette source merveilleuse qui rend poëtes ceux qui y boivent, semblait tarir sous ma lèvre; quand le Dauphin se maria, la grandeur de la circonstance, ma position à la cour exigeaient que je fisse quelques vers, eh bien! je ne le pus pas.»

Quant aux vers de boudoir qui sont sortis de la plume de Huet, ils sont en très-petit nombre; on eût pu lui dire à ce sujet comme dans Pline-le-Jeune (Pline, livre 4, lettre 14) : Non pas, cherchez d'autres occupations; mais avec plus de politesse : Eh! vous avez tant d'autres occupations. *Posset durum videri dicere : Quære quod agas : Molle et humanum est : Habes quod agas.*

Les vexations du fisc vinrent le troubler au milieu de ses travaux sur Origène. La vanité est le péché des Français; souvent en Espagne, tel pauvre hidalgo devenait vilain de fort bonne grâce, et, selon les prescriptions des Fueros, passait sans faire de façons sous l'aiguillon du bouvier. En France, cela ne se serait pas vu (1). Chacun, au 17[e] siècle, s'ennoblissait de son chef; et il en est encore ainsi de nos jours, quoiqu'on n'y sache plus guère ce que c'est que d'être noble. M[me] de Staël voulait que l'on fît toute la France marquise, mais à quoi bon, si la France se fait marquise elle-même. Louis XIV lança contre les usurpateurs de noblesse les fermiers des impôts; les amendes tombaient dans leur bourse; c'était là un grand abus; pour grossir en effet leurs profits, ils abusaient des pouvoirs remis dans leurs mains, faisaient descendre de leur rang des familles d'une noblesse incontestable, mais qui refusaient de financer avec eux, et admettaient au privilége de la noblesse les familles les plus obscures. Huet, grâce à la négligence de ses tuteurs, n'avait entre ses mains ni les papiers ni les parchemins qui eussent établi la généalogie de sa famille; les archives publiques lui vinrent en aide, son procès fut plaidé à Rouen et un arrêt solennel lui donna gain de cause; le fisc ne se tint pas pour battu, il revint à la charge une seconde et même une troisième fois; mais Huet triompha toujours de ces chicanes qui lui coûtèrent, nous dit-il, beaucoup de temps et d'argent (2).

(1) La France, à cet égard, est bien la fille d'Athènes; dans Lucien (somm. 14) le savetier Simon, devenu riche, se fait appeler Simonidès. Dans *Palladas* (Hautho. Pal. 11) Ruffus double son nom, Ruffus-Ruffinianus, sans doubler son mérite. Stephanos a été pauvre et esclave, dit Nicarque dans le même recueil; mais le voilà riche, il se métamorphose en Philostephanos. Athènes avait évidemment ses Jeannots, marquis de la Jeannotière.

(2) Aux yeux de quelques savants de Caen, la noblesse de Huet n'était

Vers la fin de l'année 1661, Huet avait enfin terminé ses

pas absolument incontestable. Dans le dictionnaire d'Expilly, l'on raconte, d'après un chanoine de Langres, que sur la pyramide de l'église St-Pierre se trouvait autrefois une inscription indiquant que les travaux de ce monument avaient été conduits par un maître maçon nommé Huet, et ancêtre de Pierre-Daniel. A la fameuse bataille d'Auray, Chandos confia la gauche de son armée à Olivier de Clisson et à Mathieu Huet. Ce dernier, normand d'origine, appartenait-il à la famille de Pierre-Daniel? il est probable que nous ne le saurons jamais. Il y avait encore à Auray un autre Huet, Gautier Huet, qui, avant l'action, rompit une lance contre Hervé de Kergouët. Kergouët le renversa : Vos armes et votre destrier m'appartiennent, lui dit-il, je vous les rends, servez-vous-en dans le combat qui va se livrer tout-à-l'heure.

Dans les épigrammes de Le Brun, en voici une que nous avons remarquée :

Sot, sourd, bavard, bonhomme Huet,
Que n'êtes-vous encore muet !

Quel était ce Huet? nous n'avons pu le découvrir.

M. Guérard, dans sa *France littéraire*, mentionne dix-neuf écrivains qui ont porté le nom de Huet; un seul est historique; qui a jamais ouï parler de ce Théodore Huet, ministre protestant, auquel Moreri consacre un article et qui mourut à Amsterdam en 1732?

En 1792, Huet de Guerville, ci-devant avocat au ci-devant Parlement de Normandie, fut l'un des Français courageux qui demandèrent à défendre Louis XVI; mais nous ne savons s'il tenait de près ou de loin à la famille de Daniel Huet.

Noble ou non, Huet fut le fils de ses œuvres, le fils de lui-même, et nous ajouterons le fils de ses vertus, comme le disait en parlant de soi le président Jeannin. Puisque nous avons nommé Jeannin, nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici le trait suivant de ce grand homme :

« L'ambassadeur d'Espagne causait avec Henri IV : Je voudrais, lui dit-il, connaître vos ministres : ceux-ci étaient dans l'antichambre, le roi fit d'abord entrer Sillery : M. le chancelier, lui dit-il, je suis en peine de voir sur ma tête un plancher qui ne vaut rien. Sire, répondit Sillery, consultons les architectes, et l'on travaillera s'il est besoin. Sillery une fois sorti, Villeroi entra : le roi lui dit la même chose; Villeroi, sans regarder : Vous avez raison, Sire, cela fait peur, dit il. Vint le tour de Jeannin : Je ne sais, répondit-il au roi, ce que Votre Majesté veut dire. — Et ces crevasses là-haut? dit Henri IV en insistant, ai-je donc la berlue?... — Dormez, dormez en repos, Sire, ce plancher, croyez moi, durera plus long-temps que vous. Les ministres sortirent. Vous connaissez mes ministres, M. l'ambassadeur, dit Henri IV : Sillery ne sait ce qu'il veut, Villeroi dit ce que je veux, Jeannin ce qu'il pense et il pense toujours bien. »

travaux sur Origène (1). Voici la doctrine de ce père telle qu'il nous la montre dans une traduction, véritable chef-d'œuvre, au jugement de Dupin (2).

« Dieu a pouvoir sur tout, quoiqu'il ne puisse tout faire; Dieu le père est semblable à une statue immense qui remplirait l'univers, c'est par sa grandeur même qu'il nous devient invisible; Dieu le fils est comme une petite statue que notre œil peut mesurer; il émane comme la matière de la substance de Dieu, mais il est plus excellent que cette matière (3); toutes les créatures descendent ou montent de sphère en sphère, suivant qu'elles ont bien ou mal usé de leur libre arbitre;

(1) *Origeniano hoc pelago jactatus portum jam tandem teneo.* (Lettre manuscrite à Réné Rapin, *Renato Rapino*. Caen, 12 septembre 1661. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

(2) *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du 17e siècle.*

(3) Le savant Huet, dit M. de Bausset dans son histoire de Bossuet, le savant Huet avait paru également (c'est-à-dire comme le père Pétau), accuser Origène et quelques anciens pères d'avoir émis des opinions singulières sur le mystère de la Trinité Rien n'est comparable à la noblesse avec laquelle Bossuet s'élève au-dessus des misérables pensées de Jurieu... M. Jurieu, dit Bossuet, croit me mettre aux mains avec les savants auteurs de ma communion en proposant à chaque page le grand savoir du père Pétau et de M. Huet... Pour ce qui regarde M. Huet, avec lequel il veut me commettre, il se trompe; je l'ai vu dès sa plus tendre jeunesse prendre rang parmi les plus savants hommes de son siècle, et depuis j'ai eu les moyens de me confirmer dans l'opinion que j'avais de son savoir, durant douze ans que nous avons vécu ensemble Je suis instruit de ses sentiments et je sais qu'il ne prétend pas avoir fait arianiser les saints docteurs, comme ce ministre l'en accuse; à peine a-t-il prononcé quelque censure qu'il l'adoucit après. Il entreprend de faire voir dans les locutions les plus dures de son Origène même, comme est celle de créature appliquée à Jésus-Christ, qu'on le peut aisément justifier; que la dispute est plus dans les mots que dans les choses; que si on le condamne en expliquant ses paroles précisément et à la rigueur, on prendra des sentiments plus équitables en pénétrant sa pensée. Je n'en dirai pas davantage; un si savant homme n'a pas besoin d'une main étrangère pour le défendre, et si quelque jour il lui prend envie de réfuter les louanges que le ministre lui donne, il lui fera bien sentir que ce n'est pas à lui qu'il faut s'attaquer. (Voyez Bossuet, *Sixième avertissement aux Protestants.*)

Origène n'est pas d'accord avec lui-même sur les anges; tantôt ce sont tous les hommes qui ont un ange, tantôt ce sont les chrétiens seuls; ailleurs, jaloux de la garde de l'homme, ces esprits se l'enlèvent l'un à l'autre; entrons-nous dans la vie, ils versent nos âmes dans un corps; à notre mort, ils les présentent au jugement et les conduisent en leur lieu; les uns veillent sur les animaux, les autres prennent soin des églises; chaque église a un évêque visible et un évêque invisible; quelquefois des troupes d'anges ne sont occupés que d'un seul homme. Pour l'homme point de damnation éternelle; quant à la damnation des démons, Origène varie. Bien des mondes précédèrent, bien des mondes suivront celui où nous vivons. L'autorité des évêques est liée à leur sainteté, opinion, remarquons-le, qui sera plus tard celle de Jean Huss. La magie n'est point blâmable quand elle se borne à dévoiler les mystères de la nature; Origène semble croire notre âme matérielle; il fait une part trop grande à la liberté, et soumet la sainte Vierge au péché comme le reste des hommes; la métempsycose qu'il professe n'est point celle de Pythagore, puisqu'il la circonscrit dans le cercle des anges, des hommes et des démons (1); les astres sont animés; sur quoi nous remarquons que St Clément d'Alexandrie, Ticho Brahé, Kepler, de Maistre chez les chrétiens; Thalès, Pythagore, Aristote chez les payens, ont pensé comme Origène. »

Origène a été trop loué et trop critiqué : sa vraie pensée ne se dégage pas toujours claire, puis ses disciples lui ont prêté leurs erreurs, et quand il se trompe en quelques points, c'est qu'il ne les juge pas absolument décidés; son grand tort fut de suivre Platon et de transporter l'Académie dans l'Eglise.

(1) Pierre Leroux de nos jours l'a restreinte aux hommes seuls.

Pélage et Cassien renouvelèrent plusieurs erreurs de l'Origénianisme qui se perpétua en Palestine jusqu'au cinquième concile général.

Origène a composé six mille livres; Théodore de Mopsueste avait enfanté dix mille volumes, St Jean-Chrysostôme plus de quatre mille Homélies; de tels travaux écrasent notre imagination. Il reste peu de chose d'Origène, dit Huet, mais l'on tient compte dans l'officine du fondeur du plus léger atôme d'or; notez que ce léger atôme pèse deux volumes in-folio.

Pour publier son Origène, dont il avait confié l'édition à un libraire de Rouen, Berthelin, Huet s'était fixé à Rouen, où il voyait souvent Mlle de Bellefonds, qui y avait fondé un monastère (1), et un chartreux nommé don Augustin, dont la mémoire était telle qu'il récitait sans broncher de longs passages d'auteurs tant anciens que modernes.

Huet avait dédié d'abord son Origène à l'épiscopat français. Les évêques, par l'organe de l'évêque de Tulle, assurèrent le jeune écrivain de leur concours et de leurs bonnes grâces (2); mais Colbert désira que l'hommage de ce beau travail fût

(1) Laurence Gigault de Bellefonds connaissait le latin et faisait des vers avec facilité; elle se distinguait d'ailleurs par une piété éminente. Nommée abbesse du couvent de Moustier-Villars, *monasterio Villariensi*, elle demanda qu'on lui préférât sa jeune sœur; Bouhours a raconté la vie de cette sainte femme; comme elle était de Caen, Huet allait souvent la voir, et le charme de sa conversation adoucissait l'ennui de son séjour à Rouen.

(2) *Voluntati meæ favere se patres per episcopum tutelensem significaverunt gratiam que suam et opem humanissime detulerunt.* (Lettre manuscrite de Huet. *Bibl. royale.*) La dédicace d'Origène à l'épiscopat français est du mois d'août 1660. C'est donc par erreur que M. Nisard, dans sa *Traduction du Commentarius*, donne l'année 1687 pour l'année de l'impression d'Origène. (Voyez page 157.)

porté à Louis XIV (1). Toute la France avait alors les yeux tournés vers le grand roi; il n'était pas un écrivain qui ne voulût graver son nom au pied d'un trône environné de tant d'éclat, comme Phidias avait gravé le sien au pied de la statue de Jupiter.

Huet se conforma donc aux intentions de Colbert. Il croyait, et à bon droit, le fruit de dix années d'étude digne d'être offert à Louis XIV.

Vers ce temps-là (1662) mourut un conseiller du Parlement de Rouen; le frère de ce conseiller était le beau-frère de Huet; il héritait de cette charge vacante, et comme il ne pouvait en remplir les devoirs, il conjura Huet de l'accepter; Huet hésita un instant, et manqua de céder aux instances de sa famille, qui le pressait de se rendre à une offre si avantageuse; mais il réfléchit que pour être à la hauteur de sa position de magistrat, il devait abandonner ses études, et comme il les mettait bien au-dessus de la fortune et de la vie même, il finit par refuser et se renferma dans ses loisirs studieux.

Depuis dix ans il s'était fait une foule d'amis. Quand, à son retour de Suède, il passa par Paris, il n'y retrouva plus le père Petau, mort peu de temps auparavant; mais il répara

(1) Dans sa dédicace à Louis XIV, Huet lui dit qu'Origène, s'il en avait eu le choix, n'eût pas pris pour vivre d'autre siècle que celui où vivait le grand roi; l'éloge semble un peu exagéré par la flatterie, sans être commandé par la nécessité. Colbert présenta le jeune savant à Louis XIV, qui le reçut fort bien.

Huet dit quelque part de son Origène : Nous enfantons quelque chose dont il sera parlé dans le monde : *Aliquid enim parturimus quod veniat in ora virûm.*

cette perte en se liant avec Ménage d'une amitié qui dura jusqu'à la mort. Ménage, comme le disait la reine Christine, savait non-seulement d'où viennent les mots, mais encore où ils vont; dans son histoire de Sablé il avait mis, il s'en vantait du moins, vingt-deux éruditions par page (1). Son grand désespoir fut de mourir avant d'avoir découvert l'étymologie du mot brocanteur (2); il voulut introduire dans notre langue le mot de *vénusté* et n'y put réussir, moins heureux que le Camoëns, lequel obtint droit de bourgeoisie dans la langue portugaise pour deux mille termes nouveaux qu'il avait inventés. Huet confesse dans ses mémoires que sa liaison avec Ménage lui fut aussi utile qu'agréable, tant à cause de la vaste littérature que de la politesse de ce savant.

Un autre ami de Huet, jaloux d'être placé dans son affection à côté de Ménage, était Chapelain; Huet avait adressé une épître à Ménage, Chapelain exigea que Huet lui dédiât la relation en vers de son voyage en Suède; le chantre de *la Pucelle*,

.... Dont le violon,
De discordante et gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton si dur a raclé son histoire,

ce pauvre Chapelain, ridicule de nos jours, était une puissance alors, Racine le consultait; Corneille ne voyait que Chapelain ou Godot qui fussent dignes de célébrer Richelieu

(1) *Menagiana*.

(2) Tout le monde alors, même les gens d'épée, courait après les étymologies; un jour, deux officiers entrèrent à Saint-Magloire chez l'abbé de Longuerue. Ils voulaient absolument savoir d'où venait le mot *falbalas;* Langlé leur avait fait accroire que c'était le vêtement du grand prêtre des Juifs.

et Louis XIII; Colbert, enfin, songeant à pensionner les savants et les hommes de lettres, chargeait Chapelain d'en dresser la liste (1).

L'œuf épique couvé depuis vingt années se trouva clair à la fin, et la vierge parut sous les rides d'une vieille : *Puella prodit anus* (2). Le règne de Chapelain était fini, mais Huet ne renia point le roi détrôné; loin de là, il félicita Perrault d'avoir défendu le poëte contre les préjugés du vulgaire. Chapelain, en mourant, avait autorisé Conrart et le duc de Montausier à publier ou à enterrer la seconde moitié de la *Pucelle* (3); ils la condamnèrent à l'oubli. Huet les en blâma toujours; il resta convaincu qu'un siècle moins frivole eût accueilli cette épopée; le tort de son auteur, suivant lui, avait

(1) Cette liste de Chapelain est curieuse : le poëte dit de lui-même qu'il fait profession exacte d'aimer la vertu sans intérêt et que surtout il est candide. Boileau, avec de l'esprit et du style, pourrait faire quelque chose, sans son feu trop enjoué; ce feu enjoué, le malheureux Chapelain en sentit la brûlure.

Colbert avait aussi demandé une liste à Cossart : on y voit figurer l'avocat Patru, bien fait et fort honnête homme; Pélisson qui, quoique difforme, sait se faire aimer des dames; Chapelain, le premier poëte du monde pour l'héroïque; Racan, qui a si peu de naturel pour le latin, qu'il n'a jamais pu apprendre son confiteor, et qu'il doit le lire lorsqu'il va à confesse; Boisrobert, connu de tout le monde alors, et que personne ne connaît plus aujourd'hui; Scarron, dont Cossart dit : Vous ne connaissez peut être pas sa femme; Colletet, qui a épousé toutes ses servantes et en a usé trois à quatre; Roberval, qui joue merveilleusement aux échecs; le dernier de tous enfin, Pascal, dont on loue le génie pour les mécaniques, mais que l'on passe sous silence comme écrivain.

(2) Gui Patin nous dit que l'académie loue *la Pucelle*, mais il nous cite une épigramme où l'on annonce que de ce poëme qui occupe la renommée depuis vingt ans l'on ne parlera plus dans six mois.

(3) On sait le vers de Boileau :

Forgea de méchants vers douze fois douze cents.

Boileau ne savait pas, dit Voltaire, que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que par discrétion il n'en fit imprimer que la moitié.

Ce n'était pas, comme on voit, sans regretter le reste.

été de méconnaître le génie des Français qui, ne goûtant guère que les colifichets, prennent le madrigal pour leurs colonnes d'Hercule, voudraient voir des miniatures au dôme de Saint-Pierre, et ne se lassent pas d'entendre tinter à leurs oreilles les grelots de l'épigramme (1). Nous ignorons la moitié de la *Pucelle,* disait-il; nous n'en savons ni la fable, ni la charpente, ni l'action; nous ne la condamnons que sur l'avis de ces littérateurs rancuneux qui, omis par Chapelain sur la liste des pensions, s'en vengent en le déchirant. Ce sont les femmes qui ont tué Chapelain, ajoutait Huet, et quelque respect qu'il portât à un aréopage féminin, n'avoir pour juge en fait de poësie qu'une *cornette au bout d'un cotillon,* lui semblait un peu dur. Un poëte, c'était, nous le croyons, le poëte Wessel, alla demander une place à un ministre; le ministre, pour réponse, prit sa tabatière et la tourna entre ses doigts; Wessel se jugea éconduit; donnez-moi une prise, Monseigneur, dit-il, et n'en parlons plus; tous les savants et tous les doctes n'ont pas cette philosophie. Ceux qui en voulaient à Chapelain de n'être pas rentés et pensionnés, ont dû chercher à le mordre; ils lui en voulaient en outre d'avoir tenu si longtemps le haut du pavé littéraire; mais si Chapelain eût été poëte, l'envie eût usé ses dents sur son œuvre. L'on cite le *Paradis perdu* de Milton, méconnu d'abord en Angleterre; sans doute il peut en être d'un poëme comme de ces ballons que les Français lançaient au Caire sans que les Egyptiens daignassent seulement lever la tête; mais si le poëme est vraiment beau, il finira toujours par commander l'admiration; *la Pucelle* eut plusieurs

(1) Ces reproches se repètent de siècle en siècle :

> Le léger vaudeville et les petits couplets
> Maintiennent notre gloire à l'Opéra-Comique;
> Tout le reste est passé, le sublime est gothique,

disait un grand poëte, un siècle après Huet.

éditions, on ne l'étrangla pas entre deux portes, et si en définitive on la condamna, ce fut après l'avoir jugée.

Huet en défendait jusqu'aux vers durs; à l'en croire, ils convenaient assez bien dans l'épopée; paradoxe qui nous rappelle l'épigramme où Lemière dit à La Harpe :

Tremble, moux et fade La Harpe,
Crains l'avenir où je t'attends;
Mon âpre luth vaincra ta harpe,
Mes vers durs dureront longtemps.

Louis XV reprochait au duc d'Ayen de n'être pas bon français parce qu'il n'admirait pas la *Tragédie du siége de Calais.* — « Plût à Dieu que les vers de la pièce, reprit le duc, fussent aussi bons français que moi! » Le mot semble fait pour *la Pucelle.*

Non content d'admirer ce poëme insipide, Huet s'extasiait encore sur la *Guirlande de Julie,* qui était à son sens la plus ingénieuse des galanteries; on sait que dix-neuf poëtes, et parmi eux Corneille, y avaient concouru; chaque fleur peinte par Robert avait son madrigal; le marquis de Montausier l'avait offerte à Julie d'Angennes, à qui il faisait la cour. Dans la *Couronne impériale,* sortie du cerveau de Chapelain, Gustave-Adolphe, brûlé par un nouveau soleil plus brillant que l'ancien, part de ces rivages où la mer est ensevelie sous les glaces, et il vient offrir à Julie le diadème des Césars. La mort l'arrête dans les champs de Bellone; mais métamorphosé par l'amour en *Couronne impériale,* il demande à Julie une place sur sa tête, s'il n'en a point dans son cœur.

Comment l'ennemi des concetti italiens, l'admirateur de Théocrite et d'Homère a-t-il pu se laisser séduire à ces plates

billevesées ? Il en est ainsi pourtant : Huet en assez *bonne compagnie* (1) récita ce madrigal qu'il savait par cœur et qu'il tenait de Chapelain. Au milieu des applaudissements unanimes, il signala une tache dans le chef-d'œuvre ; l'amour n'avait pu conduire la voile de Gustave-Adolphe sur une mer glacée ; Ross, Pary et Francklin n'avaient pas encore montré tout ce que peuvent le génie et le courage de l'homme.

Huet prenait ici la critique par son petit côté ; il imitait Chapelain qui, dans l'*Ode de la Nymphe de la Seine* que lui soumettait Racine, n'avait d'objections que contre les tritons d'eau douce (2).

Après tout, mieux vaut encore s'être laissé, comme Huet, aveugler par l'amitié que d'avoir raillé Chapelain comme le fit plus d'un poëte qui était son obligé (3). L'amitié de Chapelain en procura d'autres à Huet. Ce fut chez lui qu'il connut

(1) *Huetiania.*

(2) M. Chapelain, dit Racine, a reçu l'ode avec la plus grande bonté du monde ; tout malade qu'il était, il l'a retenue trois jours... Ce qu'il y a de plus considérable à changer, çà été une stance entière qui est celle des tritons ; il s'est trouvé que les tritons n'avaient jamais logé dans les fleuves ; je les ai souhaités bien des fois noyés tous tant qu'ils sont pour la peine qu'ils m'ont donnée. (Racine, *Correspondance.*)

(3) Racine par exemple, à ces fameux soupers de la rue du Vieux-Colombier, où l'on punissait une faute de grammaire par la lecture de quelques vers de Chapelain. Chapelain, pauvre poëte, était aussi un pauvre homme ; dans sa ladrerie, il se faisait des justaucorps des vieilles robes de sa sœur ; c'est dans sa cheminée que Ménage crut retrouver des tisons qu'il y avait laissés dix ans auparavant. Il évitait d'être choisi pour directeur de l'Académie, craignant qu'un de ses confrères ne mourût pendant que lui Chapelain, était en charge, et qu'il lui en coûtât vingt livres pour les frais du service ; quand il mourut, l'on trouva attachée nous ne pouvons vous dire où la clé d'un coffre-fort qui contenait environ cinquante mille écus.

Montmort, ce maître des requêtes ami de la science, littérateur et philosophe, et

> L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
> Qui proposait.... ses atômes crochus,
> Quoique passés de mode et dès longtemps déchus.

Huet voyait aussi de temps en temps Hardi, conseiller au Chatelet, renommé pour ses connaissances en mathématiques; Racan, l'heureux disciple de Malherbe, et Pierre Meridat, conseiller au grand conseil, qui, possesseur d'une riche bibliothèque, la mettait libéralement à la disposition de ses amis.

Le hasard lui fit faire la connaissance de Madelenet. Feuilletant des catalogues chez un libraire, Huet demanda les œuvres de quelques poëtes modernes. Survint Madelenet qui examina le catalogue avec Huet; lorsque ce dernier eut acheté quelques poëtes : « Vous aimez les vers, lui dit Madelenet, et vous y êtes connaisseur; j'en ai fait quelques-uns, je veux vous les montrer, peut-être vous plairont-ils. » Et en effet il en tira de son portefeuille quelques-uns que Huet jugea charmants. Tel fut le début de leur amitié. Peyrarède, gentilhomme gascon qui était en correspondance avec les savants et qui avait entrepris d'achever les vers laissés incomplets par Virgile, était aussi l'une des connaissances de Huet, qui ne le plaçait pas au point de vue du talent beaucoup au-dessous de Madelenet.

Huet, à la bibliothèque royale, voyait souvent Antoine Varillas; Varillas y ramassait des matériaux pour son histoire de France. Huet s'étonne qu'un homme tout couvert de la poussière des colléges, sans monde et sans usage, ait su parler le langage des affaires avec tant de grâce et d'esprit. Varillas, malheureusement, n'était pas exigeant sur les autorités, et il est aussi souvent romancier qu'historien.

Ce fut à Caen que Huet fit la connaissance de Michel Neuré, intime ami de Gassendi. Neuré s'y était rendu avec les enfants du duc de Longueville. Huet le rencontrait souvent au château de Caen, où Neuré se livrait à des études d'astronomie. Son vrai nom était Laurent Mesme; c'était le fils d'un gargotier de Loudun, comme nous l'apprend Chevrau; il avait été pendant trente ans chartreux à Bordeaux et y avait appris sans maître les mathématiques, puis, las de la vie du cloître, il avait jeté le froc aux orties, s'était rendu à Paris, et, sur la recommandation de Mme de Bourgneuf, il était entré comme précepteur chez le duc de Longueville.

Lorsque l'éducation de ces jeunes gens fut achevée, on leur donna pour gouverneur Fortin de la Hoguette, beau-frère de Hardouin de Perefixe, archevêque de Paris. Huet le voyait familièrement et il s'appliquait, nous dit-il, à former sa vie sur cet excellent modèle (1). C'est aussi à Caen qu'il rencontra Patrix, dont Sarrasin a dit :

.... Patrix,
Quoique Normand, homme de prix.

Huet appréciait fort les charmes de son esprit, et leur amitié dura jusqu'à la mort. Patrix était très-goûté à la cour de Gaston, duc d'Orléans, frère du roi; il l'avait suivi en Flandre. Comme il logeait au château d'Egmont, il lui arriva un jour de frapper à la porte de l'un de ses amis, qu'il voulait mener dîner avec lui. Cet ami, qui était officier de Monsieur, ne répondant pas, Patrix tourna la clé qui était à la serrure et entra; il trouva un homme tout hors de lui, et comme Patrix lui demandait ce qu'il avait : J'ai, dit-il, que ce livre

(1) *Fierique conabar excellentis hujus virtutis exemplo emendatior.* (Commentarius de rebus.)

que je tiens là (c'était je ne sais quel ouvrage de Cardan) est venu ici tout seul, et que ses pages se sont mises à tourner devant moi. — Vous rêvez, dit Patrix, ou vous vous moquez. — Moi ! fit l'autre, je me moque si peu que l'esprit est sorti par la porte de cette galerie. Il s'y trouvait une chaise; la chaise tout-à-coup s'avança seule vers Patrix. — Monsieur le diable, dit Patrix, les intérêts de Dieu à part, je suis votre serviteur; mais ne me faites pas peur davantage. — La chaise aussitôt retourna à sa place.

Par ce temps de tables tournantes où nous vivons, pourquoi rirait-on d'une chaise qui marche en droite ligne ? — Ce même Patrix, entrant en convalescence d'une maladie qu'il avait faite étant octogénaire, disait à ses amis, lesquels le pressaient de se lever : Est-ce donc la peine de m'habiller ?

Jean Blois du Quesnay (1) était alors maire de Caen; il aimait fort les lettres et se plaisait à étudier avec Huet, dont la famille depuis longtemps était liée avec la sienne. Nicolas Monstier de Motheux entrait en tiers dans cette amitié; il succéda à du Quesnay dans la mairie de Caen; plus d'une fois il forma le souhait de quitter sa charge pour consacrer ce qui lui restait de jours à la solitude, à l'amitié et aux muses.

Les lettres étaient dans ce temps-là florissantes à Caen. Etienne Le Moine, Etienne Morin, Jean Ballachée arrivaient de la Hollande, riches, nous dit Huet, des dépouilles de l'Orient et des trésors de la Grèce (2). Huet se lia avec ces

(1) *Blæsius Quenæus.*
(2) *Spoliis Orientis ditati et atticis gazis largiter instructi.*

savants infatigables, et il sentait redoubler à leur contact son amour de la science.

Tantôt avec Segrais il lisait Théocrite, tantôt il écoutait Savary (1) lui faisant confidence des vers qui, comme un déluge, allaient inonder la ville de Caen.

Déjà, pour employer une expression du duc de St-Simon, il commençait à devenir personnage : le duc de Longueville, gouverneur de Normandie, était venu à Caen, Huet alla le saluer avec toute la ville ; dans une des visites qu'il lui faisait, le duc le tira à l'écart pour juger par lui-même de son esprit; il lui rendit même sa visite et resta longtemps à causer avec le jeune normand dans son cabinet de travail; quelquefois il jouait avec lui aux échecs. Huet, en fin courtisan, dissimulait sa force et se laissait gagner quelques parties. Le duc de Longueville, depuis ce temps-là, fut toujours pour lui un chaud patron et un ami véritable.

La supérieure du monastère de la Trinité de Caen était alors Marie-Eléonore de Rohan. Huet allait la voir de temps en temps. Dans leur conversation, elle lui parla des psaumes de David et des proverbes de Salomon, qu'elle eût voulu voir traduits en français pour ses religieuses de la Trinité; Huet l'engagea à les traduire elle-même, et bientôt elle publia la paraphrase des *Proverbes de l'Ecclésiaste et de la Sagesse* sous le titre de *Morale du sage*. Ce même monastère comptait parmi ses religieuses une parente de Huet, Jacqueline Boette de Blemur, modeste et pieuse femme qui avait fait des recherches sur l'ordre de St Benoît. Huet qui avait ouï parler

(1) *Savarius*. M. Nisard traduit : *Sarrau*, c'est une erreur.

de ce travail par les autres religieuses, pria Jacqueline de Blemur de lui en faire confidence; elle y consentit. Ce livre, renfermant la vie des saints de l'ordre de St Benoît, fut publié plus tard sous le titre d'*Année bénédictine* (1), par le frère de Jacqueline, Eustache de Blemur, chanoine de Saint-Victor. Dans un des fréquents voyages que Huet faisait à Rouen, il y apprit l'arrivée aux eaux de Forges de la fameuse mademoiselle de Montpensier; Ségrais avait déjà proposé plusieurs fois à Huet de le présenter à la princesse, dont il était aumônier. Huet se rendit à Forges; souvent il assistait à la toilette de la fille de Gaston, et il lui faisait la lecture pendant que ses femmes la coiffaient. L'on sait que la princesse avait composé deux romans : la description de l'*Ile invisible* (2) et l'histoire de la *Princesse de Paphlagonie* (3). Ce dernier roman

(1) Et non *les années bénédictines*, comme dit M. Charles Nisard. *Anni benedictini titulo*. (Commentarius de rebus, page 78.)

(2) Lorsqu'en 1668 M[lle] de Montpensier fit avec la cour le voyage de Lyon, elle alla visiter sa principauté de Dombes; le tribunal de la petite ville de Trévoux prenait le nom de parlement. Bussilet, chevalier d'honneur de ce parlement, fut présenté à la princesse; elle s'amusa de sa fatuité; elle lui persuada qu'elle voulait le nommer gouverneur d'une île achetée récemment par elle. Ce fut là le canevas de son roman; la gaîté y manque de sel et les tableaux de netteté.

(3) On remarque dans ce roman une description de l'hôtel de Rambouillet et un portrait de M[me] de Montausier, *personne aimable et aimée de tout le monde, qui n'a jamais fait que du bien, et qui a toujours empêché le mal autant qu'elle l'a pu.*

Ségrais, qui avait présenté Huet à M[lle] de Montpensier, ne resta pas longtemps près d'elle; suivant le récit de cette princesse, l'archevêque de Paris lui témoigna un jour son étonnement de ce qu'elle conservait Guilloire à son service. Ce Guilloire avait, à ce qu'il paraît, engagé l'archevêque à empêcher la princesse de recevoir Lauzun. L'archevêque avait répondu que c'était au roi et non à lui d'ordonner ce qu'il trouverait à propos; Ségrais avait proposé comme expédient d'envoyer Lauzun en Espagne ou en Angleterre, ou de lui donner le commandement des troupes en quelque province, à quoi l'archevêque aurait répondu que si Mademoiselle le consultait sur sa conscience, il lui parlerait librement, mais que pour sa conduite elle n'avait besoin du secours de personne, et qu'il ne se mêlait point de donner de tels avis au roi; Guilloire et Ségrais allèrent ensuite

l'emporte de beaucoup sur le premier; Mlle de Montpensier avait fait imprimer ces deux ouvrages; ils étaient tirés à un petit nombre d'exemplaires; elle en donna un à Huet; Huet plus tard le prêta à deux nobles dames qui ne voulurent jamais le lui rendre. Ce qui lui donnait plus de prix, c'est que la princesse avait fait écrire à la marge du texte le vrai nom de ses personnages.

La princesse de Montpensier s'était aussi exercée dans les *portraits;* elle chargea même Huet de faire imprimer secrètement quelques-unes de ces petites compositions.

Chassés de leur pays par les troubles qui l'agitaient, beaucoup d'Anglais et d'Irlandais venaient se fixer en Basse-Normandie. Huet était encore adolescent quand l'un de ces émigrés, Stanihurst, dialecticien éminent, ouvrit un cours à Caen; Huet se plaisait à discuter avec ses élèves, à la grande satisfaction du professeur, qui encourageait de tout son pouvoir ces joûtes brillantes de l'esprit. Ce Stanihurst cultivait aussi la chimie; son zèle scientifique lui fut funeste : il se brûla la gorge en buvant étourdiment je ne sais quelle potion vénéneuse. Longtemps après Stanihurst, il vint à Caen l'un de ses compatriotes, François, évêque de Killala (1). C'était un homme d'une grande

chez le père Ferrier, confesseur du roi, auquel ils parlèrent à peu près dans le même sens. Quand elle connut ces détails, Mlle de Montpensier fit dire à Ségrais de se retirer le lendemain; Montausier pria l'archevêque de dire à Mademoiselle que Guilloire avait tout fait; mais la princesse répondit que Ségrais avait projeté et que Guilloire, homme de peu d'esprit, s'était borné à exécuter. En somme, elle ne voulut garder ni l'un ni l'autre. (Voyez *Mémoires de Mlle de Montpensier,* tome 4.)

(1) M. Charles Nisard traduit *episcopus alladensis* par évêque *d'Arde.* John Aikin, dans sa traduction anglaise, laisse ce mot en blanc. La vraie traduction est : évêque de Killala. Killala est situé dans la partie ouest de l'Irlande. (Voyez, à la fin du volume, note B, une lettre adressée à l'auteur de cette histoire par l'illustre archevêque de Dublin.)

aménité de caractère et d'une haute sainteté, qui bientôt alla rejoindre à Rennes ses compatriotes arrivés en foule en Bretagne. On citait de lui un trait vraiment miraculeux. Un enfant en tombant d'un toit s'était blessé grièvement ; le pieux évêque le prit dans ses bras et le guérit par ses prières. Quelque temps après lui arriva en Normandie Patrick, évêque d'Ardfeart, de la noble famille des Plunket. Ce Patrick occupa plus tard le siége de Séez et s'y distingua par ses vertus.

Vers ce temps-là, Huet perdit sa sœur Gillette et son ami Jacques Dupuis, conservateur de la bibliothèque royale. Gillette, religieuse dominicaine à Pont-l'Evêque, surpassait toutes ses compagnes en esprit et en courage ; elle avait à peine vingt-cinq ans quand Dieu la rappela à lui.

Huet, à la mort de Jacques Dupuis, se flatta de le remplacer à la bibliothèque royale ; ses amis se remuaient pour lui, et tout lui faisait espérer le succès ; mais Colbert pouvait tout près de Louis XIV, il fit nommer son frère, qui fut plus tard évêque d'Auxerre.

Pour un ami que perdait Huet il s'en faisait dix nouveaux ; connu à Paris des petits et des grands, il avait, disait Bochart, plus d'amis que de cheveux. C'étaient d'abord Desmarets de St-Sorlin, l'auteur de *Clovis*, qui, *tout ainsi que Tamerlan, avait triomphé de Bajazet,* croyait triompher d'Homère, de Virgile, de Pindare et d'Horace ; Pélisson Fontanier, chez lequel le génie, comme chez Politien, faisait oublier la laideur ; les deux frères de Valois, dont l'un, Henri, celui qui était le plus lié avec Huet, trouvait tout simple que Peiresc envoyât un peintre à Smyrne pour dissiper je ne sais lequel des doutes scientifiques de son ami, et le remerciait en lui disant : Mon doute subsiste ; Huygens, le grand, l'incomparable

Huygens, pour l'appeler comme Newton, Bernoulli et Leibnitz; puis Henri Justel, dont la maison était le rendez-vous des savants; Justel, plus tard, quitta Paris pour Londres et ne tarda pas à s'en repentir; le médecin Pierre Petit; Duperrier qui avait enlevé à Bourbon (1) le sceptre de la poësie latine; Santeuil qui, s'il avait cru faire un mauvais vers, se serait attaché une corde au cou; Thomassin (2) qui, dans ses conférences, plaçait un rideau entre lui et ses auditeurs; il avait offert un logement à Huet dans le couvent de St-Magloire; et enfin, pour clore cette liste, l'antiquaire Jérôme Viguier et Charles Le Cointre, correspondant du pape Alexandre VII; tous les deux étaient membres de l'Oratoire.

Pendant le temps que Huet passa à Saint-Magloire, il lui arriva une aventure assez risible. Un jour, un jeune Hollandais, qui plus tard se fit un nom dans les lettres, se présenta chez lui; en l'abordant il lui dit avec gravité : Je vous salue, père des orateurs. — Eh ! qui me vaut ce titre magnifique ? dit Huet. — C'est celui que le monde vous donne, reprit le jeune étranger, et disant cela, il lui montrait l'adresse de sa lettre

(1) Bourbon aimait le bon vin : « Je crois boire de l'eau, disait-il, quand je lis des vers français. » Pendant sa vie, il ne dormit point; Guyet lui fit deux épitaphes latines, dont voici le sens :

« Quand, libre de sa prison où il avait tant veillé, Bourbon entra dans les Champs-Elysées, loin de se mêler aux jeux des poëtes, il alla dormir sous un peuplier; Morphée et vous, muses, gardez-vous loin de lui de chasser le sommeil; c'est la première fois qu'il le voit de ses yeux. »

Bourbon, qui traîna dans sa cellule tant d'années d'insomnie, goûtant aux bras de la mort le repos suprême, s'écria : « O bonheur ! enfin je dors ! vie, adieu ! *Tandem dormio, vita, vale !* »

(2) Huet loue l'ouvrage de Thomassin sur la discipline ecclésiastique; mais censure sévèrement son *Glossaire hébraïque universel*. Ce n'est, dit-il, que le fruit d'une terre à peine effleurée par le soc de la charrue; *sed semel tantùm et leviter aratro*. Le style même ne trouve pas grâce à ses yeux; il le trouva emphatique et lourd, *pingui et operoso*.

d'introduction, confondant, on le voit, oratoire et orateur (1).

A une soirée où Huet dansait, Charleval, qui conserva jusqu'à la fin un esprit jeune et fin et que les Muses, disait Scarron, nourrissaient de blanc manger, s'approcha du jeune Normand : Seriez-vous, lui dit-il, le fils de ce Huet dont on vante la science. — Non, c'est moi-même, dit Huet. Charleval lui demanda son amitié, et Huet fut enchanté de se lier avec un homme aimé de la cour et de la ville par son caractère et son esprit.

Aux amis de Huet que nous avons cités déjà, il faut joindre Duhamel, membre illustre de l'académie des sciences, dont Huet loue justement l'esprit candide et le cœur parfait; François Tallemant des Reaux, qu'il aida dans sa traduction des *Hommes illustres de Plutarque;* Henri Oldenbourg, secrétaire de la Société royale de Londres; de Cormis, président à Mortier du Parlement d'Aix, qu'un ordre du roi bannissait de son siége et reléguait à Caen; Esprit Fléchier, qui fut plus tard évêque de Nîmes et que son siècle, pour l'éloquence, comparait à Bossuet; Goswin Hogerts, un jeune hollandais, qui obtint de lui quelques-unes de ses poësies et les fit imprimer à son retour dans son pays; Adrien Parvilliers, savant jésuite, qui avait enseigné pendant dix ans la littérature arabe à Damas; Emeric Bigot, qui le prenait pour juge entre lui et Grævius, touchant je ne sais quel passage obscur de l'antologie; Dufresne-Ducange, l'auteur du *Glossaire;* Tavernier, vrai Sindbad qui, disait-on, n'avait rien rapporté de ses voyages d'aussi rare que lui, et chez lequel pourtant Huet ne trouva

(1) Un jour un avocat du Bugey alla voir Voltaire, il s'écria en entrant dans son cabinet : « Je viens saluer la lumière du monde ! » — Mme Denis, s'écria Voltaire, apportez les mouchettes.

qu'un sauvage; Thevenot, qui ne lui rendit jamais les œuvres d'Africanus et d'Asclepiedote; d'Herbelot, qui était avare de son temps comme d'autres le sont de leur or; Bautru, comte de Sérant, qui engageait Louis XIV à prendre pour ministre des finances le bibliothécaire de l'Escurial, parce que le digne homme ne touchait jamais au dépôt qu'on lui avait confié; Scarron, dont Huet goûtait le sel et l'enjouement; et enfin entre les femmes illustres de ce temps, Mlle de Scudery, la féconde romancière; Mme de Motteville; Mme de la Fayette, et la marquise de Rambouillet.

Les savants alors consultaient Huet comme un oracle; Bochart lui demandait son avis sur les *Thermes pythiques* de Paul-le-Silenciaire: Le Paulmier le questionnait sur les isopsephes (1) de Léonide d'Alexandrie; Fermat, membre de ce parlement de Toulouse qui comptait alors avec orgueil Carcavi dans ses rangs, lui envoyait ses poësies et ses œuvres mathématiques (2),

(1) Ce sont des vers dont les lettres, quand on additionne la valeur numérique de chacune, nous donnent par chaque vers un nombre toujours égal. *Versibus qui, collecto litterarum singularum quibus constant valore, eumdem numerum explent.*

Ce passage nous semble mal rendu par M. Nisard. Ce sont, dit-il, des vers dont les lettres prises collectivement expriment des nombres de même valeur. Loin de prendre les lettres collectivement, il faut les prendre séparément. M. Nisard parle un peu auparavant d'une lettre de Le Paulmier qui arriva à Huet en cadence. (Voyez livre 3, page 95.) Cette lettre qui arrive en cadence est certes d'un effet très-pittoresque; mais nous ne nous en rendons pas, nous l'avouons, un compte bien exact.

(2) La bibliothèque royale possède deux lettres manuscrites de Huet adressées à Pierre et à Samuël Fermat: il dit de Ségrais, qui l'avait mis en relation avec eux, que ce poëte ne pouvait mieux lui témoigner son affection qu'en lui donnant pour amis ses propres amis, c'est-à-dire tout ce qu'un homme a de plus cher au monde. *Si quod in vitâ carissimum habet, amicos nempè.* Huet promet à Fermat père, toute sa reconnaissance, s'il est assez bon pour l'initier à ses travaux dans les mathématiques, science où il passe pour tenir le sceptre. *In quibus diceris obtinere principatum, Fermati pater.*

et le peintre Le Brun, quoiqu'il ne peignît guère que pour Louis XIV, consentait à sa prière à donner un tableau de sa main au maître-autel de l'église St-Jean, de Caen.

Ce fut par l'entremise de Mme de Motteville que Huet entra en relations avec La Rivière, évêque de Langres, jadis favori de Gaston, duc d'Orléans; Patrix, plus d'une fois devant Huet avait vanté l'esprit de ce prélat; La Rivière fit mille avances au jeune savant; dès qu'il eut mis le pied chez lui : « Que je suis heureux, lui dit-il en l'embrassant, de voir et d'entendre celui dont Patrix m'a dit tant de bien ! » La Rivière mit à la disposition de Huet sa bourse et son crédit; il l'engagea à quitter la province et à venir se fixer à Paris; il l'invita aussi à se rendre à sa campagne de Petit-Bourg, où ils pourraient se livrer à tous les charmes de l'amitié. Huet accéda bien volontiers à des propositions si gracieuses; mais le lendemain même de cette entrevue, La Rivière fut pris de la fièvre et mourut six jours après (1).

(1) Ce La Rivière était accusé de n'avoir obtenu son évêché de Langres qu'en livrant à Mazarin les secrets de son maître. Il avait laissé en mourant cent écus à qui ferait son épitaphe; La Monnaye s'en chargea :

Ci-gît un très grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage,
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Huet probablement, ou n'eut point connaissance de ces bruits, ou les prit pour autant de calomnies.

Quant à Mme de Motteville, Huet nous dit qu'elle était morte quand il lut ses mémoires. Ce fut le frère de Mme de Motteville, Bertaud Fréauville, conseiller au parlement de Paris, qui lui en fit la lecture. Leur père était Pierre Bertaud qui, pendant trois ans, fut abbé d'Aunay, et qui eut pour successeur dans cette abbaye son frère, évêque de Séez et poëte distingué.

Huet fréquentait assidument l'hôtel de Rambouillet, qui était alors dans tout son éclat (1). La cour et la ville s'y donnaient rendez-vous comme dans le temple de l'honneur, de la vertu et des muses (2). L'exagération et l'afféterie avaient été ses deux défauts; mais les *Précieuses ridicules* de Molière (3) commençaient à l'en corriger, et déjà il brûlait ce qu'il avait adoré. Là, près du vieux Gombault, courtisan des malheurs de Marie de Médicis; près de Voiture, *le grand épistolier* (4); près de Godeau, évêque de Grasse, auquel on prête comme à Pierre Camus le bon mot sur la demoiselle trop peu riche pour faire vœu

(1) Il était situé rue St-Thomas du Louvre, et il ne faut pas le confondre avec la folie Rambouillet, créée à Reuilly par le beau-frère de Mme de la Sablière, amie de La Fontaine.

(2) Balzac.

(3) Les *Précieuses ridicules* parurent en 1658. Quatorze ans après furent données les *Femmes savantes* (1672); la science chez les femmes devint un ridicule; ce ridicule, comme le remarque Mme de Lambert, on le craignait plus que le déshonneur; à peine pardonnait-on le savoir à un petit nombre d'hommes supérieurs; on traitait de pédantes les personnes du grand monde qui osaient savoir; le pédantisme cependant est un vice de l'esprit et le savoir en est l'ornement. Don Quichotte avait perdu la monarchie d'Espagne en ridiculisant la valeur; Molière, en France, a fait le même désordre par la comédie des *Femmes savantes*. Lorsque les femmes se sont vues attaquer sur des amusements innocents, honte pour honte, elles ont choisi celle qui leur rendait davantage et se sont livrées au plaisir.... La société a-t-elle gagné dans cet échange du goût des femmes? Elles ont mis la débauche en place du savoir, le précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en indécence.

On sortait des maisons semblables *à l'hôtel de Rambouillet* comme des repas de Platon, dont l'âme était nourrie et fortifiée. Ces plaisirs spirituels et délicats ne coûtaient rien aux mœurs ni à la fortune, car les dépenses d'esprit n'ont jamais ruiné personne.

Au 19e siècle, il n'y a plus d'hôtel de Rambouillet; la valse, la scotitch, la mazourque ont détrôné la conversation; dans ce brouhaha d'hommes et de femmes qui gigottent, tout échange d'idées est devenu impossible, et les gens d'esprit désertent pour ne pas mourir d'ennui.

(4) Il mettait quinze jours à écrire une lettre; Fénélon nous le montre accompagné des grâces les plus légères et les plus riantes.

de pauvreté (1) ; près de Conrart, de Vaugelas, de des Yvetaux, habillé en faune, en berger ou en satyre, de Colletet, mari de ses servantes dont il faisait des déesses, de Chapelain, de Pélisson, de Segrais, de Benserade, des deux Armand, de Bussy Rabutin, de La Rochefoucault, du cardinal de la Valette, vous rencontriez la princesse de Condé, Mme de Longueville, Mme de la Suze, Mmes de Sévigné et de la Fayette, Mlle de Scudery, Mlle Paulet, qui n'avait pas été toujours janséniste en amour; Mme d'Auchy, qui achetait des manuscrits sur St Paul et les faisait imprimer avec son portrait en tête (2); Mlle de Vigean, dont Condé avait été amoureux ; Mme Cornuel, dont partout on citait les bons mots, etc., etc.; les conversations comme jadis n'y commençaient plus par un rondeau et l'on n'y dissertait plus si emphatiquement sur la vertu et la passion.

La marquise de Rambouillet, femme d'un commerce sûr, avait beaucoup de goût pour Huet; quand il s'éloignait de Paris, elle exigeait qu'il lui écrivît, et s'il oubliait de le faire, elle prenait la plume elle-même pour lui rappeler ses promesses.

(1) Que de plagiats en fait de bons mots ! on en ferait un livre. Quand Jeffrey disait, dans la *Revue d'Edimbourg* : « Si une action était intentée » contre lord Byron à l'effet de l'obliger à produire une certaine quantité » de poësies et qu'il y fut condamné par jugement, il pourrait s'excuser » sur sa minorité; mais comme c'est volontairement qu'il produit sa » marchandise, il n'a pas le droit d'exiger qu'elle lui soit payée en » louanges. » Quand Jeffrey, disons-nous, écrivait ces lignes, il donnait seulement une réédition du mot mordant de Caton : « Si le conseil des » amphictyons avait ordonné à Albinus, disait Caton, d'entreprendre cette » histoire, l'excuse serait peut-être recevable, mais il n'en est rien. » (Voyez Polybe.)

(2) Voiture lui demanda un jour lequel, à son avis, était supérieur de St Thomas ou de St Augustin : St Thomas, répondit-elle avec assurance. Pourquoi cela, continua Voiture ? Mme d'Auchy, ne sachant trop ce qu'elle devait répondre à ce pourquoi impertinent, allégua pour s'en dispenser des motifs de dévotion.

TYP. LEBEL, A MORTAIN.

Son gendre, le duc de Montausier, n'était pas moins lié avec Huet, comme nous le verrons plus tard. Du reste, si Huet, dans ses mémoires, nous parle avec admiration de l'hôtel de Rambouillet, nous devons en être peu surpris : Bossuet y avait prononcé son premier sermon (1) ; Corneille y avait donné son *Polyeucte*, et Fléchier, treize ans après la représentation des *Précieuses ridicules*, exaltait du haut de la chaire chrétienne « ce nom de Rambouillet qui renferme, disait-il, je » ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité » française (2). »

Huet, dans ses mémoires et dans ses lettres manuscrites, nous a laissé quelques vers adressés par lui à Marie Dupré (3), femme aimable et spirituelle quoiqu'un peu sérieuse, qui était l'un des ornements de l'hôtel de Rambouillet. En voici à peu près le sens :

« Je n'aime pas les jeunes femmes dont le beau front se » plisse. C'est par son enjouement que la femme nous enchante ; » poëtes, le souci n'habite point avec nous, la muse prend soin » de le chasser en déposant sur nos lèvres l'harmonie et la » grâce ; pourquoi, ô Dupré, ne pas oublier un seul instant les

(1) Bossuet était alors presqu'enfant, et comme il prononça son sermon dans la nuit, Voiture disait qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard.

(2) Fléchier. *Oraisons funèbres*.

(3) *Ad Mariam Pratæam, virginem eruditam*. Huet adressa de Caen ces vers à Marie Dupré. « Que les stupides conseils et le sot babil de quelques » femmes imbécilles, *importuna loquacitas*, ne vous détournent pas, lui » dit-il, de vous appliquer à l'étude ; vous occuperez la première place » entre les femmes lettrées, et vous ne tiendrez pas le dernier rang entre » les érudits. » (Lettre écrite en juin 1663.) Dans une autre lettre datée de l'année 1662, il lui exprime le regret de ne pouvoir jouir de son entretien : mais la fortune cruelle lui envie ce bonheur, *fati mei iniquitas*. (Manusc. de la Bibl. royale.)

» travaux de Minerve ? La compagne de Pythagore savait rire » et elle valait, crois-moi, nos sages de l'Occident; tu savais » rire, Erinné, et toi aussi, belle Corinne, rivale heureuse de » Pindare; imite, ô Dupré, tes aimables devancières, et que » l'on dise un jour : Dupré, le modèle des jeunes vierges, a » daigné me sourire (1). »

Au milieu de ses savants travaux, Huet, comme on le voit, ne négligeait pas la poësie. En l'année 1669, il publia une hymne à la Ste Vierge. L'évêque de Bayeux voulut que la pièce de Huet entrât dans les prières liturgiques, et pendant plusieurs années elle fut chantée aux processions qui se font à la chapelle de la Délivrande. Aujourd'hui encore on peut la lire sur un marbre scellé dans le mur même de la chapelle, où Huet le fit poser; les vers en sont faciles et élégants; l'inspiration faible; on y remarque ces deux vers :

Turba procumbens onerat piis al-
Taria donis.

(1) Rien ne contraste plus avec ces vers que ceux de Rivarol à Manette :

Vous, dont l'innocence repose
Sur d'inébranlables pivots;
Pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lisez pas deux mots;
Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens et les maux
Ont l'encre et le papier pour cause,
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose,
Et qui ne soupçonnez de plumes qu'aux oiseaux;
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos,
Ah ! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose :
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit
Sans que vous y gagniez grand'chose;
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit
Et de l'esprit comme une rose.

Quand naguère l'enjambement faisait chez nous fureur, il y avait là de quoi rendre fou de jalousie l'un de nos poëtes chevelus. Ces deux vers latins, nous le demandons, valent-ils beaucoup mieux que ceux du cent quatre-vingt-dix-huitième génie de l'école romantique (1) ?

Toi plus blanche cent fois qu'un marbre de Paros,
Néere, dans mon cœur tu fais naître un paro-
Xisme d'amour brûlant comme l'est une lave.

Dans ce que tu fais de sublime, disait ce sage indien à un poëte son compatriote, laisse quelque léger défaut pour désarmer l'envie. L'ode à la Ste Vierge eut du succès : un compositeur de ce temps-là, Lantin, la mit en musique; mais elle n'a rien de sublime à coup sûr; Huet eût donc bien fait de ne pas y laisser une semblable tache. Qu'Homère sommeille, on le lui permet, car il est Homère; mais que le versificateur veille; car son Pégase, pour parler comme au 17e siècle, ne ressemble point à ces chevaux du char d'Apollon qui volaient seuls tandis que le dieu dormait jusqu'au palais de l'aurore (2).

Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement de Paris, rassemblait chez lui, toutes les semaines, les savants et les gens de lettres; il avait engagé Huet à faire partie de ces réunions pleines d'intérêt. Souvent il se promenait avec lui et Rapin dans ses jardins de Baville. Provoqué par son illustre ami, Huet chanta après Rapin la fontaine de Polycrène qui faisait l'ornement de cette belle résidence.

« Que Lamoignon te visite, lui disait-il dans ses vers » mythologiques, c'est assez : le chœur des muses habitera

(1) Voyez Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.
(2) *Athénée*, livre 2, chapitre 39.

» tes bords, et tu éclipseras, fière de ton Apollon, la source » de Castalie (1). »

Ronsart était mieux inspiré sans doute, lorsqu'il chantait ces ondes qui se promenaient incessamment, tandis que lui s'en allait de nuit et de jour

Aux lieux d'où plus l'on ne retourne ;

et Lamartine parle plus à notre cœur quand, célébrant la fontaine du Foyard, ornement de ce château d'Urcy bâti pour les étoiles, il demande à ses flots de lui apprendre à mourir ; mais cet accent-là était rare au 17e siècle : presque tous les poëtes imitaient, presque tous refaisaient la même guirlande avec les feuilles un peu fanées des beaux myrthes de la Grèce ; leur poësie n'était point l'hôte intime et comme le dieu de leur cœur ; leur muse pourrait se comparer à ces vierges d'or que fabriquait Vulcain : elles parlaient, elles marchaient, elles étaient belles, mais de cette beauté de l'automate auquel manque la vie. La vie, l'émotion, les larmes, ce sang de l'âme, voilà ce qui trop souvent fait défaut chez Huet ; il n'est pas de ces chantres divins tirés, pour employer l'expression de son compatriote Vauquelin de la Fresnaye,

Tirez jusques au ciel où le saint soufflement
De la bouche du Dieu leur hallenait en l'âme (2).

(1) *Castalium mendax, quid jactas græcia fontem ?*
Dans une lettre latine écrite au président de Lamoignon *(Manusc. de la Bibl. royale)* vers la fin de 1666, Huet lui dit : « Vous avez voulu que je chantasse la fontaine de Baville ; je n'ai rien de plus pressé que de m'acquitter de cette tâche, *quam ut pensum quod exegeras diligenter persolverem.* »

(2) Dans une dissertation sur Huet considéré comme poëte latin moderne, dissertation que nous avons sous les yeux et qui a été lue à la société d'archéologie d'Avranches par un savant professeur, Huet est rangé

Ce fut à l'hôtel Lamoignon que Huet vit pour la première fois Tanneguy Le Febvre, son compatriote. Le Febvre faisait des vers dans la langue d'Homère, et il écrivait en latin aussi bien que l'on peut écrire dans une langue morte. Ménage nous le peint comme un Gaulois de l'ancienne roche (1); Gui Patin (2), comme un excellent homme. Il montra envers Pelisson l'élévation de son caractère : Pelisson était à la Bastille quand Le Febvre, en souvenir des bons offices qu'il avait reçus de lui, lui dédia son *Lucrèce*. Le Febvre malheureusement s'était laissé aller aux erreurs du Calvinisme; Huet tenta de le ramener dans une meilleure voie, et il lui écrivit une lettre pleine d'affection dont nous allons essayer de traduire un fragment.

« Pourquoi, — lui dit-il, — à tant de causes qui nous ont

parmi les poëtes latins qui suivirent non sans gloire la trace des génies du siècle d'Auguste.

« Huet, — dit-on dans cette appréciation de son talent poëtique, — semble imiter heureusement Ovide en offrant sous l'emblême d'ingénieuses et doctes métamorphoses plusieurs phénomènes de la nature...... Ces fictions aimables et riantes attestent une imagination poëtique que les labeurs de l'étude n'ont point émoussée, et l'on trouve à louer dans le style une versification aisée, élégante et même harmonieuse qui révèle un assidu et fructueux commerce avec les classiques de la Rome d'Auguste. »

« Les chants vraiment lyriques, — ajoute-t-on, — qu'il adressait à ses contemporains, ses émules sur le Parnasse latin et français, sont dignes de leur être consacrés par l'inspiration qui les anime, par la chaleur poëtique qui les colore... » Rappelant ensuite les grands poëtes de sa patrie que Huet a célébrés, l'auteur de cette dissertation fort bien faite, termine en disant : « Huet a mérité de partager leurs honneurs dans la postérité lointaine :

» *Posteritas etiam mihi sera rependet honores.* »

Quoique ce jugement sur Huet ne soit pas tout-à-fait conforme au nôtre, nous avons cru devoir le donner à nos lecteurs.

(1) *Menagiana.*

(2) Correspondance de Gui Patin.

» liés l'un à l'autre, ne puis-je joindre la conformité de pensées
» en matière de religion ? Oh ! si vous consentiez à embrasser
» enfin notre commune mère, à rentrer pour y vivre et pour
» y mourir dans ce sein qui vous a porté et qui vous a
» nourri, vous y trouveriez dans le temps et au-delà du
» temps un recours assuré; le reste est vain, mon ami; il
» n'y a de vrai et de bon que de servir Dieu, de marcher à
» lui par le chemin droit qui est aussi le chemin unique.
» Nos études nous trompent, et bien vain est leur labeur, si
» elles ne nous mènent là; il est plus que vain, il est fatal,
» si elles nous en éloignent. Que cherchons-nous et que
» devons-nous chercher ? la vérité; cette vérité n'est point en
» dehors de Jésus-Christ et de l'épouse de Jésus-Christ. C'est
» se perdre dans la nuit, que de prétendre la trouver ailleurs;
» mais vous ne l'avez point oubliée : je ne puis croire qu'il
» ne reste rien en vous de cette primitive semence; je prie
» Dieu que si votre foi s'est endormie il la réveille, et qu'il
» la ressuscite si elle était à demi morte, afin qu'à ces dons
» dont il vous a comblé il ajoute le dernier don qui est le
» plus grand de tous (1). »

(1) *Quæ dos maxima est adjiciat.* (Lettre latine écrite de Paris le 11 février 1671.)

Agé de vingt-six ans, Huet, sur le bruit qui s'était répandu de la conversion au catholicisme du protestant Morus, s'en était sincèrement réjoui, et il avait écrit à son ami pour l'en féliciter. (*Lettre du 4 novembre 1656*, manuscrit de la Bibliothèque royale.)

Cette lettre de Huet à Le Febvre nous en rappelle une autre de Dodwell à Vossius. Cette lettre est en latin; nous allons la traduire :

« J'ai su et j'ai remarqué moi-même, très-cher et très-savant ami, que
» la vieillesse vous gagne et que votre santé devient moins bonne de jour
» en jour. Je désire que dans la mort vous voyiez surtout ce qui la suit.
» Oh ! je vous en conjure, que tant de travaux littéraires ne soient pas
» perdus pour vous ! Songez à la récompense et ambitionnez-en une plus
» durable que celle qui repose sur des hommes qui mourront ! Que des
» ignorants n'entrent pas dans le ciel, tandis que des savants se tourmen-
» tent pour une réputation et une gloire qui pèse moins que la plume !

Ce vœu touchant de Huet ne fut point exaucé; Le Febvre mourut n'ayant encore que cinquante-sept ans; la mort le surprit hésitant entre la vérité et l'erreur.

Deux ans auparavant, Christine, fixée à Rome, avait engagé son jeune hôte de Stockholm à la rejoindre dans la capitale du monde catholique. Celui qui porta cette invitation à Huet fut un frère de Ségrais, Renaud de Madeleine. Christine lui faisait les offres les plus séduisantes : elle mettait à sa disposition son or et son crédit; elle lui promettait même un appartement dans son palais; le désir de voir l'Italie le fit hésiter quelque temps, mais il redoutait l'air fiévreux de Rome, quoique pour les personnes sobres il le crût peu dangereux; il craignait aussi le tracas et les intrigues de cette petite cour ambulante; enfin il avait déjà été pris aux belles promesses de Christine, et il avait de la peine à mordre à l'hameçon (1). Dans ses perplexités, il eut recours à Membrun, et lui remit entre les mains la décision de cette affaire (2). Membrun lui conseilla sans doute de demeurer en France, car Huet finit par refuser

» Apprenez, en regardant la mort, à mépriser ces biens qui détournent » des plus graves et des plus sérieux intérêts la plupart des hommes, lesquels » nourrissent dans la santé l'espoir de pousser bien loin leur carrière. Ne » vous offensez pas, je vous en supplie, de ces conseils; attribuez-les à » l'amitié dont vous m'avez honoré; attribuez-les à la reconnaissance, à » mes vœux ardents pour votre bonheur futur. Faites, je vous le de- » mande avec instance, ce que vous serez heureux d'avoir fait au moment » de la mort. Délivrez-moi de ce souci; qu'à la joie que j'ai de vous voir » savant, je joigne le bonheur de vous voir religieux, moi qui ne forme » d'autre vœu que votre bonheur éternel.

» Tout à vous de cœur.

» Henri Dodwell. »

(1) *Hamum refugio.* (Lettre manuscrite de Huet. *Manuscrit de la Bibliothèque royale.*)

(2) *Statue quid mihi agendum sit; te enim fortunarum mearum arbitrum constitui* (item).

Christine (1). A en croire Huet, le comte de Tott, ambassadeur de Suède, dans une visite faite par lui à Chapelain, déclara à ce poëte que les grands de la Suède avaient choisi à l'unanimité son jeune ami normand pour lui confier l'éducation de leur roi (2) ; le comte de Tott aurait chargé l'auteur de *la Pucelle* d'écrire à Huet, qui alors était à Caen, pour que celui-ci ne différât pas son départ ; Chapelain se serait acquitté de cette commission du comte de Tott, mais Huet, effrayé par le ciel rigoureux de la Suède et par la rudesse d'une nation à demi civilisée, aurait refusé la charge qui lui était offerte (3).

Quelque confiance que nous ayons dans la véracité de Huet, il nous semble probable ou que ses souvenirs le servaient mal quand il écrivit ses mémoires, ou que Chapelain traduisit inexactement la pensée du comte de Tott. Il y a en effet quelque chose d'étrange dans cette détermination qu'aurait prise une régence protestante de confier à un catholique l'éducation du jeune roi, qui devait prendre sa place dans le gouvernement. Dès le commencement de l'année 1660, le père de Charles XI, Charles-Gustave, avait confié à un protestant (4) l'éducation de son fils ; les tuteurs du jeune prince confirmèrent le maître

(1) On a prétendu que Christine avait dit d'un musicien qui quittait son service pour celui du duc de Savoie : « S'il ne chante pas pour moi, il ne chantera pas longtemps pour d'autres. » On lui a aussi attribué la mort d'un élève de Vandick, David Beck, qu'elle avait chargé de porter à diverses cours les portraits qu'il avait faits d'elle et qui refusait de la rejoindre comme elle le lui ordonnait. Ce sont-là, à nos yeux, autant de calomnies. Huet repoussa les offres de Christine, et ne s'en porta pas plus mal.

(2) *Dixit que habere se in mandatis à Suecici regni proceribus denuntiaret mihi universis illorum suffragiis delectum esse me cui regis sui in litteris instituendi cura traderetur.* (Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.)

(3) *Oblatum munus modeste repudiavi* (item).

(4) Voyez Niceron, *Mémoires des hommes illustres*, tome 1er, pages 58 et 60, et *Acta litteraria Sueciæ*.

dans sa charge; lorsque Christine eut abdiqué, ils défendirent à cette princesse l'exercice public du catholicisme; l'on ne voit enfin, ni dans les archives de ce pays, ni dans les instructions données au comte de Tott, qu'il ait été chargé de faire une telle proposition à Huet. Chapelain sans doute prit pour une offre sérieuse ce qui n'était de la part du comte qu'un simple vœu ou un pur compliment.

La résidence de Huet se partageait depuis quelques années entre Caen et Paris. Il faisait partie, nous l'avons dit déjà, de l'Académie de Caen qui, plus tard (en 1667) décerna le prix des Palinods au duc de Saint-Aignan (1). Les préoccupations de cette Académie étaient plus littéraires que scientifiques, et les communications sur les sciences naturelles que Huet lui adressait de temps en temps n'y recevaient pas toujours un accueil bien flatteur. Il en était très-choqué, ainsi qu'André Graindorge, qui depuis fort longtemps s'appliquait aux sciences physiques. Ce dernier engagea Huet à prendre un jour par semaine où il ne serait question que de sciences naturelles. Huet y consentit, et c'est ainsi que dans sa maison fut créée une Académie nouvelle qui, peu nombreuse d'abord, ne cessa de prendre de l'accroissement et finit par atteindre le

(1) François de Beauvillers, comte, puis duc de Saint-Aignan, qui se signala à tant siéges et de combats, fit quatorze campagnes et reçut vingt blessures, avait porté jusqu'à sept ans l'habit de St François. On l'appelait *le Paladin;* il avait vingt ans de plus que Huet; il fut le père de Paul de St-Aignan qui, en 1688, fut avec Vauban le conseil du Dauphin. Nommé gouverneur du duc de Bourgogne, Paul de St-Aignan demeura toujours, comme on le sait, l'ami de Fénélon.

Ces palinods de Caen n'étaient pas les seuls de la Normandie: Rouen avait aussi les siens; un archevêque de Rouen, Harlay, donna même à Guillaume Colletet un Apollon d'argent pour une hymne faite par le poëte sur l'immaculée conception de la Ste Vierge; c'est là un trait assez curieux de cette renaissance payenne qui mêlait si légèrement la mythologie à la religion.

niveau des Académies les plus illustres (1). Elle s'occupait avec ardeur de recherches anatomiques. Près du local des séances il y avait un hôpital; le chirurgien de cette maison, lorsqu'un malade venait à mourir de quelque maladie peu connue, en donnait avis aux membres de l'Académie avant l'inhumation, et ceux-ci faisaient la dissection du corps, afin d'arriver, s'il était possible, à découvrir la cause du mal et de la mort. Ils ne se bornaient pas à disséquer des cadavres humains, ils étendaient aussi leurs travaux sur les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les serpents et les insectes, tant morts que vivants. Ils arrivèrent ainsi à des découvertes intéressantes; Huet, qui était myope, pensa que l'art lui viendrait peut-être en aide pour combattre ce défaut de sa vue (2); il étudia avec la plus grande attention la structure de l'œil, et il nous assure qu'il disséqua de sa propre main plus de trois cents yeux de toutes espèces d'animaux. Espérant découvrir ce qui donne à la vue sa bonté, il compara les yeux des animaux qui passent pour avoir la vue la plus perçante, tels que les éperviers, avec les yeux des oiseaux qui n'ont qu'une vue faible et trouble, tels que sont les hiboux. Il confrontait les humeurs avec les humeurs, les tuniques avec les tuniques, les nerfs avec les nerfs et, d'après cet examen, il portait son jugement sur la vue des animaux qu'il soumettait à ses recherches.

Les travaux de la nouvelle Académie embrassaient aussi l'astronomie. Huet avait fait venir chez lui, avec la bibliothèque de Gilles Macé composée d'ouvrages rares en mathéma-

(1) *Parem se splendidioribus tulit.* (Commentarius de rebus.)

(2) *Ab arte tentavi petere subsidium* (item). M. Charles Nisard fait dire à Huet que, bien qu'ayant de mauvais yeux, il essaya de se servir du scalpel. Huet ne dit rien de semblable.

tiques, dont son cousin lui avait fait présent, des instruments fabriqués par Macé sur le modèle de ceux dont Ticho s'était servi pour observer la comète de 1618; Huet, avec ces instruments, observa lui-même la comète de 1664.

Voici quelles étaient ses idées sur les comètes : les hypothèses qui avaient cours alors sur cette matière ne le satisfaisaient pas complètement; les uns voulaient qu'elles se formassent du concours de petites planètes, les autres qu'elles ne fussent que l'embrasement d'exhalaisons sorties de la sphère élémentaire; d'autres, que les fixes devinssent planètes ou comètes selon la solidité de leur substance et la vitesse du tourbillon qui les emporte; ceux-là, que les comètes fussent des parties du ciel condensées par les astres; d'autres, qu'elles tirassent leur origine d'une matière ignée; d'autres enfin, qu'elles fussent les planètes d'autres soleils, ce qui permettrait de prédire leur retour, ce dont jusqu'ici, dit Huet dans une lettre à Chapelain (1), personne ne s'est vanté.

Quarante-deux ans après la date de cette lettre, seize ans avant la mort de Huet, Halley (1705) vérifia par le calcul ce que Newton avait présumé par l'étude des lois physiques, et il démontrait que la comète de 1607 et la comète de 1682 étaient une même comète, destinée à reparaître de nouveau au bout de soixante-quinze ans (2). Dans l'opinion de Huet, les

(1) Lettre à Chapelain écrite en 1665. (*Dissertations de l'abbé Tilladet.*)

(2) Pour arriver là, Halley avait dû vérifier les paraboles de vingt-quatre comètes. Plus de six cents comètes ont paru à diverses époques; il n'y en a que cent vingt-huit dont on ait calculé l'orbite. Outre la comète de Halley, l'on connaît le retour de celle de Enke, dont la révolution est de douze cent sept jours, de celle de Biella, qui accomplit la sienne tous les six ans neuf mois, et de celle de Faye. Il y en a une autre qui paraît tous les 300 ans; elle se montrera en 1858 avec une incertitude de deux ans.

comètes se forment d'une matière céleste condensée, embrâsée par l'influence des astres; si la matière est grasse, il en résulte une étoile; si elle est nitreuse sulfurée, vous aurez une comète. La Place, notre contemporain, La Place, compatriote de Huet, suppose les comètes étrangères au système planétaire; il voit en elles des amas de vapeurs formés de l'agglomération de la matière lumineuse répandue dans l'univers et errante au hasard dans les différents systèmes solaires. Suivant cette théorie, les comètes seraient relativement au système planétaire ce que sont les aérolithes par rapport à la terre.

Nous avons aussi les idées de Huet sur la rosée : la rosée, suivant lui, sort de terre après le coucher du soleil et y retombe condensée. Huet s'expliquait les effets funestes du serein par les atômes arsenieux, nitreux, vitrioliques qui, sortant de la terre avec l'humidité, offensent la poitrine exposée à leur action; erreur pour erreur il eût mieux valu, avec le poëte romain, charger les astres eux-mêmes de nous distiller la rosée : *imber ille quem... astra rorant.*

La science aujourd'hui rencontrant sous ses pieds
Les vestiges poudreux d'une route effacée,

sourit aux vains efforts des savants du temps passé pour expliquer ce que sait aujourd'hui le dernier écolier. Elle a tort à notre avis; avant les montres à répétition, il fallait passer peut-être par le cadran de l'académicien Villagres, qui en marquait les chiffres au moyen d'épices différentes; pour nous faire arriver aux ballons, Cyrano de Bergerac devait peut-être nous enseigner le moyen d'aller dans la lune, en remplissant un globe creux d'un air subtil ou d'une fumée moins dense que l'air atmosphérique; et pour que nous découvrissions les paratonnerres, il n'était pas inutile que Philostrate

nous montrât les Brahmes attirant du soleil des traînées de feu dociles à leur puissante attraction (1).

Quoi qu'il en soit, l'Académie nouvelle créée par Huet et Graindorge, au milieu de ses autres travaux, ne négligeait pas la chimie; Huet, qui en avait fait une étude spéciale, composa son poëme sur le sel et l'offrit comme étrennes, au commencement de l'année 1670, au duc de Montausier (2).

De tous les collègues de Huet, celui qui avait le plus approfondi la chimie était le médecin Hauton. Hauton courait après la pierre philosophale, et croyait que certains élixirs peuvent nous faire vivre cinq siècles. Huet avait peu de foi à la longévité des patriarches renouvelée au 17e siècle. Pour ébranler son septicisme, Hauton lui dit un jour : « La première fois que vous irez à Rouen, veuillez entrer chez Porée, le premier médecin de cette ville (3), et dites-lui de vous raconter ce qu'il a vu lui-même à Pontaudemer. » Huet se promit d'en avoir le cœur net. Il fit sa visite à Porée, et voici le récit que lui fit ce médecin :

« J'avais vingt-cinq ans; une affaire importante m'appela à

(1) *Vie d'Apollonius.*

(2) Dans ce poëme, Huet, après avoir décrit les procédés techniques au moyen desquels nous nous procurons le sel, énumère ses propriétés utiles et son action sur la terre.

« C'est le sel, dit-il, qui ranime la langueur de la terre; il la pénètre et soudain fécondée elle se prépare à enfanter; une force productive répare et renouvelle la plante; elle s'abreuve de ces sucs fertiles; la forêt reprend sa riche parure, l'arbre joyeux se courbe sous ses fruits et le laboureur admire des moissons inespérées. C'est ainsi, dit Huet, que le sel de l'esprit doit assaisonner tes vers, ô poëte, si tu veux y puiser une renommée immortelle.

» *Adde sales verbis, ô non indocte poëta,*
» *Si quam mansuro speras de carmine famam.* »

(3) *Primarium hujus urbis medicum.* (Commentarius de rebus.)

Pontaudemer; l'on vint me requérir pour un malade qui touchait à la mort; je me rends près de lui et je vois à son chevet un étranger vêtu en prêtre, les habits en désordre, mais parlant médecine comme un homme qui s'y entend; il donna une prescription qui rappela comme par enchantement le malade à la vie; déjà une autre cure l'avait fait remarquer; je ne laissais pas d'être surpris, quand ce savant personnage, me tirant à part : « Venez chez moi, me dit-il, vous verrez bien autre chose. » La curiosité me talonnait, j'acceptai. Je me rends à son logis, il commence par mettre sur le feu un vase de terre, il y jette du plomb, tire une aiguille de sa poche, la mouille sur sa lèvre et, y appliquant quelques grains d'une poudre rouge qu'il prend dans une cassette, il les secoue sur le métal ; le plomb entre en ébullition ; une flamme violette s'en échappe qui bientôt s'évanouit. « C'est fini, dit mon inconnu ; » il verse son plomb sur une assiette, et qu'est-ce que j'aperçois ?... un lingot d'or ! Il m'en offrit un fragment, et je m'en suis fait faire cette bague. » Porée, disant cela, tira un anneau de son doigt ; quelques mots gravés en dedans indiquaient que l'anneau était en or philosophal.

Hauton, pour qui ce plomb avait été très-positivement transmuté en or, s'occupait alors à convertir l'eau salée en eau douce, problème d'une solution évidemment plus facile.

Cette crédulité de Hauton ne doit pas nous surprendre ; si, au 17e siècle comme au 14e, les rois de France ne « faisaient plus venir à Paris, pour les *recevoir à grand honneur,* les spéculatifs clairs qui moult subtilement ouvraient en l'art d'Arquemie et cherchaient la pierre des philosophes (1) » si,

(1) C'est là ce que Christine de Pisan raconte de Charles V. (Voyez le *Livre des fais et bonnes mœurs du sage roy Charles,* chapitre 11e.)

comme au 15e, les souverains ne faisaient plus appel à leurs peuples pour trouver le grand élixir (1) ; si, comme au 16e, les chercheurs de pierre philosophale ne s'abritaient plus sous la protection des princes, il faut se rappeler toutefois que la faculté de droit de Leipzig, quatre-vingts ans environ avant l'époque des travaux de Hauton, témoignait encore de sa foi dans la pierre philosophale; que ni le chancelier Bacon, ni Luther, ni Spinosa, ni Leibnitz n'y étaient incrédules. Douze ans avant la naissance de Huet, Vanhelmon, avec un quart de grain de pierre philosophale, changeait en or huit onces de mercure ; Helvétius, contemporain de Huet, avec un morceau de cette pierre gros comme un grain de pavot, convertissait six dragmes de plomb en un or contrôlé à la monnaie de La Haye; Christine, après son abdication, travailla à Hambourg avec l'alchimiste Borri qui plus tard inspira au roi de Danemarck le goût de ces recherches inutiles et ruineuses; et, pour clore cette liste, l'un des élèves de Lulli, Collasse, au lieu de dérober à son maître l'art de faire de l'or avec les sept notes, perdait sa fortune, au 17e siècle, en faisant de l'alchimie.

Du reste, les faiseurs d'or abaissaient de jour en jour leurs prétentions : si, selon Roger Bacon et Raimond Lulle, une seule goutte du grand magisterium peut convertir en or des millions de parties de métal commun, Basile Valentin et John Price, plus modestes, ne parlaient déjà plus que de soixante-dix et même de trente parties d'or.

C'était depuis le 13e siècle seulement que l'on admettait la vertu de la pierre philosophale pour rajeunir et guérir

(1) Henri VI d'Angleterre se flatta de payer par ce moyen les dettes de son royaume.

l'homme (1). Arnauld de Villeneuve, Raimond Lulle, Hollandus, Salomon Trismosin, Paracelse (2), Vanhelmon (3) prônèrent à l'envi ses vertus thérapeutiques. D'après Hollandus, il suffirait qu'un malade prît pendant neuf jours de la pierre philosophale gros seulement comme un grain de blé, pour qu'il ne se crût plus un homme mais un hôte du ciel. Salomon Trismosin avait, grâce à cette pierre bénite, redonné la blancheur à son teint, la souplesse à sa taille, et ses cheveux étaient redevenus noirs comme aux jours de sa jeunesse.

(1) Avec l'or on paie le médecin. C'est là aujourd'hui, assure-t-on, sa seule propriété en médecine.

(2) Paracelse n'était qu'un charlatan ivrogne et cynique : applé à Bâle pour y remplir une chaire de physique et de chirurgie, il brûla dans l'amphithéâtre les œuvres d'Avicène et de Gallien ; les cordons de ses souliers en savaient plus, disait-il, que ces deux médecins, et les poils de sa barbe surpassaient en doctrine toutes les universités. A l'en croire, l'homme qui obéit à Dieu, qui s'identifie avec les intelligences célestes, possède la pierre philosophale : il peut guérir tous les maux et prolonger indéfiniment sa vie, parce qu'il possède la teinture dont les patriarches se servaient avant le déluge pour vivre huit à neuf siècles. Paracelse regardait l'or comme un spécifique dans les maladies du cœur ; il croyait aux talismans, à l'influence des constellations et surtout à l'*archée* ou esprit architectè qui produit dans chaque homme des effets merveilleux.

Chose étonnante, Descartes, sans donner dans ces folies, croyait que, grâce à la physique, l'homme parviendrait à éviter l'affaiblissement de la vieillesse. Quant à Paracelse, avec tous ses beaux secrets, il ne vécut pas même un demi-siècle.

(3) Vanhelmon, que Gui Patin (*Correspondance*, tome 1er) nomme un *méchant pendart flamand*, mourut quatorze ans après la naissance de Huet (1644). A l'en croire, il guérissait chaque année plusieurs milliers de malades; il ne put toutefois, avec ses remèdes chimiques, sauver sa femme et quatre de ses enfants. Vanhelmon n'était ni un pendart ni un charlatan ; il dédaignait l'or et les honneurs: il refusa les offres de Rodolphe II, de Mathias et de Ferdinand II. Suivant Vanhelmon, il y a deux puissances dans l'homme : le duumvirat et l'archée ; le duumvirat siége dans l'estomac et la rate ; il recèle l'âme et reçoit d'elle l'intelligence ; l'archée commande à la matière, la pénètre, la modifie et tient sous son sceptre plusieurs archées inférieures ; ces archées obéissent-elles à leur chef, l'homme est en santé ; s'insurgent-elles dans le département qu'elles régissent, l'harmonie de notre organisation est troublée à l'instant.

TYP. LEBEL, A MORTAIN. 9

Par quelle voie en était-on venu à doter de telles vertus la pierre philosophale ? « Amenez-moi. dit Guéber, les six lépreux, l'argent, le mercure, le cuivre, le fer, le plomb, l'étain, afin que je les guérisse. » Pourquoi ce qui donnait la santé aux métaux ne l'eût-il pas donnée aux hommes ? L'alchimie d'ailleurs ne contredisait aucun des faits connus au moyen-âge ; loin de là. Si un ferment suffit chez un végétal pour changer tel corps en tel autre corps, qui empêchait de supposer que la pierre philosophale produisît chez les minéraux des effets analogues ? Si une teinture imparfaite peut donner la couleur à un corps, y avait-il absurdité à admettre qu'une teinture supérieure pouvait leur communiquer d'autres propriétés, et que le mercure des sages, principe supposé de la métallité, pût métamorphoser les métaux en les ennoblissant ? Tout change à l'infini dans le vaste champ de la nature : le corps, qui aujourd'hui passe pour simple, demain peut-être ne sera plus regardé comme indécomposable.

Quoi qu'il en soit, l'on comprend fort bien que ces études eussent un attrait puissant sur les hommes qui s'y livraient, dussent-ils, comme l'alchimiste dont parle Catherine de Pisan, *menger à povre vie chouls et rabes en spéculant philozophie;* d'autant plus que de belles découvertes venaient de temps en temps récompenser leurs travaux. N'est-ce pas en effet vers ce temps-là (1667), qu'en cherchant la pierre philosophale, Brandt trouva le phosphore ?

Pour revenir à l'Académie des sciences de Caen, l'un de ses membres, Jean Gosselin Villon, s'occupait alors de la canalisation de l'Orne; il voulait aussi faire arriver la mer dans la vallée de Colleville et y creuser un port protégé par des jetées. Un autre, Nicolas Cromar de Lasson, travaillait à un miroir en cuivre de dimension colossale et s'appliquait à donner une

courbe hyperbolique aux verres de lunettes, suivant la méthode que Descartes a tracée dans sa *Dioptrique* (1), ce que jusqu'ici, nous dit Huet, personne n'a pu encore exécuter. Cromar de Lasson mourut jeune et ne put pousser bien loin ses belles expériences.

Lorsque Colbert apprit que l'académie des sciences de Caen donnait à ses travaux un but si utile, il eut assez de crédit sur l'esprit de Louis XIV pour faire contribuer l'Etat aux frais des expériences que multipliaient ces savants. L'académie de Caen grandissait donc de jour en jour en renommée et le duc de St-Aignan briguait, par l'entremise de Huet, l'honneur d'en faire partie.

Huet voyait son nom percer de plus en plus; il était à la campagne, oubliant le monde et se livrant aux douceurs du *far niente,* quand la nouvelle lui arriva qu'il était compris dans la liste des savants et des hommes de lettres auxquels Louis XIV, d'après le sage conseil de Colbert, accordait des pensions. La sienne montait à quinze cents livres, et elle lui fut continuée même après la mort de Colbert (2).

(1) Roberval, membre de l'académie des sciences et professeur de mathémathiques au collége de France, croyait que cette courbe ne peut augmenter la puissance des verres de lunettes. Huet était fort lié avec Roberval, qui partageait son antipathie pour les idées de Descartes. Roberval était, aux échecs, le La Bourdonnaye du 17e siècle; Huet allait souvent chez lui se faire battre à ce jeu.

(2) Voici comment, sur la liste des savants pensionnés de Louis XIV, Huet est désigné : Huet, de Caen, grand personnage qui a traduit Origène. — Molière touchait mille livres; Racine, huit cents livres; Corneille, deux mille; Chapelain, *le plus grand poëte français qui ait jamais été,* trois mille livres.

Remarquez que le duc de Longueville avait donné une pension de mille écus à Chapelain pour *la Pucelle* inédite, et qu'il doubla la pension quand le poëme parut et tomba. Ainsi, Homère a mendié; Camoëns est mort sur

Du reste, nul des petits triomphes de la vanité ne lui faisait défaut. Dans ce temps-là, il se faisait donner par Henri Hallé, professeur de droit à Caen, un diplôme qui constatait ses brillants débuts dans une science qu'il avait plus tard délaissée; Paris même lui conférait le grade de docteur ès-lois honoraire. Les savants étrangers passaient-ils par Caen, ils ne manquaient guère de le visiter. Un jour, un gentilhomme fort instruit et qui se rendait en Basse-Bretagne (1) alla le voir chez lui : « Auriez-vous la bonté, lui dit-il, de me présenter à votre père? » Huet lui répondit qu'il était encore enfant lorsqu'il avait perdu son père, et qu'il n'y avait pas à Caen d'autre Huet que lui. — Quoi ! si jeune et si renommé par votre science, reprit le voyageur qui ne revenait pas de sa surprise? Huet remarque, il est vrai, qu'il était plus âgé que sa figure ne l'annonçait, et aussi beaucoup moins docte que ne le supposait son visiteur.

un grabat d'hôpital; Corneille a manqué de bouillon, et Le Tasse de chandelles; Dryden, Spencer, Samuel Roger, Buttler, Cervantès sont morts de faim, et Chapelain, pour un poëme ridicule, a touché cent mille francs qui vaudraient le double aujourd'hui ! Nous avons vu que Huet estimait la muse de Chapelain; Chapelain, de son côté, trouvait Huet un très-grand poëte. « C'est dommage, lui disait-il, que notre cour ne soit aussi fine dans la bonne latinité que celle d'Auguste; vous tiendriez la place d'Horace. »

L'abbé de Longuerue s'étonne (voyez *Longueruana*) que l'on laissât mourir de faim Patru et Adrien de Valois, tandis que l'on donnait quatre mille livres à un savant du Nord. L'abbé de Longuerue se trompe pour Adrien de Valois; les deux frères de Valois eurent deux mille quatre cents livres de pension : ils étaient, comme nous l'avons vu, amis de Huet. Henri de Valois ne voulut jamais passer pour vieux : il avait soixante-dix ans quand Gronovius lui souhaita dans une lettre une longue et heureuse vieillesse. Henri indigné jeta la lettre à terre.

(1) *In inferiorem Armoricam properans.* (Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.) Il est inexact de traduire comme le fait M. Nisard : Que ce gentilhomme voyageât en Basse-Normandie. Au reste, John Aïkin est tombé dans la même méprise : *Travelling in Lower-Normandy*, dit-il, tome 1er, page 258.

CHAPITRE III.

Jamais nous n'avons compris l'étrange association dont nous avons été témoin de nos jours et qui donne à un poëme une double paternité (1) ; moins encore nous expliquons-nous le bizarre procédé de ces anciens sculpteurs qui dégrossissaient un bloc de pierre et le sciaient par le milieu, en telle sorte que les deux moitiés du même Apollon étaient fabriquées en même temps, l'une à Ephèse, l'autre à Samos (2). Toute œuvre artistique, à notre sens, réclame l'unité, et ce n'est pas traiter l'art avec assez de révérence que de s'en partager les travaux comme s'il s'agissait du labeur le plus vulgaire.

(1) C'est ce que nous avons vu pour le *Napoléon en Egypte* de messieurs Barthelemy et Méry.

(2) On raconte ce trait des deux sculpteurs Telectès et Théodore.

Cette censure, au reste, ne s'applique point à la pensée fort naturelle que l'on eut vers ce temps de placer l'*Essai sur les romans* de Huet en tête de la *Zaïde* de Mme de La Fayette. La belle-sœur de la mère Angélique de La Fayette (1), l'élève de Ménage et du père Rapin (2), la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux (3), Mme de La Fayette enfin venait d'achever *Zaïde* (4). Huet, auquel elle

(1) La mère Angélique de La Fayette, supérieure du couvent de Chaillot, est celle-là même qui, étant fille-d'honneur d'Anne d'Autriche, avait été aimée de Louis XIII. Lorsque Mlle de La Fayette, dit M. Bazin, eut joui deux ans de la plus haute faveur, c'est-à-dire de la préférence publique accordée par le roi à sa conversation... on la vit tout-à-coup triste, agitée, repentante de cet innocent commerce, manifester hautement l'intention d'entrer dans un couvent.

Si nous en croyons Mme de Motteville, M. Bazin ne serait pas tout-à-fait dans le vrai : suivant celle-ci, Louis XIII, ce roi si sage, aurait eu des moments de faiblesse où il priait Mlle de La Fayette de consentir qu'il la mît à Versailles pour qu'elle y fût toute à lui. La peur qu'ils eurent tous deux, elle de lui et lui d'elle, leur fit prendre la résolution de se quitter.

(2) Il n'y avait que trois mois, dit Ségrais, que Mme de La Fayette avait commencé à apprendre le latin, déjà elle en savait plus que Ménage et Rapin, ses maîtres. Un jour ils discutaient sur un passage : Vous n'y entendez rien, leur dit-elle, et elle leur expliqua le vrai sens.

M. Sainte-Beuve a cité les vers suivants parmi ceux que Ménage fit pour elle :

In van, Philli, tu chiedi
Se longamente durera l'ardore
Chel tuo bel guardo mi destò nel cuore;
Chi lo potrebbe dire :
Incerta, o Philli, è l'ora del morire.

Nous avons essayé de traduire ces vers qui ne nous semblent pas dénués de grâce :

Vous défiant de ma constance,
Vous demandez avec instance
Si longtemps je vous aimerai ;
Puis-je le dire en conscience,
Je ne sais pas quand je mourrai ?

(3) Boileau.

(4) *Zaïde*, qui fut publiée en 1670, huit ans avant la *Princesse de Clèves*, portait en tête le nom de Ségrais ; c'est à Ségrais que Bussy l'attribue ; mais Ségrais lui-même ne revendiquait pour lui que la disposition de la

envoyait ce livre au fur et à mesure qu'elle l'écrivait, en le chargeant de le revoir, lui donna pour préface son *Traité de l'origine des romans*, si bien que Mme de La Fayette put dire : « M. Huet et moi nous marions ensemble nos enfants. » Huet composa cette préface à l'abbaye de Malnoue, près de Lagny, dont était supérieure Marie de Rohan, autrefois abbesse de la Trinité de Caen. Ce fut Cossart, l'âme de la bibliothèque des Jésuites, qui envoya à son ami les livres qui lui manquaient dans ce *désert* (1). Huet, du reste, connaissait tous les vieux romans français, et parmi les nouveaux il y en avait bien peu qui lui fussent étrangers. Un jour il avait fait avec ses sœurs la partie de lire l'*Astrée*; le roman avait été porté à la campagne; mais souvent au milieu de la lecture l'émotion gagnait tout ce jeune auditoire, et l'on fermait le livre pour pleurer (2).

fable. Lorsque Huet publia ses *Origines de Caen*, on l'accusa d'avoir attribué *Zaïde* à Mme de La Fayette : mais il repousse ce reproche : « J'ai, dit-il quelque part, fait voir à Aunay à M. l'intendant et à M. de Vandœuvre des lettres que Mme de La Fayette m'avait écrites, me priant de me servir pour mes remarques... d'un crayon rouge... plutôt que d'un noir. Elle ne parle point de *Zaïde* dans ses lettres comme de l'ouvrage de M. de Ségrais, mais comme étant d'elle ; outre que M. de Ségrais, avec qui j'étais lié alors d'une amitié très-étroite, logeant, mangeant et couchant presque toujours ensemble, n'aurait pas eu besoin de l'entremise de Mme de La Fayette pour me prier d'examiner son ouvrage. »

Ségrais, dit Voltaire dans *le Temple du goût*, voulut un jour entrer dans le sanctuaire... mais la critique ayant lu par malheur quelques pages de son *Enéide* en vers français, le renvoya assez durement et laissa venir à sa place Mme de La Fayette, qui avait mis sous le nom de Ségrais le roman aimable de *Zaïde*.

(1) C'est l'expression dont Huet se sert dans une lettre écrite à Cossart, le 3 septembre 1669. « Ma mémoire me fournit les choses, lui dit-il, mais s'il faut trouver les mots, elle me fait défaut complètement : *plane decoquet.* » Si Cossart ne lui envoie des livres, il abandonne son travail.

(2) Huet, âgé de plus de soixante ans, écrivait à Mlle de Scudery : « Je suis savant sur l'*Astrée* et sur son auteur... J'étais presqu'enfant quand je lus ce roman la première fois, et j'en fus si pénétré que j'évitais

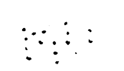


Mais retournons à l'*Essai sur les romans*.

Jadis on appelait romans les fictions tant en prose qu'en vers : en quoi le roman diffère-t-il du poëme ? Le roman est plus vraisemblable, le poëme plus merveilleux ; le roman traite

depuis de le rencontrer et de l'ouvrir, craignant d'être forcé de le relire... Je fus confirmé depuis dans l'estime que j'avais conçue pour cet ouvrage, lorsque je reconnus que l'un de mes régents, homme d'un fort bel esprit, l'avait lu comme moi, peut-être plus que moi, et en faisait assez de cas pour en prendre tout ce qu'il croyait pouvoir servir à l'embellissement d'un poëme épique... »

Ce régent, dont parle Huet, n'a pas été le seul à piller l'*Astrée*, et Le Sage, pour son *Gilblas*, lui a emprunté plus d'un épisode. Huet voulut relire l'*Astrée* lorsqu'il composa son *Traité de l'origine des romans* : il y trouva de nouveaux charmes, il pensait même que cette œuvre conserverait son prix tant que fleuriraient les lettres. « L'érudition répandue dans ce livre ne plaît pas, disait-il, à ceux dont la barbarie de ce siècle a corrompu l'esprit... Mais l'on n'en jugea pas ainsi dans le siècle savant... où il parut... Pour moi, j'ai toujours cru que l'érudition dont M. d'Urfé a embelli son *Astrée* faisait une très-considérable partie du mérite de l'ouvrage, par l'adroite variété de l'utile et de l'agréable qui le met si fort au-dessus des romans vulgaires uniquement renfermés dans les bornes de la galanterie. Je ne me dédis point de ce que j'ai dit de M. d'Urfé dans le *Traité de l'origine des romans*, et quoique, dans l'état où je suis, je ne veuille pas me rendre garant des sentiments de ma vie passée, et qu'un évêque plus que sexagénaire et un cavalier encore jeune soient des hommes fort différents dans la même personne, je ne puis néanmoins désapprouver les louanges que j'en ai publiées après toutes celles que lui a données bien plus librement un prélat illustre par la sainteté de ses mœurs et par l'élévation de son esprit: je parle de M. Camus, évêque de Belley qui, dans son grand *Traité de l'esprit du bienheureux St François de Sales*, fait l'éloge de M. d'Urfé et de son roman, mais avec une telle effusion qu'il paraît bien que son estime allait au-delà de ses paroles. Il en pouvait parler avec assurance, car M. d'Urfé se trouvait son diocésain ; il se retirait souvent à Virieu, chef-lieu de son marquisat, éloigné seulement de trois lieues de la ville de Belley, où il allait de temps en temps visiter son évêque. Il s'y rencontra un jour avec St François de Sales, dont il était ami longtemps auparavant, aussi bien que du savant Antoine Fabre, premier président de Chambéry, qui s'y trouvait aussi. M. de Belley rapporte une réflexion que fit alors M. d'Urfé sur la *Philotée* du saint, sur le *Code Fabien* du président et sur son *Astrée*, à lui-même, disant que chacun d'eux avait travaillé pour l'éternité; que la *Philotée* était le livre



de l'amour, le poëme d'une action politique et militaire; nous devons le roman aux Orientaux qui semblaient ne vivre que d'allégories. Voyez l'Egypte : la religion s'y montrait sous le masque des fables; ce masque, les initiés seuls le soulevaient. Pythagore, Platon, à l'exemple des prêtres de l'Egypte, en-

des dévots, le *Code Fabien*, le livre des barreaux, *l'Astrée*, le livre des courtisans. »

Ce goût de Huet pour *l'Astrée* fut celui de tout le 16e siècle et d'une bonne partie du 17e. Sans parler de Pélisson, de Ségrais, de Boileau, de La Fontaine, lequel lisait *l'Astrée* étant petit garçon et le relisait ayant la barbe grise, La Rochefoucault aimait à en entendre la lecture chez madame de La Fayette. L'héroïne était le type des femmes célébrées chez les poëtes. Voyez entr'autres une petite pièce de Vergier :

La sage, l'aimable Astrée, etc.

Perrault (*Parallèle des anciens et des modernes*) trouvait dans ce roman dix fois plus d'invention que dans l'*Illiade;* Henri IV oubliait les douleurs de la goutte en se le faisant lire ; enfin, vingt-neuf princes ou princesses et dix-neuf grands seigneurs formèrent une académie où chacun prenait les noms des personnages de l'*Astrée*, et réservaient par honneur à d'Urfé le nom de Céladon.

Au 18e siècle, l'*Astrée* avait encore des admirateurs; l'abbé Prévost et Rousseau en goûtaient fort la lecture.

« Qui considérera bien l'*Astrée* et en jugera sans passion, — dit l'évêque de Belley qu'Honoré d'Urfé avait engagé à écrire ses pieux romans, — reconnaîtra qu'entre les romans c'est peut-être l'un des plus honnêtes......, l'auteur étant l'un des plus modestes et des plus accomplis gentilshommes que l'on se puisse figurer... La dernière fois que mes yeux eurent le plaisir de le voir, il me vint de sa grâce dire adieu ; il désirait pour la prospérité de ses armes la bénédiction de son évêque. La mémoire de ce seigneur, qui m'est douce comme l'épanchement d'un parfum, me sera en éternelle bénédiction. »

Dans sa lettre à Mlle de Scudery, Huet s'étend longuement sur la maison d'Urfé, originaire de la Souabe et établie dans le Forez. Un petit-neveu d'Honoré d'Urfé, Louis, évêque de Limoges, brisa étant enfant de magnifiques statues qui ornaient les jardins de son père, mais dont l'indécence l'avait choqué : « Mon fils, dit le père, vous avez fait ce que j'eusse dû faire, vous avez été plus sage que moi. »

Jacques d'Urfé, père d'Honoré d'Urfé, voulait faire épouser Diane de Château-Morand à Anne d'Urfé, son fils aîné. Huet pense qu'Honoré devint amoureux de Diane, et qu'entravant ainsi les projets de son père, il fut envoyé à Malte; mais Huet pourrait bien se tromper : à l'époque de ce voyage de Malte, fort douteux d'ailleurs, Honoré d'Urfé avait tout au plus sept ans.

veloppèrent de mystères toute leur philosophie; l'Alcoran est plein de métaphores. Bien avant Mahomet, l'Arabie eut ses poëtes; l'inspiration poëtique y était considérée comme une marque de noblesse; une tribu arabe ne pouvait enfanter un poëte sans que les autres tribus l'en félicitassent à l'envi; l'on cite un arabe qui donna soixante-dix mille drachmes pour autant de vers qui l'avaient charmé. C'est aux Arabes que nous devons la rime, et quoique Rome ne l'ait pas ignorée, elle ne s'accrédita en Europe que depuis l'invasion de Tarick et de Mousa (1).

Le mariage d'Anne d'Urfé avec Diane ne fut un mariage que de nom : au bout de dix ans, le pape le cassa. Anne se fit prêtre et Diane épousa Honoré. Diane n'accouchait jamais que de môles et, dans sa malpropreté, elle laissait ses chiens envahir jusqu'à son lit. Idolâtre de sa beauté, toujours en garde contre le soleil et le vent, elle ne quittait point son masque. Honoré lassé d'elle, l'abandonna et se retira en Piémont.

Les mémoires de l'abbé Choisy nous présentent un trait de la Meilleraye, duc de Mazarin et mari d'Hortense Manzini, qui rappelle ce que nous venons de dire de Louis d'Urfé:

Un jour le duc de Mazarin cassa dans sa galerie, à coups de marteau, des statues d'un grand prix. — Qui vous a poussé à cela, lui dit Colbert? — Ma conscience, reprit le duc de Mazarin. — Mais alors, fit Colbert, pourquoi, dans votre chambre, laissez-vous cette tapisserie où Mars me semble assis un peu bien près de Vénus?

St Evremond, dans sa réponse au plaidoyer d'Errard, raconte d'étranges choses du duc de Mazarin; mais St Evremond aimait trop la belle duchesse pour être tout-à-fait impartial à l'égard du mari.

(1) Huet a recherché ailleurs l'origine de la rime; il l'aperçoit dans Salomon et les Prophètes; il a de la peine à la voir chez les poëtes grecs et chez les poëtes de Rome, sauf toutefois les vers saturnins qui se chantaient dans les campagnes. Néron, le premier, composa des vers rimés. Plus l'empire déclina, plus la rime s'étendit; elle acquit droit de bourgeoisie au 4e et au 5e siècles; elle n'apparaît point dans les runes que conserve le Danemarck; les Arabes, au 8e siècle, la portent en Espagne, d'où elle passe en Italie.

Quoi que Huet puisse dire, il semble difficile de ne pas remarquer des assonances évidemment cherchées entre le milieu et la fin du vers chez Ovide, Properce et Tibulle. Clotaire II et St Colomban composèrent, au 6e siècle (voir Muratori), l'un une chanson, l'autre une hymne rimée; la rime ne nous vient donc pas des Arabes, et l'Eglise l'avait adoptée avant leurs invasions.

Autant les Perses détestaient le mensonge, autant ils aimaient la fiction; chez eux, le festin où manquait la poésie n'était point un festin complet. L'Inde, la Chine, le Japon adoraient les contes: c'est chose grossière chez les Chinois que de parler autrement qu'en apologue; les Indiens font entrer toutes choses, même la physique, dans le moule du vers. Hiram et Salomon se proposaient des énigmes et se devaient une amende s'ils ne pouvaient les deviner; chez les Assyriens et chez les Arabes, il y avait des hommes dont l'unique profession était d'expliquer les fables.

Voyons comment les romans passèrent de l'Orient dans la Grèce et dans l'Italie. Cyrus, qui redoutait les Lydiens, les énerva par la mollesse; ce peuple pénétra dans la Toscane, et son nom se confondit à Rome avec le nom des jeux; l'Ionie touchait à la Lydie, elle l'imita. Les fables Milésiennes ne sont pas venues jusqu'à nous; nous savons toutefois qu'elles étaient peu décentes. Quant à Rome, nous citerons le *Satyricon* de Pétrone et l'*Ane d'or* d'Apulée. Le roman tombe avec les lettres, l'histoire devient une fable; vous diriez qu'Arthur, Merlin, Lancelot se métamorphosent en personnages historiques; contadours, jongleurs, violars, musars sillonnent la France; la langue romane, mélange de latin, de gaulois, de franc et de tudesque, s'enrichit d'une infinité de contes et de poëmes; la Provence a ses troubadours enthousiastes; la Picardie, ses trouvères railleurs; dès le 12e siècle, le Midi ne parle plus la langue du Nord. Nous devons nos vieux romans à ces Homères vagabonds; l'Italie et l'Espagne marchent dans cette voie après la France; les papes emportent d'Avignon à Rome quelque chose, non du territoire, mais des goûts du peuple chez lequel ils ont demeuré; et les Normands, conquérants de la Pouille, unissent par les arts leur patrie nouvelle à leur ancienne patrie; St Thomas, St Bonaventure, Raimond Lulle,

Dante, Bocace étudièrent à l'université de Paris ; le Decaméron quelquefois reflète nos vieilles fictions, et Pétrarque ne dédaigne pas d'inspirer sa muse dans les chants du roi Thibault, comme dans ceux du châtelain de Coucy.

Avant son compatriote Huet, Vauquelin de La Fresnaye avait exprimé les mêmes idées :

De notre Cathelane ou langue provençale
La langue d'Italie et d'Espagne est vassale ;
Et ce qui fit priser Pétrarque le mignon,
Fut la grâce des vers qu'il prit dans Avignon ;
Et Bembe reconnoist qu'ils ont pris en Sicile
La première façon de la rime gentille
Que l'on y fut planter avecque nos romans,
Quand conquise elle fut par nos guerriers normands.

Nous avons vu l'amour des Arabes pour la poësie. Au jour anniversaire de la naissance de Mahomet, Fez proclamait un roi de poësie. Ce goût des vers, les Arabes l'inoculèrent à l'Espagne. Ici Huet peut-être eût pu nous citer cette élégie du *Palmier* qu'Abd-el-Raham composa dans son alcazar de Cordoue. C'est de là qu'Abd-el-Raham promenait son regard sur le Guadalquivir et sur ce palmier qu'il avait planté lui-même.

« Et toi aussi, magnifique palmier, tu es étranger sur ces rives ; éprises de ta beauté, les brises de l'Algarve te baisent et te caressent ; tu plonges tes racines dans une terre féconde et ton front touche les nuages. Oh ! comme tu pleurerais, si tu ressentais tout ce que je ressens moi-même ! Mais non, le destin t'épargna mes ennuis, et je pleure seul en cherchant ici les palmiers de notre Euphrate. Palmier et vous, fleuve, vous oubliez mes peines, la rigueur de mon sort, la dureté d'Abbas et l'exil qui m'éloigna de tout ce que j'aimais ; tu n'as plus souvenance de notre patrie, beau palmier, et moi, pauvre exilé, toutes mes pensées sont pour elle. »

Voilà comme chantait ce prince, qui ne compta dans sa vie que quatre jours de bonheur.

Chose étrange! cette terre d'Espagne, dont les fils ne surent point manger leur pain à loisir (1) tant qu'un Musulman foula leur territoire, ce pays où tout paysan était noble comme le roi *et encore* (2) a peu brillé dans le genre de littérature dont nous nous occupons. Que de beaux caractères pourtant l'histoire de cette contrée n'offrait-elle pas au peintre de mœurs, depuis la bataille du Guadalété jusqu'à celle de las Navas. Ici, c'est le brave comte Garcias de Cabra qui, en mourant, couvre de son corps le corps du jeune infant remis à sa garde; là, c'est le fils de dona Xiména, Bernardo del Carpio, qui court au-devant de son père dont il a obtenu la délivrance, s'écrie: Voici mon père! et veut lui baiser la main; mais, trouvant cette main froide et comprenant que son père est mort, ne sait plus que faire au monde (3).

(1) *Comer pan folgado.*

(2) *Noble como el rey y aun.*

(3) Le comte Sandias de Saldanha avait épousé secrètement dona Ximena, sœur d'Alonzo-le-Chaste; il en eut un fils, Bernardo del Carpio. Bientôt le comte Sandias est jeté en prison, et dona Ximena doit entrer dans un cloître. Cependant Alonzo-le-Grand vient à monter sur le trône; Bernardo, à chaque bataille contre les Maures, demande pour prix de sa valeur la liberté de son père. Las des promesses qu'on lui fait sans les tenir, il se ligue avec les Maures et l'Espagne penche à sa ruine; Alonzo dit à Bernardo: « Livre-moi ton château et je te rendrai ton père. » Bernardo y consent; deux chevaliers partent donc; ils vont, au nom du roi, rendre la liberté au vieux comte; mais quand ils arrivent au château de Luna, le prisonnier était libre: il venait de mourir. Ils le revêtent de ses habits, le placent sur un cheval et se mettent en voyage; ils approchaient de Salamanque, Bernardo les aperçoit de loin, il court à leur rencontre: « Voici, voici mon père! » disait-il; et il se précipitait pour baiser sa main: la main du vieux comte était froide, et le pauvre Bernardo ne demandait plus qu'à mourir.

Du 11e siècle au 13e, nous comptons cent vingt-sept poëtes entre lesquels brille cet André de France qui mourut pour avoir trop aimé sa dame; notez bien pourtant qu'il ne l'avait jamais vue. Au 15e siècle, la France et l'Angleterre honoraient encore les troubadours; Huet eût pu nous citer comme preuve de la faveur dont ils étaient entourés, les douze menestrels qui accompagnaient le roi Henri V dans son expédition contre la France.

La France est la terre classique du roman. C'est que la femme, plus libre chez les Français que partout ailleurs, n'y a de rempart que sa vertu; on l'y attaque, elle s'y défend, et le roman nous retrace cette guerre. Les femmes dès lors n'ont plus voulu lire autre chose et les hommes ont fait comme elles.

La vogue du roman n'est pas près de finir; nous quittons la vérité pour courir à son image; notre âme va dans le passé et dans l'avenir, dans la vérité et le mensonge, dans le possible et l'impossible, cherchant partout une pâture. Dieu seul et l'idiot ne connaissent point cette inquiétude : Dieu, parce qu'il est la vérité; l'idiot, parce qu'il n'a pas même l'idée de la vérité. Il nous est doux de savoir; mais, comme ce plaisir s'achète par le travail et que le travail nous rebute, nous courons aux connaissances qui s'acquièrent d'elles-mêmes. Avez-vous plus d'imagination que d'intelligence, vous aimerez les romans; l'homme d'intelligence les aime aussi, mais ce qu'il y cherche surtout c'est l'art. Du reste, en fait de poësie et de romans, chacun, quoiqu'à tort, se croit bon juge : la comédienne d'Horace, chassée du théâtre par le peuple, sait se borner au suffrage des chevaliers : c'est là une leçon pour tous les romanciers. Maintenant condamnerons-nous absolument le roman, dont le goût est tellement en nous que le Huron,

l'Iroquois se laissent charmer aux récits de leurs sachems; que les peuples des Florides et du Pérou s'excitent par des chants ou des contes à travailler ou à combattre; que depuis Madagascar et depuis la Guinée, qui ont leurs poëtes ou leurs conteurs, jusqu'à la Norwège qui écrivait ses fables sur la pierre, le monde tout entier semble lui payer tribut? Si l'on abuse du roman, de quoi n'abuse-t-on pas? un esprit faible s'empoisonne lui-même et trouve un écueil même dans l'histoire. Un bon roman jette l'opprobre sur le vice et entoure de gloire la vertu. Ne regardons-nous que le charme du vice, c'est sur nous et sur nous seuls qu'en doit tomber le reproche. Les romans, dit-on, insinuent l'amour dans le cœur. Mais il n'est pas inutile de connaître l'amour, pour démêler ses ruses, quand notre destinée est de vivre dans le monde. Prenez deux femmes, l'une ignore l'amour, l'autre le connaît; bien souvent ce ne sera pas la dernière qui le ressentira le plus vivement et qui tombera le plus vite dans ses piéges. Un bon roman nous enseigne à vivre, nous débarrasse de la poussière de l'école et donne une parure à la philosophie. Nous ne demandons pas que les lois rendent obligatoire la lecture des romans et que les nourrices, comme le voulait Platon, s'emplissent la mémoire de contes qu'elles rediront aux enfants; mais si ces contes, si ces fictions respectent la vertu, nous les tolérerons; nous approuverions même que les bons romans fussent triés d'avec les mauvais par un jury éclairé.

Quelques hommes autères (1) désapprouvèrent ce livre; les romans, à leur sens, ne font que corrompre la jeunesse.

(1) *Porrò miratus non sum crimini mihi datum esse ab austeris quibusdam hominibus quòd de fabulis romanensibus.... disserens non modò non improbaverim compositionem earum ac lectionem, sed iis etiam favere visus sim.*

Huet, dans la maturité de l'âge, n'eût pas rougi de retracter les opinions de sa jeunesse, s'il y eût reconnu de la légèreté; mais il crut toujours qu'en tenant compte des précautions recommandées par lui dans la lecture des romans, l'on ne pouvait, sur ce point, censurer sa tolérance (1). « L'on peut, dit John Aïkin, alléguer contre les romans qu'ils donnent trop d'importance à l'amour dans le drame de la vie; mais quand on ouvre un si vaste champ à l'ambition, à l'avarice, au ressentiment, à toutes les passions dissolvantes, encourager les douces affections qui resserrent les liens entre les hommes, a bien aussi son prix (2). »

Soit; mais si le roman amollit les cœurs et les porte à la volupté, loin de resserrer le lien qui unit les hommes il le dénoue infailliblement; la charité et la volupté sont les deux pôles du monde.

Le *Traité sur les romans* est le premier livre qu'ait écrit Huet en français; le latin, nous le croyons, fut toujours pour lui l'idiôme de prédilection. « Notre langue, dit quelque part d'Alembert (3), s'étant répandue par toute l'Europe, nous avons cru qu'il était temps de la substituer à la langue latine, qui, depuis la renaissance des lettres, était celle de nos savants. D'Alembert montre fort bien les inconvénients qui devaient résulter de cette substitution : bientôt les savants des autres nations, imitant les Français, écrivirent dans leur propre

(1) *Exuat is fortasse anteceptam animo opinionem mihique assentiatur.* (Commentarius de rebus, livre 5.)

(2) *To encourage those kindly affections by which mankind are held together may be a service of no small importance in the compounded system of sublunary things.* (Notes *To Book IV,* tome II, page 143.)

(3) Discours préliminaire de l'*Encyclopédie.*

langue. Maintenant veut-on connaître à fond les découvertes du monde savant, il faut apprendre sept ou huit langues, et perdre ainsi beaucoup de temps ; quoi qu'il en soit, Huet, qui tenait plus à avoir des juges éclairés qu'à avoir beaucoup de juges, semble n'avoir écrit en français que par condescendance.

Huet ne se borna pas à écrire sur le roman ; il fit lui-même deux romans : dans l'un d'eux, il se trouvait à peine un détail qui ne se rapportât à diverses personnes de sa connaissance ; l'ordre des faits, la contexture des évènements, voilà tout ce qu'il y avait mis de son invention. Peu d'amis étaient dans sa confidence. Un jour, dans un cercle où il y avait plusieurs femmes, son secret lui échappa. Cédant à leurs instances, il leur lut son roman ; mais il ne voulut jamais s'en dessaisir ni permettre qu'on en tirât copie (1). L'autre roman de Huet ne fut imprimé qu'après sa mort : il a pour titre *Diane de Castro ;* Huet l'écrivit à vingt-cinq ans.

Après la bataille de Zito, où fut tué le vice-roi du Pérou, Pizarre, vainqueur, voulut épouser Diane de Castro, veuve de don Louis de Ribera, qui avait trouvé la mort dans ce combat. De retour dans la ville des rois, il lui proposa sa main ; Diane repoussa cette offre : elle ne pouvait écouter Pizarre sans blesser la mémoire de son mari. Pizarre lui donna du temps et continua de la voir, en dépit de son ministre Carvajal, qui souhaitait lui faire épouser sa propre fille. Bientôt Carvajal intercepte une lettre de Diane : celle-ci y conjurait ses amis demeurés fidèles au roi d'Espagne de l'arracher des mains de Pizarre. Celui-ci, furieux contre celle qu'il aimait, la jeta dans une prison et la condamna à mourir.

(1) *Sed ita tamen ut nunquam exiret ex manibus meis nullamque ejus excipi descriptionem passus sim.* (Commentarius de rebus, livre V.)

TYP. LEBEL, A MORTAIN. 10

Il y avait alors à l'armée un simple soldat qui se nommait Alphonse de Salazar; c'était un gentilhomme d'Aragon qui, dans son amour pour Diane, l'avait suivie au-delà des mers. Il possédait une jeune esclave du sang royal des Incas, qui avait nom Zirita. Mariée par son père à Pizarre, Pizarre l'avait abandonnée à l'un de ses soldats, qui à son tour l'avait vendue à Salazar. Le père de la jeune Péruvienne en était mort de douleur. Zirita aimait don Alphonse, et malgré sa beauté et son esprit, elle n'en était point aimée; chrétienne au fond du cœur, elle résolut de sacrifier son amour et de sauver Diane. Elle pénétra dans la prison, s'évada avec la jeune espagnole, au moyen d'une échelle de corde, et gagna avec elle les Cordilières, suivie de deux Indiens dévoués. Comme ces deux jeunes femmes descendaient une rampe de la montagne, elles furent arrêtées par des cavaliers espagnols. Déjà on les dirigeait vers Quito, quand une troupe d'Indiens, après une lutte opiniâtre, les rendit à la liberté. Le chef de ces Indiens s'était signalé dans ce combat; Zirita reconnaît en lui son frère, dont plusieurs fois elle avait parlé à Diane, et qui, lui disait-elle, avait visité la Castille. Ce prétendu frère c'était, on l'a déjà deviné, don Alphonse de Salazar. Bientôt on arrive sur les terres de Zirita. Diane retrouve dans l'Inca les traits de don Alphonse, mais ne le reconnaît point. Elle lui raconte son histoire, son mariage avec don Louis Ribera, ses vains efforts pour aimer un mari qui la tyrannisait, et l'amour que le frère d'une de ses amies, Alphonse de Salazar, avait conçu pour elle.

« Un cavalier castillan, don Alban de Mendoza, m'aimait alors, dit Diane; il était beau, il avait de l'esprit, mais il n'avait point de cœur. Don Alphonse, bien à tort, en devint jaloux; un de ses amis l'engageait à se rendre avec lui à Lisbonne, à la cour d'Eléonore, où il était envoyé comme

ambassadeur. Don Alphonse m'écrivit : « Vous ne m'aimez plus, je vais partir. » Je l'engageai à me venir voir ; il me demanda son pardon, mais j'exigeai qu'il me quittât. Eléonore était galante, elle voulut le fixer près d'elle, mais l'amour de don Alphonse fut plus fort que l'ambition. Don Alphonse revint au bout de six mois ; il m'écrivait de temps en temps ; j'étais désignée dans ses lettres sous le nom d'Amodate, une jeune fille de Sarragosse, qu'il avait autrefois songé à épouser. Don Alban surprit ces lettres et les fit remettre au père d'Amodate ; et comme celle-ci protestait de son innocence, don Alban, dont les soupçons, cette fois, avaient porté juste, les remit à mon mari. Il me fut défendu de revoir don Alphonse ; don Alphonse me demanda une entrevue chez Isabelle de Borgia, une vieille femme qui m'avait élevée. Je la lui accordai, non sans remords. Il m'en remercia par un billet ; mais ce billet au lieu de m'être remis le fut à don Alban, et mon mari, instruit de tout par ce dernier, me força de le suivre à la campagne. Salazar alors entra dans une troupe de comédiens pour arriver jusqu'à moi sous ce déguisement. Cette troupe nous demanda un asile ; nous le lui accordâmes. Elle paya notre hospitalité en tentant de nous voler. Entre les objets que ces hommes se disposaient à emporter, il y avait une cassette. J'essayai de la cacher ; mon mari s'en aperçut et l'ouvrit. Elle renfermait les lettres de don Alphonse. « Mon oncle, Vacca de Castro, me dit mon mari, vient d'être nommé gouverneur du Pérou, apprêtez-vous à partir pour l'Amérique. » Tout se préparait pour notre départ. Un soir je trouvai don Alphonse chez dona Isabelle. Il me dit : — « Des espaces immenses vont donc nous séparer ? » — « Le ciel le veut, lui répondis-je ; jamais auprès de vous je n'eusse été malheureuse. » Il demanda à me suivre ; je m'y refusai. Ce n'était pas assez que notre amitié fût innocente, il fallait encore qu'elle le parût. Cette défense sembla peu l'attrister, et, je l'avoue, j'en fus blessée au cœur. Nous

arrivâmes au Pérou. Blasco Nugnez succéda à mon oncle. Mon mari se rangea dans le parti de Pizarre; il a trouvé la mort à la bataille de Zito. »

Salazar lui dit alors : « Qui sait, madame? l'ami que vous croyez infidèle vous a suivie peut-être au-delà des mers. » Mais Diane ne pouvait ouvrir son cœur à cet espoir; son seul désir désormais était de revoir l'Espagne, où Zirita voulait la suivre et partager sa destinée.

Les trois amis descendirent la rivière des Amazônes. Les vivres venant à manquer, Salazar se rendit à terre; mais par malheur les câbles du brigantin qui les portait se rompirent et le bâtiment, emporté vers la mer, se réfugia dans un port de l'île de la Trinité. Quelques semaines se passèrent; don Alphonse finit par rejoindre Diane, en dépit de la reine des Amazônes qui avait voulu le retenir auprès d'elle.

Diane, Zirita, Salazar traversèrent l'Atlantique; leur vaisseau remonta le cours du Guadalquivir et salua les murs de la belle Séville. — « Vous voici dans votre chère Espagne, dit don Alphonse; il ne vous manque plus que de revoir l'homme que vous aimez. » — « S'il m'avait aimée, répondit Diane, ou il m'aurait suivie, ou il serait mort de douleur. Non, je ne le reverrai plus ! »

Salazar se précipita à ses pieds. Le doute était impossible : cette voix qui retentissait à l'oreille de Diane entrait si profondément dans son cœur qu'elle s'étonnait elle-même de l'avoir méconnue.

— Et moi qui vous accusais ! dit-elle enfin.

— La mort seule vous séparera, dit Zirita. Vacca de Castro

était à Séville; il avait appris l'arrivée de sa nièce; elle lui présenta don Alphonse; tous deux furent unis, et Zirita, qu'ils aimèrent toujours comme une sœur, demeura auprès d'eux.

Tel est à peu près le roman de Diane de Castro.

Bizarrement pensé, heurtant la vraisemblance (1),

vous diriez, moins la grâce et le naturel, un épisode de Gilblas. Un Anglais disait des voyages de Gulliver : « Ils sont pleins d'intérêt; c'est bien dommage que tout n'y soit pas d'une exactitude rigoureuse. » Diane ne compense point par l'intérêt le défaut d'exactitude.

Il y avait alors à Paris une femme d'un esprit charmant, qui fuyait la gloire comme d'autres la recherchent. Cette femme, — dont on a retenu deux jolis mots : L'amour est le revenu de la beauté; l'amour vertueux a l'amitié pour récompense, — se nommait la marquise de Lambert (2). Elle écrivit à Huet pour le remercier de son *Traité sur l'origine des romans* et le féliciter de ne pas écrire uniquement pour les hommes.

La manie des médailles faisait alors fureur non-seulement chez les savants, mais encore chez les grands seigneurs. Colbert était bien aise d'en enrichir le cabinet du roi et sa propre collection; aussi envoyait-il de tous côtés des hommes chargés de faire la recherche de ces curiosités et de les acheter parfois à des prix fort élevés. Huet, jadis, avait vu à Caen

(1) Sénécé.

(2) Mme de Lambert nous a conservé cette pensée de Mme de Longueville : Le soleil fait les beaux jours du peuple; la présence de leurs amis, les beaux jours des honnêtes gens.

une belle collection de médailles venues par héritage à des gens sans fortune (1). Il en informa Colbert. Le ministre le chargea de l'acheter et de la lui envoyer tout entière. Huet ne perdit point de temps, mais il avait été prévenu; quand il se présenta pour traiter, les médailles les plus rares, qu'il avait vues et touchées de ses mains, avaient disparu. Huet en prévint Colbert et lui offrit, puisqu'il s'était laissé jouer, de prendre pour lui et de payer de ses deniers ce qui restait encore de cette collection déshonorée. Colbert s'y refusa; il consentit à acheter la collection incomplète.

Le gouverneur du Dauphin était, comme on sait, Montausier, plus propre, suivant la marquise de Caylus, à rebuter un enfant tel que Monseigneur, né doux, paresseux et opiniâtre, qu'à lui inspirer les sentiments qu'il devait avoir (2). Le précepteur du jeune prince était Perigny (3), ancien président aux enquêtes. Louis XIV voulut organiser autour de son fils

(1) *Apud quosdam tenuis fortunæ homines.* (Commentarius de rebus, livre V.)

(2) Le Dauphin était né le jour de la Toussaint 1661. (Voyez *Histoire de madame Henriette,* par Mme de La Fayette.) Louis XIV, suivant Mme de La Fayette, avait songé à mettre le Dauphin, encore enfant, entre les mains du prince de Conti, que la dévotion, dit toujours Mme de La Fayette, avait rendu l'un des plus honnêtes hommes de France; mais le prince de Conti mourut en 1666.

(3) Voici comment Gui Patin parle de Perigny: « On dit qu'ils ont changé leur nom en cette famille Perigni; que son grand-père était un tailleur nommé Peau-de-Loup, et celui-ci a une belle charge dans le parlement... et porte le nom d'une ancienne famille de Paris qui est fort honorable, savoir : de MM. de Perigny, Picards.

O magnum fortunæ numen !

M. de Bausset, dans son *Histoire de Bossuet*. entre dans les mêmes détails sur M. de Perigny.

John Aïkin et M. Charles Nisard, qui parfois copie le traducteur anglais de Huet sans le nommer, nomment Perigny, Perrin; cependant Perinius ne peut se traduire par Perrin ou Perin.

des réunions littéraires. Huet se vit désigner pour en faire partie. Perigny jeta les hauts cris; en vain Montausier lui vanta le commerce facile de Huet; Perigny n'entendit rien. Ce nouveau venu lui semblait un rival jaloux, mis en avant par Colbert et par la duchesse de Rohan pour le supplanter dans sa charge. La mort de Perigny coupa court à ces difficultés. Près de cent candidats briguaient la place vacante (1); Montausier les comprit tous sur une même liste; mais il en présenta une autre à Louis XIV, où étaient inscrits ceux-là seulement qui lui semblaient à la hauteur d'un poste aussi important. Les seuls hommes dont il fût sérieusement question étaient Bossuet et Ménage. Le roi ne connaissait point Ménage; Bossuet passait pour s'occuper plus de théologie que de belles lettres. Huet espérait donc avoir le pas sur eux; tel était aussi, d'après Huet, le désir secret de Montausier. Mais Louis XIV était encore sous le charme de cette voix puissante (2) qui avait béni

(1) On a dit que Montausier sollicitait pour Chapelain la place de précepteur du Dauphin; Chapelain, assure-t-on, l'aurait refusée, se regardant comme trop vieux et trop infirme, et craignant d'attrister le jeune prince par ses rides; mais quelqu'estime qu'eût Montausier pour Chapelain, eût-il voulu placer auprès du fils de Louis XIV l'homme que son avarice rendit la risée de son siècle; le ladre fieffé qui mourut, dit-on, d'un rhume qu'il gagna pour avoir mieux aimé marcher dans le ruisseau débordé de je ne sais quelle rue de Paris, que payer sur un pont de planches improvisé le péage d'un sou.

(2) L'on comprend que Bossuet se soit surpassé dans l'oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre: il assistait à sa mort; mourante, elle chargeait l'une de ses femmes de remettre à M. de Condom une émeraude comme témoignage de son affection.

« M. de Condom, dit Mme de La Fayette, arriva comme *Madame Henriette* recevait l'extrême onction; il lui parla de Dieu... avec cette éloquence et cet esprit de religion qui paraissent dans tous ses discours... Comme il parlait, sa première femme de chambre s'approcha d'elle... elle lui dit en anglais, afin que M. de Condom ne l'entendît pas.... — « Donnez à M. de Condom, quand je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui. »

Ce fut Bossuet qui lui donna le crucifix. Elle le tint toujours attaché

madame Henriette mourante, et avait, par l'éloquence, consacré à jamais sa mémoire. Bossuet fut nommé précepteur; Huet, sous-précepteur (1).

Ce dernier était à Caen, assez mal rétabli d'une fièvre maligne. Appelé en toute hâte par Montausier, il se rendit encore convalescent à St-Germain; il y fut présenté au roi, au duc d'Orléans et au Grand-Condé, qui n'avait pas encore quitté le commandement des armées.

Vers ce même temps, Huet entra en relation avec le cardinal Léopold de Médicis, qui lui envoya en cadeau deux livres de science ou de littérature; avec Perefixe (2), archevêque de

sur sa bouche; les forces lui manquant, elle le laissa tomber, et perdit presqu'en même temps la parole et la vie.

Madame Henriette d'Angleterre mourut dans le mois de juin 1670. L'on a accusé de sa mort le chevalier de Lorraine. Madame Henriette, toutefois, éprouvait souvent un mal de côté et une douleur dans l'estomac. Quelques jours avant sa mort, elle avait voulu se baigner, sans tenir compte des observations de Gueslin, son médecin.

(1) Santeuil avait prédit que le choix de Louis XIV tomberait sur Bossuet. Sa prédiction une fois accomplie, il écrivit en beaux vers latins à l'évêque de Condom : « Tu riais naguère quand, aux applaudissements de nos amis, ma muse prophétique montrait Louis XIV te donnant pour maître au Dauphin... Prélat modeste, tu souriais des vains augures et des mensonges du poëte, et voici cependant que cette charge t'est confiée et tu la remplis de ton génie. *Meritis ingentibus imples.* »

Il semblerait qu'ici Huet ne rend pas une entière justice à Bossuet; il appréciait cependant ses admirables ouvrages; parlant à Grævius (lettre du 8 octobre 1680, *Manusc. de la Bibl. royale*) de l'*Exposition de la foi catholique* de Bossuet : « Il ne voit pas, dit-il, ce que les ministres pourront répondre à un livre qui s'appuie sur le concile de Trente, sur l'approbation d'une foule d'évêques, et sur celle du pape lui-même. *Quæ cavillationis causa, etc...* »

(2) Vers la fin de l'été 1662, Louis XIV était à son armée de Lorraine; un soir de quatre-temps, Perefixe, alors évêque de Rhodez, entra chez le roi; le roi l'invita à dîner. Perefixe refusa; il avait déjà dîné; il ne pouvait plus faire qu'une collation. Perefixe se retira; mais Louis XIV avait vu

Paris, siége où bientôt il eut pour successeur Harlay, archevêque de Rouen (1); et enfin avec Lantin, un savant conseiller au parlement de Dijon, qui demeurait alors à Paris.

Las de pâlir sur les manuscrits et de poursuivre un labeur méticuleux de leçons et de variantes, Huet, son *Origène* mis au jour, avait cessé bientôt de s'en occuper; sans doute il estimait ces hommes laborieux qui, au moment de la découverte de l'imprimerie, avaient forcé en quelque sorte le sphinx antique de parler; mais, au 17e siècle, il ne s'agissait plus de remettre sur ses pieds une période boiteuse, de suppléer un accent, de rétablir une virgule; les belles-lettres étaient venues au monde avec l'aide de la critique; maintenant elles pouvaient marcher seules et cueillir le rameau d'or.

Huet avait fait quelques recherches sur l'Egypte, sur ce peuple

Dont l'histoire
N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire.

Mais un accident vint, anéantit ses premiers travaux; il renonça alors à cette étude qui l'avait captivé quelque temps. Quand, de nos jours, Champollion a ressuscité pour ainsi dire l'Egypte primitive, Huet a dû tressaillir de bonheur, comme Fernand Gonzalès frémit dans son tombeau, nous dit l'histoire, quand le roi Ferdinand III s'empara de Séville.

un sourire sur les lèvres d'un courtisan; il lui en demanda la cause. Le rieur, pour réponse, donna le menu du dîner de l'évêque; Louis XIV, à chaque plat s'écriait : Le pauvre homme ! Molière, grand écouteur, mit le mot dans *Tartuffe*. Est-il bien sûr que Molière ou le courtisan se fussent interdits, un jour de quatre-temps, un bon dîner, voire même un bon souper ?

(1) Harlay, quatorze ans auparavant, c'est-à-dire en 1656, avait conféré la tonsure à Huet. Celui-ci ne reçut les ordres majeurs qu'en 1676, six ans après avoir été nommé sous-précepteur du Dauphin.

Montausier était grand amateur des Classiques et il joignait, comme on disait dans ce temps-là, les lauriers d'Apollon aux lauriers de Mars (1). Dans ses campagnes, il ne pouvait traîner après lui un lourd bagage de livres. Huet, nous l'avons vu, était son ami; Montausier l'engagea à annoter les Classiques latins. Huet prit feu à cette idée; il s'entoura d'un bataillon d'érudits et l'œuvre marcha : deux fois par mois les doctes collaborateurs se réunissaient sous la présidence de Huet, qui revoyait tout le travail (2). Un jour, du Fay, chargé de Manilius (3), vint le consulter sur un passage obscur. Il y avait dans la bibliothèque de Huet une édition du poëte astronome; c'était celle de Scaliger. Huet l'avait couverte de notes; du Fay le pria de joindre ces notes comme un corollaire précieux à son propre commentaire (4). Huet finit par y consentir.

Manilius, à en croire Huet, serait trop poëte, si on peut le dire. Comment, toutefois, lire sans émotion cet épisode

(1) Généreux Montausier.......
Qui des lauriers de Mars tant de fois couronné,
Des lauriers d'Apollon fais gloire d'être orné.
SÉGRAIS.

(2) L'on voit quelle haute idée Huet se faisait de l'édition des Classiques par ces lignes empruntées à une lettre qu'il écrivait à Oldembourg :
« *Intelliget itaque præsens ac posterior ætas et optimis studiis institutum fuisse Delphinum, datamque porro operam ut eo bonas artes capescente in commune reliquorum hominum bonum liberales disciplinæ promoverentur.* »
L'édition des Classiques fut utile au public, mais ne servit guère au Dauphin.

(3) Huet dit de Manilius (lettre latine à Grævius, du 7 avril 1680; *Manusc. de la Bibl. royale*) : « Cet auteur peu connu et qui mériterait cependant d'être connu de tout le monde; *Et ab omnibus tamen nosci dignissimum.* »

(4) *Tanquam egregium quoddam corollarium.* (Voyez le *Manilius* de du Fay.) C'est par erreur que John Albin et M. Charles Nisard nomment du Fay *Le Foye.*

d'Andromède où Manilius, selon son commentateur, déploie toutes les voiles de sa loquacité (1) ?

L'innocente Andromède, à la mort condamnée,
Et sur un dur rocher durement enchaînée,
Conserve en son malheur l'honneur et la beauté,
Car ce double trésor à la vierge est resté;
Alors que tout la fuit, se gardant elle-même,
Nue, elle a la pudeur pour vêtement suprême.
Elle penche la tête et charme encor les yeux;
Les alcyons, jetant leur plainte jusqu'aux cieux,
Couvrent avec amour son beau front de leur aile;
L'Océan la contemple à sa rive infidèle
Qui lui demande en vain le tribut de ses eaux;
Quittant sa grotte d'algue et son lit de roseaux,
La Néréide donne une larme à sa peine,
Et, pour la réchauffer de leur plus douce haleine,
Les Zéphirs caressants glissent sur les rochers.

Mais arrêtons-nous dans cette pâle traduction; les poëtes sont de race divine, et, comme Senecé,

Pour traduire les dieux, nous n'avons point de style (2).

Le *Manilius* de Huet parut à peu près dans le même temps que la *Démonstration évangélique* qui fut, ce semble, son travail de prédilection, comme s'il eût voulu, ainsi qu'on le dit du *Don Juan* de Mozart, la faire pour lui-même plus que pour le public; du moins y consacra-t-il tous les instants qu'il pouvait dérober à l'éducation du Dauphin. Comme il suivait la cour dans toutes ses résidences, souvent il était logé

(1) *Effusis loquacitatis suæ velis.* (Voyez les notes de Huet sur Manilius.)

(2) Les éditions *Ad usum Delphini* sont une des grandes entreprises littéraires du 17e siècle. Les vocabulaires particuliers de ces éditions coûtèrent à Louis XIV plus de deux cent mille francs, qui en représentent quatre cent mille aujourd'hui. L'on recula devant les frais qu'eût entraîné une concordance générale, et l'on n'en soumit même pas la pensée à Louis XIV. Dans ces éditions, comme dans toute œuvre collective, il se trouve des parties faibles. Remarquons que Lucain n'en fait point partie.

à l'étroit et les livres dont il avait le plus besoin lui manquaient. Le soir venu, ses devoirs de précepteur accomplis, il courait à Paris; là il compulsait, il annotait, et quelquefois le jour le surprenait dans ce travail ingrat; il savait d'ailleurs s'isoler de cette tempête de plaisirs et d'affaires qui bruissait autour de lui.

Pline l'ancien avait toujours à ses côtés son livre, ses tablettes et son copiste, auquel, en hiver, il faisait prendre des gants pour que la rigueur de la saison ne dérobât pas une seule minute à l'étude. Comme Pline travaillait dans le tumulte de Rome, Huet travaillait dans le tumulte de la cour, et pour l'un et l'autre, vous eussiez dit qu'une loi les forçait à étudier (1). Le secrétaire de Huet ne le quittait jamais; ses domestiques même avaient quelque teinture des lettres. Il dictait en voyageant, il dictait en s'habillant, il dictait en s'endormant, il dictait encore en s'éveillant. Le livre de Duplessis-Mornay, sur lequel il tomba tandis qu'il lisait les Controversistes, lui prouva, par les citations fausses et les raisonnements hasardés dont il fourmille, que Mornay n'avait travaillé que sur les recherches d'autrui: la joûte théologique de Fontainebleau, dont Mornay fut le risible héros, montre combien est juste ce jugement de Huet. Mornay avait dit: « Que je perde la vie et l'honneur, si un seul passage de mon livre se trouve faux! » Du Perron rabattit cette jactance. La lutte devait recommencer; mais Mornay, par une fugue prudente, se déroba à son adversaire (2). Du Perron pourtant,

(1) *Tanquam aliqua lege cogente.*

(2) Henri IV écrivait à ce propos : « Le diocèse d'Evreux a vaincu celui de Saumur. » (Voyez *Jugement du succès de la conférence*, écrit de la main du roi.) — Que vous semble de votre pape? dit Henri IV à Sully. — Plus pape que vous ne pensez, reprit Sully, M. de Mornay donne le chapeau à monseigneur d'Evreux.

si nous en croyons Huet, n'était pas un prodige de science : peu de latin, peu de grec, de l'hébreu moins encore ; mais de l'éloquence, de l'art, de la représentation et une physionomie solaire (1).

Retournons à la *Démonstration évangélique*. Perrault disait en parlant de nos vieux livres français :

« On a de la peine à juger si le livre est latin, grec ou français, et laquelle de ces trois langues est le fond de l'ouvrage que l'on a brodé des deux autres. Les anciens auteurs étaient si aises d'insérer du latin dans leur français, que lorsqu'ils n'avaient pas aux mains de beaux passages, ils y mettaient au moins de petites particules latines ; ils les regardaient comme des perles et des diamans qui, semés çà et là dans le discours, lui donnaient, à leur gré, un éclat et un prix inestimables. Un avocat plaidait pour sa fille en ces termes : « Cette fille *mienne* est heureuse et malheureuse ; heureuse *quidem* d'avoir épousé un gentilhomme des plus qualifiés ; malheureuse *autem* d'avoir pour mari le plus grand chicaneur du royaume, qui s'est ruiné en procès et a réduit cette pauvre femme à demander son pain, que les Grecs appellent *ton arton* (2). »

(1) M. de Lamartine *(Foyers du peuple)* nous dit que sa nature est solaire. Le mot a pu paraître nouveau ; il ne l'est pas pourtant.

Les parents de du Perron appartenaient à deux maisons nobles et anciennes de la Basse-Normandie. Le portrait de du Perron, qui se trouve en tête de ses œuvres dans l'édition de 1622, dénote la réflexion et le génie. « Du Perron, nous dit son vieil historien, fut éloquent jusqu'à ses derniers moments ; comme le cygne dont la voix est d'autant plus *sonoreuse* qu'il est plus proche de sa fin. »

(2) Voyez le *Parallèle des Anciens et des Modernes*, par Perrault.

L'un des hommes du 17e siècle chez qui cette manie d'intercaler du latin dans la conversation eut le plus de force, fut Chevreul. Montait-il à cheval, il disait à sa monture : *Non ibis ?* mauvaise bête. Il répondait à une

Dans les livres dont parle Perrault, le fond du moins est français; dans la *Démonstration évangélique* de Huet, c'est sur le latin que l'on a brodé le grec et l'hébreu : bien longue y est la liste des rabbins Saadias, Maimonide, Hadarson, Peritzole, etc., etc., dont Huet scrupuleusement nous donne les opinions; et enfin huit cents pages in-folio sont longues à lire en toute langue. Sur ces huit cents pages il y en a deux cents consacrées à mettre en regard l'ancien Testament et le nouveau; à montrer que les deux Testaments appartiennent à l'époque et aux écrivains auxquels nous autres chrétiens nous les attribuons; que le Christ a été prédit, qu'il a accompli ce qu'on a prédit de lui, que partant il est Dieu. Ce cadre était beau; malheureusement pour Huet, Bossuet l'a rempli en moins de pages et avec plus d'éloquence.

Huet est un peu sec et parfois il a des idées qui ne sont vraiment qu'à lui; que la langue hébraïque, ainsi qu'il le prétend, ne soit peut-être pas antérieure à la confusion des langnes, c'est-là une opinion à laquelle nous n'avons rien à redire (1); mais

dame qui lui offrait sa voiture pour le reconduire : *Non opus est*, madame, j'irai bien à pied. Ou bien, s'adressant à un chien qui tournait le tournebroche, voici comment il l'apostrophait : *Non studes*, gueule noire, *tota die otiosus es*.

(1) Le savant Postel, normand comme Huet, ne partageait pas cette opinion. Voici comment il s'exprime à cet égard dans son *Histoire originale des Turcs* : « Après avoir établi que les hommes, bien que nés pour parler ensemble, ne parlent que *par avoir oui parler autruy*, il fut de nécessité, ajoute-t-il, qu'au premier homme et auteur de l'humaine génération, parce qu'il n'avait nul duquel pust apprendre à parler, miraculeusement feust enseignée la langue par laquelle premièrement donna les noms propres, et en la plus parfaite langue qu'il est possible; c'est-à-dire en telle que la nature et vérité des choses, autant qu'il est possible, s'accorde avec l'étymologie et origine du nom; ce qui est cause qu'en toutes les langues naturellement on s'efforce de trouver quelqu'étymologie ou vraie raison de la signification des choses signifiées par les noms. Estant chose prouvée entre les chrestiens, ismaëlites et juifs... que Moyse receut le Decalogue

ce qui nous semble trop paradoxal, c'est de soutenir comme il le fait que Toth, Mercure, Osiris, Liber, Bacchus, Serapis, Orus, Anubis, Vulcain, Typhon, Zoroastre, Wodan, Apollon, Pan, Priape, Adonis, Esculape, Promethée, Cécrops, Minos, Eaque, Rhadamante, Orphée, Persée, Aristée, Linus, Amphion, Eumolpus, Tiresias, Janus, Vertumne, Faune, Sylvain, les Pénates, Romulus même, ne sont rien que Moïse; comme Astarté, Cybèle, Vénus, Minerve, la Lune, Diane, Hécate, les Parques, les Muses, Junon, Isis, Thémis et Cérès ne seraient que Séphora, femme de Moïse.

Il faut l'avouer pourtant, Moïse nous offre plus d'un rapport avec Bacchus et Zoroastre. Bacchus naît en Egypte, est enfermé dans un coffre et livré au cours du fleuve; ses compagnons voient comme en plein jour, tandis qu'une nuit profonde environne les Indiens; grâce à son thyrse, il franchit et

escrit divinement, il faut que la langue là où il fut escrit fust celle de laquelle jadis les anges ou intelligences séparées avaient enseigné à Adam, premier parent; car Dieu, les anges et le ciel estant très-parfaicts, ne changent leur institution, mais la renouvellent seulement entre les hommes, pour la faire tenir, approuver et recevoir; et parce que Jésus-Christ, instaurateur de nature, parla hébrieu ancien ou grammatique miraculeusement sans l'avoir apprins, et ce en conversant et disputant avec les scribes et fariséens de vray sens des escritures et vieil Testament; puis avec le peuple usa de la surienne langue imparfaite et tirée de l'hébrieu comme l'italien du latin, ayant esté Adam prince de la loy de nature, Moyse de la loy escrite et Jésus-Christ de la loy de grâce; et voyant que Moyse et Jésus-Christ ont parlé et usé de la langue hébraïque, il faut qu'Adam eust receu des anges la même langue. Avant donc que la confusion des langues fust, il faut qu'en tout le monde fust commune la langue hébraïque et sa vulgaire dicte la chaldée, parce qu'entre tous humains les Chaldéens à la tour de Babylone ont premier commandé que les autres, et la langue à tous commune ont nommé sienne. Il ne faut douter que le déluge, mettant fin aux siecles passés, Noeh, père et prince du monde, lequel fut délivré du déluge avant la dite confusion, n'eust donné à tout le monde et principalement à ses aisnés enfans, fils de Jafet, les lettres et langue sainte, avec les très-parfaites disciplines de la théologie et astrologie, dans laquelle il estait plus que nul autre excellent.

l'Hydaspe et l'Oronte desséchés; il porte des cornes et a près de lui un chien (1); il promulgue des lois inscrites sur deux tables; il ne souffre dans le temple de Jupiter Ammon que le symbole d'un dieu unique; il couvre son visage d'un voile de pourpre et conduit son armée aux sources du mont Meri. Tacite remarque avec étonnement la couronne de lierre dont les prêtres hébreux ceignaient leur front et la vigne d'or qui décorait le temple de Jérusalem. Plutarque enfin, dans le sabbat et dans la fête des tabernacles, voit une fête de Bacchus.

Selon Zoroastre, Dieu est plus ancien que la lumière et les ténèbres. Persécuté par un roi des Perses, Zoroastre s'enfuit; un fleuve l'arrête; il en change l'eau en glace; l'eau pour lui jaillit d'une grotte; il se réfugie sur une montagne et il voit tomber du ciel un feu qui ne le blesse point; il enseigne aux siens les rites qu'il a reçus de Dieu même; pendant l'espace de vingt années, nourri miraculeusement, il vit dans le désert; il écrit dans cinq livres les origines du monde; il distingue les aliments purs des aliments impurs; il veut que dans les sacrifices on brûle la graisse des victimes; il donne la dîme au souverain pontife et lui impose des ablutions; il disparaît enfin du monde, emporté par les anges.

Si, dans ces deux cas, l'analogie avec Moïse frappe l'esprit tout-à-coup, combien en revanche n'y a-t-il pas de rapprochements superficiels et équivoques dans la *Démonstration évangélique?* Mercure, fils du Nil, nourri par les Heures et allaité par Junon, porte le caducée, fonde Hermopolis, a pour symbole un chien et sert de messager au puissant Jupiter.

(1) *Caleb*, en hébreu, signifie un chien.

Vulcain, fils du Nil et bienfaiteur de l'Egypte, forge les armes du roi des dieux, si funestes aux géants, et bâtit dans l'Olympe la demeure des immortels. Apollon, Pan, Adonis, Esculape, Priape et Mercure sont souvent confondus chez les anciens : Esculape est égyptien, a Toth pour frère et emprunte souvent la forme d'un serpent; Prométhée, contemporain de Moïse, converse avec Jupiter qui l'enchaîne dans une caverne; Cécrops a l'Egypte pour berceau, son corps, d'ailleurs, se termine en serpent; Minos reçoit de Jupiter les lois qu'il donne à la Crète; Rhadamante, sur son siége de juge, tient en main la baguette; nul des enfants d'Eaque ne lui succède sur le trône; Prométhée est fils de Neptune; Orphée part de la Thrace, région du Nord, comme Moïse retourne vers les Juifs du sein de la nuit prise souvent chez les anciens pour le septentrion; Orphée, en outre, est astronome, prêtre, mystagogue; il apaise les mers, il fixe le cours des fleuves, et est enlevé sur l'Olympe; Persée est enfermé dans un coffre; Aristée disparaît sur le mont Hémus; Musée visite l'Egypte, enseigne la théogonie et passe pour le fils de la lune; analogie qui, à dire vrai, y semble prise; Linus est poëte et prophète; Amphyon porte la mître, est exposé dans un berceau et reçoit la science des lèvres de Jupiter; Eumolpus est le fils ou le père de Musée; Tiresias, contemporain de Bacchus, rapporte une couronne d'or de je ne sais quelle guerre; Janus est le contemporain de Persée et d'Amphyon; il n'est pas impossible que Vertumne ne soit Janus qui, à son tour, pourrait bien être Moïse; Faune et Sylvain sont Pan et Apollon, ils sont donc aussi Moïse; Evandre vivait en même temps que Faune; les Pénates peut-être sont Neptune et Apollon; Romulus enfin est élevé contre le gré d'Amulius, comme Moïse contre le gré de Pharaon.

Quand on voit baser sur des données si hasardeuses l'iden-

tification de Moïse et de tous les personnages que nous venons d'énumérer, l'on se rappelle involontairement la fameuse comparaison du poëte entre les dieux et les procès :

Les dieux et les procès sont voilés d'une nue.
. . . .
On reconnaît les dieux, ainsi que dit Homère,
Au mouvement des pieds qu'ils tournent en arrière;
Mon procès prend plaisir à toujours reculer.
. . . .
Ambroisie et nectar font des dieux les délices,
Et le procès friand aime fort les épices;
Le procès ne doit rien aux changes de Protée,
D'un corps il en fait sept qu'il allonge en dépens,
Ainsi qu'Hercule vit sept têtes de serpens
Renaître d'un seul coup. . . . . . .

Monté sur ce ton, Passerat ne s'arrête point. Huet, nous lui en demandons pardon, fait un peu comme Passerat; seulement, et voilà ce qui est fâcheux, il nous présente très-sérieusement ces analogies peu sérieuses : c'est sérieusement que dans le crime de Pasiphaé il aperçoit une image des idolâtries juives; c'est sérieusement qu'il cherche des rapports entre le serpent Python et Pharaon, nom du crocodile chez les Arabes; entre la statue d'Apollon, à laquelle Delphes donnait la forme d'une colonne, et la fameuse colonne qui guidait les Hébreux.

Sans doute les dieux payens furent souvent confondus les uns avec les autres; toutes les divinités, chez les Eléens, n'avaient qu'un seul autel; dans le Panthéon, la statue de Mars renfermait les effigies d'un grand nombre de dieux; à Rome, il y avait un dieu qui était coiffé du boisseau de Sérapis, qui d'une main tenait la lyre et d'une autre main la foudre; l'on cite enfin une médaille d'Antonin où la foudre, la lyre, le boisseau, les cornes d'Ammon et le trident de

Neptune se trouvent réunis. Ouvrez Senèque, Macrobe, Marcien Capella, vous ne douterez pas que les divinités payennes ne soient assez souvent prises l'une pour l'autre. En conclure qu'elles représentent Moïse, voilà le tort, à notre avis.

Comme si ce n'était pas assez d'avoir fait engendrer au législateur des Hébreux cette lignée interminable de dieux et de héros, Huet essaie de nous démontrer que Josué n'est autre chose qu'Hercule; Hercule, en effet, vient au secours des dieux contre les Géants, comme Josué attaque les Chananéens, fameux par leur grande taille. Vossius avait déjà trouvé ces belles choses; Huet renchérit sur Vossius par d'autres analogies tout aussi concluantes.

En somme, toute cette partie de *la Démonstration* paraît peu admissible : le bœuf Apis était adoré en Egypte avant que les Israélites y eussent pénétré (1). Cette seule remarque détruit le système de Huet. Que Virgile donne pour amant à Didon Enée mort trois siècles avant qu'elle ne vînt au monde, l'Enéïde n'y perd rien; les deux amants, comme on l'a dit, paraissaient extrêmement être le fait l'un de l'autre; trois cents ans les séparaient, il est vrai, mais il y avait tant de raisons pour les assortir ensemble, que ces trois cents ans-là ne durent point sembler une affaire.

(1) Dans le troisième volume des mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, nous trouvons une dissertation de l'abbé Banier sur Typhon :

« L'opinion de M. Huet qui confond Typhon avec Moïse, — dit l'abbé Banier,— a pour principe le penchant de cet illustre prélat à croire que le législateur des Hébreux avait été le seul objet de toutes les fables des poëtes et surtout des Egyptiens chez qui il était devenu si odieux par la perte de leurs premiers-nés. » L'abbé Banier, signalant ensuite l'anachronisme dont nous parlions, s'étonne que Huet n'ait point fait attention à une chose si visible. (Voyez *Mém. de l'Académie des inscrip.*, tome 3, page 120.)

L'excuse est bonne pour un poëte; elle ne vaut rien pour un savant. Et sans parler de ces anachronismes, si Priape n'est que Moïse, ne semble-t-il pas étrange que les Juifs aient fait une idole du grand législateur qui leur avait défendu l'idolâtrie (1) ?

Ce qu'on peut dire pour Huet, c'est qu'il ne s'égare dans ce système qu'à la suite d'Artapanus, d'Eusèbe, de Lactance, de Vossius et de Bochart.

Nous pourrions encore chicaner Huet sur quelques petits détails de la *Démonstration* : Phtha y est confondu avec Vulcain; leur légende toutefois diffère essentiellement : Phtha, renfermé dans le sein du chaos, fait tourner la matière sur elle-même; elle lui donne la forme d'un œuf, sort de cet œuf, le couve et en fait sortir le soleil, la lune, les étoiles et la terre; Phtha ressemble donc peu au dieu boiteux précipité du ciel. Du reste, l'erreur où Huet est tombé dans ce cas fut celle d'Hérodote, de Cicéron et de Diodore de Sicile. Les Grecs avaient abaissé Phtha à un rang secondaire et ils avaient fait d'Ammon, qui était pourtant le plus jeune des dieux, le dieu suprême de l'Egypte (2).

Là où la *Démonstration* est pleine d'intérêt, c'est quand elle nous montre chez presque tous les peuples les vestiges épars de la tradition antique (3). Hésiode, Ovide, lorsqu'ils

(1) Il (Asa) ôta aussi l'autorité souveraine à Maacha, sa mère, parce qu'elle avait élevé dans un bois une idole à Priape. (*Paralipomènes*, livre 2, chap. 15, verset 16.)

(2) Emeric David.

(3) Lactance avait dit, quatorze cents ans avant Huet : *Nihil igitur totum fictum est; aliquid fortasse traductum et obliqua figuratione obscuratum quo veritas involuta tegeretur.* (De falsa religione.)

racontent l'origine des choses, semblent copier Moïse; les Géants, le déluge, l'âge-d'or ne sont que des ressouvenirs des premiers temps du monde : que de rites et de lois l'Inde, l'Egypte, la Grèce, les divers peuples du Nord, Germains, Gaulois, Bretons, empruntèrent à Moïse ! Les prêtres d'Isis offraient des pains à Sérapis, versaient l'huile et le vin sur la victime, avaient leurs animaux purs et leurs animaux impurs, pratiquaient la circoncision et se servaient de la semaine pour mesurer le temps. Toute l'antiquité célébra le septième jour; de même que la Judée, l'Egypte et la Grèce connaissaient les asiles; la dîme fut en usage chez les Grecs et les Romains; l'Ionie se partageait en douze tribus; la Grèce n'offrait à ses dieux que des victimes intactes; la loi des Locriens qui défend d'aliéner l'héritage paternel; la loi du talion promulguée par Rhadamante et Charondas; cette loi d'Athènes qui obligeait la femme héritière à épouser son plus proche parent; la loi qui forçait le prêtre à ne se marier qu'avec une vierge; cette autre loi qui imposait des expiations à la ville la plus voisine du lieu où un meurtre, dont on ignorait l'auteur, avait été commis; toutes ces lois, disons-nous, et plusieurs autres encore ont leur racine en Judée; le taurobole et le criobole, le voile des Augures, le bâton des prêtres, les calendes, les saturnales rappellent la consécration des prêtres juifs, le voile et la baguette de Moïse, les néoménies et le jubilé; c'est la thèse de Josèphe contre Appion, et elle semble inattaquable.

Solon semble quelquefois copier le Décalogue; Pythagore voit dans le monde l'œuvre de Dieu et dans ce Dieu une pure intelligence; quand Timée de Locres raconte la création, vous croiriez presque entendre Moïse; le début d'Anaxagore semble celui de la Genèse; Platon, ce Moïse parlant grec, Platon, qui peut-être emprunta aux prêtres d'Héliopolis la doctrine mosaïque, nous montre Dieu contemplant son œuvre

et s'en réjouissant merveilleusement; Aristote n'ignorait ni un Dieu créateur ni un Dieu sauveur; Berose nous raconte le déluge, l'arche qui s'abaisse sur les montagnes d'Arménie, et le grand patriarche qui faisait revivre le genre humain; ouvrez enfin Mannethon, et vous lirez sous le tissu transparent des fables toute l'histoire des Hébreux.

Comme la lumière, la vérité nous vient de l'Orient, et pourtant, de même que cet esclave de Straton qui, regardant du côté de l'Occident, vit le premier le soleil dont une tour élevée renvoyait les rayons, si nous regardons, nous aussi, vers les régions du couchant, nous y verrons le reflet des traditions primitives briller du même éclat que ces traditions elles-mêmes. L'Amérique se rappelle le déluge, une famille sauvée des eaux et la division des langues; elle n'ignore ni la circoncision, ni le jubilé, ni les néoménies, ni la prohibition légale de certains animaux. Ces rapprochements et mille autres que nous trouvons dans Huet ont été confirmés par la science moderne. M. de Humbold (1) a reconnu entre l'Asie et l'Amérique des analogies nombreuses : les peintures symboliques du nouveau monde montrent la femme, le serpent, le déluge (2) et les premières migrations des hommes; les noms de la terre, du soleil, de la lune, des étoiles, des vents, des fleurs et des montagnes; les noms de père, de mère, de fils et de frère sont pour ainsi dire les mêmes en Asie et en Amérique. Les grands du Mexique prenaient le titre de tazim, et le nom de

(1) Vue des Cordillières.

(2) M. Roselly de Lorgues, dans son beau livre de *la Mort avant l'homme*, a remarqué que deux évènements sont seulement, il aurait dû dire peut-être sont surtout présents au souvenir des nations : la punition de l'homme par la déchéance, et celle de l'humanité par le déluge. Au Mexique, la peinture nous montre la mère du genre humain près du serpent qui lui parle. (Voyez Lafitau, *Mœurs des Sauvages.*)

tazim désigne à Pékin les personnages éminents (1). Tout récemment, Uhede, après vingt-trois ans de séjour au Mexique, en a rapporté des vases en terre cuite semblables aux vases étrusques et tout couverts des images des divinités romaines, grecques, indiennes et égyptiennes.

La *Démonstration évangélique* fut louée et critiquée. Le savant Richard Simon songea à l'abréger ; Huet en eut aussi la pensée, mais le courage lui manqua pour enfanter en quelque sorte deux fois cette fille de son âge mûr (2). L'ouvrage y eût gagné ; aujourd'hui bien plus encore qu'au temps de Pline-le-Jeune, il est prudent de donner à un livre le mérite du petit volume (3).

Samuël Puffendorf eût voulu que l'on traitât les controverses entre protestants et catholiques suivant la méthode employée dans la *Démonstration*, livre qui égalait, selon lui, les ouvrages des saints Pères (4). Il manifesta ce désir à son frère, puis au marquis de Feuquières, ambassadeur de France en Suède, qui pressa Huet de se mettre à l'œuvre (5). Huet cédait à ses instances, quand la révocation de l'édit de Nantes aigrit tous les esprits et coupa court à ses négociations.

(1) De Maistre remarquait avec raison que les noms sont des mines intactes, dont on peut tirer des richesses immenses, tant en histoire qu'en philosophie. (Voyez *Soirées de St-Pétersbourg*, tome 1er.)

(2) *Ut eumdem fœtum bis parturirem.*

(3) *Quoties enim ad fastidium legentium deliciasque respicio, intelligo nobis commendationem ex ipsa mediocritate libri petendam.* (Lettres de Pline-le-Jeune, livre 2, lettre 5e à Lupercus.)

(4) Lettre latine de Puffendorf, du 17 février 1681.

(5) Feuquières remarque que les protestants auxquels il fait allusion parlent sans aucune vue d'intérêt, et même seraient perdus si on les nommait en toute cette affaire. M. de Beausset nous dit (*Vie de Bossuet*) que Feuquières pressa Bossuet de faire entrer Huet dans ce plan. M. de Beausset ignorait-il la lettre de Feuquières à Huet ?

Mabillon, dans sa correspondance, parle quelque part de la *Démonstration évangélique* et, sans apprécier autrement l'ouvrage, vante la science de l'auteur (1).

A côté des éloges se placèrent les critiques. Vingt-huit ans après la publication de la *Démonstration évangélique*, Dupin (2), parlant des rapprochements entre Moïse et les dieux payens, convenait que là dessus Huet avait dit bien des choses curieuses et savantes, mais refusait d'admettre pour des démonstrations de simples conjectures. Jurieu appelait la *Démonstration* une rapsodie de rabbinage (3). Suivant l'abbé de Longuerue, il fallait être fou pour vouloir que Belphegor fût Moïse (4);

(1) *Viro quàm primis erudito.* (Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon.)

(2) Dupin consacre à Huet vingt-quatre pages de sa *Bibliothèque ecclésiastique;* elles n'offrent qu'un très-médiocre intérêt. Dupin, du reste, trouvait de la ressemblance dans l'exemple de Zoroastre.

(3) C'est dans la *Politique du Clergé de France* (pages 73, 74 et 75) que Jurieu a placé cette attaque contre Huet. « Le monde, la cour et les armées — dit Jurieu, — sont pleins de déistes, de gens qui croyent que toutes les religions sont des inventions de l'esprit humain.... De là vient qu'aujourd'huy ceux qui se piquent de quelque capacité pour écrire se sont mis en tête de défendre la religion chrétienne contre les incrédules; tous les travaux tournent de ce côté là, et même si quelque pédant fait une rapsodie de rabbinage et de critique sur les livres du vieux et du nouveau Testament, ou sur quelques textes particuliers, il appelle cela *démonstration évangélique, réflexions sur la vérité de la religion chrétienne,* et la plupart de ces recueils sont plus propres à confirmer les déistes dans leur incrédulité qu'à les en faire revenir; parce que ce sont des compilations où le jugement ne règne pas : le bon y est mêlé avec le mauvais, le fort avec le faible, et les esprits incrédules sont plus confirmés dans leur incrédulité par les méchantes raisons et les faibles conjectures qu'on leur donne pour des remarques solides, qu'ils ne sont touchés par les bonnes raisons qu'on mêle avec les mauvaises.»

(4) Le culte de Belphegor, en effet, semble antérieur au temps où vécut Moïse. L'abbé de Longuerue n'estimait des œuvres de Huet que le *Traité sur l'origine des romans;* il le nommait un joli ouvrage plein de recherches très-curieuses. Il convenait que Huet savait écrire en latin et faire des vers, mais il méprisait sa *Démonstratian* et ses *Entretiens d'Aunay*. (Voyez *Longueruana.*)

Basnage blâma Huet d'avoir poussé trop loin les conjectures sur l'auteur du Pentatheuque ; Toland le critiqua pour avoir fait dire à Strabon que Moïse avait institué des rites saints en l'honneur de l'Eternel, tandis que Strabon ne voit que superstition dans la circoncision et la distinction des aliments ; il lui reprocha aussi d'avoir compté Diodore entre les écrivains qui parlent de Moïse, tandis que Diodore se borne à faire mention de Mnévès et se tait absolument sur Moïse, à moins toutefois qu'on ne veuille accepter comme étant réellement de Diodore un passage que cite de lui St Clément d'Alexandrie.

Huet repoussa vivement le reproche de Toland ; St Clément d'Alexandrie lui semblait une autorité assez grande pour qu'il pût s'en contenter. Mnévès, d'ailleurs, n'était pour lui qu'Osiris, et nous avons vu qu'il identifiait Osiris avec Moïse (1).

Huet ne pardonna jamais à Toland cette critique de la *Démonstration*.

« Avez-vous vu,—écrivait-il à Cuper (2),—l'exécrable libelle que l'enfer vient de vomir ? Toland, ce misérable denué de tout vrai savoir (3), y déclare nettement la guerre à Dieu, et cela, où ? à la Haye, sous les yeux des états qui sanctionnent de leur silence cette impiété sans frein. Je vous recommande le journal de Trévoux, où vous pourrez le voir étrillé comme il faut (4). »

(1) La critique de Toland se trouve dans ses *Origines judaicæ*.

(2) Lettre latine datée de Paris, le 14 novembre 1709. Huet eut des relations avec Cuper depuis 1684 jusqu'à 1714.

(3) *Vir nequissimus bonæ eruditionis expers.*

(4) *Non perfunctorie depexum reperies.*

L'article des mémoires de Trévoux, auquel Huet renvoie Cuper, sortait de la plume de Morin. Morin, membre de l'académie des inscriptions, y imputait la calomnie de Toland moins à la malignité qu'à l'inadvertance et à la présomption. Si Moïse, d'après Strabon, ne donna pas aux Juifs des rites sacrés, une religion sainte, nous le voyons du moins dans cet écrivain promettre aux Juifs qui quittaient l'Egypte en haine du polythéisme, de les initier à un culte qui ne leur serait point odieux (1).

Toland demande où Diodore de Sicile a dit que Moïse donna le premier des lois aux Egyptiens; Morin répond que Diodore l'a dit dans le passage que citent de lui saint Justin et saint Cyrille. Lût-on Mnévès comme dans les éditions vulgaires, Huet n'a-t-il pas prouvé l'identité de Mnévès et de Moïse !

Boileau et Racine ne faisaient qu'un cas très-médiocre de la *Démonstration évangélique*. Selon Boileau, elle prouvait seulement la grande érudition de son auteur; quant à Racine, il appliquait à ce livre les vers de Térence :

Te cum tuâ
Monstratione magnus perdat Jupiter (2) !

Que le grand Jupiter t'écrase, toi et ta *Démonstration !*

(1) Voyez cet article dans les *Mémoires de Trévoux;* il est en forme de lettres et est adressé à l'auteur de la *Démonstration*. Morin ne cite point le texte de Toland. Le voici :
« *Huetius scribit... quod Strabo noster narrat Mosem sanctos dei colendi ritus instituisse, cùm nihil simile apud Strabonem reperias, qui tantum memorat Mosem esse pollicitum se talem cultum... traditurum qui... neque inspirationibus, neque ullis absurdis actionibus cultores perturbaret. At Strabonem ritus in Pentateucho præscriptos in animo tunc habuisse quis dicere sustineat, quando ciborum discrimen, circumcisionem et id genus alios multo post tempore superstitiose invectos asserit ?* » (Toland, *Origines judaicæ.)*

(2) Voyez *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, par Louis Racine.

Voltaire traite d'absurde le système de Huet sur Moïse (1); John Aïkin ne lui est pas beaucoup plus favorable (2); Feller le loue presque sans restriction : elle suffirait, à l'en croire, pour donner l'immortalité à son auteur; ceux qui l'ont jugée faible en raisonnement avaient peut-être, dit Feller, quelqu'intérêt à la trouver telle; ils n'ont pas considéré que c'était une démonstration historique, un groupe d'évènements, de prophéties, de figures; un tableau de rapports si multipliés, si visibles; un ensemble si bien lié, que la *Démonstration* se forme d'elle-même, sans qu'il soit besoin de la réduire aux formes didactiques (3).

Entre ces censures et ces éloges, il y a, nous le pensons, un milieu à garder. Il nous semble incontestable que les armes dont se sert Huet dans sa *Démonstration* pour défendre le christianisme ne sont pas toutes d'une trempe également bonne; quant à lui, il ne vit jamais les défauts que la critique lui signalait dans son livre :

« Relisez, écrivait-il à Edouard Bernard, le 5 février 1680 (4), relisez ce que j'ai dit de Moïse; presque toutes mes analogies

(1) *Essai sur les mœurs.*

(2) « Tel est, dit John Aïkin, le plan de la célèbre *Démonstration évangélique* de Huet, dans laquelle il a démontré abondamment son érudition étendue; mais probablement peu de personnes admettront qu'il ait atteint son but, lequel était de donner une chaîne d'arguments aussi concluants que les théorêmes mathématiques, *equally conclusive with a mathematical Démonstration.* » John Aïkin ajoute que Huet a fait tort, si non à sa cause, au moins à sa réputation par le grand nombre d'arguments puérils au moyen desquels il s'est efforcé d'établir l'identité de Moïse et des dieux ou des législateurs du paganisme, *the identilly of Moses and the heathen deities and lawgivers.*

(3) Feller, *Dictionnaire historique*, article Huet.

(4) Manusc. de la Bibl. royale.

s'appuient sur des preuves si fortes, si palpables, qu'elles vous contraignent malgré vous à confesser la vérité. »

Dans une autre lettre datée d'Aunay (1), il se console de l'acharnement déployé contre son livre de la *Démonstration évangélique*, en songeant que tel a été le sort de tous les beaux et bons livres; l'envie s'est toujours plue à abaisser ce qu'elle ne pouvait atteindre; l'on aime mieux faire tomber un livre entrepris non dans le but de faire étalage d'une vaine science, mais avec la pensée de servir la foi, l'on aime mieux le faire tomber que de voir la plus petite gloire rejaillir de ce travail sur l'auteur. Déplorable barbarie ! Tel est pourtant ce siècle qui, tout engoué d'ouvrages impies, aussi dépourvus de science que d'esprit, les élève jusqu'au ciel (2).

Il faut l'avouer, parmi les critiques dirigées contre la *Démonstration* il y en avait d'absurdes. L'auteur, disait-on, comparait Moïse à Cadmus. L'allégation était matériellement fausse. Huet avait donc bien quelque droit de se récrier contre l'étourderie d'un écrivain sans nom qui lui prêtait si légèrement des torts imaginaires.

Scaliger avait mis en tête de l'un de ses livres : « Que nul n'entre ici, s'il ignore une seule science ! » Huet ne va pas tout-à-fait jusque-là, mais il pose en principe que, pour apprécier son livre, il faut être érudit.

S'il était nécessaire de l'être au même degré que lui pour louer ou critiquer ses ouvrages, qui, dans cette tâche difficile, ne déclinerait sa compétence ?

(1) Cette lettre est du 8 septembre 1681. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*
(2) *Magnis laudibus extollat.*

Leïbnitz adressa une lettre à Huet au sujet de la *Démonstration évangélique.* Huet lui répondit de St-Germain, vers la fin de mai 1679. Cette lettre latine n'a jamais, que nous sachions, été traduite.

« J'aurais eu bien du plaisir *(gratissimum mihi fuisset)* à recevoir votre lettre par Hans *(Hansio),* elle me serait parvenue plus tôt et j'eusse pu m'entretenir de vous avec le savant qui est l'un de vos amis; mais je n'ai point vu Hans; une main inconnue m'a remis votre lettre; elle était déchirée, décachetée, couverte de boue et d'ordures; d'autres l'avaient lue avant moi; mais dans tout cela ce qui m'a le plus contrarié, c'est que la date en était déjà vieille. Votre lettre est du 18 octobre de l'an passé, et je ne l'ai reçue que ce mois-ci (1). Vous m'adressiez plusieurs questions touchant la *Démonstration évangélique.* Elle n'était pas encore imprimée alors, car pendant deux ans elle est restée sous presse et elle n'a vu le jour qu'à la fin de l'an dernier. Je n'eusse pas manqué de vous en envoyer immédiatement un exemplaire, tant à cause de mon attachement pour vous, que pour l'estime que je fais de votre érudition. Je ne sache point de meilleur juge que vous dans des ouvrages de cette nature; mais en quel coin de la terre pouvais-je vous prendre? c'est ce que j'ignorais. Vous m'aviez bien dit, à votre départ de Paris, que vous vous rendiez en Hanovre; mais vous y étiez-vous fixé ou étiez-vous du Hanovre retourné dans votre pays? Maintenant vous voici l'hôte, le favori d'un puissant prince, et, ce qui vaut mieux

(1) Cent vingt ans après, le comte de Maistre écrivait de St-Pétersbourg à Mme de St-Réal : « Ta lettre du 29 octobre 1806, ma très-chère petite sœur, m'est arrivée sans délai le 5 juillet 1807; après cela, j'espère que tu ne te fâcheras pas contre les courriers qui font leur devoir à merveille comme tu vois. » Ils le faisaient à peu près comme les commissionnaires un siècle et demi auparavant.

à mon sens, d'un grand homme et d'un homme vertueux. Je vous en félicite bien sincèrement et d'autant plus que, marchant dans le chemin qui l'a ramené des ténèbres à la lumière, fortifié par l'autorité d'un tel guide et d'un tel chef, vous aussi, je veux du moins l'espérer, vous vous arracherez enfin à cette hérésie qui vous retient dans ses chaînes. Je connais votre génie et toute sa sagacité; votre candeur déteste l'entêtement; vous apercevrez la vérité et, cette vérité aperçue, vous ne pourrez pas ne point l'embrasser. Mais laissons-là cette digression, s'il peut toutefois y avoir digression à parler de ce qui touche le salut, à donner des avis utiles et profitables.

» Si mon dernier livre n'est encore parvenu ni à vous ni au serénissime prince Jean-Frédéric, je vous l'enverrai; mais faites-moi savoir en quelles mains je puis le remettre hardiment; jusque-là, ayez la bonté de dire à ce grand prince que je ne le cède à personne dans mon respectueux dévouement pour lui, et dans mon admiration pour ses hautes qualités. Que faites-vous dans ce moment? Vous occupez-vous de philosophie ou de mathématiques? Vous illustrez-vous de plus en plus par d'admirables découvertes? Voilà ce j'ai hâte de savoir. Nous n'attendons rien que de grand de votre science et de votre génie supérieur. Cette supériorité, ce n'est point par des paroles, c'est par des faits que vous l'avez prouvée (1). »

Quand parut la *Démonstration*, il y avait quatre ans que Huet, pour employer une expression de son ami Ségrais, avait, en entrant à l'Académie française, obtenu le cordon bleu des beaux esprits (2). Il y remplaça Marin Le Roi de

(1) *Manusc. de la Bibl. royale.*

(2) Huet entra à l'académie le 13 août 1674, c'est-à-dire dix-neuf ans avant Fénélon.

Gomberville (1). Son discours de réception nous arrêtera peu :

« L'Académie, dit le récipiendaire, veut bien l'associer à sa gloire. Grâce aux lumières qu'il y puisera, il sera plus à même d'éclairer l'esprit du Dauphin, quoiqu'à vrai dire l'on voie sortir de ce jeune prince les rayons d'un naturel si heureux, qu'infailliblement lui-même éclairera les temps à venir.

» Quant à lui Huet, il a longtemps admiré l'antiquité; mais le 17e siècle ne rassemble-t-il pas en Louis XIV toutes les vertus antiques : la valeur du plus brave des Grecs, moins ses emportements; l'amour de la gloire qui distinguait le plus grand des Romains, avec des moyens plus équitables pour l'obtenir; la rapidité des conquêtes de l'un et de l'autre, mais plus de modération pour les borner par la justice. L'ordre règne mieux qu'au siècle d'Auguste; la licence est mieux réprimée, le mérite mieux reconnu, les frontières de la patrie plus glorieusement reculées, les ennemis plus vite domptés, l'abondance plus générale. Quoi que puisse faire l'Académie, elle ne pourra montrer à la postérité Louis XIV tout entier : toutes les voix de la renommée n'y suffiraient pas elles-mêmes. »

Ce fut Fléchier qui répondit au nouvel académicien :

« Huet montait comme d'un degré dans l'ordre des lettrés, — disait Fléchier. Les jeux de son enfance avaient été d'apprendre les langues et de fouiller l'antiquité; confondre au sein de

(1) Le fauteuil qu'occupa Huet porte le n° 36. Il fut rempli après lui successivement par Jean Boivin, St-Aignan, Collardeau, La Harpe, La Cretelle et Droz.

l'étude les jours avec les nuits, tels avaient été les emportements de sa jeunesse. En se rendant en Suède, que s'était-il proposé ? D'accroître sa fortune ? Non ; mais de visiter les savants et de connaître une reine qui préférait la science même au pouvoir.»

Fléchier termine en exhortant Huet à tracer dans l'esprit du jeune Dauphin le portrait vivant de Louis XIV.

Les harangues académiques de ce temps-là brillent rarement par le goût ; c'est peut-être la partie la plus faible de la littérature du grand siècle. La Fontaine y parlait de ses *Chansons grossières;* Corneille, de *la liquefaction qui relachait les puissances de son âme;* Patru, s'adressant à Christine au nom de l'Académie, lui disait que son image, donnée par elle à ce corps savant, recevrait les sacrifices des académiciens, et que *le fameux Palladium deviendrait jaloux de cette auguste peinture.*

Huet n'avait point voulu faire de démarches pour entrer à l'Académie; Dangeau, Pellisson, Fléchier en avaient fait en sa place et s'étaient portés garants de son acceptation. Une fois devenu académicien, il eût souhaité faire asseoir à ses côtés le duc de La Rochefoucault; mais il dut y renoncer : le moyen d'amener à prononcer un discours de réception, celui que la présence de cinq ou six auditeurs faisait presque évanouir !

Nous n'avons rien dit encore du royal élève de Huet.

Grand plutôt que petit, gros sans être entassé, blond, vermeil, ayant l'air noble et haut sans rien de rude, beau sans physionomie, tel était le Dauphin au physique; quant au caractère, il se montra plus tard très-jaloux des respects dûs

à son rang, glorieux à l'excès, fort aumônier et très-rangé dans ses affaires.

Il y a bien à souffrir avec un esprit si inappliqué, écrivait Bossuet au maréchal de Bellefonds (1). On marche, comme dit St Paul, en espérance contre l'espérance ; car, encore qu'il se commence d'assez bonnes choses, tout est encore si peu affermi que le moindre effort du monde peut tout renverser (2).

La princesse Palatine, qui vécut longtemps avec lui, ne croyait pas que jamais on pût voir son pareil : enfant, il ne manquait point d'intelligence pour la physique, la mécanique et les fortifications ; il jouait du violon ; il était assez fort en peinture pour offrir à Dangeau deux petits tableaux de sa façon ; sans paraître rien voir, il saisissait bien les ridicules ; devenu homme, il se montra brave non-seulement à la chasse, où il dut une fois la vie à son sang-froid, mais encore à la guerre : durant le siége de Philipsbourg, Vauban ne pouvait obtenir de lui qu'il s'arrachât à la tranchée (3) ; il se levait la nuit pour inspecter les travaux, et dans les dépêches où il

(1) Lettre du 6 juillet 1677.

(2) Dans une instruction adressée au Dauphin, instruction publiée en 1764 par l'abbé d'Olivet, Bossuet montre à son élève combien les princes doivent s'accoutumer de bonne heure à régler les mouvements vagues de leur esprit.

« Pensez-vous, — lui dit-il, — que tant de peuples, tant d'armées, une nation si nombreuse et si belliqueuse, dont les esprits sont si inquiets, si industrieux et si fiers, puisse être gouvernée par un seul homme, s'il ne s'applique de toutes ses forces à un si grand ouvrage... Ne commencez pas par l'inaction et la paresse une vie qui doit être si occupée et si agissante... Si vous n'exercez pas votre esprit, il tombera dans une espèce de léthargie, et quelques efforts que vous eussiez alors envie de faire pour l'en tirer, vous n'y serez plus à temps. »

(3) « Je n'ai osé vous mander, — disait Vauban à Louvois, — que la seconde fois qu'il (le Dauphin) a été aux grandes attaques, un coup de canon donna si près de lui que M. de Beauvilliers, le marquis d'Uxelles et moi, qui marchions devant lui, en eûmes le tintouin un quart-d'heure. »

rendait compte au roi des évènements, il pensait à tous et n'oubliait que lui. Depuis 1684 jusqu'à 1694, dans la Flandre et la Franche-Comté, dans le Palatinat et sur le Rhin, il paye intrépidement de sa personne; mais ce brave soldat n'est point un érudit : ni pendant ni après la guerre, il ne lit pas une ligne de ces Classiques que l'on a publiés pour son usage; ce qu'il lit, c'est *Renaud et Armide*, *Roland*, *Don Sanche d'Aragon*, ou bien encore la *Gazette de France*, où il cherche exclusivement les morts et les mariages. Il n'a point changé depuis son enfance, où il demandait à une dame si elle faisait des thêmes, et où il lui déclarait, sur sa réponse négative, qu'elle n'avait du malheur qu'une idée imparfaite.

Et pourtant, Louis XIV qui voulait de la gloire pour lui-même, en voulait aussi pour son fils (1); il le faisait entrer

Les soldats nommèrent le Dauphin le Hardi; La Fontaine disait à ce sujet :

« J'aime ces sobriquets qu'un corps de garde impose. »

Mme de Sévigné écrivait à sa fille : « Monseigneur est adoré. »

« Monseigneur, je ne vous fais pas de compliments sur la prise de Philipsbourg, — écrivit Montausier au Dauphin; — vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon et Vauban; je ne vous en fais pas aussi sur ce que vous avez été brave, c'est une vertu héréditaire dans votre maison; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes généreux, humain, faisant valoir les services de ceux qui font bien. »

(1) Louis XIV, dès sa première enfance, aima la gloire; suivant La Porte (voyez ses mémoires, page 412), il se mettait en colère lorsqu'on lui disait qu'il serait un second Louis-le-Fainéant.

En 1688, il tenait ce discours au Dauphin, qui partait pour l'armée : « Je vous envoie commander mes troupes, je vous donne des occasions de faire connaître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que, lorsque je viendrai à mourir, on ne s'aperçoive pas que le roi soit mort. » Le Dauphin, après la campagne, retourna à la cour; le roi alla au-devant de lui jusqu'au bois de Boulogne. Le jeune prince embrassa les genoux de son père : « Ce n'est pas ainsi que je veux vous embrasser, — dit le roi, — vous méritez que ce soit autrement. » (Voyez *Lettres de Mme de Sévigné*.) Mais ces scènes étaient trop rares, et le duc du Maine semblait confisquer au détriment du Dauphin l'affection de Louis XIV.

dès son adolescence dans les conseils de finances et de dépêches, et, à partir de 1691, dans tous les conseils sans exception; mais on eût dit au milieu de tout cela qu'il le craignait, comme on craint un successeur, et, si nous en croyons Saint-Simon, c'était en quelque sorte se perdre que de se mettre dans les bonnes grâces du Dauphin.

Chose déplorable ! le fils d'un roi de France, le père d'un roi d'Espagne semble, en prenant des années, s'annuler de plus en plus. Ouvrez Dangeau, vous verrez sa vie : Monseigneur court les têtes, promène les dames en traîneau et prépare des pipées; Monseigneur chasse le cerf ou le loup, et change avec le roi des faisandeaux ou des perdreaux, visite ses chenils ou ses écuries; Monseigneur tire des loteries, répète des Carrousels ou des entrées de Ballet et donne des uniformes à ceux qui suivent ses chasses; Monseigneur, enfin, joue à *Mon chien n'aime point les os*, au *Trou madame*, au *Trente et quarante*, à *Morniffle*, au *Reversis*, à *la Guerre*, à *l'Anneau tournant*, aux *Portiques*, au *Lansquenet*, au *Hère*, au *Roi qui parle* (1), au *Cubas*. Qu'avait-il besoin de Huet ou de Bossuet pour apprendre ces belles choses ?

Ce fut un triste spectacle de voir un jeune prince, qui avait eu pour maîtres des hommes de vertu, de science, de génie même, passer des jours entiers appuyé sur ses coudes, les yeux fixés sur une table, sifflotant dans le coin d'une des

(1) Le *Hère* et le *Roi qui parle* sont le même jeu. L'on donne une carte à chaque joueur qui peut la changer avec son voisin, pourvu qu'il n'ait pas un roi. Celui qui a la plus basse carte perd le coup. L'as est la moindre des cartes; on l'appelle *le Hère*, d'un mot celtique qui s'est conservé dans notre langue. (Voyez Bullet, *Recherches historiques sur les cartes à jouer;* Leber, *Dissertation*, tome 10.)

salles de Marly, denué de conversation, et en apparence de pensée (1).

Tel était le prince qui eut pour gouverneur Montausier (2), pour lequel Bossuet écrivit tant de chefs-d'œuvre (3) et dont chaque leçon commençait par l'étude des choses saintes. En vain lui avait-on montré dans Térence les amorces trompeuses de la volupté (4) ; le fils de Louis XIV se maria vierge (5)

(1) Nous avons une épître adressée au fils de Louis XIV par Voltaire, âgé de douze ans. Cette pièce fut présentée au prince par un soldat des Invalides; on y trouve plus de mythologie que de vérité, mais l'âge du poëte est son excuse.

Noble sang du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance;
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des Français;
Pourrez-vous souffrir que ma veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des Dieux !
La nature, en vous faisant naître,
Vous étrenna de ses plus doux attraits,
Et fit voir dans vos premiers traits
Que le fils de Louis était digne de l'être.
Tous les dieux, à l'envi, vous firent leurs présents :
Mars vous donna la force et le courage;
Minerve, dès vos jeunes ans,
Ajouta la sagesse au feu bouillant de l'âge;
L'immortel Apollon vous donna la beauté;
Mais un dieu plus puissant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes
En vous donnant la libéralité.

(2) Si le duc de Montausier obtint si peu de son élève, c'est peut-être qu'il voulut exiger trop de lui. Monseigneur, dit Ségrais, ne savait pas encore les principes de la langue latine, que Montausier était en colère de ce qu'il ne savait pas le grec. A en croire Ségrais, Montausier aurait causé la mort de M. de Perigny, qui mourut pour s'être trop appliqué à étudier le grec.

(3) Le *Discours sur l'histoire universelle*, le *Traité sur la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*.

(4) Lettre de Bossuet.

(5) Notes du journal de Dangeau.

et fut un époux adultère (1). Pour le tenir en garde contre les plaisirs, on lui avait cité l'exemple de ce fils de Dion que Denys-le-Tyran abandonna à ses caprices et abrutit par le vice. Ces graves leçons furent perdues près de celui dont un

(1) La Dauphine, il faut l'avouer, sembla tout faire pour détacher d'elle le fils de Louis XIV; elle l'aimait cependant beaucoup et composait même à son intention de petits airs dont elle faisait écrire les paroles par Fontenelle; mais sa mauvaise humeur et l'ennui qu'elle causait à son mari, l'éloignèrent d'elle peu à peu. « Le roi, dit Mme de Caylus, avait laissé près d'elle une femme de chambre allemande, élevée avec elle et nommée la Bessola; la Dauphine, pouvant parler allemand avec Bessola, se dégoûta de toute autre conversation... Louis XIV lui proposa de marier Bessola à un homme de qualité, mais la Dauphine répondit qu'elle ne pouvait y consentir, parce que le cœur de Bessola serait partagé. Louis XIV tirait chez elle des loteries... La Dauphine répondit si mal à ces gracieusetés, que le roi rebuté la laissa dans la solitude... Le Dauphin, s'ennuyant entre madame sa femme et la Bessola, qui parlaient leur allemand et ne faisaient point attention à lui, résista d'abord par l'amitié qu'il avait pour la Dauphine; mais, poussé à bout, il chercha à s'amuser chez Mme la princesse de Conti, fille du roi et de Mme de La Vallière; bientôt il devint amoureux de Mlle de Rambure, qui épousa sans l'agrément du roi M. de Polignac. »

Les autres inclinations du Dauphin, sans parler de la Raisin, une comédienne fameuse de ce temps-là, furent Mme du Roure et Mlle Joly de Chouin. Mlle Chouin, suivant Mme de Caylus, était d'une laideur à se faire remarquer; d'un esprit propre à briller dans une antichambre, elle avait enlevé à la princesse de Conti le cœur d'un officier des gardes, M. de Clermont Chate. Un courrier, par maladresse, remit à Barbezieux, qui les remit à Louis XIV, des lettres de M. de Clermont adressées à Mlle Chouin; le roi exila Mlle Chouin dans un couvent. Cette femme, avec la physionomie d'esprit et aussi le jeu, dit St-Simon, avait l'air d'une servante. Quand, après la mort de la Dauphine, elle fut installée à Meudon, elle se tenait au Parvulo devant le Dauphin, assise dans un fauteuil en présence de la duchesse de Bourgogne et de la duchesse de Berry qui n'avaient que des tabourets; elle critiquait leur toilette, leur conduite, avec tous les airs d'une belle-mère. Peut-être l'était-elle, quoi qu'en ait dit Voltaire, et l'on se sent porté à le croire, si l'on remarque qu'elle ne fut point chassée de Meudon pendant la dernière maladie du Dauphin.

Elle avait une qualité : le désintéressement. Monseigneur l'avait inscrite sur son testament; elle le força à le brûler; trois mille livres de rentes, lui disait-elle, me suffiront, si je vous perds.

Mme du Roure était une demoiselle de Caumont la Force. Quand la Dauphine connut cette intrigue, elle maria Mlle de la Force; mais les relations

contemporain a pu dire qu'il n'eût jamais été qu'une boule roulant au hasard sous l'impulsion d'autrui (1).

Il nous reste quelques lettres latines écrites par Huet à son royal élève. Ici, il lui offre les poësies de Halley (2); là, en lui faisant passer un Virgile, il lui témoigne la crainte que le poëte de Mantoue n'aille bientôt rejoindre un Horace, lequel s'est usé dans ses poches bien plus que dans ses mains : « Est-ce ainsi, ajoute Huet, que vous devez traiter celui dont Auguste autrefois fit l'un de ses favoris? Si vous tenez à imiter ce grand prince, associez à vos promenades ces deux poëtes, et consacrez-leur quelques instants chaque jour, pour n'être pas rangé tout-à-fait dans la classe des ignorants (3). »

Et ailleurs (4) :

« Vous avez plus de quatorze ans, vous devez vous dire à vous-même : « Ce qui sied à un enfant ne me convient plus à moi; occupons-nous de ce qui occupe les hommes et proposons-nous pour exemple les vertus paternelles.» Quelle honte, si le

du Dauphin avec elle devinrent seulement plus secrètes. Mme du Roure, quelque temps après, fut exilée à Montpellier.

La Dauphine, indépendamment de ses manières allemandes, était remarquablement laide ; Soinguin, envoyé par Louis XIV en Bavière quand on négociait le mariage du Dauphin, dit à son retour à Louis XIV : « Sire, sauvez le premier coup-d'œil ». Mme de La Fayette raconte pourtant que M. de La Trémouille aima ou feignit d'aimer la Dauphine; celle-ci lui fit dire par Mme d'Arpajon, sa dame d'honneur, de ne plus se présenter devant elle.

(1) St-Simon, *Mémoires*.

(2) On se souvient que Halley avait été son maître. (Voir lettre du mois de mars 1675.)

(3) *Et olim inter eruditulos censeare.*

(4) Lettre datée du mois de novembre 1675.

fils d'un tel père, le prince qui doit régner sur un si grand peuple, pouvait conserver dans son esprit et dans son cœur quelque chose de bas ! Qu'il se rappelle sa naissance; qu'il tende, comme à son but, à tout ce qui est grand, et même, avant que l'âge l'ait mûri, qu'on lui applique le vieil adage : La vertu chez les Césars n'attend point les années. Si je vous parle ainsi, ce n'est point pour vous reprendre, c'est plutôt pour vous louer. Vous êtes, je ne l'ignore pas, ce que tous les honnêtes gens de ce royaume désirent que vous soyez (1). »

Le Dauphin lui répond (2) :

« Vous m'exhortez à la vertu, rien ne doit m'être plus cher qu'elle. Ne craignez pas que je vous aie oublié; demandez à M. de Condom quel a été mon chagrin quand j'ai su que votre mal allait en s'aggravant. Vous me donnez des éloges, je ne les mérite pas; mais je m'efforcerai par mon exactitude à suivre vos conseils, de m'en rendre digne à l'avenir (3). »

L'on voit dans ces lignes percer un bon cœur; après tout, si le Dauphin avait peu de génie, ce n'était point sa faute. L'on a dit :

Au Cicéron des oraisons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-dieux ?
Un Théatin, un Boyer ! Mais qu'importe,
Quand l'arbre est beau, quand sa sève est bien forte,
Qu'il soit taillé par Bénigne ou Boyer !
De très-bons fruits viennent sans jardinier (4).

(1) *Quem boni omnes esse cupiunt.*
(2) Lettre datée de Versailles, du 15 décembre 1675.
(3) *Ut monitis tuis obsequendo verè fiant.*
(4) *Les Chevaux et les Ânes*, ou *Etrennes aux sots.*

Soit; mais pour continuer la métaphore, nous dirons que si l'arbre est chétif et sa sève languissante, les meilleurs jardiniers, Huet, Bénigne même, n'en tireront point de beaux fruits.

Le Dauphin, dans la lettre que nous venons de citer, fait allusion, comme on le voit, à la santé de son sous-précepteur; elle était devenue assez mauvaise : il souffrait de la goutte, il avait de temps en temps la fièvre, ses yeux larmoyaient, il sentait son estomac s'affaiblir, et il réunissait, par un triste cumul, la maladie d'Horace et celle de Virgile; il n'en persistait pas moins à croire que la vie de l'homme de lettres est une vie on ne peut plus saine, quoiqu'on n'ait jamais cité parmi les savants un seul Huppazoli (1).

Huet avait pour remède la casse et le thé (2). Il nommait le thé le balai de l'esprit; il lui devait, disait-il, un nouvel estomac, et, dans sa reconnaissance, se plaisait à le chanter :

« O thé, feuilles cueillies sur une tige sacrée, plante que les grands dieux ont donnée à l'homme, quel pays t'enfanta ?

(1) Huppazoli, plus que centenaire, se promenait tous les jours trois ou quatre heures dans les montagnes. Il mourut à cent quinze ans. Ses cheveux redevinrent noirs et il eut des enfants, âgé de plus de cent ans.

(2) Ce fut la compagnie hollandaise qui la première introduisit, au 16e siècle, le thé en Europe; au 17e siècle il n'était guère usité que comme médicament. L'année 1696 vit une dispute ridicule entre M. de Bouillon et M. de Livry; chacun d'eux prétendait servir le Dauphin quand il prenait le thé, le chocolat et le café : il faut donc que l'usage en fût encore récent. L'affaire alla jusqu'au roi. Deux siècles après la naissance de celui dont nous écrivons la vie, l'Angleterre importait chaque année en thé plus de treize millions de kilogrammes.

Le thé, au point de vue médical, contient du fer; ajoutez un sel de fer à une infusion de thé, elle deviendra noire; le thé renferme en effet le principe actif des eaux minérales les plus énergiques.

En quelle terre ton précieux germe a-t-il été nourri ? Apollon te sema dans les jardins de l'Orient, l'Aurore te baigna de sa rosée, et les Immortels, à l'envi, te prodiguèrent leurs dons : Comus t'accorda la gaieté; Mars, le courage; Mercure, l'esprit, et les Muses, l'harmonie. Si tu coules sur ma lèvre, l'enthouiasme me pénètre et le vers, obéissant, se range sous ma plume (1). » Le mariage du Dauphin avec la princesse de Bavière avait eu lieu le 7 mars 1680; Huet crut qu'il lui appartenait de composer l'épithalame; selon son habitude, il y mêle aux idées chrétiennes des pensées mythologiques.

« La troupe des Naïades se plaint qu'on lui enlève l'ornement de la patrie; elles se tournent vers l'Occident et suivent de leurs tristes regards la princesse qui s'éloigne; la Dauphine paraît devant son époux, comme jadis, au pied de l'Ida, Vénus devant Pâris. Prince, qu'il te naisse un fils, — s'écrie Huet en terminant; — que ce héros teigne du sang des Turcs les campagnes de la Thrace et les eaux du Bosphore; que sur l'univers dompté il fasse régner la croix (2) ! »

(1) On trouve à la Chine des vers composés en l'honneur du thé, plusieurs siècles avant notre ère.

(2) *Donec inclyta proferens*
Signa christiferæ crucis.

Le mariage du Dauphin eut lieu le 7 mars 1680, peu de mois après celui de Mlle de Blois, fille de Mme de La Vallière, avec le prince de Conti. Ce dernier mariage s'était célébré le 16 janvier 1680. La Fontaine, dans une épître à Mme de Fontanges, met dans la bouche du dieu des vers les épithalames de ces deux mariages. Voici l'épithalame du Dauphin, dont le mariage décidé n'était pas encore célébré :

Ne tardez plus, avancez, lentes heures,
Allez porter aux humains un printemps
Tel que celui qui commença les temps,
Heures, volez, hâtez, hâtez la joie
Du fils des dieux à qui l'Olympe envoie
Une princesse au regard enchanteur.

Cette pièce, du vivant de La Fontaine, ne fut point imprimée.

CHAPITRE IV.

Huet avait alors cinquante ans; il y avait quatre ans qu'il était prêtre (1); l'archevêque de Rouen, du Harlay, et l'évêque de Bayeux, Nesmond, lui avaient conféré les premiers ordres ecclésiastiques. Ce fut de Claude Auvray, évêque de Coutances, qu'il reçut la prêtrise, après avoir obtenu de Rome une dispense pour les interstices. Il avait voulu célébrer sa première messe au tombeau de sainte Geneviève, et depuis lors, à moins que sa santé n'y mît obstacle, il ne laissa pas s'écouler une année sans offrir les saints mystères sur les reliques vénérées de la vierge de Nanterre. Sainte Geneviève lui

(1) Huet se fit prêtre à quarante ans, dit Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*. Voltaire se trompe : l'abbé d'Olivet et Moreri nous donnent la date exacte de cet évènement.

inspirait un respect particulier, et plus tard, lorsque la guerre vint à désoler l'Europe, il lui disait en de beaux vers :

« Que je suis las de fatiguer ma pensée sur les pages des vieux livres et de dévancer par l'étude les premiers rayons du jour ! Lorsque le ciel m'appelle, d'où vient que l'illusion m'attache encore à la terre ? Qui mettra fin à ces inquiétudes ? Qui me délivrera d'une vie qui n'est pleine que de soucis ? »

Huet, en 1670, obtint comme récompense des soins par lui donnés au Dauphin l'abbaye d'Aunai, qui avait eu pour abbé Pierre Camus et Jean Bertaut. Cette abbaye, de l'ordre de Citeaux, était située dans le bocage Normand, à cinq lieues de Caen environ. Lorsque Jacques de Thou la visita, les moines, à l'en croire, étaient assez ignorants; leur abbé leur disait : « Vous voyez ces murs, s'ils croulent, c'est qu'il n'y en a pas un parmi vous qui soit en état de les soutenir par un seul mot de latin. » Plusieurs d'entr'eux, vers la fin du 17e siècle, s'occupèrent de mécanique (1). Le prédécesseur immédiat de Huet se nommait Charles Dufour (2). Huet, pour être dispensé de payer les frais de ses lettres d'abbé, s'adressa au cardinal Cibo (3); mais il ne put obtenir la plus petite remise (4).

Toujours il se plut dans cette belle résidence où, du reste,

(1) Voyez *Mémoires de de Thou.*

(2) Et non pas Furnes, comme le disent MM. Nisard et John Aïkin. *(Caroli Furnii.)*

(3) Lettre du 15 septembre 1679. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(4) *Etsi de gravissimis impensis quibus abbatiæ alnetanæ diploma redimendum mihi fuit ne tantillum quidem remiserunt ii ad quos res pertinebat.* (Lettre du mois de janvier 1680, datée de Saint-Germain. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

il ne s'installa qu'en 1680. Il la nommait son Tempé, ses délices, le doux repos de ses travaux, le théâtre charmant de ses études (1); il n'avait point vu de collines et de vallées, de sources et de prairies, de ruisseaux et d'ombrages plus beaux que ceux d'Aunai; les eût-il pu faire selon ses désirs, il n'y eût rien changé.

« O terre aimée des Zéphirs,— lui disait-il dans de forts jolis vers latins, — mère des fleurs, pieuse nourrice de mes études, salut! Je revois donc enfin tes collines charmantes; je quitte le bruyant Paris et tu m'ouvres tes bocages, tu me baignes dans tes eaux, tu charmes mes tristesses, et si je m'assieds sous tes coudriers, tu m'apportes, je le sens, la paix et le bonheur; je crois redevenir jeune si je respire tes brises.

» Ici, point d'orages malfaisants, point de durs froids, de chaleurs énervantes; le soleil, de son plus bel or, aime à teindre tes montagnes. J'aime, ô charmantes campagnes, à m'égarer dans vos détours. O ma belle Tempé! ô ma chère vallée! accorde-moi d'aimables délassements; endors-moi sous l'ombre de tes arbres, au frais murmure de l'Odon. L'heureux printemps m'amena sur tes bords; je ne les quitterai qu'en pleurant, lorsque l'haleine du Nord viendra m'en exiler. »

Dans cette jolie pièce, nous avons supprimé quelques allusions à Diane, aux Muses, aux Satyres, qui ne font que de la déparer (2). Huet la composa sur un mode dont on ne trouve qu'un seul exemple dans Horace; elle fut mise en musique et obtint du succès.

(1) *Delicias nostras laborum nostrorum amœnissima requies hæc studiorum sedes longe suavissima.* (Lettre à Grævius. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

(2) *Tua Musæ faciles antra frequentant,*
Salientum Satyrorum pede pulsos
Dea colles jaculatrix sinuato quatit arcu.

« Plus que tous les rivages, — dit-il ailleurs à son cher Aunai, — ce rivage me sourit; j'y respire avec bonheur les parfums de la campagne; je m'y couche sur des rives fleuries et j'y tresse de ma main des couronnes pour ma tête; les fleurs me charment, mais je ne les cueille pas avec le même plaisir dans toutes les vallées; j'aime la verdure, mais je ne me penche pas indifféremment vers tous les arbres pour leur demander leurs rameaux. »

Ce qui, à l'abbaye d'Aunai, contrariait son nouvel hôte, c'était de ne pouvoir jouir complétement de cette solitude, où il aspirait à secouer les ennuis de la cour; nous le voyons en effet, dans une lettre à l'un de ses amis (1), se plaindre de l'importunité de ses voisins et de leurs visites assomantes.

Il donnait les étés à Aunai, les hivers à Paris (2), et, le partage de son temps ainsi arrêté, il se reposait doucement, pour employer son expression, dans le sein des Muses, *in sinu Musarum*. Il ne pouvait, à la vérité, s'entourer dans cette retraite d'autant de livres qu'il eût bien désiré; il n'avait pour ressource que les ouvrages en petit nombre dont il ne se séparait point, même dans ses voyages, et les livres de ses moines, bons pour eux sans doute, mais pour lui fort inutiles (3); mais aussi, s'il lisait peu, il lisait ce peu avec plus de profit. Il y écrivait aussi plus volontiers à ses amis (4), et si ceux-ci l'y venaient visiter, rien ne manquait à son

(1) Lettre Evaldo Rulæo. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(2) *Hiemes transigo Lutetiæ, æstates in hoc secessu.* (Lettre *Evaldo Rulæo* de 1682. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

(3) *Suis usibus accommodatos. mihi prorsus inutiles, nullos in his agris reperias.*

(4) Lettre du mois de juin 1683.

bonheur. « Ce n'est point dans la vallée de Tempé, c'est dans les îles fortunées que je me croirais ici, si vous veniez m'y voir », écrivait-il à Grævius. Il est assez piquant de remarquer l'itinéraire que trace Huet à ceux de ses amis qui songent à faire le voyage d'Aunai :

« Toutes les semaines (1), — écrivait-il à Edouard Bernard, — à jour fixe, une bonne voiture publique *(meritoria rheda)* part de Paris pour Caen, vous pourrez en profiter ; le voyage est de cinq jours (2). »

Ce voyage de cinq jours ne sera plus bientôt que de cinq heures.

Quand l'éducation du Dauphin fut terminée, Huet cessa de faire partie de la cour. L'on a dit que

> Haïr le vrai, se feindre en toutes choses,
> Sont de la cour les œillets et les roses (3).

Les œillets et les roses du collégue de Bossuet, c'étaient ses livres ; il n'était pas à craindre que dans leur compagnie il regrettât les palais.

C'est à Aunai qu'il composa sa *Censure de la philosophie Cartesienne* (4), ses *Entretiens d'Aunai* (5), son livre *Sur la situation du Paradis terrestre* (6), son *Traité des navigations*

(1) *Quotiscumque septimanis.*
(2) *Iter est dierum quinque.* (Manusc. de la Bibl. royale.)
(3) Pibrac, *Quatrains.*
(4) *Censura philosophiæ Cartesianæ.*
(5) *Quæstiones alnetanæ.*
(6) *De situ Paradisi.*

de Salomon, ses *Origines de la ville de Caen*, ses *Notes sur l'Anthologie*, et enfin son ouvrage sur *la Navigation et le Commerce des Anciens*.

Dans la préface de sa *Démonstration évangélique* il avait dit : « L'évidence est le critérium de la croyance ; nous nommerons donc vrai ce qui semble vrai au plus grand nombre ou du moins aux plus sages ; plus une chose est crue généralement, plus sa vérité éclate : en appliquant cette règle à la géométrie et aux choses de morale ou de pratique, nous trouverons que l'on croit plus à ce qui est de la pratique, qu'à ce qui rentre exclusivement dans le domaine de la science. Doute-t-on que le feu brûle, que l'hiver suit le printemps ? Non. En est-il de même de la géométrie ? Si quelques esprits subtils admettent sa certitude, le commun des hommes n'y entend rien. Le paysan croit au lever et au coucher du soleil ; il ne fera que balbutier sur un théorème de géométrie. Cicéron l'a fort bien dit : « Le consentement général est la voix de la nature.» Si donc la vérité du christianisme m'est démontrée par des principes moraux, aussi évidents que l'algèbre, cette démonstration aura pour moi toute la rigueur géométrique (1). Du reste, nul argument ne donne la foi sans la grâce, qui est un don de Dieu et non un fruit de la raison. Deux routes nous mènent à la science, la route des sens et de la raison, la route de la foi ; le sophisme hérisse l'une, la lumière du

(1) Edouard Bernard, l'un des doctes correspondants de Huet, goûta fort peu ce passage de la *Démonstration*. Huet lui répondit : « Quant à la géométrie, j'ai tant de goût pour elle que je ne le cède à personne lorsqu'il s'agit de louer, d'admirer sa subtilité et ses avantages : si j'ai dit que dans les autres sciences il y a autant de certitude qu'en elle, je ne crois pas pour cela lui avoir rien enlevé de sa noblesse, *non puto me quidquam de illius dignitate detraxisse*. » (Lettre latine du 16 février 1680. *Manusc. de la Bibl. royale*.)

ciel éclaire l'autre; vous diriez les deux portes de corne et d'ivoire dont nous parle le poëte. D'irréfragables preuves font cortége au christianisme; mais le salut vient de la foi. Dans la nature, l'autorité partout précède la raison, car la nuit couvre nos yeux; notre regard troublé vacille au sein des ombres, mais l'autorité nous y guide. »

Ces idées de la *Démonstration évangélique* reparaissent dans la *Censure de la philosophie Cartésienne.* Ce livre n'était point un anachronisme. En 1659, trente ans avant qu'elle ne parût, Vossius, sans vouloir contester le génie ni la politesse de Descartes, remarquait pourtant que Descartes oubliait trop ceux-là qu'il citait, et, quant au génie, il ne pouvait consentir à lui sacrifier la vérité. En 1663, l'université de Louvain condamnait le cartesianisme; en 1665, Rome mettait à l'index les œuvres de Descartes (1), jusqu'à ce qu'elles fussent corrigées; en 1667, on défendait à Paris de louer publiquement Descartes, et la Sorbonne, peu après, le dénonçait au parlement; bientôt son enseignement était interdit dans toutes les écoles du royaume, et, si nous exceptons l'Oratoire, il n'était peut-être pas une congrégation savante où Descartes ne fût suspect. Port-Royal lui-même, sauf Arnauld, Nicole et le duc de Luynes (2) partageait sur cette philosophie nouvelle le sentiment des Jésuites.

(1) « Dès 1743, — dit M. Lacordaire dans ses *Considérations sur le système philosophique de M. de La Mennais,* — Rome avait mis à l'index la méthode et les méditations du philosophe réformateur. »

Nous croyons que Rome avait mis Descartes à l'index avant l'époque indiquée par M. Lacordaire.

(2) Le duc de Luynes était fort savant; après la mort de sa première femme, il se retira dans une petite maison près de Port-Royal-des-Champs. Il y faisait de la littérature pieuse... et des sabots. Ses amis venaient à grand'peine de l'arracher à sa solitude, quand il s'éprit de l'une de ses tantes; elle était belle et vertueuse, elle allait se faire religieuse; il obtint une dispense, l'épousa et fut très-heureux dans son mariage.

Bossuet lui-même, quoique cartésien en somme, jugeait les idées de Descartes fort peu nettes quand Descartes conclut l'infinité de l'étendue de l'infinité de ce vide que l'on imagine hors du monde; pour Fénélon, le monde indéfini de Descartes ne signifie rien que de ridicule, s'il ne signifie pas un infini réel, et la preuve que donne ce philosophe de l'impossibilité du vide n'est qu'un pur paralogisme. En résumé, Descartes, au jugement de Fénélon, péche souvent par défaut de précision, et Bossuet voyait déjà le point par où des principes, à son avis, mal entendus de Descartes devait sortir l'hérésie.

Entrons maintenant dans l'examen du livre de Huet.

Quel est le fondement du cartésianisme ? se demande Huet. Le doute, un doute universel, un doute dont nous ne pouvons sortir si nous ne savons pas que Dieu est; Descartes s'en tire toutefois, mais comment ? « Quand je me supposerais, dit-il, condamné par Dieu à une éternelle ignorance, quand je me supposerais endormi, toujours est-il que je pense. Eh bien ! si je pense, je suis; car il répugne d'admettre que ce qui pense au moment même où il pense n'existe pas. »

Descartes, on le voit, suppose accordé ce qui est en question. Je pense, qu'est-ce à dire ? je suis pensant. Descartes se borne donc à avancer qu'il est, parce qu'il est pensant, mais si Descartes doute de son existence, pourquoi ne douterait-il pas également de sa pensée ? Puis Dieu, selon Descartes, pouvant faire que deux propositions contradictoires soient vraies, que deux et deux ne fassent pas quatre, que ce qui pense ne pense pas, qui assurera qu'il ne pense pas sans pourtant exister ?

Il y a plus, avant de dire : je pense, donc je suis; j'ai

dû commencer par dire : tout ce qui agit est; m'enquérir de ce que c'est qu'agir et être. Avant de croire que j'existe parce que je pense, je savais par la lumière naturelle que tout ce qui pense est; étrange inconséquence! Descartes érige en axiôme ce principe : je pense, donc je suis, pourquoi? Parce qu'il répugne que ce qui pense n'existe pas; mais il répugne aussi que le tout ne soit pas plus grand que la partie; pourquoi dès-lors faire un axiôme de l'une de ces vérités plus que de l'autre?

Descartes, plus tard, admettra comme certaine la lumière naturelle, quand il se sera convaincu que Dieu est et ne peut nous tromper; mais au début il ne savait pas si Dieu est ou n'est pas; sa philosophie posait donc sur un fondement ruineux. Le *je pense* de Descartes, si on veut l'analyser, signifie : je pense que je pense, ou plutôt je pense que j'ai pensé. Descartes appelle donc ici à lui la mémoire pour auxiliaire; mais, ouvrir la porte à la mémoire, n'est-ce pas du même coup ouvrir la porte à l'erreur? Il n'est pas plus certain que j'ai pensé, qu'il n'est certain que j'ai dormi ou que je me suis promené. La mémoire, répondra-t-on, appliquée à des faits récents, ne nous trompe jamais. A la bonne heure, messieurs les Cartésiens, mais avouez-le de bonne grâce, votre philosophie s'humanise. Vous ajoutez même que votre doute est feint. Eh! s'agit-il de savoir si Descartes sérieusement a douté de son existence? Nullement. Il s'agit de savoir s'il a voulu se la prouver et s'il se l'est prouvée.

Notre existence, alléguez-vous, est un fait connu de soi-même; Descartes n'a donc pu le prouver syllogistiquement. Connu de soi-même, dites-vous; mais alors pourquoi Démocrite, pourquoi l'Académie le mettaient-ils en doute? Plaisant axiôme que votre axiôme : je pense, donc je suis! Un axiôme est

une vérité immuable, éternelle, universelle; un axiôme ne s'applique pas qu'à un seul homme.

Remarquons-le, d'ailleurs : Dieu, selon Descartes, peut faire que nous nous trompions dans ce qui nous semble le plus sûr, et il ne peut nous avoir faits de telle sorte que toujours nous soyons trompés. Quelle contradiction ! Si Dieu nous trompe toujours, ajoutez-vous, Dieu est menteur; menteur, vous répondra un académicien, pourquoi donc? Dieu vous a-t-il promis qu'en ce qui vous semblerait évident, vous ne vous tromperiez jamais ? Savez-vous ce qu'est Dieu, ce qu'il peut et ce qu'il veut ? Vous vous trompez quelquefois, cela est incontestable; en concluez-vous que Dieu ment ? Non. Et parce que vous vous tromperiez toujours, vous l'accuseriez d'imposture !

Faisons ici une observation : loin de savoir si Dieu le trompe, Descartes jusqu'ici ne sait même pas s'il y a un Dieu. Cette recherche, il l'a ajournée. Voici la série de ses déductions : d'abord il ne sait si Dieu ne le trompe pas, si partant on ne doit pas douter de tout; puis il admet comme démontré que Dieu ne peut pas nous tromper incessamment, et en définitive il prouve que Dieu existe et ne nous a pas créés pour nous tromper. Singulière logique ! c'est quand son doute devrait aller croissant, que Descartes cesse de douter....

Voyons maintenant le critérium de Descartes. Le critérium est en philosophie ce que sont en architecture la règle et l'équerre; or, pour Descartes, la règle de la vérité c'est la clarté; mais qu'est-ce que la clarté; qu'est-ce que l'évidence ? Sera-ce ce qu'à la première vue les hommes proclament vrai ? Mais saurai-je ce qui obtient cet assentiment universel et prime-sautier ? Démocrite doute s'il existe; Socrate doute s'il est un homme.

Vous parlez de clarté; mais entre les idées vraies, les unes sont plus claires, les autres le sont moins; telle idée fausse me séduit, telle idée vraie me semble obscure : voici une idée qui vous semble claire, moi je la juge obscure; la clarté dont vous parlez est une clarté sans nuages; mais, hélas ! où est-elle ? car enfin où n'y a-t-il pas d'ombres ? Descartes lui-même est-il toujours d'accord avec Descartes (1), et ses disciples avec lui ? Non, à coup sûr. Eh bien ! alors le critérium de Descartes est faux : blanchir un mur ruineux, n'est pas le rendre solide. Elevez-vous, nous crie Descartes, au-dessus des préjugés et des impressions des sens ! Merveilleux secret, mais qui n'est pas nouveau. Descartes, dans son *je pense, donc je suis,* voit le levier d'Archimède; il commence par s'abstraire de son corps et du monde; son corps, le monde ne fussent-ils qu'un néant, il reconnaît que lui, il existerait toujours, puisque s'abstraire c'est penser, et que penser est synonyme d'être. A la bonne heure ! mais plaçons devant lui ce disciple d'Epicure qui voit dans la pensée le produit du cerveau, Descartes aura beau lui dire qu'en enlevant son corps à l'homme on ne lui enlève pas la pensée, l'épicurien répondra que là où il n'y a plus de corps, il n'y a plus de pensée.

C'est l'esprit, ce n'est pas le corps, direz-vous, qui sent les choses extérieures. Voyons : une lumière frappe mes yeux; quelque distrait que je sois ailleurs, mon attention va vers elle; qu'un insecte me pique pendant mon sommeil, mon

(1) Descartes, en effet, dans certains de ses ouvrages, ne prétend nullement révoquer en doute, ne fût-ce que momentanément, les premiers principes qu'il croit même innés dans l'homme; en quoi, remarquons-le, il est tout-à-fait d'accord avec Aristote : Aristote, en effet, nous dit que la science ne s'applique pas aux premiers principes, mais que chacun de ces premiers principes est de foi par lui-même. (Top. 1.)

esprit aura beau voyager au loin, je sentirai la piqûre. Tout passe par les sens pour arriver à l'intelligence; les idées universelles ne sont faites elles-mêmes que d'idées particulières.

Descartes loge l'âme dans une glande du cerveau : pour voir, nous avons deux yeux; pour entendre, deux oreilles; pour palper, deux mains; mais la partie de notre corps qui rassemble les impressions des sens avant de les transmettre à l'esprit, doit évidemment être simple, parce que notre pensée est simple elle-même. Pour toute réponse, nous demanderons d'où vient que cette glande, siége de l'âme, serait plus simple que la glande pituitaire, plus simple que le cervelet? n'a-t-elle pas des fibres, des sinus, des nerfs? n'éprouve-t-elle pas des modifications, des affectations morbides comme le reste de notre corps?

J'ai l'idée de l'infini, dit Descartes; cette idée ne me peut venir que de l'infini, donc l'infini est, donc Dieu est, car je conçois l'existence comme appartenant à l'infini; or, ce que je conçois comme appartenant à une chose dont j'ai l'idée, ne saurait ne pas lui appartenir. Nous répondrons que nous n'avons de Dieu qu'une idée finie et imparfaite, puisque notre esprit, dont elle émane, est imparfait et fini. Descartes soutient que si nous ne comprenons pas l'infini, nous le percevons au moins négativement, puisque nous sentons qu'il n'a point de limite et que même nous le percevons positivement, quoique non à la vérité d'une façon adéquate; qu'ainsi nous avons une idée du triangle sans connaître toutes ses propriétés, et que nous pouvons voir la mer sans embrasser la mer dans son immensité.

Qu'est-ce à dire? Si vous n'avez pas de l'infini une idée adéquate, vous n'en avez donc qu'une idée finie. Que nous

parlez-vous de triangle ? Le triangle est un objet fini, et si ses propriétés sont infinies, je n'en ai pas l'idée. L'idée, selon vous, est l'image de la chose; comment, dès lors, le fini serait-il l'image de l'infini ? Vous dites que du rivage j'aperçois la mer; point du tout; je n'en aperçois qu'une partie. Comme pourtant, entre cette partie et le tout il y a une proportion, je puis me faire une idée de la mer; mais s'il s'agit de l'infini, je recule vainement les bornes de ma pensée, il m'est absolument impossible de me le peindre : l'idée de Dieu n'est pas Dieu. Vous dites que si l'idée de Dieu n'est pas infinie, elle est claire du moins. Mais comment le sera-t-elle si elle n'est pas conforme à son archétype ? Si je ne puis connaître l'infini, je ne puis d'après son image arriver à rien de certain. L'erreur, le vice, la mort, nous tiennent sous leur joug; mais nous voyons autour de nous la beauté, la force, la science, l'intelligence et le bonheur. Que faisons-nous ? nous éliminons le mal, nous amplifions le bien; ce bien nous l'attribuons à Dieu, et ainsi, au lieu de connaître Dieu par l'idée de Dieu, nous le connaissons par le raisonnement, par le témoignage des hommes, par l'ordre de l'univers, et nous ajouterions par la foi, s'il s'agissait ici de la foi. J'imagine un monde : cette création de mon esprit, toute fantastique qu'elle soit, n'est pas un pur néant; qu'est-elle donc ? Une substance ? Non. Elle est un mode, rien de plus, rien de moins. C'est ainsi que j'ai en moi l'idée de l'infini; suit-il de là que l'infini existe en dehors de mon esprit ? Un triangle ne se conçoit point sans trois angles; en conclurez-vous que parce que j'ai en moi l'idée de l'infini, l'existence indubitablement appartienne à cet infini ? Non. J'ai beau m'efforcer, je demeure, je le sens bien, au-dessous de sa grandeur. On a fait Dieu fini, corporel, sujet à la mort; on a été jusqu'à le nier. Comment Descartes connaîtrait-il ce que tant de philosophes ses devanciers ont ignoré avant lui ?

Un corps, dit ailleurs Descartes, consiste dans l'étendue; ainsi donc, partout où il y a étendue, il y a corps, car le néant ne peut être étendu, et Dieu lui-même ne peut faire que le néant existe. Descartes, on le voit, confond les corps avec le lieu des corps. D'après ce sophisme, Dieu ne pourrait rien créer, ni rien anéantir; il n'a point tiré le monde du néant, il ne peut l'y replonger; la nature marche de pair avec Dieu, et l'antique impiété de Pythagore, de Zénon, de Marcion et de Manès se trouve ressuscitée.

Descartes nous crie de nous soumettre à la foi; mais il pose son système en face des dogmes de cette foi et ce système, à l'entendre, est si certain que la théologie, si elle n'est contraire à la raison, doit s'accorder avec lui. Voici une de vos idées qui heurte la foi, lui dites-vous; lui alors vous soutiendra que Dieu peut rendre possible ce qui de sa nature serait contradictoire.

Si Descartes fait de sa raison le mètre de la vérité, ses disciples, enchérissant encore sur lui, soutiennent qu'à nos mystères chrétiens l'on peut opposer des arguments rationnellement invincibles.

Cette philosophie hasardeuse est-elle neuve du moins ? Non. Elle emprunte son doute aux académiciens, aux sceptiques, à Aristote; elle prend son *je pense, donc je suis*, à saint Augustin (1); son évidence, dont elle fait une règle de vérité, à Platon, aux cyrénaïques, aux épicuriens, aux dogmatiques. Descartes, de même que le chancelier Bacon, repousse en physique la recherche des causes finales; il puise sa preuve

(1) Si je me trompe je suis; car l'on ne peut se tromper si l'on n'est. *Si enim fallor, sum.* (Cité de Dieu, chap. 26.)

de la spiritualité de l'âme et de l'existence de Dieu dans saint Augustin, Proclus, Claude de Mamers, saint Anselme, Platon, Epicure et les stoïciens; il suit, dans ce qu'il dit de l'âme, Protagoras et les cyrénaïques; il demande à Platon sa théorie des idées innées; il croit avec le Portique que nos pensées seules sont en notre pouvoir; avec Socrate, que les sensations d'un homme n'ont peut-être aucun rapport avec les sensations d'un autre homme; il dérobe à Gallien ce qu'il dit de cette glande où convergeraient, à l'en croire, les esprits animaux (1); il soutient, comme autrefois certains philosophes arabes (2), que tout ce qu'on peut penser peut être. Il estime comme Platon, Cicéron, Quintillien, Gallien, que c'est la parole surtout qui nous distingue des bêtes; dans celles-ci, comme jadis Diogène et Cicéron, il n'aperçoit que des machines; s'il rejette le vide, il ne fait en cela que suivre Thalès, Platon, Empédocle, Melissus et Zénon d'Elée. Il prétend avec Platon que Dieu désormais ne peut plus rien créer; il admet avec Anaxagore la matière subtile, avec Leucippe, Démocrite, Epicure, l'infinité des mondes, avec Leucippe les tourbillons. Il veut avec Aristarque de Samos, Démocrite et Epicure, que les couleurs soient seulement une modification de la lumière. Il explique le battement de cœur absolument comme Aristote, et il donne à la foudre les mêmes causes qu'Anaxagore.

C'est ainsi que Huet fait de la panoplie de Descartes un

(1) Selon M. Flourens, les hémisphères cérébraux seraient le siége de l'intelligence; le cervelet le siége du mouvement, les tubercules quadrijumeaux le siége de la vue; la moëlle allongée le siége du principe qui détermine la respiration.

Brossette avait perdu une femme qu'il aimait beaucoup; il fit retirer de son cerveau la glande pinéale où loge l'âme, selon Descartes; il fit enchasser cette glande dans le chaton d'une bague d'or qu'il ne cessa depuis de porter à son doigt.

(2) Les Medabberim.

vêtement d'Arlequin. Il ne nie pas que celui qu'il combat soit un grand mathématicien, quoiqu'il ait emprunté sa dioptrique à Roger Bacon et à Antoine de Dominis, son optique à Snell, qu'il n'ait ajouté que peu de choses à l'analyse de Viete et qu'il ait pris chez Harriot (1) ses découvertes prétendues en analyse (2).

Génie éminent, Descartes vit les défauts de l'ancienne philosophie; son tort fut de tout rapporter aux lois mathématiques, de s'engouer de ses conceptions et de s'emporter contre quiconque l'attaquait. Il avait des prétentions comme helléniste et ne savait pas le grec; ses discussions avec Fermat, Roberval, Gassendi, Regis, sa lettre aux magistrats d'Utrecht, nous montrent un homme qui croit tenir le dernier mot de la science; s'il feint l'ignorance, c'est pour cacher ses emprunts, et sa fausse humilité n'est que le comble de l'orgueil. Quant à ses disciples, dédaignant les poëtes et les philosophes, la critique et la grammaire, l'histoire ancienne et les langues orientales, la géographie et l'astronomie, ils nous jetteraient en pleine barbarie, si nous n'y prenions garde; jadis la science enflait, ce n'est plus cela maintenant, ce qui enfle c'est l'ignorance.

(1) *Quæ primus in hac arte deprehendisse ferebatur furtim ex Harioto anglo exceperat.* (*Censura*, page 261.)

(2) Voici comment La Fontaine, dans une lettre adressée à la duchesse de Bouillon, s'exprime sur Descartes :

« Tous les jours je découvre *ainsi* (cet ainsi se rapporte au système de Descartes sur l'âme des bêtes, que Bayle avait restitué à Gomesius Pereira, son véritable auteur) quelque opinion de Descartes répandue de côté et d'autre dans les ouvrages des anciens, comme celle-ci : qu'il n'y a point de couleur au monde; ce ne sont que de différents effets de la lumière sur différentes superficies. Adieu les lys et les roses de nos amants! Il n'y a ni peau blanche, ni cheveux noirs... et après cela, je ferai des vers pour la principale beauté des femmes! » N'était-ce point avec Huet, son ami, que La Fontaine découvrait ainsi les opinions de Descartes *répandues de côté et d'autre ?*

Telle est, si nous en avons bien compris et le latin et les raisonnements, la *Censura philosophiæ Cartesianæ*. Huet ne cessa d'éprouver pour les doctrines de Descartes une antipathie profonde : parvenu à la vieillesse, il les attaquait encore dans ses *Nouveaux Mémoires* pour servir à l'histoire du cartésianisme (1). L'on suppose, dans ce petit ouvrage, que Descartes n'est pas mort. Comme il voit que Christine s'en tient à Platon et à Aristote, il se décide à quitter la Suède et il fait part de son projet à l'ambassadeur français, Chanu : « L'on n'a plus d'égards pour moi, — dit Descartes à Chanu ; — hier encore, comme je regardais la belle Sparr du coin de l'œil, la reine m'a dit : Ce sont sans doute les particules striées qui en sortant des yeux de cette jeune fille vous font tourner la tête de son côté; une autre fois, elle m'a demandé si le principe de l'amour gît dans la matière subtile ou dans les globules du second élément ; elle m'a cité Aristippe pour me déterminer à danser et me tourner en ridicule, j'ai refusé la reine ; le temps n'est plus où je m'habillais de vert et où je faisais le petit maître. Cependant j'aurais dansé tout aussi bien qu'un autre, car les règles de la danse dépendent de la statique que nul ne connaît mieux que moi. »

Descartes ensuite expose ses plans à Chanu : il veut composer une poëtique qui fera pâlir celle d'Aristote, mais il lui faut de la liberté, du repos et un entourage d'hommes simples ; Christine le leurre de belles promesses, elle lui a parlé d'une

(1) D'Alembert, dans son *Eloge de Huet*, qu'il aurait dû plutôt intituler *Critique de Huet*, et où il s'est montré à certains égards fort partial, dit des *Mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme* que c'est un ouvrage assez peu connu et qui ne mérite guère de l'être. John Aïkin n'a pu se le procurer. *(Y have not been able to procure.)* Il existe manuscrit à la bibliothèque royale de Paris et imprimé, à la bibliothèque de Sainte-Geneviève.

baronie de dix mille livres de rentes, mais la baronie n'arrive point ; il est mal aisé d'ailleurs de soutenir le rôle d'oracle du genre humain ; il avait moins de censeurs quand, pendant son séjour en Touraine, il en contait à Mme de la Michaudière ; le moyen pour lui de retourner en Bretagne ? sa famille veut à peine l'avouer pour un des siens ; que fera-t-il donc ? il ira chez les Lapons. L'esprit des Lapons est une table rase ; il pourra y tracer les premiers traits de la vérité. Chanu fronce le sourcil, mais Descartes lui cite Epiménide, Anacharsis et Pythagore qui se fit passer pour l'Apollon des Hyperboréens. Du reste, Chanu verra Descartes lui apparaître au moment où il l'attendra le moins : les Lapons ne se transportent-ils pas partout, grâce à leurs tambours magiques..... Bref, Descartes feint de tomber malade et de mourir ; une bûche est mise en sa place dans le cimetière des grands hommes de la Suède ; on lui élève un tombeau, mais, comme le marbre est rare, en guise de marbre on se sert de bois ; et un péripatéticien d'Osnabruc, lisant sur le mausolée : *Sub hoc lapide*, ajoute *lignæo :* ci-gît sous cette pierre de bois.

Descartes cependant, qui se porte assez bien, voit passer son enterrement ; il se rend chez les Lapons ; l'un de ses disciples lui trouve des élèves à Upsal et leur déclare qu'ils le prendront pour un compatriote à la petitesse de sa taille et à la grosseur de sa tête ; sept ou huit Lapons sont ainsi embauchés, et Descartes ouvre son cours de philosophie devant ce bel auditoire.

Huet jugeait ce petit ouvrage fort comique : « Je pense, — écrivit-il à l'un de ses amis, — que vous l'avez lu et que

(1) *Ego puto te legisse et risisse.* (Lettre à Francius. — Septembre 1698. — *Manusc. de la Bibl. royale.*)

vous avez ri (1). » Il lui dit ailleurs plus explicitement : « Lisez-le, si vous en avez le temps, et vous rirez (1). » Huet prit du reste mille précautions pour ne point laisser paraître sous son nom cette apocolokintose de Descartes : c'est le mot dont se sert Huet, et ce mot il l'emprunte à Sénèque qui a composé, comme on sait, une apocolokintose de Claude (2).

Quant à ce que dit Huet de l'intrigue entre Descartes et Mme de la Michaudière, le biographe de Descartes traite cette histoire de fable (3). Les *Nouveaux Mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme* furent le dernier mot de Huet sur Descartes. Il lui eût été facile, — dit-il dans ses mémoires, — de réduire à néant de vaines argumentations ramassées dans la poussière de l'école; mais, comme il le remarque lui-même, quand eût fini la dispute, *vanas argumentationes de trivio de que scholarum pulvere petitas... sed quis futurus erat tandem*

(1) *Lege, si vacat, ridebis.* (Lettre à Francius.)

(2) *Cavi diligenter ne in nomine meo prodiret jocularis hæc scriptio.*

(3) « Je scay, — dit Baillet, — que quelques esprits oisifs.... s'entretiennent encore de quelque galanterie prétendue que l'on a faussement attribuée à M. Descartes touchant une dame de Touraine qui se vantait d'avoir autrefois touché son cœur... Elle s'appelait de la Michaudière, selon les uns, et de la Menaudière, selon les autres; il est vrai qu'il y avait à Tours une dame de ce dernier nom, du temps que M. Descartes était en Hollande... Il faut avouer que cette dame ne se mettait pas trop en peine pour réfuter ceux qui la complimentaient sur ce point. »

Suivant Baillet, elle n'avait pourtant vu Descartes qu'en peinture; Descartes, toujours d'après Baillet, aima une jeune demoiselle de naissance et de mérite, qui depuis fut connue dans le monde sous le nom de Mme de Rosay. Il lui aurait dit pour toute galanterie qu'il ne trouvait pas de beauté comparable à celle de la vérité. Mme de Rosay aimait à raconter l'anecdote suivante sur Descartes : Descartes retournant un jour de Paris, où il l'avait accompagnée ainsi que d'autres dames, fut attaqué par un rival sur le chemin d'Orléans; il le désarma et lui rendit son épée en lui disant : « Vous devez la vie à cette dame pour laquelle je viens d'exposer la mienne. » Ce trait de bravoure pourra servir, dit le biographe de Descartes, à ceux qui voudront faire son roman pour le traiter en paladin.

disputandi modus? Aussi, malgré le conseil de Ménage qui l'engageait à réfuter *Regis*, il ne répondit ni à Regis, ni à Rohault, ni à Schotanus, ni à Schwelling.

La *Censura* est-elle toujours juste? Pascal a dit de Descartes qu'il eût bien voulu se passer de Dieu, mais qu'il n'avait pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude au monde pour le mettre en mouvement. Voltaire, faisant parler Descartes, lui met dans la bouche ce discours qu'il adresse à Dieu :

Pour être c'est assez que vous soyez possible.
Quant à votre univers, il est fort imposant;
Mais quand il me plaira, j'en ferai tout autant.

Voltaire n'aimait pas Descartes; il le nomme tantôt René le songe-creux, tantôt René le visionnaire, tantôt enfin le songeur de la nouvelle loi.

Nous ne croyons pas, pour notre compte, que Descartes ait jamais eu la tentation de se passer de Dieu; mais ce qu'il dit sur la puissance des lois de la mécanique (1) a peut-être amené quelques sophistes à la négation d'un Dieu créateur : il avait pondu l'œuf, Spinosa le fit éclore, et l'on a pu lui appliquer la parole de saint Epiphane sur Platon : « Je plains de bonne foi Platon d'être devenu le sel de toutes les hérésies (2). »

Soutenir comme Descartes que Dieu peut créer une montagne sans vallée et changer l'essence des choses, n'est qu'un pur verbiage (3); confondre l'espace avec les corps est, comme

(1) Voyez son *Traité de la lumière*.
(2) Saint Epiphane, *Des hérésies*.
(3) Voyez Buffier, *Traité des vérités premières*.

le disait Pascal, la plus étrange rêverie qu'ait pu soutenir l'entêtement (1).

D'un autre côté, le reproche que Huet fait à Descartes d'avoir pillé Harriot, ne nous semble pas complètement juste, puisque Descartes, d'après les meilleurs juges, a enrichi la théorie du mathématicien anglais sur la formation des équations d'une très-belle découverte (2).

La *Censura* fut diversement accueillie : Arnault en loua le latin, mais pour le raisonnement il n'y vit qu'un chétif livre;

(1) Nicole, lettre 83.

(2) Descartes pose cette règle qui, par la seule inspection des signes, détermine dans une équation le nombre des racines positives et négatives; quant au reproche qu'on lui fait d'avoir employé la méthode de Harriot sans l'avoir cité, remarquons deux choses avec Montucla (histoire des mathématiques) : d'un côté, Cardan et Albert Girard avaient déjà parlé des racines négatives; d'un autre côté, Viete avait enseigné la composition des coefficients quand les racines sont positives. Or, ne suffit-il pas de rapprocher ses idées, de multiplier deux ou trois binômes, pour voir arriver dans le produit tout ce que l'on observe dans les coefficiens des équations : il n'y avait donc plus qu'un pas à faire pour parvenir à l'invention d'Harriot; ce pas, Descartes le fit-il seul? c'est ce que nous ignorons. Admettons qu'il se soit appuyé sur Harriot, nous ne le qualifierions pas pour cela de plagiaire, puisqu'il n'aurait fait après tout que se placer sur le terrain acquis à la science pour s'élancer au-delà par les forces de son génie. On a comparé Harriot à Colomb, auquel Vespuce ravit la gloire de donner son nom à l'Amérique; mais cette assimilation, comme le dit Montucla, se réfute d'elle-même.

Baillet avoue que Descartes, pendant son séjour en Hollande, put facilement connaître le livre posthume de Harriot sur la solution des équations. (Ce livre parut en 1631, Harriot était mort en 1622.) Ce fut lord Candisch qui découvrit le premier la conformité entre la méthode de Descartes et celle de Harriot, et la fit remarquer à Roberval.

Suivant Baillet, l'on aurait fini par reconnaître que Descartes n'avait jamais lu le livre qu'on l'accusait d'avoir pillé; mais Baillet, remarquons-le, ne fait reposer son assertion sur aucune preuve; il se borne à appuyer sur la disproportion qui existe entre les travaux de Harriot et ceux de Descartes en analyse. (Voyez *Vie de Descartes*, par Baillet.)

remarquons en passant qu'Arnault avait soutenu comme probable que l'espace n'est pas distinct des corps, opinion dont Huet, dans la *Censura*, a fait bonne justice (1).

Bossuet, auquel la *Censura* avait été envoyée par son auteur, se montra mécontent d'être rangé parmi les cartésiens dans l'ouvrage même où l'on montre le cartésianisme comme dangereux pour la religion. Huet se disculpa : jamais il n'avait songé, en nommant Bossuet cartésien, à jeter des doutes sur sa foi, pas plus qu'on n'attaque la croyance des anciens Pères en les qualifiant de Platoniciens, ou celle de saint Thomas d'Aquin en le désignant comme aristotélicien.

Michel Germain, un savant bénédictin de ce temps-là, goûta fort la *Censura*, comme nous pouvons le voir par une de ses lettres à Gattola (2). Le docte cardinal d'Aguirra lui donna aussi des éloges (3). Leibnitz enfin, écrivant à l'abbé Nicaise, lui disait que : « Si M. d'Avranches faisait réimprimer son livre contre Descartes, il pourrait, lui Leibnitz, lui communiquer quelques choses curieuses pour une seconde édition. » Enfin lorsque Regis critiqua la *Censura*, le même Leibnitz prit la plume pour défendre Huet, auquel il ne manqua pas d'envoyer sa réponse.

La *Censura*, a dit Feller (4), suppose autant de connaissances dans la bonne physique que de justesse dans le raisonnement.

(1) Voyez œuvres d'Arnault, tome 38[e], *Conclusiones philosophicæ*.

(2) *Placebit verò, ni fallor, episcopi suessionensis Huetii libellus quo cartesianam evertere philosophiam conatur.* (Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon.)

(3) Lettre manuscrite de Huet, datée du mois d'octobre 1696, adressée à d'Aguirra. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(4) Feller, *Dictionnaire historique*, article Huet.

C'est là une opinion dont tous les catholiques peut-être ne tomberont pas d'accord.

Les entretiens d'Aunai *(Quæstiones alnetanæ)* parurent un an environ après la *Censura*. Le livre s'ouvre comme un dialogue de Platon : Huet et du Hamel se promènent au coucher du soleil en parlant de la nature; se sentant fatigués, ils se reposent sur la mousse; Huet alors dit à son ami :

« La philosophie est née dans les bois; plus tard elle se mêla aux hommes; mais, lasse du tumulte des villes, elle ne tarda pas à rentrer dans la solitude. Maintenant, mon ami, au sein de cette retraite, votre philosophie est-elle muette? »

Du Hamel lui répond que plus il a étudié la philosophie, plus il a vu s'étendre l'horizon de cette science. Pourquoi poursuivrait-on ce qu'on désespère d'atteindre? Sa main a déposé les cestes. Huet n'a pas craint de dire que la science de douter nous conduit à la foi; qu'il prouve donc que pour croire il est bon de ne pas croire!

Huet s'estime heureux de trouver un juge qui pourra prononcer sur ce grand procès; que du Hamel lui soit donc comme un nombreux auditoire.

Pourquoi n'obéissons-nous point à la foi? Parce que notre raison impatiente du frein voudrait nous guider seule. Notre esprit flotte entre ces deux autorités; tiré en sens contraire, il ne goûte aucun repos; quelques-uns, pour se guérir du trouble qui les agite, s'attachent uniquement à la raison; aveugles, ils ne craignent pas de prendre pour guide un aveugle; d'autres s'attachent à la foi, comme le naufragé qui se noie. Lesquels approuverons-nous? Qui doit tenir le sceptre, de la foi

ou de la raison ? La raison ? Mais, faible et chancelante, se fera-t-elle donc le guide de la foi qui cesse d'être la foi si elle cesse d'être immuable ? Est-ce à dire qu'il faille répudier la raison ? Non ; mais servons-nous-en sobrement. Les saints Pères nous l'ont dit, ce n'est point par les sens et par la raison, c'est par la grâce que nous arriverons à la vérité ; si nous ne croyons, nous ne comprendrons pas.

Dans ce conflit entre la raison et la foi, quelles seront les bases du traité de paix ?

Qu'avant tout notre raison se connaisse elle-même ; qu'elle aperçoive ses ténèbres ; qu'elle sente bien que son seul espoir est la foi. Quand l'empire de cette foi sera établi, nous essaierons d'en fixer les limites.

Concilier la foi et la raison, comparer les dogmes payens aux dogmes chrétiens, confronter enfin la morale de l'idolâtrie avec la morale du christianisme, voilà le triple champ qui s'ouvre devant nous.

Répudier la raison, qui distingue l'homme de la bête, ce ne serait rien moins que répudier l'humanité. Il est une philosophie qui ne voit dans la raison que l'évidence : c'est le dogmatisme. Il en est une autre qui n'aperçoit que les ombres : c'est celle de Socrate. Une troisième, doutant de toutes choses, n'affirme pas même son doute : c'est celle de Pyrrhon, celle d'Arcésilas.

La certitude a trois degrés : le premier est celui dont jouissent les habitants du ciel ; le second est celui où la révélation nous conduit ; nous arrivons au troisième par la raison et la science. Direz-vous que la certitude qui vient de

Dieu ne l'emporte pas sur celle que nous puisons en nous-mêmes ? Vous ne l'oserez pas. Ne pas croire aux choses invisibles plus fermement qu'aux choses visibles, ce n'est pas croire, dit un saint Père (1).

Il y a plusieurs degrés de certitude dans ce que nous connaissons par la raison, et quoique le plus élevé de ces degrés, si nous le rapportons à la mesure de notre esprit, ne laisse rien à désirer, nous le trouverons toutefois imparfait quand nous le comparerons à la certitude divine. Les principes géométriques sont éminemment probables, ou si vous le voulez, certains de toute la certitude humaine; mais il est quelque chose qui surpasse cette certitude, c'est la certitude des choses que Dieu nous révéla.

Nous voyons en nous des images des choses; ces images, ces idées ne sont pas les choses mêmes, mais elles nous viennent du dehors par le moyen des sens. Elles pourraient, à la rigueur, ne point venir des objets extérieurs, ne point leur être semblables, mais nous inclinons à le penser. Croire qu'il y a une vérité, est un penchant inné en nous; cet amour de la vérité, que l'homme sent en soi-même, prouverait seul qu'il y a un chemin qui mène à cette vérité : voici une route; où conduit-elle ? Vous l'ignorez, vous ne pouvez vous orienter ni sur les sites qui sont autour de vous, ni sur les astres qui sont au-dessus de vous; que ferez-vous donc ? Vous prendrez un guide. Ce guide sera-t-il votre raison ? Non, car elle se récuse elle-même; elle se borne à nous apprendre qu'un Dieu bon et vrai daigna faire tomber sur nous un rayon de sa lumière.

(1) Saint Jean-Chrysostôme.

En somme, l'homme a un triple instrument à sa disposition : les sens, la raison, la foi. Les sens précèdent la raison, la raison précède la foi; l'homme est animal avant d'être raisonnant, de même qu'il est raisonnant avant d'être croyant.

L'on nous dira : comment saurons-nous certainement que ce que Dieu nous révèle est vrai, puisque nous ne le savons que par la raison, et que d'après vous cette raison est incertaine ?

Cette objection n'est qu'un sophisme; sans doute la certitude de la raison n'égale point celle de la foi; mais, quand nous avons atteint la certitude la plus haute que comporte notre nature, pouvons-nous demander plus ? Telle que la lumière qui se montre elle-même en éclairant la nature, la foi rayonne sur notre esprit; nous croyons alors en elle et aux objets qu'elle nous propose; un assentiment d'un ordre plus élevé vient se joindre à nos connaissances naturelles; nous admettons par la foi non-seulement ce qui est au-dessus de la raison, mais ce que cette raison peut découvrir elle-même; c'est ainsi que pour connaître Dieu certainement nous devons le connaître d'une connaissance divine, et que nous croyons par la foi les premiers principes eux-mêmes (1).

Est-ce à dire que la foi repousse l'aide de la raison ? Non; si cela était, nous croirions tout indistinctement; la démence serait notre partage. La foi n'abjure donc point la raison, mais elle se sert d'elle comme d'un auxiliaire qui lui applanit sa route.

Si la foi, direz-vous, l'emporte sur la raison, comment celle-ci m'enseignera-t-elle que la foi lui est supérieure ?

(1) Voyez saint Thomas et Suarez.

Voici notre réponse : le doute ne plane que sur ce que conçoit notre esprit appuyé sur ses forces. Subordonnerons-nous aux lois de la nature ce que l'auteur de la nature ne leur a point soumis ? Dieu a voulu que la nature suivît un ordre constant ; ce qui tient à la foi reconnaît d'autres lois.

Vous soutenez que si nous avons encore besoin de la raison quand nous possédons la foi, celle-ci ne se maintenant pas par elle-même est donc moins forte que la raison. Nous vous ferons observer que celui qui croit ne se met point en quête de la raison pour croire, mais qu'il veut seulement connaître par la raison ce qu'il croit par la foi.

Si déjà, dans l'ordre naturel, la raison a des bornes, comment, dans l'ordre surnaturel, pourrait-elle atteindre ce qui évidemment est au-dessus de sa prise ? Elle ne se pose donc point comme juge en face de la foi, elle n'imite pas ce Pomponaccio qui, au 15e siècle, proclamait l'âme mortelle, comme philosophe, tandis que, comme chrétien, il la proclamait immortelle ; paradoxe monstrueux condamné par Léon X (1) : la vérité ne se scinde point, et contre la vérité il n'y a point de vérité.

Notre raison ainsi devient-elle donc esclave ? Nullement ; la grâce vient à nous ; elle nous dit : accepte la vérité. Notre raison en même temps se dit à elle-même : la foi n'est point mon ennemie, ce que Dieu veut que je croie ne peut être incroyable.

Mais, d'un autre côté, que la foi reste étrangère aux questions philosophiques, quand il est clair que celles-ci ne sont point de son domaine ; n'imitons point le manichéen Faustus

(1) Au synode de Latran.

qui, convaincu d'erreur dans les sciences physiques, prétendit se couvrir comme d'un bouclier de l'autorité de Dieu ; saint Augustin lui montra que s'appuyer sur la Bible pour dogmatiser sur la physique, c'est jeter le christianisme à la risée de l'impiété (1).

Huet, dans le second livre des *Entretiens d'Aunai,* recherche curieusement les analogies d'une foule de croyances payennes avec les dogmes du christianisme. Pendant que l'on bâtissait Lavinium, un grand feu avait été allumé dans une forêt ; un loup y jetait du bois pour l'entretenir et un aigle le ranimait du battement de ses ailes (2) ; en Ethiopie, le cinnamome s'embrâse de lui-même sur l'autel du soleil (3) ; enfin, lorsque Terentia, femme de Cicéron, offrait un sacrifice aux dieux, une flamme merveilleuse parut annoncer à l'assistance le consulat de son époux. Soit ; mais qu'en pouvons-nous conclure en faveur de ce feu sacré qui, caché par Jérémie dans un puits profond, y fut retrouvé par Nehemias ? Il y avait à Ephèse une fontaine singulière : les jeunes filles y descendaient portant au cou la tablette où elles attestaient leur vertu ; la fontaine conservait-elle son niveau, leur innocence était prouvée ; mais leur honneur était bien compromis, si l'eau en s'élevant recouvrait les tablettes. D'accord ; mais ne faut-il pas un peu de bonne volonté pour trouver là un souvenir des eaux de jalousie usitées chez les Hébreux ; Job livré au démon peut-il être envisagé comme le type d'Oreste abandonné aux Furies ; et

(1) C'est ce que Kepler soutenait contre les théologiens qui attaquaient Galilée : « Ne vous compromettez pas, — leur disait-il, avec les vérités mathématiques ; la hache à laquelle on veut faire couper le fer ne peut plus entamer le bois. » (Voyez Kepler.)

(2) Denis d'Harlicarnasse.

(3) Pline.

Jupiter, doublant la nuit chez Alcmène, a-t-il un rapport sérieux avec Josué qui arrête le soleil ? Comment peut-il venir à la pensée d'un homme grave d'établir un rapprochement entre la transfiguration de Jésus-Christ et les métamorphoses de Vertumne, de Protée et d'Archélaüs, entre la croix du fils de Dieu et le bûcher d'Alcide, entre l'étoile qui se montre aux Mages et l'étoile qui guide Enée vers les champs de Laurente. La terre que les premiers Anglais débarqués en Amérique prenaient pour de l'or et chargeaient sur leurs navires était jaune, à la vérité, comme le plus précieux des métaux ; ce n'était pourtant que de l'argile. C'est ainsi que deux faits pris l'un dans la religion payenne, l'autre dans le christianisme pourront, si vous le voulez, se ressembler à la surface, mais seront toutefois au fond on ne peut plus dissemblables.

Franchement, parce que Bacchus et Minerve sortiraient, à en croire les Grecs, l'un de la cuisse, l'autre du cerveau de Jupiter (1) ; qu'Orion eut trois pères (2) ; que Jupiter, Neptune, Mercure, Myrrha, Erichtonius n'eurent point de mère ; que Vulcain et Mars vinrent au monde sans père ; qu'Alexandre, Remus, Romulus, Achille, Aratus, Hercule, Eaque, Inachus

(1) L'on a dit, en parlant des enfants de Louis XIV et de madame de Montespan, que de Harlay avait renouvelé pour eux un prodige de la mythologie, et qu'ils étaient comme Minerve nés de Jupiter sans avoir de mère. Que la plaisanterie soit plus ou moins bonne, nous ne l'examinerons pas ; de tels rapprochements comme épigrammes peuvent avoir leur mérite, mais dans des matières aussi graves que la religion, Huet, nous le croyons, eût dû éviter des analogies qui n'ont vraiment rien de sérieux.

(2) Une fois lancé dans cette carrière des rapprochements forcés, que Huet ne citait-il cet hymne du Rig-Veda adressé aux Aswins, où on leur rappelle qu'ils ont donné un fils à l'épouse d'un eunuque (V. hymne V, section 1re) ; ou bien cet autre hymne (V. hymne XII de la section 1re) où l'on invoque Agni comme étant né de deux mères ; car ces citations qui ne prouvent rien eussent à peu près valu les siennes.

furent les fruits de l'union d'un dieu et d'une mortelle; que l'antiquité donna des vierges pour mères à Persée, à Homère, à Platon; que le magicien Simon ose se dire le fils d'une vierge; que, chez les Turcs, on nomme fils de l'Ame ceux dont les mères sont, dit-on, demeurées vierges; qu'Avicène ou Paracelse ont rêvé que la terre ou le soleil sous l'équateur peuvent enfanter des hommes; qu'Ulanus chez les Tartares, Bouddha et Somonocodon chez les Indiens passaient pour fils d'une vierge; que chez les Chinois l'arc-en-ciel donne le jour à Fohi; que je ne sais quel bonze du Japon s'est vanté d'avoir une vierge pour mère, et que quelques hommes trop crédules attribuèrent au fameux Merlin une semblable origine, nous n'en pouvons rien conclure en faveur du grand miracle qui fit de la sainte Vierge la mère de Jésus-Christ !

Ailleurs (1), Huet s'efforce d'établir que la morale des payens n'était pas si éloignée qu'on le suppose généralement de la morale chrétienne. Ainsi, la chasteté pour Pythagore est la lumière de l'âme; selon Démophile, la débauche éteint les clartés de notre intelligence, et la mort vaudrait mieux; Porphyre nous apprend que pour nous approcher de Dieu, nous devons être purs et de corps et d'esprit; Anacharsis veut que nous mettions un frein à toutes nos convoitises; Démocrite se creva lui-même les yeux, parce qu'il ne pouvait voir une femme sans que de mauvais désirs s'allumassent dans son cœur; Socrate, si nous en croyons Xénophon, était le plus chaste des hommes; Xénocrate repoussa les avances de Phriné; Diogène compare la courtisane à un vin doux mais mortel : « Nous pouvons, dit Sénèque, vivre sans la pudeur; mais » notre vie alors ne vaut pas même la mort. » Marc Aurèle

(1) Voyez le 3e livre des *Quæstiones*.

rend grâce aux dieux d'avoir respecté, malgré son amour pour elles, Bénédicta et Théodote; Iséus répondait à celui qui lui parlait d'une femme : « Je n'ai plus mal aux yeux. » Ouvrez Homère, un fils des Muses y exhorte Clytemnestre à demeurer sans tache; le vieux Sophocle s'applaudissait d'avoir enfin secoué le joug de la volupté; Ménandre a dit que la chasteté est l'arsenal de la vertu; Athènes punissait l'adultère; Cécrops imposa la chasteté aux prêtres; Rome en fit une loi à ses vestales; les pharisiens plaçaient dans leur couche de petites pierres et des épines; les prêtres égyptiens s'abstenaient et de sel et de vin. Chez les Perses les prêtres du soleil, chez les Indiens les gymnosophistes, chez les Ethiopiens les ministres des dieux honoraient la chasteté; le brahme de Java eût mieux aimé toucher un serpent qu'une femme; le talopouin regarde comme un crime de jeter seulement un regard sur les femmes; les Chinois vénèrent les vierges et les veuves fidèles au souvenir de leurs époux; le roi du Japon ne se remarie point s'il a dépassé trente ans. Vaincues par Marius, les femmes des Teutons demandèrent à être vestales et, comme on les refusa, elles s'étranglèrent; les épouses des Hérules, craignant pour leur honneur, renoncèrent à la vie en perdant leurs maris; presque tous les prêtres du nouveau monde vivaient dans la chasteté, et ceux-là qui violaient leurs vœux étaient brûlés ou lapidés; le Pérou et le Mexique avaient des colléges de vierges : la vierge qui se livrait à un homme y était enterrée vivante.

Mais Huet vainement multiplie ces exemples. Prouveront-ils que la volupté chez les payens n'ait point eu des autels; que les jeux publics à Rome ne fussent considérés comme d'autant plus religieux qu'ils étaient plus obscènes (1), et que la volupté,

(1) *Ludi tanto devotius quanto turpius celebrari solent.*

par une loi inévitable enfantant la cruauté, Rome, cette Rome qui avait fait cesser à Carthage les sacrifices humains, ne sacrifiât tous les ans un homme à Jupiter-Latial (1) ? On cite des exceptions, il est vrai : l'on vante Scipion,

Ce Scipion maître de son courage ;
Lui qui vainquit et l'amour et Carthage.

Etrange chasteté que celle-là ! Scipion, simple particulier, n'eût point renvoyé cette jeune Espagnole que lui amenaient ses soldats; la continence de Scipion fut, il l'avoua, de la politique, et rien que de la politique (2).

Huet cherche chez les anciens les vestiges de la foi en l'unité de Dieu : qu'autrefois dans les temples de l'Egypte, chez les Perses, chez les Brahmes, en Grèce avant Cécrops, à Rome pendant près de deux siècles, chez les vieux Germains, les Scythes, les Numides, l'on ait ignoré complètement le culte des idoles, nous ne le nions pas; l'un de nos illustres contemporains, M. d'Abbadie, n'a-t-il pas constaté tout récemment encore que les anciens Abyssins ne furent point idolâtres (3). Nous avons lu l'hymne que l'on chantait jadis aux mystères d'Eleusis :

« Admire le maître du monde : il est un et il existe par lui-même.... »

Nous savons que la vieille terre des Pharaons, scrutée par

(1) Voyez Eusèbe, Porphyre, Lactance et Prudence.

(2) Quelques soldats, instruits du faible de leur général, lui amenèrent une jeune fille d'une grande beauté : « Si j'étais simple particulier, dit Scipion, vous ne pourriez me faire de présent plus agréable.» (Voyez tout le récit dans *Polybe*.)

(3) *Annales de la Propagation de la Foi*. 1852.

Champollion, s'est montrée à lui adoratrice d'un dieu unique, incréé et créateur; mais ces faits admis, n'est-il pas incontestable d'un autre côté qu'au-dessous du Dieu créateur l'antiquité honorait d'un culte impie les êtres visibles, le soleil, la lune et les astres ? « Pourquoi, — dit aux Egyptiens saint Clément d'Alexandrie, — divinisez-vous le feu et l'eau, et si vous les divinisez, n'êtes-vous pas toujours athées ? » Les éléments étaient, à vrai dire, les dieux des gentils : Vulcain était pour eux le feu, comme Neptune était l'eau (1).

Ne nous payons pas des belles paroles de quelques philosophes. Le dieu de Pythagore est une intelligence mêlée au monde; le dieu de Thalès, une intelligence noyée dans l'eau; le dieu d'Anoximandre est sujet à la mort; le dieu d'Anaximène a commencé; le dieu de Théophraste n'est que le zodiaque; le dieu d'Aristote enfin n'est rien que l'univers. Et quelle pauvre idée, même au temps de Trajan, les payens ne se faisaient-ils pas de leurs dieux, puisque, dans son panégyrique de ce prince, un des premiers hommes de l'empire, Pline-le-Jeune, ne craignait pas de dire que Rome, cette cité religieuse, désirait pour unique bien voir les dieux se modeler sur l'exemple de César. *Ut dii Cæsarem imitentur* (2).

Les rapprochements hasardeux qui fourmillent dans les

(1) Voyez Minutius Felix, Eusèbe, Julius Firmicus, Prudence et saint Augustin.

(2) Panégyrique de Trajan. Huet, dans les *Entretiens d'Aunai,* cite cette définition de Dieu que l'on prête à Empedocle : « Dieu est un globe intelligent dont le centre est partout et la circonférence nulle part. » Pascal, en définissant le monde une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, n'a eu qu'à appliquer au monde visible ce qu'Empedocle avait dit de *l'éternel géomètre.* Rivarol attribue le mot au vieux Trismegiste, après lequel l'auraient répété tour-à-tour Timée de Locres, saint Augustin et Pascal.

Quæstiones alnetanæ furent généralement peu goûtés, nous en avons la preuve dans une lettre qu'adressait Huet au père Martin, supérieur d'un couvent de Franciscains à Caen (1). Huet cherche à se justifier par l'exemple de saint Justin ; mais si ce père citait Danaé aux payens, c'est que les payens apparemment croyaient à Danaé ; si Saint Augustin leur alléguait ces cavales qui concevaient en respirant l'haleine des vents, c'est que de tels contes chez eux avaient trouvé crédit. « Vous ne me fermerez point la bouche, s'écriait saint Augustin, en faisant bon marché de ces fables, car que prétends-je établir si non que maintes absurdités sont admises chez vous sur la seule foi de vos écrivains, tandis que vous refusez de nous croire dès que les faits avancés par nous ne cadrent pas avec ce que vous voyez chaque jour, et dépassent votre raison (2).

L'argumentation de saint Justin et de saint Augustin était fort bonne sans doute dans les premiers siècles de l'Eglise ; l'était-elle également au 17e siècle ?

L'on connaît l'histoire de ce missionnaire suédois qui rassembla les chefs de la tribu de Susquehannah et leur fit un sermon où il développait les faits historiques sur lesquels le christianisme est fondé. Quand il eut fini, un orateur indien se leva pour le remercier : « Tout ce que vous venez de nous annoncer est fort bon, lui dit-il, nous vous sommes reconnaissants de la bonté qui vous porte à venir de si loin pour nous dire ces choses que vous avez apprises de vos pères ; je vous dirai en revanche quelques-unes de celles que les nôtres nous ont enseignées :

(1) Correspondance inédite de Huet avec le père Martin. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(2) *Quod experientiam sensumque transgreditur.* (Cité de Dieu. Saint Augustin.)

« Au commencement, nos pères ne se nourrissaient que de » la chair des animaux; quand la chasse était mauvaise, ils » mouraient de faim. Or, il arriva que deux de nos jeunes » chasseurs tuèrent un daim; ils allumèrent un feu dans les bois » pour en griller une partie; ils se disposaient à manger, quand » ils virent une jeune et belle femme qui descendait des nuages » et s'asseyait sur cette hauteur que vous voyez là-bas au milieu » des montagnes bleues; ils se dirent alors : « Cette belle » femme est un esprit; elle a senti le parfum de notre gibier; » elle désire en manger; il faut lui en offrir ». Ils lui pré- » sentèrent la langue du daim. La jeune femme trouva le » mets fort bon : — Votre politesse, leur dit-elle, sera ré- » compensée; revenez ici au bout de treize lunes, et vous » trouverez quelque chose qui vous sera très-utile pour vous » nourrir vous et vos enfants.— Nos pères firent ce qui leur » avait été dit, et ils remarquèrent avec surprise des plantes » qu'ils n'avaient jamais vues, mais qui ont toujours été depuis » cultivées parmi nous. Là où avait touché la main droite de » la jeune femme, ils trouvèrent le maïs; là où avait touché » sa main gauche, des fèves, et là où elle s'était assise, le tabac. »

Le missionnaire s'ennuya de ce conte absurde : « Je vous ai annoncé des vérités sacrées, leur dit-il, et tout ce que vous me contez n'est que mensonge. » L'Indien répondit : « Frère, il paraît que vos parents ont négligé votre éducation : nous avons cru toutes vos histoires, pourquoi refusez-vous de croire aux nôtres ? »

Cet Indien n'était qu'un sot : de ce que je crois à une vérité prouvée il ne s'en suit pas, certes, que je doive croire à une fiction; mais si vous concluez d'une fable à une vérité, ne craignez-vous pas, dites-moi, que je ne les enveloppe l'une et l'autre dans un mépris commun ?

Voici une anecdote que nous avons lue quelque part : « Un homme avait acheté une hache chez un marchand ; il voulait que toute la surface du fer fût aussi brillante que le tranchant ; le marchand consentit à polir sa hache, à condition que l'acheteur tournerait la roue de la meule : celui-ci se mit donc à tourner ; mais trouvant la besogne fatigante, il quittait la roue de temps en temps pour voir où l'opération en était. Il voulut enfin reprendre sa hache : — Tournez toujours, dit le marchand, la hache ne brille encore que par places. — N'importe, répondit l'acheteur, je l'aime mieux tachetée. »

Que la science et la critique réunissent leurs efforts ; que l'une tourne la roue, que l'autre aiguise l'instrument, il n'en est pas moins certain qu'il restera tacheté. C'est une loi invariable de l'humaine faiblesse que tout ce qui sort de nos mains a des taches et des défauts. Si donc dans les *Entretiens d'Aunai* nous n'avions vu que quelques erreurs de détail, nous eussions cru superflu de les faire remarquer. Dans cet ouvrage, malheureusement ce sont les arguments, c'est le *tranchant* de la discussion, si l'on nous passe ce terme, que l'auteur semble quelquefois avoir omis d'aiguiser ; aussi ne sommes-nous pas surpris que des hommes de goût parmi les contemporains de Huet, Racine entre autres, goûtâssent peu l'usage qu'il faisait de son érudition profane en faveur de la religion (1).

Les *Entretiens d'Aunai* furent dédiés au père La Chaise ; du Hamel, qui y figure, était l'un des hommes les plus vertueux et les plus savants de ce temps-là ; Colbert lui confia plusieurs missions diplomatiques. Ami de la concorde, du Hamel

(1) Voyez *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jean Racine*, par Louis Racine, page 28.

plaçait tout son bonheur à arranger les procès; ce qui le mettait, dit-on, quelquefois assez mal avec les juges. Le seul reproche que l'on ait adressé à du Hamel, c'est de n'être pas assez décisif; Fontenelle, qui lui succéda comme secrétaire de l'Académie, remarque à ce propos qu'il est rare que cette accusation aille à l'adresse des savants. Du Hamel, avant d'être secrétaire de l'Académie des sciences, avait été curé de Neuilly-sur-Marne; tous les ans il se rendait dans ce bourg afin d'y visiter son ancien troupeau, et le jour qu'il y passait était célébré par les habitants comme un véritable jour de fête. Pendant le séjour que du Hamel fit en Angleterre, nous dit Niceron, auquel nous empruntons ces détails, les catholiques anglais, qui allaient entendre sa messe chez l'ambassadeur de France, disaient communément : « Allons à la messe du saint prêtre. »

Après les *Entretiens d'Aunai,* nous devons examiner le *Traité de la faiblesse de l'esprit humain* (1); nous aurons ainsi complété notre examen des idées de Huet sur la certitude. Dans cet ouvrage, qui ne parut qu'après la mort de son auteur (2), les arguments dirigés contre la raison sont mis dans la bouche d'un philosophe provençal, qui s'est retiré à Padoue (3). Padoue ici n'est autre chose que la ville de Caen. Ce philosophe provençal est le président de Cormisy, qui avait été jadis à la tête du parlement d'Aix et qui vécut longtemps relégué à Caen par ordre de la cour.

(1) Le *Traité de la faiblesse de l'esprit humain* parut d'abord en latin sous le titre *de Imbecillitate mentis humanæ*. Le français n'est qu'une traduction, selon Moreri; suivant M. Bartholmès, au contraire, Huet aurait d'abord composé ce traité en français et ne l'aurait que plus tard traduit en latin.

(2) Il fut publié en 1723.

(3) *Coactus Patavium venit amœnissimum musarum domicilium.*

Celui qui aime la philosophie, celui qui dirait volontiers, ainsi qu'Apollodore dans le *Banquet de Platon : Je me meurs d'ennui quand je vous entends, vous autres riches et gens d'affaires, parler de vos intérêts;* celui-là ne suivra pas sans plaisir l'argumentation fine, serrée que nous allons analyser. Quant aux lecteurs de romans, l'eau où nous allons nous plonger n'est certainement pas assez claire pour des poissons de leur espèce.

Le proconsul Gellius rassembla tous les philosophes dans la ville d'Athènes, et il les pressa de se mettre d'accord entre eux. Quel nouveau Gellius se posera comme médiateur entre nos nouveaux philosophes ? Est-ce donc qu'en philosophie la paix serait une chimère et que les querelles toujours y engendreraient les querelles ? Cormisy, or c'est Huet, ce semble, qui parle par sa bouche, Cormisy a fait le tour de tous les systèmes, et il en est venu à se persuader qu'aucun ne conduit à la certitude absolue.

Qu'est-ce que la philosophie ? L'investigation de la vérité, l'effort de l'homme pour l'atteindre avec l'aide de la raison ; mais peut-on s'assurer qu'avec le secours de la raison l'on saisira la vérité ? Qu'est-ce que l'esprit de l'homme ? C'est une puissance, une force innée en l'homme; les images s'impriment dans son cerveau et en s'y imprimant, elles font que son esprit pense. Une idée est une image que crée l'âme quand l'âme est affectée par une cause extérieure (1) ; la

(1) Sans vouloir interrompre cette analyse, nous rappellerons ici ce qu'a dit Saint Thomas « que notre intelligence, dans son état présent *(secundum statum præsentem)*, ne comprend rien sans image *(sine phantasmate adv. gentes*, livre 3, chapitre 41.) St Thomas distingue cependant l'intelligence passive de l'intelligence active qui raisonne sur les impressions, s'élève de l'individu à l'universel, du triangle à la triangularité

pensée est l'action de l'esprit déterminée par l'impression des images que reçoit le cerveau; l'esprit alors compare des idées et se fait juge des idées. La vérité est le rapport entre le jugement porté par notre esprit et l'objet extérieur d'où l'idée émane (1). Eh bien! il est dans les conditions de notre nature que nous ne puissions apprécier avec une certitude absolue l'exactitude du rapport entre les objets extérieurs et le jugement qu'en porte notre esprit.

Il y a deux certitudes, celle du ciel et celle de la terre. Ce que nous apprend la foi nous donne une certitude que nous nommerons divine; notre certitude, hors de là, n'est qu'une certitude humaine. Celle-ci a plusieurs degrés : je suis certain que Jupiter est plus près de la terre que Saturne; je suis très-certain que le tout est plus grand que sa partie.

Quant à la foi, sa certitude est entière sans doute, mais revendiquera-t-elle l'évidence de la certitude du ciel ? L'on voit au ciel face à face, sur la terre en énigme; sur la terre donc point de certitude parfaite, puisque rien ne manque à ce qui

et, pour tout dire, généralise. C'est là une opération où les sens n'ont point de part : les sens transmettent les impressions à l'intelligence; l'intelligence rend ces impressions intelligibles. Les sens sont étrangers à toute idée spirituelle; ils ignorent leur opération propre : la vue ne peut se voir; elle ne peut voir qu'elle voit.

(1) Cormisy, ou plutôt Huet, est à peu près d'accord dans cette définition avec St Thomas : « La vérité de l'intelligence, — dit St Thomas, — est l'équation entre l'intelligence et l'objet de l'intelligence, en tant que celle-ci l'affirme ou le nie. *Veritas intellectus est adæquatio intellectus et rei secundum quod intellectus dicit esse quod est, vel non esse quod non est. (Adversus gentes.* Livre 1er, chapitre XLIX.) » Voici maintenant la définition de Huet : « *Veritatis hanc damus definitionem... Consensio et convenientia judicii quod mens facit ex intentu ideæ quæ in nobis est cum re extrinsecus objecta unde idea illa proficiscitur.* (De imbecillitate mentis humanæ, page 11.) »

est parfait et qu'il faut nous borner à cette certitude inférieure dont Dieu a fait notre partage, tant que l'esprit chez nous est uni à un corps.

Il faut le dire toutefois ; grâce à la foi, nous connaissons la vérité et nous la connaissons avec certitude, quoique nous ne l'apercevions que comme dans un miroir. Mais la foi dissipe notre nuit ; elle fait entrer le jour dans cette prison du corps où mille fantômes nous enveloppent et où, si nous mettons la main sur la vérité, nous ne sommes même pas sûrs qu'elle soit une vérité.

Après avoir invoqué en faveur de sa thèse Arnobe, Lactance, St Grégoire de Naziance, St Augustin, Isidore de Peluze, St Thomas d'Aquin, Cormisy examine les choses en elles-mêmes.

Pour être sûr que le jugement porté par nous sur un objet est vrai, nous devons être certains que l'image émanée de cet objet lui est en tout point semblable ; qu'elle est entière, que tout ce qui s'interpose entre elle et nous n'a pu la modifier ; que nos sens ont averti fidèlement notre cerveau de l'impression reçue par eux ; que notre cerveau à son tour l'a transmise exactement à notre âme ; que notre âme enfin, dûment informée de tout, a jugé sainement sur tout.

Mais tout cela, qui nous le prouvera ? Qui me dira si l'image émanant d'un objet est la ressemblance de cet objet ? Accordons-le pour un moment. Combien n'est pas variable le milieu au travers duquel cette ombre des choses parvient jusqu'à nos sens (1) ? Autres sont les couleurs le soir, autres

(1) Anaxagore ne se bornait pas à mettre en problème la blancheur de la neige ; il soutenait que la neige est noire. Huet eût pu citer ce trait

sont-elles en plein midi; telle chose vue de près a plusieurs nuances, elle n'en a qu'une seule vue de loin; les vents quelquefois donnent à la couleur bleue de la mer des teintes jaunes ou rouges; cette étoile qui est un monde est un point pour mon œil; ce bois plongé dans l'eau nous fait l'effet de s'y briser; les vitraux coloriés changent la nuance des objets; le prisme les teint, et pour rendre verte la lumière ne suffit-il pas de la faire passer par une lame d'or?

Des phénomènes semblables se présentent à nous pour les sons et pour les odeurs; mais supposons, si vous voulez, que nos sens ont reçu l'image tout entière, pouvons-nous voir en eux des messagers fidèles? Malades ou bien portants, jeunes ou vieux, aimons-nous toujours de même? Si les sens ne sont point d'accord dans le même homme, le seront-ils dans plusieurs hommes? La nature se joue dans la variété de nos traits, se serait-elle répétée dans la structure de nos corps? Nos sens, au lieu de percevoir les objets, perçoivent un je ne sais quoi qui s'en échappe et nous affecte selon que nous sommes organisés. Entre ces impressions, laquelle reproduit le mieux l'objet auquel elle se rapporte? Le cerveau, citadelle de l'âme, officine de la raison, ouvrière de la perception, est étroit chez celui-ci, large chez celui-là; sur tel point du globe les hommes ont la tête longue, sur tel autre ils l'ont ronde, pointue ou déprimée; qui ne sait que les vastes cerveaux ordinairement logent les vastes esprits, et que les têtes étroites sont des têtes de crétins? Puis, comment ce qui est corps agira-t-il sur ce qui est esprit? Qu'est-ce d'ailleurs que l'esprit,

singulier. Sextus Empiricus, dans ses hypothyposes (*Pyrr. hyp.*, livre 1er, chapitre 13), expose le raisonnement par lequel Anaxagore établissait que la neige est noire. Voyez Xueron, *Académiques*, 2e livre; voyez aussi Sextus Empiricus, et enfin *l'Ecole d'Athènes* de Riambourg.

et où est-il situé ? N'a-t-il d'autres idées que celles qui viennent des sens, ou bien en aurait-il d'antérieures aux sens ? L'on discute sur tout cela, et nous nous sommes nous-mêmes un problème à nous-mêmes ; notre esprit juge ces débats, lui le sujet du débat. Un doute se résout-il donc par un doute ? Le goût, la vue, l'odorat se goûteront-ils, se verront-ils, se sentiront-ils ? Il faudrait un autre esprit pour comprendre notre esprit, car comment nous servir de ce que nous ignorons ? comment croire à ce que nous savons par le moyen d'un instrument qui nous est inconnu.

La nature des choses nous échappe ; nous ne savons ni en quoi une chose ressemble à une autre, ni en quoi elle en diffère. L'homme est un animal raisonnable ; fort bien : mais qu'est-ce qu'un animal ? Un animal est ce qui vit et ce qui sent ; parfaitement : mais savez-vous si un homme ou un cheval sentent de la même façon ? Suivant Descartes, le cheval ne sent pas plus l'éperon que l'arbre la cognée ; telle plante possède, sans être pourtant un animal, la faculté de sentir. L'homme est raisonnable, je n'y contredis pas ; mais l'est-il seul ? Les bêtes sont-elles denuées de raison ? l'on n'est pas d'accord sur ce point ; qui sera juge ? Allons plus loin : tout fuit ; point de ruisseau où je puisse me baigner deux fois ; celui d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier : j'ai dans ma pensée un objet, mais déjà il s'est modifié avant que je l'aie connu ; tout nous échappe et nous nous échappons à nous-mêmes. Muables et divers, comment jugerons-nous de rien avec quelque certitude ? Ce qui me paraît blanc, vous le paraîtra-t-il aussi ? Ce que nous nommons blanc, aura-t-il pour votre œil et pour le mien absolument la même couleur ? Tout dans la nature se mêle et s'enchevêtre ; je suis tout à la fois corps et âme : pour me connaître je devrai donc étudier d'abord tous les éléments de mon corps, sa structure, les lois

de sa formation ; puis je passerai à mon âme. Qu'est-elle, où est-elle et que fait-elle ? Que peut la raison et que ne peut-elle pas ? Avant de savoir la millième partie des choses indispensables, pour que j'en sache une seule, je serai à bout de la vie.

Je cherche un critérium. Je tâche de distinguer le vrai critérium du faux. Je m'enquiers des marques de la vérité ; mais ces marques, comment les connaître si je ne connais pas la vérité ? Je tourne donc dans un cercle.

Le cachet d'un bon critérium, c'est l'évidence ; mais quoi ! chacun le revendique. Prétendrai-je posséder le monopole de la sagesse ? L'homme ivre ou fou et l'homme sain d'esprit, l'homme endormi et l'homme éveillé, l'enfant et le vieillard portent-ils les mêmes jugements ? Celui qui rêve doute quelquefois s'il rêve ; il réfléchit et il se dit : Je ne dors point. Eh bien ! si notre veille, par hasard, n'était qu'un autre sommeil ! Pour trouver l'évidence, il me faudrait l'évidence. J'ai dans ma bourse des pièces de billon, une pièce d'argent y est mêlée ; des pauvres la nuit me demandent l'aumône et je la fais à tous ; bien fou celui qui, en touchant sa pièce, dira : Ceci est de l'argent. Cet argent c'est l'évidence; que se lève le jour, savez-vous si votre argent ne se changera point en cuivre ?

Entassez, pour défendre la raison, arguments sur arguments ; qui en définitive enfante ces arguments ? La raison. Mais si la raison ne produit rien de certain, que seront vos arguments ? Vous tombez dans ce qu'on nomme une pétition de principes.

Dites-moi, dogmatistes, est-ce que parmi vous tout n'est pas controverse ? De grands esprits, dans cette nuit, se sont pris à douter de tout, même de leur doute. C'est en cela

que Pyrrhon diffère de l'ancienne Académie. Socrate savait qu'il ne savait rien; Arcésilas et Pyrrhon ne le savent même pas. Le doute ! voilà le cri de la vieille philosophie; et ne vaut-il pas mieux ne rien affirmer qu'affirmer à tort et, comme ce malheureux, n'embrasser qu'un nuage, lorsque dans ses bras on croit tenir une déesse.

Si le doute, comme un rocher pesant, retombe toujours sur nos têtes, au lieu d'en accuser l'Académie, prenons-nous-en à la nature. Ce qui nous éclaire ici-bas ce n'est point le soleil, c'est la lune, ce flambeau de la nuit. L'homme aime à connaître la vérité; il se tourne donc vers Dieu qui en est la source, et pour aller à lui il prend la foi pour guide, jusqu'à ce que vienne la mort qui le fait participant de la vérité absolue. Mais la foi est un don que Dieu accorde aux humbles; et qui peut plus que notre ignorance nous inspirer l'humilité (1) ?

(1) Il n'est pas sans intérêt, ce nous semble, de mettre en regard de ces idées de Huet un passage admirable de Fénélon :

« Les hommes, comme un auteur de notre tems l'a fort bien remarqué, n'ont point assez de forces pour suivre leur raison; aussi suis-je très-persuadé que nul homme sans la grâce n'aurait pas par ses seules forces naturelles toute la constance, toute la règle, toute la modération, toute la défiance de lui-même qu'il lui faudrait pour la découverte des vérités mêmes qui n'ont point besoin de la lumière supérieure de la foi; en un mot, cette philosophie naturelle qui irait sans préjugé, sans impatience, sans orgueil jusqu'au bout de la raison purement humaine, est un roman de la philosophie. Je ne compte que sur la grâce pour diriger la raison, même dans les bornes étroites de la raison, pour la découverte de la religion; mais je crois avec St Augustin que Dieu donne à chaque homme un premier germe de grâce intime et secret qui se mêle imperceptiblement avec la raison, et qui prépare l'homme à passer peu à peu de la raison jusqu'à la foi; c'est un commencement très-éloigné pour parvenir de proche en proche jusqu'à la foi, comme un germe très-informe est le commencement de l'enfant qui doit naître longtemps après; Dieu mêle le commencement du don surnaturel avec les restes de la bonne nature, en sorte que l'homme qui les tient réunis ensemble dans

Voici les objections que Cormisy se pose à lui-même : L'on pourra nous dire : l'homme, selon vous, est incapable de discerner le vrai du faux. Eh bien ! ou vous avez tort, ou vous avez raison : si vous avez tort, il y a donc quelque chose de vrai ; si vous avez raison, ce que vous dites est vrai, donc le vrai existe quelque part. Comment vous tirerez-vous de ce dilemme ? Puis, si Dieu nous a faits tels que l'évidence nous trompe, c'est Dieu lui-même qui nous trompe. Ce doute enfin que vous proclamez utile à la foi ne peut qu'éloigner de la foi ; ouvrons en effet les saints Pères, nous verrons qu'ils défendent la raison comme point d'appui des premiers principes d'où la foi descend ; quand vous reniez la certitude sur laquelle repose la foi, c'est la foi elle-même, ce sont les mœurs que vous reniez et que vous engloutissez sacrilègement dans un irrémédiable cataclysme.

L'attaque, on le voit, est formidable ; elle n'ébranle point cependant Cormisy.

Dire, répond-il, qu'une taupe est aveugle, est-ce donc lui crever les yeux ? Vous prétendez, ajoute-t-il, que notre doute se réfute lui-même. Qu'importe, si comme Samson mourant il donne la mort aux Philistins ! Non, non Dieu ne nous trompe point, quoique vous vouliez nous le faire dire ; ne

son propre fonds ne les démêle point et porte au dedans de lui un mystère de grâce qu'il ignore profondément.... Cette préparation du cœur est d'autant plus confuse, qu'elle est générale ; c'est un sentiment confus de notre impuissance, un désir de ce qui nous manque, un penchant à trouver au-dessus de nous ce que nous cherchons en vain au dedans de nous-mêmes ; une tristesse sur le vide de notre cœur, une faim et une soif de la vérité ; une disposition sincère à supposer facilement que l'on se trompe et à croire que l'on a besoin de secours pour ne se tromper plus. » (Voyez Fénélon, *Lettres sur divers sujets de métaphysique et de religion*. Edition Firmin Didot, tome 1er, page 162.)

nous apprend-il pas, et par la voix de l'expérience, et par celle des livres saints, que nous sommes incessamment le jouet de nos sens et de notre raison. Jamais d'ailleurs, remarquez-le, nous n'avons soutenu que notre raison fût aveugle; nous avons prétendu seulement que sa lumière est faible et que, puisqu'elle est faible, il convient de la soumettre à la lumière surnaturelle. La foi sans doute veut aussi notre assentiment, puisque sans l'assentiment il n'y a point de foi; mais l'assentiment à la foi n'est point comme l'assentiment à la raison. Saint Augustin met le doute hors de la cité de Dieu (1), et c'est à bon droit si le doute s'attaque aux choses de la foi et ébranle cette foi. Saint Augustin veut que la raison nous donne une science très-certaine; oui, sans doute, cette science acquise par la raison est très-certaine, mais elle n'est pourtant certaine que d'une certitude humaine; certitude que Saint Augustin reconnaît ailleurs être faible. Il est un Dieu; nous le savons par la raison et la foi, et quoiqu'on ne puisse combattre l'existence de ce Dieu que par de pauvres sophismes, jamais cependant nous ne le connaîtrons sans la foi avec une certitude absolue. Qui connaît Dieu sans le Christ, dit Tertullien ? Ce n'est pas par la raison, c'est par la foi et la piété, dit Saint Athanase, que nous connaissons Dieu. Il a fallu, dit Saint Jean-Chrisostôme, que la foi nous enseignât l'éternité de Dieu pour que nous la connaissions d'une connaissance indubitable. Certes, Dieu est aussi démontré qu'un axiôme géométrique; mais cet axiôme, on pourra l'attaquer; donc, sans la foi vous ne sauriez connaître Dieu que d'une certitude humaine.

(1) De Maistre a placé dans la bouche de Huet cette parole de Saint Augustin, à laquelle l'auteur du *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* se borne à acquiescer : « Le doute, comme l'a fort bien dit notre célèbre Huet, n'habite point la cité de Dieu. » (Voyez *Lettre à une dame russe sur la nature et les effets du schisme*, page 274.)

Vous vous récriez : Votre foi, dites-vous, dépendra donc alors de quelque chose d'incertain ? Nous répondrons, avec Suarez, qu'il n'en est pas ainsi ; que s'il est un premier principe d'où dépende nécessairement l'assentiment de notre foi, nous croirons par la foi ce premier principe lui-même. Quant à ce qu'on peut dire que les motifs de crédibilité perdent dans notre système leur certitude absolue, nous demanderons si les peuples barbares comprennent bien toute la force de ces motifs de crédibilité ? Or, s'il est évident qu'il n'en est rien, si la grâce chez eux doit aider à la raison, osera-t-on croire que la grâce n'est pas moins nécessaire au savant qu'à l'ignorant ? Quelque puissante que soit la raison du savant, jamais par elle il n'arrivera à la foi, si une lumière divine ne s'allume en son cœur. La foi divine ne peut emprunter sa force à la foi humaine, par cette raison évidente que la foi divine est d'un ordre supérieur. Le chrétien ne connaît pas les choses de la foi comme l'on connaît une chose démontrée ; il les connaît bien plutôt, parce qu'une lumière d'en haut lui montre qu'il doit les croire.

Tel est à peu près le *Traité de la faiblesse de l'esprit humain.* Fénélon, lui aussi, s'est posé le problème de la certitude, et voici comment il le résout (1) :

Après s'être demandé si la veille pour nous ne serait pas une espèce de sommeil dont nous ne sortons jamais ; si nous ne ressemblerions pas à ces insensés dont toute la vie est un songe qu'ils font les yeux ouverts, et si dans le moment de ce que nous appelons la mort, nous n'éprouverons pas une espèce de réveil qui nous détrompera de tous les songes de

(1) *Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu.*

cette vie, comme le réveil du matin nous détrompe des songes de la nuit (1), ou comme la guérison des fous les désabuse de leurs erreurs, il veut tâcher de se préserver de l'illusion en doutant de tout; mais, ajoute-t-il, peut-on toujours douter de tout? Est-ce un état sérieux? Ne serait-ce point une folie pire que l'illusion même que je veux tâcher d'éviter? Il se rappelle alors l'être dont il tire son existence. Cet être doit être bon et véritable; le serait-il, s'il le trompait? Qui lui a dit pourtant qu'un être puissant, mais méchant et trompeur ne l'a point formé? Peut-il même être sûr que le hasard ne l'a point jeté sur la terre. Une chose le rassure, il a beau vouloir douter de tout, il ne peut douter s'il est : le néant ne peut douter; l'erreur même de celui qui se trompe prouve qu'il est quelque chose. Quel étrange néant qu'un néant qui doute, un néant qui se cherche! Quand nous examinons si le néant peut penser, il nous prend envie de rire, car l'examen de cette question choque le sens commun (2).

Nous connaissons la vérité non-seulement par la raison, mais encore par le cœur, nous dit à son tour Pascal. C'est de cette dernière manière que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre; les pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelqu'impuissance où nous soyons de le prouver par la raison.

Je ne sais que dire aux subtilités des pyrrhoniens, dit de

(1) C'est à peu près, ce nous semble, le système indien des majas ou des illusions. (Voyez Biornstierna.)

(2) Nous avons cité Fénélon à peu près textuellement, quoiqu'en l'abrégeant beaucoup.

son côté le père Buffier (1); mais.... j'ai vu renfermer à titre de démence des hommes qui avaient la tête remplie de pensées moins bizarres. Le père Buffier oppose le sens commun à ces fous, excellents logiciens, ainsi qu'il les appelle.

Ces questions seront toujours jeunes; deux hommes placés aux antipodes du monde des idées, Proudhon et Lacordaire, les ont traitées tous deux et tous deux avec talent.

Le moi ne se prouve pas, dit Proudhon (2), il se pose; la réalité de la pensée est déclarée par lui comme fait, principe nécessaire, axiôme enfin; mais certains penseurs trouvèrent cette affirmation du sens commun déjà trop hardie: qui nous garantit, disent-ils, que nous pensons, que nous sommes? De longs débats s'entamèrent à ce propos; le sens commun y mit fin par cet arrêt : attendu que le doute qui porte sur le doute même est absurde, Pyrrhon et sa secte seront reconnus par la philosophie d'une absurdité qui tranquillise le moi sur son existence..... Qui nous répond, dit Lacordaire (3), que l'image soit exacte et même soit produite par un objet réel?... Où est la preuve que la vision idéale ne vous trompe pas et qu'elle soit autre chose que le songe permanent d'un être passager? Nous croyons qu'il n'en est rien, mais nous le croyons sans nous le démontrer, et nous essayerions vainement d'établir cette démonstration, car toute démonstration suppose des principes d'où elle part, et ce sont les principes même de l'entendement qu'il s'agit de vérifier.... On peut avouer qu'il n'y a rien à répondre au scepticisme absolu. Le scepticisme, détruisant toute réalité, son objection s'abyme avec

(1) *Traité des premières vérités.*

(2) *Contradictions économiques*, tome 2, chap. 11, page 208.

(3) *Conférences.*

lui dans le néant qu'il se creuse; se taire est assez devant une ombre; vivre est assez contre un mort. L'erreur n'est quelque chose que par l'adhésion des hommes; là où l'humanité n'est pas dans une certaine mesure, il ne reste à l'erreur que du bruit dans un tombeau; c'est un fantôme qui voudrait faire peur : deux rire en font justice, le rire de Dieu et le rire du genre humain (1).

Nous pourrions indéfiniment grossir la liste de ces autorités depuis Aristote, lequel affirme que cela est qui paraît à tous être (2), jusqu'à Reid, Oswald, Beattie, Campbell, et même Kant et Fichte, puisque la *Raison pratique* de Kant n'est qu'un terme nouveau pour désigner le sens commun (3), et que Fichte, dont la philosophie spéculative est une réduction à zéro de toute la philosophie, s'est soustrait à ce nihilisme dans sa *Philosophie pratique* (4). Le bon sens, voilà en effet le fort inexpugnable où le genre humain se rit de toute l'artillerie des logiciens.

Quand parut, après la mort de Huet, son *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, les uns y virent un démenti donné

(1) Le président Riambourg a dit aussi avec sa haute raison : « S'il est vrai de dire qu'il y a eu des sceptiques en spéculation, il est certain en même temps qu'il n'y en jamais eu dans la pratique, la nature n'ayant jamais permis à qui que ce fût d'être sceptique pleinement; aussi la nature éloigne du scepticisme, tandis que le raisonnement y ramène. » (Voyez Riambourg, *Œuvres philosophiques*, tome 2, page 173.) Et plus loin : « ... Toute philosophie qui ne voudra pas établir le doute universel en principe, commencera nécessairement par un acte de foi... La foi est donc le fondement de toutes les connaissances humaines; la philosophie elle-même repose sur la foi. » (Id., tome 2, page 192.)

(2) Aristote, *Eth.*, livre 10, chap. 2.

(3) Pour être certain qu'il vit, l'homme, dit Kant, n'a besoin ni de syllogismes ni de preuves quelconques.

(4) Voyez sa *Destination de l'homme*.

à la *Démonstration évangélique;* d'autres crurent que l'ouvrage était le fruit d'une intelligence affaiblie par la vieillesse; d'autres enfin supposèrent une falsification.

Quand on prouverait, disait-on dans les *Mémoires de Trévoux,* que l'on a trouvé ces rapsodies sceptiques parmi les papiers du célèbre évêque d'Avranches, on prouverait tout au plus que c'était là des collections de savant qui en faisait de toutes les sortes; pour adopter les unes et rejeter les autres. L'abbé d'Olivet, qui avait publié l'œuvre posthume de Huet, attaqué ainsi dans sa probité d'éditeur, soumit le manuscrit à l'Académie, et l'Académie constata que l'autographe était bien de celui auquel on l'attribuait.

L'article du journal de Trévoux était sorti de la plume du père du Cerceau et de celle du père Chastel; tous les jésuites du reste ne partagèrent pas cet avis; le savant Baltus vit dans le traité une sorte de préparation évangélique propre à détruire l'orgueil, qui est le grand ennemi de la foi; il ne craignit pas de dire que l'enseignement des pères et des docteurs y était continué. Baltus pourtant incline à croire qu'on y a donné trop d'étendue aux raisons tirées pour la plupart de Sextus Empiricus, car l'écueil à éviter est de s'imaginer que tout est incertain, et que par conséquent le plus sage parti est de douter de tout (1).

(1) Ce sentiment du père Baltus sur le *Traité de la faiblesse de l'esprit humain* est exprimé dans une lettre à l'abbé d'Olivet. (Voyez Desmolets, *Mémoires de littérature et d'histoire,* tome 2.)

« Il est vrai, Monsieur, — écrit Baltus, — qu'ayant lu le livre de feu M. Huet *de la faiblesse de l'esprit humain,* je l'ai cru bon et utile à la religion..... Accoutumé qu'est notre esprit à raisonner sur les choses humaines, il veut raisonner de même sur les choses divines, et comme il ne peut les comprendre, parce qu'elles ne sont pas de son ressort, il est violemment tenté de ne pas les croire; jaloux de sa liberté et de son

D'Olivet, disions-nous tout-à-l'heure, soumit le manuscrit du traité au jugement de l'Académie française; quelque temps après parut une apologie du savant abbé.

« On voit bien, — avait dit le *Journal de Trévoux*, — que le titre et beaucoup plus le dessein du traité jurent avec le nom et le caractère de l'illustre auteur à qui on ose l'attribuer. »

L'apologiste de l'abbé d'Olivet répond :

« Quand vous dites : On voit bien, c'est vous, mon père, qui voyez; mais je connais des personnes qui voient autrement et des personnes remplies... d'un zèle sincère pour la religion; elles croient voir qu'un évêque, qu'un savant du premier ordre a pu se proposer des motifs dignes de lui et qui ne jurent ni avec son nom ni avec son caractère, lorsqu'il s'est soulevé contre la prétendue force de l'esprit humain, dans un temps

indépendance au-delà de toutes bornes, il souffre impatiemment qu'on veuille le captiver sous le joug de l'autorité, quelque respectable et quelque divine qu'elle soit. Il est donc important de convaincre l'homme de sa faiblesse, du peu d'étendue de ses lumières et de son incapacité, non-seulement par rapport aux vérités divines,... mais encore par rapport à une infinité de choses surnaturelles et communes qu'il ignore profondément.... Ce qui me fait goûter encore davantage le livre de feu M. Huet, c'est qu'il m'a paru que ce savant homme, en s'appliquant à faire voir combien l'esprit humain est faible et incapable par lui-même de s'élever à la connaissance de la vérité, était entré parfaitement dans les sentiments des saints Pères... » Baltus cite ensuite à l'abbé d'Olivet Eusèbe, Saint Justin, Athénagore, Théodoret, Lactance, Saint Augustin, Saint Prosper et Saint Jean-Chrisostôme, et il finit par conclure que toute la différence qu'il y a entre Huet et eux, c'est que Huet entreprend de prouver par beaucoup de raisonnements ce que les saints Pères prouvent par des faits certains et indubitables.

Quant à soupçonner Huet d'un pyrrhonisme absolu, toute la vie de Huet, sa piété, sa vertu, ses travaux pour la religion, ne permettent pas de s'arrêter un seul moment à cette pensée.

où règne une détestable métaphysique, dont la présomption forme tant d'impies (1) ».

L'apologiste remarque enfin que l'auteur de l'article de Trévoux pourrait bien n'être pas infiniment versé dans la lecture des ouvrages de Huet, car, en les parcourant, il eût trouvé et dans sa *Censure du cartésianisme* et dans sa *Démonstration évangélique* le germe de la doctrine développée dans son traité posthume.

Cette observation nous semble très-vraie; non-seulement le *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* n'est contraire ni aux idées émises dans la *Démonstration*, ni à celles que renferme la *Censure du cartésianisme;* mais le fond des opinions qui servent de base au traité se retrouve dès l'année 1660 dans la correspondance de Huet; à cette époque en effet il écrit à Membrun une lettre où il lui fait l'éloge des doctrines de la seconde Académie (2).

Le *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* est un de

(1) Là sont donnés des détails sur le jugement de l'Académie. L'Académie s'est fait remettre des lettres écrites à l'abbé d'Olivet par Huet, un manuscrit du traité et le traité imprimé ; puis elle les a remis à M. de la Monnoye et à M. Boivin qui, ayant correspondu avec Huet, connaissaient son écriture, afin qu'ils fassent leur rapport ; le 27 juin 1726, de la Monnoye et Boivin attestent que le manuscrit du *Traité de la faiblesse de l'esprit humain,* par Théocrite de Pluvignac, seigneur de la Roche, gentilhomme de Perrigord, est incontestablement et depuis la première jusqu'à la dernière ligne de la propre main de feu M. Huet, et que l'imprimé est une très-fidèle copie du manuscrit.

Remarquez que le mot grec Théocrite correspond au mot hébreu Daniel.

(2) *Placet ergo imprimis adolescentioris Academicæ cujus parens esse fertur Carneades institutum quod verisimilia quidem ac probabilia pervestigat, nihil autem quasi verum et probatum decernit nec ullius jurat in verba magistri, sed verisimilitudinem undecumque proficiscatur arripit in eaque conquiescit.* (Lettre manusc. de la Bibl. royale.)

ces livres sur lesquels jamais l'on ne sera d'accord. Muratori traitait Huet de fou (1) *(Pazzo)* pour avoir écrit cet ouvrage; suivant Feller (2), Huet a seulement voulu y montrer que le système des anciens sceptiques, réduit à de certaines bornes, n'est pas si déraisonnable qu'on le croit ordinairement; que la religion resterait démontrée, quand même le doute se répandrait sur la plupart des sciences humaines, et qu'enfin les démonstrations morales ne le cèdent point aux démonstrations mathématiques.

Les Jésuites, auteurs du *Journal de Trévoux,* dit Voltaire quelque part, soutinrent que l'ouvrage n'était pas de l'évêque Huet, sur le seul prétexte qu'il ne convenait pas à un ancien prélat de Normandie d'avouer que la scolastique est ridicule et que les légendes ressemblent aux quatre fils Aymon; comme s'il était nécessaire pour l'édification publique qu'un évêque normand fût imbécille (3).

(1) Si Huet n'est pas fou, dit Muratori dans son *Traité des forces de l'entendement,* il est plus inexcusable, car il est double et dissimulé. Ce livre de Muratori fut approuvé par l'Institut de Boulogne. A Muratori il faut joindre Schoock, Villemondy, Leclerc, Crousaz, Grosse, Egger et Regis qui attaquèrent énergiquement les idées de Huet sur la certitude.

(2) *Dictionnaire historique,* article Huet.

(3) *Siècle de Louis XIV.* Voltaire, dans un autre passage du même livre, nous dit que le *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* a fait beaucoup de bruit et a paru démentir la *Démonstration évangélique.* M. Sainte-Beuve, dans un article sur Huet (*Constitutionnel* du 3 juin 1850), nous dit: « Voltaire a justement remarqué que ce traité posthume de Huet sur la faiblesse de l'esprit humain semble contredire et démentir sa *Démonstration évangélique;* mais Huet n'était pas de ces esprits qui vont en tout à l'extrême et qui poussent les choses à leurs dernières limites. » Nous croyons, n'en déplaise au savant critique, que Huet aimait à pousser les choses aussi loin que possible; le *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* et la *Démonstration* partent tous deux d'une seule et même pensée qui ne varie jamais chez Huet, ainsi que nous croyons l'avoir surabondamment établi. Le comte Joseph de Maistre, dans une lettre à M. l'abbé de la

Si l'auteur du *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* est ici très-ridiculement et très-impertinemment défendu, n'a-t-il point été d'un autre côté très-injustement attaqué ?

« On ne peut douter, — dit le *Journal des Savants* (1) — qu'il n'eût (Huet) un penchant particulier pour le scepticisme; c'est sans doute à ce penchant que l'on doit le jugement favorable qu'il porte, dans l'une de ses lettres à Grævius, du *Dictionnaire de Bayle* et l'éloge de son auteur, dont il aurait, dit-il, désiré qu'il eût seulement en vue les savants, et qu'il ne se fût pas tant occupé à relever les erreurs de Moreri. » Ce jugement nous semble on ne peut plus faux; Huet n'avait absolument aucun penchant pour le scepticisme religieux de Bayle. Dans la lettre à Grævius, à laquelle fait allusion le *Journal des Savants*, Huet apprend à son ami qu'il a feuilleté *durant quelques heures* le *Dictionnaire de Bayle;* il y a trouvé beaucoup de choses spirituellement pensées, élégamment écrites et savamment rassemblées (2). Quant à l'esprit de l'ouvrage, Huet n'en dit pas un seul mot; avait-il pu, du reste, l'apprécier en quelques heures ?

Les idées de Huet sur la certitude ont aussi dicté à M. Christian Bartholmèss quelques réflexions dénuées de justesse,

Mennais (6 septembre 1820), lui dit aussi : « Vous savez sans doute que le traité du docte Huet sur la faiblesse de l'esprit humain alarma plusieurs lecteurs, et Voltaire ne manque pas de dire qu'il réfutait la *Démontration évangélique;* il vous arrive quelque chose de semblable. » Il faut être juste, Voltaire n'a point dit que le *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* réfutait la *Démonstration évangélique;* mais seulement qu'il paraissait la démentir.

(1) *Journal des Savants*, du 16 prairial an V (juin 1797). La *Biographie universelle* s'est trompée en renvoyant pour ce recueil à l'année 1796; le *Journal des Savants* n'existait point alors.

(2) *Multa in eo sunt solerter excogitata, scripta eleganter, erudite collecta.* (Lettre à Grævius, du mois de mai 1697. *Manusc. de la Bibl. royale.)*

TYP. LEBEL, A MORTAIN. 16

à notre avis (1). Suivant M. Bartholmèss, Huet *répugne à discerner la vérité religieuse du savoir naturel; il s'obstine à identifier la science avec l'erreur; il ne voit pas que si la philosophie naturelle est illusoire et vaine, il faut que le dogme la remplace et se montre infaillible dans l'enseignement des vérités naturelles.*

Or, Huet n'identifie point la science avec l'erreur; il accorde même à la science la plus haute certitude humaine; il se borne seulement à mettre cette certitude au-dessous de la certitude de la foi (2). Il ne répugne point non plus à discerner la vérité religieuse du savoir naturel. « La foi, — nous dit-il en effet, — permet à la raison d'avoir son pécule propre séparé de la fortune de sa maîtresse; la foi n'y prétend rien (3). » Il y a plus, Huet gourmande ceux qui rangent dans le domaine de la foi des questions étrangères à cette foi, et prétendent trancher par l'autorité de l'Ecriture sainte des controverses purement philosophiques; il ne craint pas d'avancer que c'est exposer la religion à la risée des impies, et imiter Faustus, cet ignorant manichéen qui osait couvrir d'un bouclier sacré ses sottises en philosophie et en astronomie (4).

M. Bartholmèss ne nous semble pas plus exact quand il

(1) Voyez *Huet, évêque d'Avranches ou le Scepticisme théologique*, par Christian Bartholmèss, page 55.

(2) Voyez *Quæstiones alnetanæ*, page 10. *Hæc sive probabilia esse dicas summa probabilitate, sive certa summa certitudine humana perinde est.*

(3) *Permittit ei tanquam servæ suum sibi habere peculium separatum a rebus dominicis neque quicquam in his sibi postulat esse juris.* (Voyez *Alnetanæ quæstiones*, livre 1er, chap. 7, page 57.

(4) *Cum philosophiæ et astronomiæ peritum se fingens vanitatis et inscitiæ convictus teneretur... Et ad fidem revocaret quæ ab ejus censu penitus semota sunt.* (Item, page 58.)

reproche à Huet d'avoir moins regardé au poids et à la valeur des témoignages qu'à leur multitude, et de n'avoir pas craint d'associer des noms risibles aux noms les plus respectables : Thersite à Parménide, à Chrysostôme (1).

Quiconque lira ces lignes, en conclura sans hésiter que l'auteur du *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* n'a pas craint de s'appuyer sur l'autorité de Thersite. Or, voyons comment Huet a raisonné : il vient de citer Parménide et Hippocrate pour prouver qu'il y a bien quelque liaison entre la pensée et le cerveau ; il invoque ensuite le témoignage d'Homère, qui donne à Thersite une épithète empruntée de la forme de sa tête ; eh bien ! nous le demandons, est-ce là ranger Thersite parmi ses autorités ?

Pour revenir à la certitude, Saint Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, soutient que nous possédons une science bornée et pourtant très-certaine (2). Mais il avoue aussi que parfois nous ne saurions discerner les images du sommeil de celles de la veille (3). Bossuet doute quelquefois, avec Arnobe, s'il dort ou s'il veille. Il ne sait si ce qu'il appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond ; s'il voit des choses réelles ou s'il est seulement troublé par des fantômes et par de vains simulacres (4). »

Eh bien ! Huet n'eût-il pas pu demander à Bossuet si dans

(1) Voyez Christian Bartholmèss, *Huet, évêque d'Avranches*, page 86.

(2) *Habens de rebus etiamsi parvam... tamen certissimam scientiam.*

(3) *Cité de Dieu*, livre XXII, chap. 22.

(4) Voyez dans Bossuet *Sermon sur la mort*.

le ciel ne finiront pas ces doutes, qui purent obséder sur la terre les génies les plus fermes?

Les adversaires de Huet s'accordent, du reste, à reconnaître que, pour trouver la vérité, il faut l'aimer et la chercher avec modestie. Mais *naturellement* aimons-nous la vérité? l'aimons-nous surtout quand elle nous impose une vertu? Tout le monde a lu les belles pages que le chancelier Erskine a écrites sur la foi. Est-il un seul chrétien qui n'y souscrive de bon cœur?

Quant à l'évidence qu'osent parfois revendiquer contre nous les ennemis du christianisme, les croirons-nous bien couverts par ce bouclier qu'ils se forgent? M. Renaud proclame évident que l'enfant au berceau *ne peut avoir à répondre d'actes accomplis par d'autres*. Faut-il nous incliner devant sa fausse évidence? Mais c'en est assez sur ces questions ardues; imitons le silence prudent de ce minime qui, dans le bateau d'Auteuil à Paris, laissa discuter Chappelle et Molière, et fut cru fort savant parce qu'il s'était tu.

Que son système fût vrai ou faux, Huet, comme Montaigne ou La Motte-le-Vayer, se fit-il de son doute un oreiller commode? Riant de toutes choses, dit-il ainsi que Margutte dans le *Morgante*, je ne crois pas plus au noir qu'au bleu (1); ou, de même que Byron : je ne jurerais pas que le noir est blanc, mais je soupçonne fort qu'effectivement le blanc est noir (2); ou bien, comme Hume et Voltaire, sema-t-il le scepticisme pour recueillir l'enfer, selon la belle expression du

(1) *Io non credo piu al nero che al azzuro.* (Voyez le *Morgante* de Pulci.)
(2) *I will not swear that black is white.* (Voyez lord Byron.)

poële (1) ? Non; s'il doute, ce n'est que pour croire, et son doute, au fond, ne nous semble pas fort éloigné du doute de Saint Thomas, de Pierre d'Aily, de Biel et de Suarez.

« Je suis convaincu, il y a longtemps, — a dit l'un des hommes les plus éminents de notre époque (2), — que le scepticisme est le vice mortel de la société française. Le scepticisme religieux, va-t-on me dire; est-ce qu'il y en a deux ? Les principes sur lesquels on fonde le doute absolu en matière de science humaine, ont-ils des limites possibles dans leur application ? Quand la raison a succombé sous leur atteinte, peut-elle se relever pour défendre le dogme et leur fermer le ciel après leur avoir abandonné la terre ? Quiconque aujourd'hui travaille pieusement pour le scepticisme porte du bois à l'incendie, et les incrédules de la raison, qu'ils le sachent bien, livrent le monde aux incrédules de la foi. »

Qu'il y ait deux scepticismes, — puisqu'on veut nommer scepticisme les idées de Huet sur la certitude, — qu'il y ait deux scepticismes, disons-nous, nous serions tenté de le croire malgré la dénégation éloquente de M. Charles de Remusat, quand nous voyons ce dernier, malgré son dogmatisme, nier la création, et l'auteur des *Alnetanes*, du *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain*, croire avec simplicité non-seulement aux dogmes de la foi, mais même à la liquefaction du sang de Saint Janvier (3).

(1) *They may sow scepticism to reap hell.*

(2) Voyez la *Revue des deux mondes*, n° du 1er mars 1853, article de M. Charles de Remusat.

(3) *Quod scribis de sanguine Sancti Januarii gratissimum fuit rem tanta admiratione dignam ex te oculato et locupletissimo teste cognoscere.*

Nous en avons fini avec Huet envisagé comme philosophe : quelque remarquables que soient en ce genre ses travaux, il était difficile qu'ils devinssent populaires, car ici la popularité est la récompense de ceux-là seuls qui savent *rendre les hauts lieux de la philosophie accessibles même à des pieds habillés de soie* (1).

(1) Quiconque a lu les lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre, sait à qui nous empruntons cette expression pittoresque.

CHAPITRE V.

Nous avons laissé Huet passant ses étés à Aunai et ses hivers à Paris ; il était alors en relation, à quelques exceptions près, avec ce que l'Europe comptait d'hommes éminents dans les lettres et les sciences. Sa liaison avec La Fontaine datait déjà de quatre ans, et il comptait au nombre des années les plus heureuses de sa vie celle où il avait acquis un ami doué, presqu'au même degré, de candeur et de génie (1). Huet le perdit en 1692. L'on sait comment un jeune vicaire de Saint-Roch, l'abbé Pouget, opéra la conversion de l'illustre fabuliste.

(1) M. Walckenaer, dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, nous dit avoir retouvé le conte des *Troqueurs* dans un recueil de pièces diverses formé par Huet ; il est signé des initiales de La Fontaine, et sans doute Huet l'avait reçu de La Fontaine lui-même.

La Fontaine, dans une pièce de vers adressée à Huet, lui disait :

« Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
» Me feront renoncer à mes erreurs premières. »

Le 12 février 1693, une députation de l'Académie française accompagnait le St-Sacrement que l'on portait à La Fontaine; Huet probablement n'en faisait point partie : il avait pris possession depuis un an de son évêché d'Avranches. Mais, si nous nous rappelons l'intérêt que prit toujours Huet à la conversion de ses amis, nous demeurerons convaincu que les conseils, aussi bien que les exemples du savant évêque, contribuèrent à ramener La Fontaine aux idées morales et religieuses (1).

Après La Fontaine, nous nommerons encore en France, parmi les amis de Huet, d'Estrées, le futur cardinal qui, si l'on en croit madame de Caylus, avait été amoureux de madame de Maintenon (2), et Charles Perrault, le détracteur spirituel des anciens; en Hollande, Golius, Isaac Gruter, Cuper, Burman, Adrien Reland, Francius (3), Perizonius et

(1) Brulart de Sillery, avec lequel Huet, comme nous le verrons, permuta l'évêché d'Avranches pour celui de Soissons, était lié aussi avec La Fontaine. « Tu te trompes assurément, — écrivait La Fontaine à son ami Maucroix, le 10 février 1695, — s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croyes plus malade d'esprit que de corps; il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est point de quoi je manque; je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. »

(2) *Souvenirs de la marquise de Caylus.*

(3) Nous possédons une lettre latine de Huet à Francius, où, parlant des opinions religieuses hautement manifestées par ce savant, il lui déclare que, s'il ne peut approuver sa manière de voir, il honore du moins sa franchise. « Et en effet, — lui dit-il, — penser d'une façon et parler de l'autre, serait boiter des deux côtés, ce que reprochait au peuple d'Israël le prophète Isaïe. Ainsi donc, je ne vous demande pas de me cacher vos sentiments sous des paroles fallacieuses; ce que je vous demande, c'est que vous vous efforciez d'arriver à la connaissance de la vérité par des études loyales et par des prières adressées à Dieu, qui est un père plein de bonté; *Ut rectis studiis et supplicibus erga Deum optimum parentem votis ad sinceræ veritatis notitiam pervenire contendas. Vale* (Lut. Paris. V. calen. mart. MDCCI. *Petri Francii posthuma quibus accedunt illustrium eruditorum ad eum epistolæ*, page 442.)

Grævius (1); en Suisse, Ezechiel Spanheim qui, après avoir été professeur d'éloquence à Genève, passa au service de l'électeur de Brandebourg et fut nommé par lui ambassadeur à Londres; en Angleterre, Edouard Bernard, Pearson, Oldembourg, secrétaire de la Société royale, et Thomas Gale, auquel Huet rend ce témoignage qu'il n'avait jamais connu d'homme plus savant, et tout à la fois plus modeste (2).

Sept ans après avoir obtenu l'Abbaye d'Aunai, Huet fut nommé à l'évêché de Soissons (1685). De graves démêlés divisaient alors la France et le Saint-Siége; Louis XIV avait occupé Avignon et jeté le Nonce dans une forteresse; trente-cinq évêques français demeurèrent pendant assez longtemps privés de l'institution canonique; Huet fut du nombre. Cependant Brulart de Sillery vint à être nommé, en 1689, à l'évêché

(1) Grævius, dont le véritable nom était Græfe, était né en Saxe, en 1632. Il quitta le luthérianisme pour la secte de Calvin; élève de Gronovius, il lui succéda comme professeur à Deventer, et après la mort d'Amilius, devint professeur d'histoire à l'Université d'Utrecht. L'Europe accourut aux leçons de Grævius; tous les grands seigneurs lui envoyaient leurs enfants, et il comptait des princes parmi ses auditeurs. Grævius cependant parlait toujours en latin et même sans élégance; ce fut lui qui publia les poësies grecques et latines de Huet; Bigot arracha à ce dernier *(Extorsit Bigotus)*, en faveur de Grævius, des notes marginales sur l'*Anthologie*, que Huet n'avait faites que pour lui même et que Grævius fut enchanté de joindre à une édition de cet ouvrage. Huet, de son côté, voulut associer Grævius à ses éditions des Classiques, *ad usum delphini;* il voulait lui confier les *Scriptores rei rusticæ*, mais ce projet n'eut pas de suite.

(2) ... *Thomam Galæum... quem utraque dote et modestiæ et doctrinæ non Bernardo tantum sed omnibus hominibus quos quidem noverim anteferendum puto.* (Commentarius de rebus ad eum per. Livre 5.)

Huet regardait l'Angleterre comme une contrée très-fertile en beaux esprits, ainsi qu'il écrivait au savant Edouard Bernard; il se plaît à louer les excellents travaux de science et de littérature que la France bien souvent reçoit de sa voisine. *Eximiorum ingeniorum ferax est Anglia.* (Lettre datée d'Aunai, septembre 1680. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

d'Avranches; il songea à permuter avec Huet qui, pour voir son futur siége, avait déjà fait le voyage de Soissons. Dans une visite qu'il lui fit à Aunai, il lui représenta que cet échange serait avantageux pour tous deux, puisqu'il rapprocherait Huet de Caen et lui Brulart de son propre pays. Ségrais et le jésuite de la Rue, qui était lié avec Huet, l'engagèrent à accepter ces propositions et l'affaire s'arrangea. L'une des clauses de cette convention portait que Huet recevrait quatre mille francs de pension, quoique l'évêché d'Avranches valût le double de celui de Soissons (1).

Louis XIV, en 1692, se réconcilia avec le Saint-Siége. Innocent XII occupait alors la chaire de Saint Pierre. Huet reçut ses bulles, fut sacré le 24 août, et entra le 17 octobre dans sa ville épiscopale (2). Il y avait trois ans que, comme vicaire général du chapitre, il avait pris l'administration de ce siége épiscopal (3). Avant de dire les actes par lesquels Huet

(1) C'est du moins là l'estimation que nous trouvons dans le journal de Dangeau (janvier 1692). Dangeau se trompe sur le prénom de Huet : au lieu de le nommer Daniel, il l'appelle Noé.

(2) Nous possédons les lettres latines adressées par Huet aux cardinaux Campegna, Cibo, Chiji, d'Estrées, et enfin au pape Alexandre VIII, où il lui demande d'être dispensé de payer, en tout ou du moins en partie, les frais de chancellerie de ses lettres épiscopales. Voici les motifs qu'il invoque : le Saint-Siége d'ordinaire dispense de tout droit ceux qui ont élevé les enfants des rois, comme ceux qui ont consacré leur talent à la défense du christianisme ; de plus, les revenus de l'évêché d'Avranches sont peu considérables ; puis, Avranches est situé sur la route qui mène de Normandie en Bretagne, ce qui entraîne pour le prélat qui occupe ce siége des dépenses fort grandes.

Huet, grâce aux cardinaux d'Aguirra et d'Estrées, obtint sa demande du Saint-Siége. (Voyez *Manusc. de la Bibl. royale.*)

(3) L'abbé Maury, dans son mémoire du 12 mai 1814, prétend qu'après le refus des bulles, nettement articulé par le St-Siége, Bossuet conseilla à Louis XIV de nommer comme de coutume à tous les siéges vacants, de recevoir le serment de fidélité des nouveaux prélats, de les mettre en possession de leur temporel, de les faire installer administrateurs spiri-

marqua son passage dans un diocèse qui avait compté avant lui tant de saints évêques, racontons la querelle futile qui le brouilla avec Ségrais; elle date en effet de cette année même.

Huet, passant par Caen, avait été invité à se rendre chez Ségrais qui, depuis la mort de Moisant de Brieux, ouvrait sa maison aux réunions des académiciens, ses confrères (1). Pour piquer la curiosité de son ami, Ségrais lui annonça qu'il apporterait à la séance la correction intéressante d'un passage de Virgile. Huet voulut savoir quel était ce passage. Il s'agissait de quelques vers du quatrième livre des *Géorgiques*, où Virgile nous peint les soins donnés par les Egyptiens à l'éducation des abeilles et à la récolte du miel. Huet fit observer que les vers du poëte, en cet endroit, ne sont point altérés; mais Ségrais, ne se tenant pas pour battu, développa son sentiment dans une dissertation, et cette dissertation, il l'envoya non-seulement à Huet, mais encore à Duquesnay, qui avait été pendant quelques années lieutenant-général à Caen.

tuels par les chapitres respectifs, et de les investir ainsi de tous les pouvoirs juridictionnels de l'épiscopat. L'abbé Maury attribue gratuitement ce conseil à Bossuet; mais il ne semble pas, comme le remarque le cardinal de Beausset, que Rome ait élevé de réclamations sur la forme adoptée alors en France pour le gouvernement des diocèses. Ni Alexandre VIII, ni Innocent XII n'adressèrent de reproches aux prêtres qui, nommés à un évêché, le gouvernèrent en vertu des pouvoirs que leur conférait le chapitre.

(1) Ségrais, dans la salle où se tenaient les séances de l'Académie, avait rassemblé les portraits de Vauquelin de la Fresnaye, de Huet, de Bertaut, de Bourqueville, de Debras, de Dalechamps, de Rouxel, de Hallé, de Cahaignes, de Sarrasin, de Moisant de Brieux, de Montausier, de Bochart et de Gilles Macé. Il avait aussi orné la façade de sa maison d'une statue de Malherbe; ce poëte était représenté tenant la lyre en main, comme un nouvel Apollon. Outre cette galerie, Ségrais en possédait une autre où l'on voyait les portaits des personnages les plus illustres de la cour. (Voyez Trebutien, *Caen. précis de son histoire.*)

« Ce serait faire descendre le ciel à la terre, — disait Segrais, — que de croire que je vous ferai entrer dans mon sens; mais je vous propose mes doutes. Vous avez bonne opinion de votre jugement, et très-médiocre opinion d'un ignorant comme moi. Vous avez grande raison, et sur ce point je pense comme vous : un avocat en sait toujours plus que son client; le client, toutefois, parce que l'affaire le touche de plus près et qu'il y songe toujours, peut ajouter quelques motifs aux motifs de son avocat.

» Virgile nous dit que là où le peuple de Canope habite les bords du Nil, et là où le fleuve, qui vient des Indes, rase la Perse, fertilise l'Egypte et se jette par sept embouchures dans la mer, en toutes ces contrées l'on recueille soigneusement les présents des abeilles. Eh bien! il eût suffi de changer un seul vers de place pour obtenir un sens conforme à la géographie; ce sens, le voici :

» Là où le peuple de Canope habite les bords du Nil, et là aussi où un fleuve, venant des Indes, rase la Perse et se jette dans la mer par sept embouchures différentes....

» Pour repousser cette transposition, il faut soutenir que Virgile ignorait la géographie, puisqu'il placerait alors le Nil près de la Perse, dont le séparent la mer rouge, l'Arabie et la Mésopotamie. Si je disais, en décrivant la Touraine traversée par la Loire, que la Loire vient des Cevennes et rase la Transylvanie; me serai-je justifié en alléguant qu'entre la Transylvanie et la Loire il n'y a après tout que l'Allemagne et la moitié de la France? Virgile pouvait-il ignorer la vraie situation de la Perse où Rome, sous la conduite de Crassus, avait, bien avant Virgile, envoyé ses légions? Virgile d'ailleurs donne toujours, ce semble, à l'Indus sa

position véritable; Ptolémée nous décrit les sept embouchures de ce fleuve, et s'il est hardi d'ôter un vers de Virgile de sa place, il est plus hardi peut-être d'ôter la Perse de la sienne ! »

Voici quelle fut à peu près la réponse de Huet :

« Notre démêlé m'a suivi de Caen jusqu'à Paris (1); je ne m'y attendais pas. Je suis comme les avocats qui plaident chaudement l'un contre l'autre et vont, l'audience close, trinquer au cabaret. Vous vous plaignez que je n'ai point voulu vous entendre; mais supposons que je vous dise : Voici une pièce de brocart qui est admirable, permettez que je la couse à votre manteau pour y cacher une tache; ne pourriez-vous pas me répondre : Mon manteau n'a point de tache et je n'ai que faire de votre brocart. Mais laissons-là les comparaisons et venons à Virgile. Ce poëte a parlé du Nil comme en parlait son siècle; les anciens, assez médiocres géographes, croyaient que le Danube se joint au Pô et le Pô au Rhône; ils faisaient un golfe de la mer Caspienne et allaient jusqu'à douter qu'il y eût un Océan. Ceux qui connaissaient si mal l'Europe, pouvaient-ils donc être fort au courant sur l'Afrique ? Ce n'est pas à dire que les anciens n'eussent beaucoup de savoir; mais, mon Dieu, les Jésuites sont d'habiles gens aussi, et pourtant ce bon Poitevin, qui ne pouvait revenir de sa surprise en voyant des hommes si savants ignorer le chemin de Pamprou, ne nous semble-t-il pas un peu naïf? Du temps de Virgile, l'on confondait souvent l'Inde et l'Ethiopie; le Nil, selon la croyance commune, prenait sa source dans les Indes, il devait donc passer près de

(1) Voyez *Dissertation de l'abbé Tilladet*.

la Perse, puisque la Perse avoisine l'Inde vers l'Occident; le golfe Arabique, le golfe Persique et même une partie de la mer des Indes n'étaient, on le supposait, qu'un grand lac comme la mer Caspienne, et l'Ethiopie n'était qu'un trait-d'union entre l'Asie et l'Afrique. Les Ethiopiens, indiens d'origine, conservaient le nom d'Indiens dans leur nouvelle patrie, première source d'erreur; puis l'on croyait saisir des analogies tant dans le type que dans les usages des Ethiopiens et des Indiens, autre motif de confusion. Alexandre prit l'Indus pour le Nil; Virgile crut que le Nil venait des Indes orientales, contrée qu'il plaçait vers les frontières de l'Ethiopie. Cette bizarre géographie fut longtemps adoptée; Saint-Cyrille donne pour itinéraire en Ethiopie la route de la Perse et de la Syrie; Cedrenus, au 11e siècle, le juif Benjamin, au 12e, placent l'Ethiopie, sinon dans les Indes, au moins près des Indes; jusqu'à la fin du 15e siècle, ces pays furent confondus assez généralement, quoique Strabon, Ptolémée, Pomponius, Mela et Philostrate eussent pris soin de les distinguer.

» Si nous rejetons dans Virgile tout ce qui n'est pas exact, jusqu'où n'irons-nous pas ? L'Enéide fourmille d'anachronismes, supprimerons-nous l'Enéide ?

» Que le Nil vienne ou ne vienne pas des Indes, là n'est pas la question; la vraie question est celle-ci : Virgile l'a-t-il cru ? Si chacun vous imitait, nous aurions un Virgile travesti au lieu du vrai Virgile; pour moi, si, sans une nécessité absolue, je retranchais un iota des anciens écrivains, ma conscience me reprocherait de commettre un sacrilège.

» Vous m'appelez tyran, parce que je n'ai point voulu vous entendre; mais si un docteur, pour me guérir de la colique que je n'ai point, voulait m'imposer sa médecine et s'obstinait

à m'en vanter les vertus, je me boucherais les oreilles; tant pis pour lui s'il s'en fâchait (1). »

Cette discussion futile brouilla deux vieux amis; l'amour-propre, on l'a dit, est le plus sot des amours. Huet se persuada que Ségrais, en envoyant à Duquesnay la copie de sa lettre, avait voulu se ménager un témoin de sa victoire. N'est-ce pas véritablement à dégoûter de la science ?

Neuf ou dix ans auparavant, Huet avait eu une querelle assez vive avec Boileau sur Longin ; il écrivait en effet à Montausier, le 26 mars 1683 :

« Soyez juge entre Boileau et moi, pour le passage de la *Genèse* où est racontée la création de la lumière. Lorsque je lus Longin, ce passage me sembla mal choisi ; un jour, il m'en souvient, je vous en dis mon avis et, sauf une exception, il fut partagé, je crois, par tous ceux qui se trouvaient chez vous; plus tard, je manifestai mon opinon à cet égard dans la *Démonstration évangélique;* or, en ouvrant une nouvelle édition de Boileau, voici ce que j'y ai lu :

« Que devons-nous penser d'un savant de ce siècle qui, » bien qu'éclairé des lumières de l'Evangile, ne s'est pas aperçu » de la beauté de cet endroit? »

» Quoi ! est-ce donc un article de foi que le sublime se trouve-là ? L'on fait de Longin un canoniste et l'on m'excommunie presque ! Si cependant le sublime était dans ce passage, il ne serait point à sa place : la création est un sujet qui porte avec soi son sublime; Moïse n'y a rien mis

(1) Lettre du 16 décembre 1692. Nous n'en donnons que l'analyse.

du sien et il a bien fait. La tournure de phrase dont il se sert est un tour vulgaire de la langue hébraïque que l'on trouve partout dans la Bible; la langue grecque, ignorant cette tournure, Longin s'y est trompé facilement. Qu'a fait Moïse? il a imité l'ouvrier habile qui, pour enchâsser une pierre précieuse, l'entoure d'un simple filet d'or, et, lorsque Longin rehausse les expressions dont se sert Moïse, il abaisse la hauteur de Dieu que n'atteignent point nos paroles; et maintenant, demanderai-je à mon tour : Que penserons-nous d'un homme qui, éclairé par l'Evangile, ose faire de Moïse un mauvais rhétoricien, et voit toute la beauté de nos saints livres dans de méchantes figures?

» Quelques louanges, — dit Huet en terminant sa lettre, — quelques louanges que M. Despréaux vous ait données pour fléchir votre indignation contre ses satires, ces éloges intéressés ne vous empêcheront point de tenir la balance droite. »

Nous ne savons pas si Montausier se prononça entre Huet et Boileau; mais voici la réponse du poëte au savant qui lui avait adressé une lettre pour repousser sa critique :

« Le sublime et le style sublime ne sont point même chose (1). Le style sublime veut de grands mots; le sublime quelquefois éclate en une parole; il ne se prouve pas, il se sent. Le commencement d'un récit doit être simple, dit-on; d'accord; mais le sublime et le simple sont bien loin de s'exclure. Qu'un maître de danse dise à son élève : Allez, tournez, arrêtez, rien de plus puérile à coup sûr. Mais que le soleil dise à Phaéton :

Reviens, détourne, arrête,

(1) Ici, comme du reste dans tout cet ouvrage, nous cherchons à reproduire moins les mots que la pensée.

dans la bouche d'un père, ce discours est sublime. Moïse, nous le croyons, s'est peu occupé de figures; mais l'esprit divin qui l'inspire y a songé pour lui.

Vingt-trois ans s'écoulèrent, et la lettre de Huet à Boileau tomba aux mains de Le Clerc, qui reproduisit, dans un style assez plat, l'opinion de l'auteur de la *Démonstration évangélique*. Boileau, se voyant alors en face d'un protestant et non plus d'un évêque, s'efforça de mettre ce dernier hors de cause et traita de verbiage le factum du réfugié.

Huet semble avoir gardé toujours un peu de rancune à Boileau qui, dit-il, versait dans ses ouvrages le sel attique et le fiel, et, s'estimant le dispensateur de la gloire, regardait comme un crime de ne point penser comme lui (1).

Quant au fond du débat, remarquons avec Boileau que bien des juges peuvent chercher le sublime dans le sublime; l'auteur qu'ils ne perdent point de vue ne leur semble point s'élever.

Cela est vrai en tous temps, comme il est vrai aussi que le vulgaire des lecteurs,

> Voyant l'aigle échapper à son regard qu'il lève,
> Pense qu'il diminue à cause qu'il s'élève !

Huet n'était pas aussi infaillible dans ce qui se juge par le cœur, que dans ce qui se décide à l'aide de la mémoire; il

(1) *Scripserat ille satiras perfacetas illas quidem et felici numerorum lenocinio auribus insidiantes at maledicentissimas, turgentes succo loliginis et mera ærugine infectas... Indignatus ille maledicorum poetarum princeps pratellius audere quemquam dissentire a se, gloriæ et ignominiæ litterariæ omnis arbitro...* (Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.)

TYP. LEBEL, A MORTAIN.

avait conquis la science comme Alexandre l'univers : mais quand le Macédonien, dans l'atelier d'Appelles, voulut parler de peinture, le peintre lui dit de parler plus bas, pour ne pas éveiller le sourire d'un broyeur de couleurs.

« Il y a des gens de lettres, dit un vieux livre, qui sont si très-savants qu'ils en sont tous sots. » Le comte de Grammont disait à sa femme qui lui récitait le *Pater* : « Cette prière est sublime, qui l'a faite ? » Huet savait mieux que Grammont de quelle source divine sort la Bible ; en comprenait-il mieux la beauté ? nous n'oserions le dire.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre sa nomination à l'évêché d'Avranches et sa prise de possession de ce siége, Huet composa son traité de la *Situation du Paradis terrestre ;* ses collègues à l'Académie lui avaient demandé son avis sur cette question d'exégèse à propos d'une Bible qui s'était par hasard trouvée ouverte, dans la salle de leur séance, précisément à la page où Moïse parle de l'Eden.

L'on a placé le paradis terrestre dans le troisième et le quatrième ciel, dans le ciel de la lune, dans la lune, dans une montagne qui y touche, sous la terre et sur la terre ; dans la terre de feu, au bord du Gange, à Ceylan, à la Chine, en Arménie, en Mésopotamie ; dans la Perse et la Babylonie, l'Arabie et la Syrie ; en Afrique et en Amérique, sous le pôle Arctique ; on l'a même placé à Heden, en Artois ; tel nous donne l'étendue du paradis comme s'il l'avait toisé ; tel autre nous le représente comme aussi grand que l'Orient ; le Talmud lui assigne une étendue soixante fois plus considérable que celle de la terre ; Huet croit que l'Eden était situé sur le canal formé par le Tigre et l'Euphrate, depuis le point où ces fleuves se joignent, jusqu'au point où

ils se séparent; Calvin, Scaliger, les théologiens de Louvain, l'avaient pensé avant lui; Huet diffère d'eux uniquement en ce qu'il place le Géhon à l'Orient et le Phison à l'Occident; le Phison, selon lui, serait donc le canal occidental du Tigre et de l'Euphrate; le Géhon, le canal oriental.

Voltaire a dit :

Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place (1).

Ces conjectures, ces recherches laissent après elles bien des doutes et Bochart, sur ce point, changea trois fois d'avis (2).

(1) Il n'est pas d'évêque du 17e siècle auquel Voltaire, sérieusement ou en plaisantant, fasse plus volontiers allusion qu'au savant évêque d'Avranches. Ceux qui ont lu le *Conte des filles de Minée* s'en rappelleront le début :

Vous demandez, madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots paysans
. . . .
Aiment à boire le dimanche ?
. . . .
J'ai consulté bien des savants.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un usage si beau
Vient de Noé, le patriache,
Qui, justement dégoûté d'eau,
S'enivrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe. . . . . .

(2) Dans le cours de l'année 1692, le savant anglais Gale écrivit à Huet pour lui demander l'autorisation de faire traduire en anglais le traité de la *Situation du paradis terrestre*. Robert Boyle, voulant, même après sa mort, faire la guerre à l'athéïsme, avait affecté par testament des fonds assez considérables pour cette propagande religieuse. « L'Angleterre, — dit Gale dans cette lettre, — compte plus d'un athée qui voudrait nous donner les fables de l'Egypte comme la source où Moïse puisa sa Cosmogonie ; or, vous avez publié un livre sur le paradis terrestre, ceux qui l'ont lu en font l'éloge ; pour que leur nombre aille croissant chez nous, je ne sache rien de mieux qu'une traduction anglaise. Déjà, sans vous avoir consulté, l'on y a mis la main ; pardonnez-moi, je vous prie, l'initiative que j'ai prise à cet égard. *Veniam que impertias quod te inconsulto rem istam aggressus sim.* (Manusc. de la Bibl. royale.)

Ce fut pendant son épiscopat, qu'à la prière du jésuite Commire, Huet écrivit ses commentaires sur la navigation de Salomon.

Salomon, nous dit la Bible, fit construire une flotte à Asiongaber, sur la mer Rouge; Hiram lui envoya des marins qui, réunis à ceux de Salomon, gagnèrent Ophir et en rapportèrent cent vingt talents d'or. Comment les voiles tyriennes passèrent-elles de la Méditerranée dans la mer Rouge? Plusieurs hypothèses sont permises : peut-être ces vaisseaux furent-ils démontés, portés à dos de chameau par l'isthme de Suez, et reconstruits pièce à pièce; peut-être furent-ils transportés à force de bras, comme ceux de Cléopâtre, ceux de Sémiramis, ceux d'Annibal, ceux du fils du grand Pompée et ceux de Mahomet II le furent à diverses époques sur l'isthme de Suez (1), l'isthme de Tarente (2), l'isthme de Corinthe, etc.

Un canal d'ailleurs, remontant au temps d'Abraham, joignait la mer Rouge à la Méditerranée; Sésostris, Psamméticus, Nécus, trois générations de Pharaons travaillèrent à le désobstruer; Darius, craignant que la mer Rouge n'inondât l'Egypte, interrompit ce travail. Ptolémée-Philadelphe creusa un canal de Bubaste à Arsinoé. Trajan le fit réparer et lui donna son nom; Omar y travailla à son tour; un calife d'Egypte le ferma à son embouchure, mais plusieurs soudans eurent la pensée de le rouvrir.

Huet croit, comme Pline, Saint Basile et Saint Ambroise, que le niveau de la mer Rouge est plus élevé que celui de la Méditerranée : conjecture dont la science moderne a fait une

(1) Diodore de Sicile.
(2) Tite-Live.

certitude, en démentant sur ce point Strabon, Fournier et Riccioli.

Maintenant, où étaient situés Ophir et Tharsis ?

Ophir était cette partie de l'Afrique orientale qui s'étend du cap des Aromates jusqu'à la Cafrerie; c'était spécialement la contrée située sous le vingt-unième degré de latitude méridionale et qui porte le nom de Sofala (1). Le rivage en est abordable; il n'est coupé ni de golfes ni de détroits, et il abonde en or.

Nous ne pouvons chercher Ophir dans les Indes, puisque, comme nous l'apprend Arien, l'on ne naviguait point du golfe Arabique au golfe Persique; que Strabon compte à peine quelques vaisseaux qui eussent franchi le golfe Arabique, et qu'Alexandre, le premier, hasarda par-delà ses voiles aventureuses.

Ici, nous avons peine à comprendre le raisonnement de l'auteur; tout à l'heure il va nous montrer les voiles de Salomon doublant le cap de Bonne-Espérance; mais si elles faisaient le tour de l'Afrique, pourquoi n'eussent-elles pas pénétré jusqu'aux Indes ?

Placerons-nous Ophir, se demande Huet, dans le golfe Persique ? Mais à quoi bon équiper une flotte et aller chercher par mer ce que les caravanes pouvaient apporter en Palestine?

(1) Huet s'accorde sur ce point avec Milton, qu'il traite ailleurs fort lestement :

Mombaza and Quiloa and Mellind
And Sophala thought Ophir.

Mombaza, Quiloa, Melinde et Sophala qu'on croit être Ophir. (Milton, *Paradise lost.*)

Le placerons-nous au Pérou (1) ou bien à St-Domingue (2) ; mais comment des navigateurs, qui ne traversaient pas sans crainte la mer Egée ou la mer Ionienne, se seraient-ils sans boussole hasardés sur l'Océan ?

Quant à Tharsis, Huet le voit sur les rives du Betis, sur le beau territoire de la fertile Gadès. Tharsis n'était ni Tunis ni Carthage; l'on n'eût pas équipé des navires dans un port de la mer Rouge pour leur faire sillonner la Méditerranée.

Tharsis fournissait l'ivoire, l'argent, les singes, les Thukkiin ou perroquets et non point les paons, car le paon ne fut connu que plus tard en Palestine; on en rapportait encore des esclaves et la chrysolite que les Juifs attachaient au rational de leur grand-prêtre.

Voici, en résumé, l'itinéraire des voiles de Salomon : de la Méditerranée elles remontaient le Nil, pénétraient dans la mer Rouge par le canal qui l'unissait à ce fleuve, gagnaient ensuite Sofala, doublaient le cap de Bonne-Espérance, entraient dans le détroit de Gibraltar, et retournaient en Palestine et en Syrie par la Méditerranée.

L'on objectera que les colonnes d'Hercule pour les anciens étaient infranchissables; on ne nie pas que telle fût l'opinion vulgaire, mais Eratosthène, Ptolémée, Arrien, Avicenne, Philostorge et Diodore nous prouvent qu'elle n'était pas unanime. On connaît les périples d'Hannon et d'Himilcon :

(1) C'était l'opinion de Postel, qu'aurait pu citer Huet.

(2) Quoique Huet ne le dise pas, nous savons que Christophe Colomb était de ce sentiment. Lorsqu'il aborda à St-Domingue, il y trouva de vastes cavernes qui s'étendent à plusieurs milles dans les terres; il supposait que les Hébreux y avaient pris leur or.

des Phéniciens se rendirent en Afrique par le détroit de Gibraltar, et des matelots du roi Nécus, pour gagner les colonnes d'Hercule, prirent le chemin de la mer Rouge. Ophir, outre son or, fournissait des pierres précieuses, des bois de senteurs et ce bois d'Algummin ou de Tuya qui entrait dans la construction du temple de Jérusalem.

Suivant dom Calmet, qui lui aussi nous a laissé ses conjectures sur Ophir et Tharsis, Ophir serait la Colchide; dans cette hypothèse, les navires de Salomon, après avoir pris une partie de leur chargement sur les côtes de l'Afrique, remontaient le Tigre jusqu'à Babylone, où les peuples voisins du Phase leur apportaient leur or.

Huet ne goûtait guère cette opinion. Quelle absurdité, dit-il quelque part (1), d'appeler Ophir, les marchandises d'Ophir; comprend-on les voiles de Salomon se rendant à Babylone par le golfe Persique? Mais laissons dom Calmet se complaire dans ses rêves (2).

L'accueil fait par le public au traité du *Paradis terrestre* satisfit peu son auteur (3); mais c'était, ce nous semble, se montrer trop difficile; l'ouvrage, en effet, atteignit sa septième édition, et quelqu'intérêt que présente une question d'exégèse, une nation ne peut pas s'y concentrer exclusivement.

« Dès qu'il s'agit de publier un livre grec ou hébreu, — écrivait Huet à un savant de Gotha, — nos libraires reculent

(1) *Quid stolidius.*

(2) *Sibi sapere seque suis deliriis oblectare.* (Lettre à Cuper, 1708.)

(3) Voyez une lettre de Huet à Commire, en tête de l'*Essai sur les navigations de Salomon.*

devant les avances qu'il faudrait faire; qu'un livre, même français ait un parfum d'érudition, l'anathème l'atteint, comme s'il était écrit dans quelque langue savante. » Huet se plaint à tort. Pouvons-nous demander que la foule nous lise quand nous nous adressons à un public d'élite? L'homme qui de nos jours a jeté le plus de grâce sur tous les sujets graves, écrivait à M. de Bonald, son ami, du sein d'une grande capitale :

« Un ouvrage sérieux ne peut compter ici, n'eût-il que cent pages, que sur cent cinquante acheteurs, y compris dix lecteurs et deux intellecteurs; partant point d'impressions aux frais des libraires. »

Dans l'*Essai sur les navigations de Salomon*, comme dans le *Traité sur la situation du Paradis terrestre*, Huet déploie presqu'à chaque ligne un luxe d'érudition vraiment éblouissant.

C'est une anecdote bien connue celle de cet homme qui avait bâti une très-belle maison et avait par là dérangé sa fortune; il aimait pourtant à montrer cette maison à toutes ses connaissances; l'une d'elles remarqua au-dessus de la porte cette inscription : *Ota vanitas;* elle demanda la signification de cet *ota*. — Je voulais, reprit le propriétaire, graver cette inscription sur un marbre; la place me manquant, j'ai eu recours à une contraction que l'on rencontre dans les vieux manuscrits latins; j'ai retranché l'm et l'n, en sorte que le mot est *omnia; omnia vanitas*. — Je comprends maintenant, reprit l'ami, le sens de votre devise, elle concerne votre maison : vous avez abrégé votre *omnia* pour étaler votre *vanitas*.

Huet quelquefois pourrait être accusé peut-être d'étaler un peu sa vanité dans ses travaux scientifiques; mais ses richesses

sont si grandes qu'il ne les épuise jamais. Laissons maintenant l'écrivain pour nous occuper du prélat.

Lorsque Huet arriva dans son nouvel évêché, il y trouva son palais dans un assez triste état; des réparations étaient urgentes; sa santé souffrait d'ailleurs de l'air très-vif d'Avranches; il se décida donc à n'y point passer l'hiver et il partit pour Paris, fermement résolu à regagner son diocèse dès les premiers beaux jours du printemps (1). Mais ne concluons rien contre lui de cette absence un peu prompte, car il fut, nous allons le voir, un évêque rempli de zèle. Le père Eudes avait fondé depuis cinquante ans environ sa docte congrégation. Huet faisait grand cas de cet excellent religieux, et il ne l'entendait pas prêcher sans se sentir meilleur. Ce fut aux Eudistes qu'il voulut confier le séminaire et le collége d'Avranches. Les séminaires, cette institution si profondément utile, étaient bien rares alors, comme nous le remarquerons en passant : les premières villes et les diocèses les plus importants de la France jouissaient seuls encore de ce bienfait, et le premier séminaire que l'on eût vu s'établir dans l'évêché d'Avranches datait à peine d'un demi-siècle (2).

Les évêques, communément, laissaient leurs archidiacres s'acquitter des visites pastorales. Huet ne voulut pas se décharger sur eux d'un tel soin et d'une responsabilité si grave : « J'ai pris un grand détour pour visiter plusieurs paroisses de mon diocèse, — dit-il dans une lettre au père Martin (3). — Je pars demain, Dieu aidant, pour en aller

(1) *Sub flatum favonii.*

(2) Il avait été fondé par un simple prêtre, Michel Auger, curé de Brouains.

(3) Lettre au père Martin. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

visiter d'autres : occupation sainte et fort utile, mais très-pénible, par des chemins presqu'impraticables, où je suis arrêté à chaque pas. »

Quand il ne se rendait pas dans une paroisse, il mandait généralement le curé près de lui, dans la ville où lui-même se trouvait pour le moment, afin que chaque prêtre lui rendît compte de l'état de son église (1). Tous les ans il tenait des synodes; il ne négligeait point les missions et les hôpitaux; il travaillait à réformer les mœurs; il donnait à son clergé un nouveau bréviaire (2), et il se mettait spécialement en rapport avec les prêtres de son diocèse les plus distingués par leur sainteté et leur talent.

Pierre Crestey, qui avait été son condisciple au collége de Caen (3), fut, au 17e siècle, l'émule des Olier, des Bourdoise et des Saint Vincent de Paul; il semblait semer autour de lui, d'une main inépuisable, des pensions, des colléges, des séminaires et des hospices. Huet entoura de sa protection l'hospice de Barenton que Crestey avait fondé : « Je serais bien malheureux, — lui écrivait-il, — si je ne favorisais pas de tout mon pouvoir un ouvrage aussi saint (4). »

(1) Voyez un manuscrit qui est entre les mains de M. le Curé d'Isigny, et qui donne l'état du diocèse d'Avranches à l'époque de la visite pastorale que fit Huet pendant son épiscopat. Plusieurs pages portent la signature du docte évêque.

(2) Nous possédons la lettre épiscopale dans laquelle Huet, donnant au clergé de son diocèse ce bréviaire nouveau, lui apprend qu'il en a repoussé les hymnes barbares et qu'il l'a renfermé en un seul volume. *Deposito que onere plurium pristini breviarii voluminum quibus manus vestræ impeditæ erant tractabilius hoc capescite.* (Manusc. de la Bibl. royale.)

(3) Crestey était né en 1622; Huet était donc plus jeune que lui de huit ans.

(4) Lettre du 13 septembre 1696. Nous possédons deux autres lettres de Huet à Crestey; elles ne contiennent guère que des protestations d'estime et d'amitié, ou des invitations à l'aller voir à Aunai.

Fidèle au devoir de la résidence, Huet ne quittait son diocèse que trois mois chaque année, et ces trois mois il les passait presque toujours à son abbaye d'Aunai, au sein de la campagne que toujours il aima (1).

Se trouvait-il pour un motif quelconque absent de son évêché, il se serait fait un très-grand scrupule de n'y point retourner aux approches de la Pâque.

« Je dois songer, — dit-il dans une lettre à Grævius (2),— à regagner Avranches et à remettre sur mes épaules le joug de Jésus-Christ. Ce joug, je ne l'ai reçu que bien tard et, comme l'ouvrier de la parabole qui ne fut envoyé à la vigne que vers la neuvième heure, je n'ai point porté le poids du jour; je dois donc, avec d'autant plus de soin, cultiver le champ que le père de famille m'a donné à faire valoir. »

Dans une autre lettre adressée à Grævius, il lui annonce qu'il partira au bout de quelques jours pour Avranches. Ce n'est pas sans chagrin, lui dit-il, qu'il en est absent depuis si longtemps (3). Il écrit d'Avranches au même Grævius : « J'ai résolu de passer ici tout l'hiver et une grande partie de l'an prochain ; mes fonctions d'évêque l'exigent, quoique mes études en souffrent beaucoup. Je suis ici totalement dénué de livres (4), et le plus léger souffle des belles lettres n'a jamais, je crois, passé sur ce pays ; mais je ne regretterai rien, si je puis apprendre aux autres et acquérir moi-même la science du salut. Heureux, ô mon Dieu ! l'homme que vous

(1) *Animus ruris... appetentissimus.* (Lettre latine à Cuper, 1708.)

(2) Lettre du mois de février 1696. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(3) *Unde abesse tam diu pergrave mihi est.* (Lettre datée de Paris, du 6 août 1697. *Manusc. de la Bibl. royale.)*

(4) *Nam et libris careo penitus.* (Lettre datée d'Avranches, novembre 1697.)

avez instruit ! » L'année d'après, il écrit au cardinal d'Aguierra : « Il me semble que je suis confiné dans le pays des Getes, tant est grande la barbarie du peuple au milieu duquel je vis, tant les esprits y ont peu le goût des bonnes études (1). J'ai pris néanmoins la ferme résolution de sécher plutôt sur pied que d'abandonner jamais un troupeau qui m'est si cher (2). »

Voici quelques-uns des statuts promulgués par Huet dans un synode qu'il tint à Avranches, vers le commencement de l'année 1693 (3) :

« Les ecclésiastiques doivent étudier la Bible, les Casuistes et l'histoire de l'Eglise ; il leur est défendu de chasser, d'être fermiers, agents d'affaires, solliciteurs de procès, d'exercer aucun métier mécanique, d'entrer dans les cabarets, de faire des prônes qui durent plus d'une demi-heure ; les hommes et les femmes ne seront point mêlés dans les églises ; des hommes seuls ou des femmes âgées y quêteront ; les femmes ne se confesseront point dans les sacristies ; les curés, en prêchant sur les indulgences, se garderont de rien outrer ; des catéchismes auront lieu toute l'année, et l'on tiendra des conférences ecclésiastiques toutes les semaines et tous les mois. »

Nous voyons, par les règlements annexés à ces statuts, que la rétribution de chaque messe basse était alors de six sous, celle de chaque messe chantée de dix sous (4).

(1) *Adeo aversi a bonarum artium studiis.*

(2) *Ut contabescerem potius quam carissimum gregem meum desererem.* (Avril 1698. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

(3) Le 18 avril.

(4) John Aïkin nous dit qu'il n'a pu trouver ces statuts dans toutes les bibliothèques où il a pu faire des recherches. *They are not to be found in any libraries to which i have had access.*

On parlait beaucoup en ce temps-là, dans le diocèse d'Avranches, de sorciers et de sorcières. Une femme fut amenée au savant évêque ; elle portait au front la marque prétendue du pacte qu'elle avait, disait-on, noué avec l'enfer; une aiguille lui avait été enfoncée dans le front : la malheureuse femme n'avait point paru souffrir et pas une goutte de sang n'était sortie de la plaie. Le parlement de Rouen évoqua cette affaire et demanda l'avis du prélat. Huet, qui voyait dans tout cela plus de folle crédulité que d'impiété, plaida pour la clémence, et la femme fut acquittée.

A peu près vers cette époque, Huet chargea Justel, son ami et l'ami de Saint Evremond, de réveiller chez celui-ci le désir de revoir la France. L'on sait quelle cause avait amené l'exil de ce compagnon du grand Condé : quand fut conclu, en 1659, le traité des Pyrénées, Saint Evremond accompagna la cour de France à l'île des Faisans, où se tenaient les négociations. C'est de là que, dans une lettre adressée au duc de Créqui, il accusa le cardinal de sacrifier la France à son propre intérêt. Mazarin mourut deux ans après. Quand on fit le procès du surintendant Fouquet, la lettre adressée à Créqui fut trouvée chez Mme du Plessis-Bellière, dans une cassette que Saint Evremond avait confiée à cette dame. Colbert et Letellier voulurent venger l'injure faite à Mazarin ; Saint Evremond, forcé de se cacher, passa en Hollande et plus tard en Angleterre.

Huet, lorsqu'il proposait à Saint Evremond de demander sa grâce à Louis XIV, ignorait sans doute que si le spirituel écrivain ne rentrait pas en France depuis 1689, c'est qu'il se trouvait trop vieux pour bouger de place, et qu'il voulait *rester avec des gens accoutumés à sa loupe*. Saint Evremond méritait peu que l'on s'intéressât à son sort : celui qui, après

avoir été l'ami de Charles II, se fit le courtisan de Guillaume III, n'était qu'un pauvre caractère.

Quoi qu'il en soit, Huet n'eût jamais quitté, il nous l'assure du moins, son siége d'Avranches, si l'air et l'eau de cette ville n'eussent été contraires à sa santé (1). Mais n'y avait-il point, même à son insu, d'autres raisons plus fortes à le déterminer ? Quelle que soit l'authenticité du mot naïf de cette bonne femme qui, ennuyée d'attendre l'audience du savant évêque occupé à étudier, s'écria : Quand nous donnera-t-on un évêque qui ait fini ses études ? quelle que soit, disons-nous, l'authenticité de cette anecdote, toujours est-il qu'elle peint l'homme; Huet sans doute était trop consciencieux pour ne pas faire passer avant ses chères études les devoirs de sa charge, mais qui sait ? N'a-t-il pas pu se faire un scrupule de ne point s'adonner tout entier à son saint ministère ? Puis, qui nous assure qu'il ne s'est pas dit : Si je m'absorbe dans mes fonctions pastorales, qui donc fera ces recherches, qui donc éclairera ce point d'érudition ? Le pieux et savant Auger, notre contemporain, nommé à une cure importante, refusa en disant : Eh ! qui donc traduira Démosthène ?

Nous voyons, par une lettre adressée à Gale, dans le courant du mois d'avril 1686, Huet, déjà nommé à l'évêché de Soissons, protester à son ami que, tout en entrant dans une carrière si différente de celle où il a marché jusqu'à ce jour, jamais pourtant l'on ne pourra obtenir de lui qu'il renonce aux lettres et à la poësie. « Je suis né, — dit-il, — et j'ai été élevé dans le sein des belles lettres; elles ont été mes douces

(1) L'eau d'Avranches lui occasionnait des douleurs d'intestins, et pendant deux ans entiers il dut s'abstenir d'en boire. *Hinc enati sævissimi alvi cruciatus... Toto postremi biennii a me illic transacti tempore omni aquæ haustu fuerit abstinendum.*

compagnes, compagnes si inséparables qu'elles m'ont consolé dans mes chagrins, et que dans mes jours de prospérité elles ont fait le charme de ma vie. Si je vis et si je vaux quelque chose, c'est à elles que je le dois, et j'irais, quand déjà je touche à mon déclin, leur témoigner du mépris ! Non ; ce ne serait pas là une conduite libérale. N'en doutez donc jamais, je continuerai à recevoir et à étudier les savants livres sortis de votre plume, avec le même plaisir que je l'ai fait jusqu'à ce jour, alors que nul souci ne troublait mes loisirs (1). »

Pendant que Huet était évêque d'Avranches, le cardinal d'Aguierra, son ami, fit quelques tentatives pour lui faire obtenir le chapeau de cardinal.

« Que pourrait désirer de plus grand et de plus magnifique un père pour son fils que ce que vous demandez pour moi ? — écrivait Huet à d'Aguierra dans le courant de l'année 1694. — L'expression de mes sentiments ne saurait les égaler ni égaler vos bontés. Du reste, je ne me tourmente point du résultat de ces négociations ; je remets tout absolument entre les mains de Dieu (2). »

(1) *Et si vero nova a priori longe dissimilis vivendi ratio jam inde mihi ineunda est, numquam tamen a me impetratum iri sentio ut cithara carentem senectam, hoc est ut litterarum nostrarum expertem agere possim; nam in quarum sinu natus et eductus sum quæ nobis jucundissimæ et individuæ comites ita adhæserunt ut rebus afflictis solatio lætis et florentibus oblectationi semper fuerint, quarum muneris est quod spiro et placeo si modo placeo eas affecta jam ætate aspernari illiberale esse duco; quamobrem nihil est cur dubites quin eodem animo accipiam excellentes doctrinæ tuæ fœtus iis que evolvendis par studium adhibeam ac feci olim cum nullæ curæ otium nostrum interpellerent....* (Voyez Chaufepie, *Nouveau Dictionnaire historique et critique*, tome 2.)

(2) *Deo permittere.* (Lettre latine adressée à d'Aguierra, dans le mois d'août 1694. *Manusc. de la Bibl. royale.*)

Huet ne se démit pas de son évêché sans l'agrément de Louis XIV, qui lui donna en échange l'abbaye de Fontenay. Pendant les sept années de son épiscopat, il n'avait jamais toléré qu'un prêtre le louât du haut de la chaire.

M. Sainte-Beuve, dans l'intéressant article qu'il nous a donné sur Huet (1), s'exprime ainsi : « L'évêque d'Avranches a encore du renom dans son pays de Basse-Normandie; il en a jusque parmi le peuple : parmi les paysans son souvenir a fait dicton et proverbe. Quand un homme a l'air tout absorbé, tout rêveur et qu'il n'est pas à son affaire, son voisin qui le rencontre lui dit : *Qu'as-tu donc ? t'es tout évêque d'Avranches à matin !* » D'où vient ce mot ? M. Sainte-Beuve pense que l'idée de savant toujours absorbé et rêveur, tel qu'on se figure Huet communément, se sera répandue dans le peuple et aura donné lieu à ce dicton : *T'es tout évêque d'Avranches.*

M. Sainte-Beuve soumet son explication aux savants du pays. Ceux-ci, nous devons le dire, n'admettent pas cette étymologie du proverbe *être tout évêque d'Avranches.* D'après une histoire manuscrite d'Avranches (2), ce serait à M. de Froulay-Tessé, prédécesseur presqu'immédiat de Huet, que remonterait l'origine du proverbe.

M. de Froulay-Tessé avait chez lui l'une de ses petites-nièces; celle-ci, se promenant un jour dans les cours de l'évêché, s'arrêta devant des charpentiers qui y travaillaient. L'un d'eux dit en baillant et en étendant les bras : « Je ne sais ce que

(1) *Constitutionnel* du lundi 3 juin 1850.

(2) Nous devons cette histoire à la plume de M. de Brémesnil, ancien maire d'Avranches. Le savant M. Laisné a donné, dans le *Journal d'Avranches* du 23 juin 1850, l'origine de ce dicton, qui du reste n'est point populaire chez les paysans bas-normands.

j'ai aujourd'hui; mais je me trouve tout j... f...... » L'enfant, frappée de ces expressions, en demanda le sens au charpentier : — Mademoiselle, répondit-il, cela veut dire que je me sens aujourd'hui tout mal à mon aise.

Au bout de quelques jours, la nièce de Mgr de Froulay crut remarquer quelqu'altération sur les traits de son oncle : — Qu'avez-vous donc, mon oncle, aujourd'hui, lui dit-elle? vous ne me semblez pas comme à l'ordinaire : vous avez l'air tout j... f......

Quand cette énormité vint frapper son oreille, Monseigneur demeura pétrifié : — Ma nièce, lui dit-il, où avez-vous pu apprendre ces mots abominables ? La petite fille, toute confuse d'abord, finit par se justifier : elle ne croyait pas avoir rien dit de déplacé; sa demande avait été dictée uniquement par l'intérêt qu'elle portait à son oncle. — Comment ! reprit le prélat, c'est par intérêt pour moi que vous me dites que je suis tout j... f..... ! — Sans doute, fit l'enfant; et elle donna l'explication qu'elle tenait du charpentier. Monseigneur rit beaucoup de l'ingénuité de sa nièce; Mgr de Tessé appartenait à l'une des premières familles du royaume : le mot fit fortune à la cour, et l'expression *être tout évêque d'Avranches* y devint proverbiale (1).

Pline-le-Jeune dit quelque part dans ses lettres : « Que me donnerez-vous, et je vous conterai une histoire qui vaut son

(1) Pluquet, qui, dans ses *Contes populaires et proverbiaux*, donne l'étymologie de plusieurs proverbes normands, oublie de donner l'étymologie de celui-là. M. Leroux de Lincy se borne aussi, dans son *Dictionnaire des proverbes français*, à nous donner le sens du proverbe *être tout évêque d'Avranches* : « C'est, — nous dit-il, — être tout taciturne, tout absorbé. »

pesant d'or ? (1) ». Quoique cette histoire ne concerne point celui dont nous écrivons la vie, elle était peut-être assez piquante pour trouver ici sa place.

Pendant l'épiscopat de Huet (2), la maison qu'il louait depuis douze ans à Paris et qui renfermait sa bibliothèque, ses manuscrits, tout le fruit de ses études (3), s'éboula en une nuit; Huet ne pouvait faire une perte qui lui fût plus cruelle (4).

Il passa tout un hiver à recueillir, comme il le disait tristement, les planches de son naufrage (5). L'année d'après, il était encore tout entier sous le coup de cette mésaventure : « Je vois, — écrivait-il à Grævius (6), — périr les fruits de mes études que j'avais mis en réserve pour ma vieillesse, et il ne me reste plus qu'à tourner les yeux vers mon passé, dont les lettres ont fait le charme (7). »

Les Jésuites, qui avaient l'illustre évêque pour hôte lorsqu'il se rendait à Paris, et auxquels il avait légué sa bibliothèque en l'année 1691, remédièrent au désastre dès le principe; mais bien des objets précieux pour la science durent se perdre

(1) *Assem para et accipe auream fabulam.* (Pline-le-Jeune, lettre 20.)

(2) Vers la fin de juin 1693, *sub exitum junii.* (Lettre à Frédéric Mayer, *Manusc. de la Bibl. royale.)*

(3) *Fructus que pene omnis studiorum.* (Lettre à d'Aguirra. Aunai, 8 août 1693.)

(4) *Jacturam hanc qua graviorem nullam facere possumus.* (Ibidem.)

(5) *Superstites ex naufragio tabulas.*

(6) Lettre écrite en mars 1694. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(7) *Alam animum meum.*

malgré leurs efforts, dans ce malheureux accident (1). Depuis plusieurs années, Huet voyait sa santé s'altérer assez gravement; l'habitude de mettre dans son lit un vase plein d'eau chaude avait déterminé chez lui des rhumatismes articulaires; ses bois d'Aunai lui semblaient toujours aussi beaux, mais au printemps il ne pouvait plus s'y promener; ses jambes affaiblies refusaient de le soutenir; il eut recours à Meujot. Meujot, médecin à Paris, était un homme d'esprit et un ennemi du cartésianisme, auquel il donnait sans hésiter les petites maisons pour vestibule: « Les cartésiens, — disait-il, — n'entendent pas la voix des cieux qui nous raconte la gloire de Dieu; ils ressemblent aux Catadupes qui sont sourds au bruit des cataractes du Nil (2). » Il félicitait Huet d'avoir abattu l'idole; il ne tarissait pas en compliments et sur le style éloquent de l'évêque d'Avranches, et sur ses raisonnements qui, disait-il, eussent calmé les fureurs de Julien l'Apostat (3). Huet répondait à Meujot :

(1) M. Bartholmess, dans son livre sur le *Scepticisme de Huet*, nous dit que Huet n'aimait pas chez les Jésuites la disposition de leurs chambres, rarement tournées du côté du midi. C'est une erreur; Huet dit au contraire que les Jésuites aimaient cette exposition; pour son compte, il préférait celle du nord. Il alléguait que les grands vents, les grêles, les fortes pluies viennent souvent du côté du midi; qu'une chambre tournée de ce côté est une fournaise en été, et qu'enfin les objets n'y sont vus que du côté de l'ombre et perdent par conséquent beaucoup de leur beauté.

(2) Lettre de Meujot à Huet, du 31 juin 1689. (Voyez Tilladet, *Dissertations*.)

(3) Lettre de Meujot à Huet, du 1er décembre 1690. Suivant Meujot, Descartes, dans la fluxion de poitrine qui l'emporta, prit comme remède de l'eau-de-vie brûlée et repoussa d'abord la saignée; vers la fin de sa maladie, il se fit enfin ouvrir la veine par deux fois et prit une infusion de tabac dans du vin blanc afin de se faire mourir. « Telles étaient, dit Meujot, ses lumières admirables en médecine. »

Ces détails sont confirmés par Baillet, biographe de Descartes. Suivant Baillet, Descartes se fit apporter des panais, afin d'empêcher ses intestins de se rétrécir. Descartes, comme on voit, n'était pas fort en médecine; il mourut pour n'avoir pas été saigné assez tôt, et, rapprochement assez singulier, Gassendi, son adversaire en philosophie, pour avoir été trop saigné.

« Vos arrêts sont sans appel », et il lui déclarait que les adversaires de la *Censura* étaient des ignorants enfarinés d'un peu de scolastique. Huet, comme on le voit, s'entendait fort bien avec Meujot sur les questions philosophiques; il le consulta sur sa santé. Meujot lui conseilla les eaux de Bourbon; dès 1687, le docte malade y avait eu recours pour une entorse dont il ne s'était guéri qu'avec beaucoup de peine (1).

Il y retourna sept fois en dix-sept ans. Pendant son séjour à Bourbon, l'usage des fruits et l'étude lui étaient également interdits; quant aux fruits, c'était une privation qu'il s'imposait sans peine, mais le fruit de l'arbre de la science avait pour lui trop de séductions pour qu'il n'y mordît pas de fois à autres.

Malade ou bien portant, il fallait qu'il étudiât, et les prescriptions de la Faculté sur ce chapitre le trouvaient fort incrédule (2).

Il rencontra à Bourbon l'abbesse de Fontevrault, sœur de Mme de Thianges, de Mme de Montespan et du duc de Vivone; elle joignait à l'esprit renommé des Mortemart des connaissances étendues; elle avait étudié l'Ecriture sainte, la théologie, les Pères de l'Eglise et les langues savantes; plus jeune et plus belle que ses deux sœurs, elle était aimée de son ordre, auquel elle donnait l'exemple de la régularité; quoiqu'elle allât de temps en temps à la cour, où elle était de toutes les fêtes, sa renommée de vertu n'y reçut jamais d'atteinte.

(1) *Ni claudicare velim, a salubribus illis aquis opis aliquid petendum est.* (Lettre à Grævius, *Manusc. de la Bibl. royale.)*

(2) *Sed non ego credulus illis*, dit-il quelque part à ce propos.

Saint Simon la nommait la reine des abbesses; l'abbé Têtu disait des trois sœurs : « Mme de Montespan parle comme une personne qui lit; Mme de Thianges, comme une personne qui rêve; Mme de Fontevrault, comme une personne qui parle. » « Je n'ai point eu l'honneur de connaître Mme l'abbesse de Fontevrault, — dit Mme de Caylus dans ses *Souvenirs;* — je sais seulement par tous les gens qui l'ont connue qu'on ne pouvait rassembler dans la même personne plus de raison, plus d'esprit et plus de savoir. » Son savoir fut même un effet de sa raison; religieuse sans vocation, elle chercha un amusement convenable à son état, mais ni les sciences ni la lecture ne lui firent rien perdre de ce qu'elle avait de naturel (1).

Elle avait traduit une grande partie du *Banquet de Platon,* notamment le discours d'Alcibiade, et elle avait rectifié, en partie du moins, comme le disait Racine (2), la grossièreté

(1) Mme de Thianges, sa sœur, était folle sur deux chapitres : celui de sa personne et celui de sa naissance; si elle ne disputait pas au roi l'illustration, elle lui disputait quelquefois l'ancienneté en parlant à lui-même.

L'on a dit des Mortemart que de quelque côté qu'on envisage leur maison, l'on n'y trouve que beauté, esprit et science. (Voyez *Bibl. de Poitou,* tome 4.)

Dès le 14e siècle, en effet, nous voyons parmi les familiers du duc de Berry un Jean de Rochechouart partageant les goûts artistiques et littéraires de ce prince; mais il y avait mieux que la beauté, l'esprit et l'amour du beau dans cette famille : Chandenier, l'aîné de la maison de Rochechouart, ne se serait pas, nous dit St Simon, cru étranger dans l'ancienne Rome, qui l'aurait adopté. Capitaine des gardes du corps, il déplut à Mazarin, qui le relégua au château de Loches. Rien n'ébranla Chandenier; ses revenus étaient séquestrés; il envoya pendant huit mois remplir à tour de rôle une écuelle chez les bourgeois, et il vit enfin sa prison se convertir en exil; jamais il ne voulut se servir du crédit de madame de Montespan.

(2) Dans la correspondance de Racine se trouve une lettre adressée à Boileau; il le charge de remettre la traduction du *Banquet* à l'abbesse de Fontevrault : « Puisque vous allez demain à la cour, — dit Racine, — je vous prie d'y porter les papiers ci-joints; vous savez ce que c'est. J'avais eu dessein de faire, comme on me l'avait demandé, des remarques sur

des idées par la finesse de l'expression (1).

L'abbesse de Fontevrault avait avec elle à Bourbon sa nièce,

les endroits qui me paraîtraient en avoir besoin; mais comme il fallait les raisonner, ce qui aurait rendu l'ouvrage un peu long, je n'ai pas eu la résolution d'achever ce que j'avais commencé, et j'ai cru que j'aurais plus tôt fait d'entreprendre une traduction nouvelle.... Il est vrai que le mois où nous sommes (la lettre est du 18 décembre) me fait souvenir de l'ancienne fête des Saturnales, pendant laquelle les serviteurs prenaient avec leurs maîtres des libertés qu'ils n'auraient pas prises dans un autre temps'; ma conduite ne ressemble pas trop mal à celle-là : je me mets sans façon à côté de Mme de Fontevrault, je prends des airs de maître, je m'accommode sans scrupule de ses termes et de ses phrases; je les rejette quand bon me semble, mais, Monsieur, la fête ne durera pas toujours; les Saturnales passeront, et l'illustre dame reprendra sur son serviteur l'autorité qui lui est acquise. J'y aurai peu de mérite en tous sens, car il faut convenir que son style est admirable; il a une douceur que nous autres hommes n'attrappons point, et si j'avais continué à refondre son ouvrage, vraisemblablement je l'aurais gâté. Elle a traduit le discours d'Alcibiade.... elle l'a rectifié, je l'avoue, par un choix d'expressions fines et délicates qui sauvent en partie la grossièreté des idées; mais avec tout cela, je crois que le mieux est de le supprimer; outre qu'il est scandaleux, il est inutile, car ce sont les louanges non de l'amour dont il s'agit dans ce dialogue, mais de Socrate qui n'y est introduit que comme un des interlocuteurs. Voilà, Monsieur, le canevas de ce que je vous supplie de vouloir dire pour moi à Mme de Fontevrault... Si par hasard elle demande que j'achève de traduire l'ouvrage, n'oubliez rien pour me délivrer de cette corvée. » (Voyez *Correspondance de Racine.*)

(1) Dans le *Banquet*, Aristophane ou plutôt Platon explique l'amour par une fiction que l'on a citée maintes fois, mais très-incomplètement. « D'abord, — dit Aristophane, — il y avait trois sortes d'hommes, les deux sexes qui subsistent encore et un troisième sexe composé des deux premiers; ce dernier s'appelait androgine : tous les individus y avaient quatre bras, quatre jambes, deux visages opposés l'un à l'autre et tenant à une seule tête... leurs corps étaient robustes et leurs courages élevés, ce qui leur inspira l'idée de monter jusqu'au ciel et de combattre contre les dieux. Jupiter... résolut pour diminuer leurs forces de les séparer en deux; ce fut Apollon qui fit cette séparation : chaque moitié depuis ce temps chercha à rencontrer la moitié qui lui appartenait, afin de rentrer dans son unité première. »

Aristophane, par cette fiction, prétend expliquer toutes espèces d'amours.

Socrate, dans le *Banquet*, vante la destinée de ceux auxquels il serait

Marie-Elisabeth de Rochechouart, qui épousa plus tard le marquis de Castries. Huet la trouva un jour occupée à lire dans un coin de sa chambre ; il voulut savoir quel était l'ouvrage qui captivait son attention ; il avait remarqué en entrant qu'elle se hâtait de cacher son livre. Moitié gré, moitié force, elle finit par lui montrer le *Criton* de Platon ; mais honteuse de sa science, elle supplia Huet de ne la point trahir : elle n'ignorait pas qu'une femme ne peut être impunément savante, qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer (1).

donné de voir face à face la beauté éternelle ; mais pour arriver à l'amour de ce qui est éternel, demanderons-nous à Platon, l'homme doit-il commencer par l'amour de ce qui est passager ? L'homme aimera-t-il l'homme, d'ailleurs, si d'abord il n'aime Dieu ?

Alcibiade, dans ce dialogue, raconte la nuit qu'il passa près de Socrate ; il jure par les dieux et les déesses qu'il se leva près de son ami tel qu'il serait sorti de la couche ou d'un père ou d'un frère. Ainsi donc, *vertueux* Socrate, telle était votre sagesse ; vous dédaigniez, il est vrai, les provocations du vice, mais vous n'aviez pas un blâme pour le provocateur.

(1) C'est là un axiôme de de Maistre ; selon nous la règle de conduite en fait de science, quoique plus stricte pour les femmes, est au fond la même pour les deux sexes. Joseph de Maistre se fit maints ennemis, il nous l'avoue lui-même, pour avoir voulu en savoir plus que ses bons Allobroges ; si une coquette, comme il le croit, est plus aisée à marier qu'une savante, parce qu'il faut être sans orgueil, ce qui est très-rare, pour épouser la savante, et que pour épouser la coquette il ne faut qu'être fou, ce qui est très-commun ; c'est à la femme de savoir en quelle estime elle tient le suffrage de l'orgueil et celui de la folie.

Se mettre à la portée de quiconque cause avec nous, est une loi élémentaire qui s'applique aux hommes comme aux femmes.

Haller était un jour assis à Lausanne à côté d'une respectable dame de Berne ; elle déclara qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda l'explication, et il l'écouta jusqu'au bout sans la moindre distraction, sans le moindre air de berner la bernoise ; celle-ci, enchantée de la *science* d'un auditeur si courtois, mit en jeu à la première élection ses cousins, ses amis, son influence et fit avoir au savant un emploi que sans le beurre, sans les œufs, sans le sucre, sans la pâte d'amande il n'eût jamais obtenu. Or, si Haller au besoin savait parler gâteaux, une femme n'a point de prétexte pour n'en point parler aussi ; cela est très-vrai, mais cela n'empêche pas que notre bernoise, capable de

En repassant par Bourges, Huet reçut la visite des professeurs en droit de cette ville; il leur témoigna sa surprise de ne pas voir la plus simple pierre à l'endroit où repose la dépouille de Cujas (1); il leur proposa de contribuer de sa bourse aux frais que pourrait entraîner ce souvenir donné à un grand homme. Les professeurs n'eurent garde de contredire des observations aussi justes; mais la négligence ou l'avarice les empêchèrent de donner suite à la noble initiative qu'avait prise un étranger.

Huet s'arrêta quelques jours à l'abbaye de Fontevrault, puis

causer avec Haller, eût valu peut-être la bernoise dogmatisant si à propos sur le *Cuisinier bourgeois*. Les parades littéraires d'un bas-bleu sont sans doute fort insipides; mais confondrons-nous la pédante et la savante ? Qu'est-ce d'ailleurs qu'une savante ? M. de Maistre engageait ses filles à lire l'*Iliade* et l'*Odyssée*, la *Jérusalem* et la *Messiade*. Eh bien ! la femme qui lira Klopstock et Le Tasse sera une savante pour les femmes très-fortes en petits pâtés. Vous direz : J'entends qu'on lise Homère, mais dans Bitaubé; soit; mais on peut porter du strass aussi orgueilleusement que des diamants. La vérité, ce nous semble, c'est qu'il faut éviter la *vanité ès paroles avec plus de soin qu'ès cheveux et ès habits*, c'est un grand saint qui l'a dit et il avait raison : le premier mérite de la femme sera toujours de rendre son mari heureux, de régler sa maison et, de même que les arbres portent des fruits pour l'homme, de porter des hommes pour Dieu, selon le mot de Saint François de Sales. Mais à beaucoup de simplicité et de dévoûment, est il donc impossible de joindre un peu de science? Huet nous parle d'une femme (Julie Cilliac) qui était très-forte sur l'hébreu et dont il ignora très-longtemps la science, quoiqu'il la vît presque tous les jours.

La femme supérieure sera celle qui saura se placer sans efforts au niveau de l'entourage que lui donne la Providence; semblable à ces plantes qui, selon la hauteur des eaux où elles naissent, dilatant ou resserrant leurs spirales, couronnent toujours de leurs fleurs le lac ou le fleuve qu'elles embellissent.

(1) La maison de Cujas, à Bourges, a été traitée avec le même sans façon que le lieu de sa sépulture; c'était, quand M. Mérimée la vit, en 1838, le quartier de la gendarmerie : on y remarquait une porte couverte d'arabesques renaissance, du travail le plus fin et du plus charmant caprice; mais les chambranles exposés à l'air commençaient à s'altérer. (Voyez Mérimée.)

il traversa Chinon et coucha à l'hôtel de la Lamproye, qui avait été le berceau de Rabelais (1).

(1) Sur un *Rabelais*, qui se trouve à la bibliothèque royale et qui avait fait partie de la bibliothèque donnée aux Jésuites par le savant évêque d'Avranches, se trouvent quelques notes marginales qui ne manquent pas d'intérêt ; ces notes sont de la main même de Huet. A la fin de l'ouvrage, Huet remarque que l'on montre à l'hôtellerie de la Lamproye le cabinet de Rabelais, avec une inscription sur la porte, et sur la cheminée le portrait du chantre de Pantagruel.

Huet ajoute : Le médecin de Fontevrault me dit en juin 1687 : « Rabelais ne fut point docteur en médecine à Montpellier, mais seulement licencié. M. Ranchin, docteur à Montpellier, fit renouveler la robe de Rabelais en y faisant mettre les premières lettres de son nom, qui étaient les mêmes que celles du nom de Rabelais, espérant qu'on l'appellerait la robe de Ranchin comme on l'avait appelée la robe de Rabelais, mais on l'appelle toujours la robe de Rabelais. »

Dans les notes marginales dont nous parlions, Huet remarque que l'histoire de Couillatris, abatteur et fendeur de bois, est prise du dialogue de Lucien intitulé *Timon* :

« De son temps estoyt ung paoure homme villageois, natif de Granot, nommé Couillatris, abbatteur et fendeur de boys et, en cestuy bas estat, guaingnant cahin caha sa paoure vie. Aduint qu'il perdit sa coingnée. Qui feut bien fasché et marry ? Ce feut-il; car de sa coingnée dependoit son bien et sa vie : par sa coingnée viuoit en honneur et reputation entre tous riches buscheteurs : sans coingnée mouroit de faim. La mort, six jours apres, le rencontrant sans coingnée, auecques son dail leust faulché et cerclé de ce monde. En cestuy estrif, commencea crier, prier, implorer, inuocquer Jupiter par oraisons, moults disertes (comme vous sçauez que la necessité feut inventrice d'éloquence), leuant la face vers les cieulx, les genoilz en terre, la teste nue, les bras haultz en laer, les doigtz des mains escarquillez, disant a chascun refrain de ses suffraiges, a haulte voix, infatiguablement : Ma coingnée, Jupiter, ma coingnée, ma coingnée : rien plus, o Jupiter, que ma coingnée ou deniers pour en achepter une aultre ; helas ! ma paoure coingnée....

»—Quel diable (demanda Jupiter) est la bas qui hurle si horrifiquement ? ..... Cza, cza (dit Jupiter a Mercure) descendez presentement la bas et jectez es piedz de Couillatris troys coingnées, la sienne, une aultre d'or et une tierce d'argent massifues toutes d'un qualibre. Luy ayant baillé l'option de choisir, s'il prend la sienne et s'en contente, donnez-luy les deux aultres ; s'il prend l'aultre que la sienne, coupez-luy la teste avecques la sienne propre.... »

Voici à peu près comme finit cette histoire : Mercure, avec son chapeau pointu, ses talonnières, son caducée, se jette par la trappe des cieux,

A l'époque du voyage de de Thou (1), la maison du chantre de la dive bouteille était déjà métamorphosée en hôtellerie, sa bibliothèque en cellier et son jardin en un lieu de divertissements publics.

De Rabelais, qui avait taché de vin plus d'une feuille de ses livres, à un joyeux hôtellier, la transition était toute naturelle; mais qu'aurait dit Huet si de nos jours il avait vu, dans la ville même de Bourges, la maison où naquit Bourdaloue, son ami, transformée en cabaret ?

Libre des soucis de l'épiscopat, Huet se replongea dans l'étude. Ce fut durant le cours des années 1700 et 1701 qu'il

descend en terre et jette les trois cognées aux pieds de Couillatris : Tes prières sont exaucées, lui dit-il; regarde laquelle de ces trois cognées est la tienne et l'emporte. Couillatris prend tour à tour les trois cognées et, reconnaissant sa marque sur la cognée de bois : Voilà ma cognée, dit-il à Mercure; si vous voulez me la laisser, je vous sacrifierai un bon et grand pot de lait, tout couvert de belles fraises. — Bon homme, dit Mercure, je te la laisse, prends-la, et parce que tu as as choisi la médiocrité, je te donne ces deux autres par la volonté de Jupiter.

Couillatris, avec son trésor, devenu l'homme le plus riche du pays, achète force métairies et cassines; mais les Jacques bons hommes du voisinage, voyant cette heureuse rencontre de Couillatris, perdent à l'envi leur cognée et tous de crier et d'invoquer Jupiter : Ma cognée, ma cognée, Jupiter. Mercure fut prompt à leur apporter cognées. Il offrait à chacun une cognée de bois, une cognée d'or, une cognée d'argent. Tous prenaient la cognée d'or; mais au moment où ils la levaient de terre, Mercure leur tranchait la tête, selon le dit de Jupiter....

Saint François de Sales, écrivant à un gentilhomme qui allait suivre la cour, l'exhorte à ne point laisser emporter son esprit après certains escrits que les cervelles faibles admirent à cause de certaines vaines subtilités qu'ils y hument, comme cet infâme Rabelais.

Huet, nous n'en faisons pas le moindre doute, méprisait Rabelais tout autant que St François de Sales; s'il lisait le livre de cet Homère bouffon, c'est que son Pantagruel est un des monuments les plus tristes mais les plus curieux de notre vieille littérature.

(1) Voyez *Mémoires de de Thou*.

mit la dernière main à ses *Origines de Caen*; il y travaillait à Aunai et aussi à Fontenay, sa nouvelle abbaye, où il n'entendait pas plus parler de littérature que s'il eût été au Canada (1).

Les *Origines de Caen* parurent en 1702 (2). Ciceron, louant le livre de Varron sur les antiquités romaines, se compare à un étranger qui erre dans sa propre ville et auquel Varron apprend qui il est et où il est. Tout habitant de Caen peut en dire autant de Huet.

Au 10e siècle, Caen tient déjà une place entre les bonnes villes de France. Sous la domination des Romains, ce n'était pas encore une ville, puisqu'il n'en est pas question chez les historiens et les géographes qui nous parlent de Bayeux, siége de l'évêché.

Un air pur, un territoire fertile, des sources abondantes, le double voisinage de l'Orne et de l'Odon, suffisent du reste pour expliquer l'accroissement rapide de cette ville. Charles VII donna à Caen, pour armoiries, les trois fleurs de lys d'or de son écusson; elle avait avant pour armes un château donjonné d'or, s'élevant sur un fonds de gueule.

Huet donne pour étymologie à sa ville natale, le mot *Cade* qui, chez les Gaulois, signifiait guerre; le pays d'Auge, à l'en croire, tire son nom de ses prairies. Le Bec prendrait le sien du vieux mot saxon *bec*, ruisseau; Bernay de *barn*,

(1) Lettre du 30 mai 1701 adressée au père Martin. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(2) Lettre du 19 janvier et du 27 septembre 1702 adressée au même père Martin. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

mot anglo-saxon qui signifie grenier. Beuvron de *bieu* ou courant d'eau; Tournebu, de *bu*, village en saxon; Clinchamp, de *clein*, petit en allemand; Grinville, de *green*, vert; Langrune, de *green-land*, terre verte; la Hague, du saxon *hacq*, lieu fermé; Hamel, de *ham*, demeure; Tourville, de *thor*, le Jupiter danois; Douit, de *douet*, cours d'eau; des Essarts, de *exarare*, défricher; Parfourru, de *parfoudru*, profonde rivière; Vacogne, de *gascon*.

Les vieux mots bieu et douet se trouvent encore dans la langue des paysans Bas-Normands; mais sur ce sujet, au besoin, l'on ferait tout un gros livre; voici seulement quelques mots que nous prendrons au hasard : le paysan du bocage bas-normand dit jarretier, pour jarretière (1) : bestial, pour bétail (2); esquelette, pour squelette (3); défluxion, pour fluxion (4); buie, pour cruche (5); chauvir, pour sourire (6); l'almelle, pour la lame (7); ente, pour pommier (8); quant et, pour avec (9); tracasser, pour aller ça et là (10); que j'y voise, pour que j'aille (11); s'émeiller, pour se tourmenter (12); écuirie, pour écurie (13); devaller, pour descendre (14); chaire, pour chaise (15); pitoyable, pour compatissant (16); bonne exemple, pour bon exemple (17); fillâtre, pour beau-fils (18); o, pour avec (19); gaigner, pour gagner (20; laira, pour

(1) Froissart.
(2) Montluc.
(3) Saint Amand.
(4) Montluc.
(5) Amyot.
(6) Regnier.
(7) *Hist. du petit Jehan de Cintré.*
(8) Habert.
(9) Montaigne.
(10) Saint Gelais.
(11) Pibrac.
(12) Jehan de Cintré (on trouve aussi *es mai* dans les vieilles chr.)
(13) Monstrelet et toutes les vieilles chroniques.
(14) Item.
(15) Amyot.
(16) Saint Evremond.
(17) Dits *Moraux de Christine de Pisan.*
(18) *Manusc. de la Bibl. royale*, n° 7188.
(19) Item et *Chronique de Duguesclin.*
(20) La Noue.

laissera (1); devanteau, pour tablier (2); appertise, pour haut fait (3); beuvons, pour buvons (4); prée, pour prairie (5); pourmener, pour promener (6); tropiaulx et tonniaulx, pour troupeaux et tonneaux (7); éteufs, pour balles de paume; balieures, pour balayeures; vere, pour oui; fontimasserie, pour détail insignifiant; se mettre environ, pour s'occuper; groiselles, pour groseilles; chevir, pour venir à vous; ponnu, pour pondu; goule, pour gueule; galefretier, pour mauvais garçon; à soir, pour ce soir; bechée, pour béquée; marcou, pour chat; abayer, pour aboyer; toussir, pour tousser (8); couette, pour lit de plumes; sentir le relan, pour sentir le renfermé (9); ensieuvir, pour suivre (10); se, pour si (11); mais que, pour alors que; entendis que, pour tandis que (1); print, pour prit (13) veesci, pour voici (14); esmouvé, pour agité (15); puisqu'ainsi est, pour s'il en est ainsi (16); o tout, pour avec (17); compaignie, pour compagnie; écondire, pour éconduire; véquit, pour vécut; mains, pour moins; énui, pour aujourd'hui; hault'heure, pour heure avancée; sacquer, pour tirer; bouy, pour buis; vois, pour vais; la jeûne, pour le jeûne (18); drete et adrete, pour droite et adroite (19); à cette fin, pour afin que; rongner, pour rogner; manque, pour incomplette (20); filosomie, pour physionomie (21); onsèrent, pour osèrent (22); lesqueulx, pour lesquels (23);

(1) Charron.
(2) Amyot.
(3) *Toutes les vieilles Chroniq.*
(4) Rabelais.
(5) Bernard de Palissy.
(6) Item.
(7) Christine de Pisan.
(8) Béroald de Varville.
(9) M[lle] de Montpensier.
(10) Antoine de la Sale.
(11) Item.
(12) Item.
(13) Item.
(14) Item.
(15) Item.
(16) *Cent nouvelles nouvelles.*
(17) Item.
(18) Item et Christine de Pisan.
(19) Voltaire.
(20) St François de Sales.
(21) *Chronique de Bertrand du Guesclin.*
(22) *Cabaret d'Oronville.*
(23) Item.

liger, pour léger (1); serimonie, pour cérémonie (2); mauvaises poisons, pour mauvais poisons (3); Danfront, pour Domfront (4); attraire, pour attirer (5).

Le tort du paysan bas-normand serait donc, comme l'on voit, de trop bien parler français.

Huet qui, dans ses *Origines de Caen,* rappelle complaisamment les illustrations de sa ville natale, n'a garde d'oublier le père Membrun : « Si, — dit-il, — il eût trouvé en moi un terroir meilleur, la récolte, à coup sûr, eût été plus fertile. » Alexandre disait : Heureux Achille, dont Patrocle fut l'ami; on pourrait dire aussi : Heureux Patrocle, qui fut aimé d'Achille; heureux qui a pour ami un plus illustre que soi, il lui devra de n'être pas oublié.

Nous ne pouvons suivre Huet dans tous les détails qu'il donne sur les rues, les plans, les monuments de Caen. Parmi les traditions locales qu'il rectifie, nous avons remarqué celle qui nous montre Guillaume-le-Conquérant traînant sa femme par les cheveux, depuis l'église Saint-Etienne jusqu'à l'abbaye aux Dames. Cette tradition, toute fausse qu'elle est, rappelle le récit que fait la chronique de Flandre (6) de la demande en mariage de la fille du comte Baudouin; Mathilde avait commencé par répondre qu'elle n'aurait jamais un bâtard pour

(1) *Cabaret d'Oronville.*

(2) Christine de Pisan.

(3) Juvenal des Ursins et Camus, évêque de Belley.

(4) Juvenal des Ursins.

(5) *Chronique de Duguesclin.*

(6) Voyez *Chroniques de Flandre*, écrites au XIV[e] siècle, en patois Rouchy (langue de Valenciennes).

mari, et le comte Baudouin s'était excusé, le plus courtoisement qu'il avait pu, près des ambassadeurs du duc de Normandie. Quand celui-ci apprit la réponse de la demoiselle, il s'en alla à Lille, où le comte de Flandre était avec sa femme et sa fille; il entra dans la salle, passa outre et pénétra dans la chambre de la comtesse, où se trouvait précisément Mathilde; il la prit par les cheveux (par les tresches), la traîna le long de la chambre, la foula sous ses pieds, puis sortit du palais, monta sur son cheval, piqua des éperons et s'éloigna.

Le comte Baudouin, courroucé, guerroya contre le duc de Normandie et lui fit moult grand dommage; mais enfin, par le conseil des prudhommes, ils firent la paix et *furent bons amis l'un à l'autre*. Au bout de quelque temps, le duc Guillaume envoya de nouveaux messagers au comte Baudouin pour négocier de nouveau ce mariage. Le comte Baudouin en parla à sa fille, et celle-ci répondit que cette union lui agréait. — Pourquoi, dit alors le comte Baudouin, octroyez-vous aujourd'hui si facilement ce que vous refusiez si cruellement autrefois? — Je ne savais pas, répondit Mathilde, que le duc fût ce qu'il est, car, ajouta-t-elle, *s'il ne fust de grand cuer et de hault entreprise, il ne fust jà sy hardit qu'il m'osast venir batre en la chambre de mon père.*

Les *Origines de Caen* trouvèrent plus d'un censeur.

« L'on fera bien des discours en l'air touchant mon dernier ouvrage, — écrivait Huet au père Martin, le docte provincial des Cordeliers de Caen (1) : — j'aime mes compatriotes sans

(1) Lettre manuscrite de Huet au père Martin. (*Manusc. de la Bibl. royale.*)

espérer d'eux la pareille; il me suffirait qu'ils ne me haïssent pas et qu'ils m'épargnassent les coups venimeux de leurs langues; mais c'est ce que je n'ai pu obtenir depuis que je suis au monde, nonobstant l'amour sincère que j'ai toujours conservé pour ma patrie et tous les services que je lui ai rendus; les ouvrages que j'ai faits ci-devant n'ont point été sujets à leur critique, parce qu'ils étaient hors de leurs atteintes; celui-ci, qui paraît leur être proportionné, leur semblera plus exposé à leur malignité; ils pourront l'attaquer fort impunément, car je leur promets bien que je ne leur répondrai pas....

» ..... J'ai voulu ne rien dire de faux, ne rien cacher de vrai; mais ces règles ne s'apprennent pas en mangeant des matelottes au soleil.

Et ailleurs (1) :

» ..... Je me confirme dans l'opinion que Caen n'a jamais été plus dépourvu qu'il est présentement d'érudition et de goût pour les ouvrages d'esprit et de littérature (2). Pendant les trois jours que je passai à Caen, — écrit-il au même père Martin, — il me revint de plusieurs endroits.... qu'il n'y

(1) Lettre du 12 décembre 1702.

(2) Huet n'avait pas toujours eu si mauvaise opinion de sa ville natale. Dans une lettre écrite au jésuite Sirmond, en 1650, il lui détaille les inscriptions, les médailles, les manuscrits que l'on rencontre à Caen. Il ajoute : « Vous verrez par là que je ne suis pas né dans le pays des pourceaux ; *in vervecum patria.* »

Dans une autre lettre du mois d'octobre 1654, il parle à Sirmond des observations faites par Gilles Macé sur la comète de 1618, et des recherches que poursuit un autre savant sur la détermination de la longitude, et il emploie encore cette même expression *vervecum patria.* « Nous autres Normands, — continue-t-il, — nous sommes des scythes par notre origine, du moins avons-nous nos Zanolxides et nos Anacharsis. »

avait pas de pédagogue ni de régenteau à l'Université, pas de fainéants et de batteurs de pavé..... qui ne se donnassent licence d'exercer leur indocte et maligne critique contre mon livre, jusqu'à dire que je n'y parle pas français et reprendre quelques termes dont je me suis servi. J'ai donc bien peu profité pendant quarante ans que j'ai passés à la source de la pureté de la langue, et pendant trente ans que j'ai fréquenté l'Académie, si j'ai besoin de venir l'apprendre à Caen des nigauds de la rue de Geosle, du Vaugueux et du Bourg-l'Abbé... Il est donc vrai, et je l'éprouve, que la destinée d'un livre dépend de l'intelligence de celui qui le lit (1).»

Il s'applique ensuite, et sans trop de vanité prétend-il, les beaux vers du poëte : « Ce que vivant j'aurai perdu par la jalousie du vulgaire, la gloire, après ma mort, me le rendra au double » (2) ; et il se sait fort bon gré d'avoir dit de lui-même (3) :

« Envie, c'est bien inutilement que tu t'acharnes sur moi ; Melpomène aura soin de recueillir mon nom ; la France l'inscrira glorieusement dans ses fastes ; voilà les honneurs qu'à ma mort me promet Apollon. »

Huet aurait pu ajouter comme Corneille :

Le trait est un peu vain, Ariste, je l'avoue ;
Mais peut-on s'étonner d'un poëte qui se loue ?

« Véritablement, je n'eusse jamais cru, — dit Huet dans une

(1) Huet le dit en latin : *Pro captu lectoris habent sua fata libelli.*
(2) *At mihi quod vivo detraxerit invida turba*, etc., etc.
(3) *Livor edax, in me vanis incurris habenis*, etc.

autre lettre (1), — que l'ignorance et l'absurdité, avec la malignité et l'envie, eussent jeté de si profondes racines dans les cœurs de Caen, et qu'après avoir servi comme j'ai fait très-utilement ma patrie et en général et en particulier pendant tout le temps de ma vie (2), pour toute récompense je n'y trouvasse qu'une médisance noire et une ladre ingratitude; dédommagez-moi de ce que je perds en cela, dont l'exemple de tant d'honnêtes gens, de Cujas entre autres et de mon compatriote Robert Constantin, doit me consoler; l'amour de la patrie l'y fit revenir... il n'y trouva que de la persécution, et il quitta un terroir si ingrat pour n'y revenir jamais (3).»

Ménage, ami de Huet, disait : « Je ne sais pourquoi les Normands aiment si peu leurs compatriotes; nous autres Angevins, nous aimons autant les nôtres que les Parisiens font les étrangers (4). »

Quoi qu'il en soit de la remarque de Ménage, toujours est-il que la mauvaise humeur de Huet contre les habitants de Caen se manifesta en mainte occasion depuis sa sortie de l'épiscopat.

Ici il parle de leurs langues affilées (5); là il déclare que

(1) Lettre du 10 avril 1703 au père Martin. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(2) L'un des services rendus à Caen par Huet consistait à lui avoir procuré un tableau de Le Brun ; Le Brun lui écrivait à ce sujet : « Je ne puis travailler à votre tableau que les Thuilleries ne soyent entièrement achevées et que le roi n'y soit logé. »

(3) Constantin Robert fut disciple de Jules Scaliger, qui le chargea de publier quelques-unes de ses œuvres posthumes ; rappelé à Caen comme professeur de belles-lettres, Constantin Robert fut accusé de laisser percer quelques opinions favorables au protestantisme. Il se retira en Allemagne et y mourut pauvre.

(4) *Menagiana.*

(5) Lettre du 23 juillet 1703. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

l'amour des lettres ne se trouve que chez un très-petit nombre d'entre eux ; ailleurs, il se plaint des gens ou peu officieux ou paresseux, ou défiants, dont il dépend pour son histoire de Caen ; il gourmande l'envie, vice si commun en son pays, que lorsqu'on voit quelqu'un s'élever, on s'en venge par la médisance, le péché favori de ses concitoyens, surtout en ce qui regarde la naissance (1).

Caen aurait-il gardé rancune au plus illustre de ses enfants d'une censure un peu amère (2) ? On le croirait presque quand on voit cette ville donner à la rue Jean Romain, près de laquelle Huet vit le jour (3), le nom d'un assembleur de moëllons au lieu du nom glorieux que l'Europe connaît.

(1) Lettres du 9 septembre 1705 et du 17 octobre 1702. « Ce n'est pas d'aujourd'hui, — dit Huet dans celle-ci, — que je suis instruit de cette calomnie répandue contre ma famille ; je l'ai bien détruite, ajoute-t-il, par des preuves contraires que j'en ai faites juridiquement et en trois occasions authentiques et dont j'ai les actes en bonne forme : deux bons arrêts contradictoires et une décharge de M. de Chamillart ; dans lesquelles pièces ma généalogie est reconnue jusqu'au cinquième degré. » Huet s'étonne ensuite qu'un capucin veuille garder et, qui pis est, publier un recueil de noires médisances, d'autant plus dangereuses que *littera scripta manet*. Il ne donnerait l'absolution, ajoute-t-il, à un homme saisi d'un tel écrit, que sous la promesse de le brûler.

Dans l'*Histoire de Charles VI*, par Jean Juvenal des Ursins, il est question d'un docteur en théologie qui, à Rome, prêcha contre l'immaculée conception de la Sainte-Vierge et dit que s'il *ne le sçavoit monstrer, qu'il voulait qu'on l'appelast Huet. et au contempt de ce quand on voyait aucuns de la dite religion, on les appelait Huets. et mesmement les jeunes enfans de l'Université le criaient a haute voix quand ils les voyaient.* (Juvenal des Ursins, page 360.)

Quel rapport pouvait-il y avoir entre la famille de Huet et *ceux de cette religion*, pour parler comme le chroniqueur ? C'est ce que nous ignorons.

(2) Ce qu'il y a de vrai dans tous ces griefs, c'est que nul, comme le disent fort bien le proverbe français et le proverbe italien, n'est prophète en son pays.

Fugga il tetto nativo
Chi gloria brama

(3) Rue St-Jean, n° 142. Cette maison est a première à gauche, dans la cour du Grand-Manoir.

Pour en revenir aux *Origines de Caen*, avouons que l'auteur n'y montre pas un sentiment de l'art chrétien bien vif et bien profond ; mais cette faute est moins la sienne que celle de tout son siècle (1).

Depuis qu'il n'était plus évêque, Huet demeurait tantôt à la maison professe des Jésuites de Paris, à laquelle il avait donné sa bibliothèque (2), tantôt à son abbaye d'Aunai, tantôt

(1) Voyez Trébutien, *Caen*.

Dans les *Miscellaneæ observationes criticæ ab eruditis britannis incohatæ*, volume 6, tome 1er, se trouvent deux lettres, l'une de Galand à Huet, où il cherche à établir que la ville de Caen a eu Vieux pour berceau ; l'autre de Huet à Galand, où il combat cette opinion. « Caen, — dit Huet, — n'a pu être placé aussi près de Vieux, si Vieux autrefois a été une ville *(inter urbes locum habuerit)*. » Galand avait cité à l'appui de sa thèse des exemples de grandes villes séparées seulement l'une de l autre par une courte distance. Huet répond que ces exemples ne prouvent rien, alors même qu'on y ajouterait ceux de Mossoul et de Seleucie, deux cités célèbres formées l'une des ruines de Ninive, l'autre des ruines de Babylone ; toutes ces villes étaient voisines en effet par la distance, mais si l'on tient compte des obstacles que rencontrait leur commerce mutuel, on ne saurait dire qu'elles le fussent. Tantôt c'est un bras de mer, tantôt c'est un fleuve qui les séparent. Byzance doit son origine à une position plus avantageuse que la position des villes qui l'avoisinent. Les Saxons, dit-on, ont détruit Vieux : mais pourquoi Vieux plutôt que Bayeux et tant d'autres villes qu'ils laissèrent intactes ? Pourquoi d'ailleurs détruire Vieux pour bâtir Caen immédiatement ensuite ? En ce qui regarde les Normands, les Normands conservaient les villes des pays dont ils s'emparaient, et si la guerre avait entraîné quelques ravages, ils s'empressaient de les réparer. Huet déclare en outre n'avoir jamais rien vu des anciens monuments de Vieux.

(2) Il avait été convenu entre Huet, nommé à l'évêché d'Avranches, et les Jésuites qu'ils lui prépareraient un appartement dans leur maison professe, et qu'il l'occuperait toutes les fois que ses affaires l'appelleraient à Paris ; et en effet il n'eut jamais d'autre demeure en cette ville, même après avoir résigné son évêché d'Avranches. Huet, en donnant sa bibliothèque aux Jésuites, stipula qu'après sa mort elle ne serait ni partagée ni confondue avec d'autres, ni échangée ni transportée en un autre lieu, le tout sous peine d'annulation du don. Il fit même graver, en lettres majuscules sur une tablette de marbre placée dans un endroit apparent de la bibliothèque, les clauses de cet acte, passées devant un notaire et acceptées tant par les Jésuites de la maison professe de Paris que par le père général.

enfin à son abbaye de Fontenay dont le pape, grâce au cardinal d'Aguirra, lui avait accordé le gratis (1). Il se flattait d'y passer en paix les derniers jours de sa vie. Il en avait réparé et meublé l'abbatiale, il en avait cultivé les jardins, il n'y avait épargné, en un mot, ni la dépense ni la peine : cette abbaye lui rappelait entre mille souvenirs de sa jeunesse les visites qu'il faisait au digne abbé de cette maison, Guillaume Boivin, dont il était toujours parfaitement accueilli. Mais vivre dans un lieu ou le voir en passant sont deux choses fort différentes. Ses voisins à Fontenay, au lieu d'être pour lui de quelque ressource comme il l'avait espéré, lui suscitaient mille tracasseries : il croyait avoir droit à des réparations, on les lui contesta; il prit pour arbitre le père La Chaise et en fut peu satisfait; ses fermiers d'ailleurs le payaient très mal, et il n'en pouvait avoir raison que par les voies de rigueur. Pour comble de contrariétés, l'un de ses parents, son obligé, chargé par lui de ses intérêts, les trahit si indignement qu'il se vit contraint de le poursuivre devant les tribunaux.

Brûlart de Sillery cherchait aussi toujours à revenir sur leurs anciennes conventions. Dès l'année 1695, Huet avait été sur le point de déférer au Parlement ce différend fâcheux avec un collègue, quand les évêques de Reims, de Meaux et de Troyes parvinrent à l'arranger; mais ils ne purent mettre fin à la sourde mésintelligence qui ne cessa de régner entre eux. Les procès pleuvaient sur Huet de tous côtés : le curé de Vieux plaidait contre lui pour sa portion congrue (2). Huet nous

(1) C'était la remise des droits dus au Saint-Siége à l'entrée d'un abbé dans sa charge. Ce présent pouvait monter ici à sept ou huit mille livres. Quelques années auparavant, d'Aguirra avait obtenu pour Huet une remise des droits auxquels sont taxées les bulles.

(2) Lettre adressée au père Martin, le 6 février 1703. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

parle aussi, dans l'une de ses lettres, d'une certaine demoiselle Despréaux Boulard qui, pour le frustrer de ce qui lui était dû, avait recours aux moyens les plus iniques; las de vains ménagements, il lui déclara que si à la Toussaint, époque où pour l'ordinaire il retournait à Paris, elle ne le payait pas, elle verrait des *messagers* la visiter de sa part (1).

Huet nous dit que les procès firent pendant bien longtemps le tourment de sa vie (2). Il n'était pas encore sous-précepteur du Dauphin, que déjà ils le poursuivaient et le rappelaient de Paris à Caen.

En 1704, loin de lui accorder la moindre trève, ils l'obsèdent de plus en plus; en 1705, il se peint à nous comme environné de sacs de procédures, et, tout en s'occupant comme érudit des puits royaux de Caen, de Rouen, d'Amiens et de Dieppe, il se prépare, en sa qualité de plaideur, à se défendre devant d'autres puits royaux (3).

En 1706, il obtient un arrêt contre Mgr de Coëtanfo, son successeur sur le siége d'Avranches. Cet arrêt semble décisif; et cependant, au *grand déshonneur du saint caractère* dont les deux plaideurs sont revêtus, l'affaire n'en demeure point là; soit impécuniosité, soit litigiosité, pour parler comme Huet, Mgr de Coëtanfo ne veut entendre à rien. Foudroyé en 1707 par un quatrième arrêt, il demande à la chicane le moyen de ne point payer.

(1) Lettre au même, du 2 octobre 1704.

(2) *Molestæ potissimum lites quibus perdiu sum misere conflictatus.* (Commentarius de rebus.)

(3) Lettre écrite le 17 mars 1705 à M. Foucault, conseiller d'Etat. *(Dissertations de l'abbé Tilladet.)*

Huet, dans les statuts qu'il avait donnés à son diocèse, rappelait, touchant les procès, les conseils évangéliques; mais il semble que pour son compte il s'en tint aux préceptes; sans doute il ne disait pas comme le duc de Mazarin que Dieu a établi les juges et n'a point pensé aux arbitres; il eût bien mieux aimé s'accommoder que de plaider, mais c'eût été trop lui demander que de prétendre qu'il livrât son manteau à qui lui volait sa tunique.

Les Normands n'ont jamais passé pour ennemis de la chicane; Huet même, à son insu, pouvait avoir quelque chose du génie de son pays. Le père de la Rue lui avait assuré que l'on dépensait en Bretagne une fois plus de papier formulé qu'en Normandie; comme la Normandie est deux fois plus grande que la Bretagne, Huet en concluait que l'on plaidait quatre fois plus en Bretagne qu'en Normandie; mais peut-être faisait-il en cela aux Bretons une querelle d'Allemand ou de Normand (1).

Scrupuleusement juste envers autrui, Huet voulait qu'on le fût envers lui et même envers l'Etat. On vint un jour l'avertir à Fontenay que l'un de ses palfreniers avait fait venir du sel blanc d'Aunai dans le charriot de l'abbaye, et que ce sel avait été vendu dans ses écuries mêmes. Huet soudain commença à se tourmenter. Si le paysan qui a acheté ce sel en est trouvé saisi, il déclarera qu'il l'a acheté chez l'abbé de Fontenay et des gens mêmes de cet abbé; le procès-verbal relatant la déclaration du paysan sera envoyé au directeur, qui l'enverra aux gros fermiers de la gabelle; le fait arrivera ainsi jusqu'à Chamillart et même jusqu'à Louis XIV; l'on

(1) Lettre au père de la Duquerie, jésuite, 7 avril 1702. *(Dissertations de l'abbé Tilladet.)*

dira que l'abbé d'Aunai, possédant deux abbayes, l'une sur le sel blanc, l'autre sur le sel gris, fait venir dans ses équipages le sel blanc d'Aunai et choisit sa maison de Fontenay pour y tenir gabelle; quelle figure fera à la cour un évêque faux saulnier? Huet n'y tient plus; il envoie chercher des archers et leur déclare qu'ils peuvent poursuire le délinquant, sans que pour son compte il s'y oppose en rien; il leur propose même de leur ouvrir toutes les portes pour leurs perquisitions. Le lendemain, on trouve dans le parc un vase plein de sel blanc; Huet mande encore un archer et fait jeter le sel à la rivière; quelques jours après, le président du grenier à sel se présente à Fontenay et félicite Huet de cette exactitude à observer les lois (1).

Sans doute il eût été impardonnable à un ancien évêque de pactiser en rien avec ceux qui fraudaient le fisc; mais fallait-il nécessairement les livrer à la vindicte de la loi? Il y a là peut-être autant de timidité que d'amour de la justice. Les chevaux d'Almanzor n'osaient hennir, dit-on, en présence de leur maître; il est aussi des hommes d'un caractère tant soit peu pusillanime qui, dans les moments où il leur siérait bien de se faire les avocats de l'indulgence, n'osent ouvrir la bouche et craignent même de se taire.

Toujours livré à l'étude, Huet ne laissait rien passer en fait de science, de théologie, de philosophie, sans y donner un coup-d'œil. Qu'il lût le *Télémaque*, cela est tout simple, qui ne le lisait pas? mais il lisait même la *Télémachomanie;* il suivit attentivement la dispute de Fénélon et de Bossuet sur le quiétisme. Vers lequel des deux penchait-il? nous l'ignorons.

(1) Voyez lettre au père Martin, du 10 septembre 1702. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il attendit, bien décidé d'avance à s'y soumettre, la décision du Saint-Siége.

Tandis qu'il demeurait à Fontenay, il y reçut la visite du savant Mabillon, qui espérait trouver dans les archives de l'abbaye quelques matériaux pour ses annales de l'ordre de Saint Benoît. Huet, qu'il connaissait intimement depuis mainte année, eût bien souhaité le garder quelques jours auprès de lui, mais les affaires de son ordre rappelaient Mabillon à Paris. Il dut s'arracher, malgré ses regrets, aux instances de son hôte (1).

(1) *Nec ipse nolebat moram aliquam apud me facere, sed cunctantem eum ordinis sui negotia Lutetiam revocabant.*

M. Nisard traduit : *Nec ipse nolebat*.... Mais il ne voulut pas demeurer plus longtemps, ce qui est un non sens et un contre sens tout ensemble ; un non sens, car Huet vient de dire qu'il eût bien voulu garder son hôte quelques jours à Fontenay ; or, si Mabillon y passa ces quelques jours, l'expression *j'eusse bien voulu* est ici complètement inintelligible ; un contre sens, car ces mots *nec ipse nolebat* veulent dire que Mabillon n'était pas éloigné de consentir....

Le traducteur anglais des mémoires de Huet, John Aïkin, qui, à propos de cette visite de Mabillon à Fontenay, nous donne une notice sur le savant bénédictin, s'exprime ainsi :

« L'esprit de recherches chez Mabillon et l'attachement de ce moine à la vérité lui attirèrent une querelle qui nous donne un exemple frappant de superstition intéressée. Il avait, dans son voyage à Rome, examiné soigneusement les catacombes, mine inépuisable en reliques de prétendus martyrs. Il se convainquit que la crédulité ou l'imposture y étaient seules en jeu. Longtemps il garda sa découverte pour lui ; mais enfin il la fit connaître au monde dans un opuscule intitulé : *Lettre du romain Eusèbe au français Théophile, sur le culte des saints inconnus.* L'ouvrage excita l'alarme des bigots en diverses contrées catholiques et spécialement où il s'attaquait à un commerce lucratif. Déféré à la congrégation de l'index, l'ouvrage mérita la censure que sur la promesse faite par l'auteur de modifier, dans une nouvelle édition, tout ce qui avait soulevé les objections de la Sacrée-Congrégation, tant l'esprit de Rome avait fait peu de progrès en libéralité au commencement du 18e siècle : *So little had the spirit of Rome improved in liberalite at the beginning of the* 18th *century.* (Voyez *Memoirs of Huet, notes to book*, pages 335 et 336, volume 2.)

Toute cette tirade manque d'exactitude ; Mabillon nous dit dans le petit

Nous avons dit les travaux qui occupaient Huet à Aunai. Il s'y livrait aussi à la physique et à l'astronomie ; il étudiait les éclipses ; il se procurait un baromètre et un thermomètre ; il inventait un hygromètre et un anémomètre ; mais avant tout, il s'y occupait d'Écriture sainte, car, nous dit-il, il voyageait dans les autres sciences, mais il habitait dans l'étude

ouvrage dont parle John Aïkin qu'il est juste de rendre un culte aux saints dont les corps ont été retirés des catacombes, pourvu que des preuves certaines constatent ou leur martyre ou leur sainteté, et que le pape permette ou prescrive le culte qu'on leur rend. *Modo de eorum martyrio aut sanctitate certis constet argumentis eorumque cultum romanus pontifex permittat aut præscribat.*

Mabillon approuve d'ailleurs le décret rendu par la congrégation des rites le 10 avril 1668, décret d'après lequel les palmes qui se trouvent à côté du vase teint de sang doivent être considérées comme des marques très-certaines de reliques véritables, *Pro signis certissimis verarum reliquiarum... et id quidem prudenter ac sapienter decretum si modo constet ejus modi vasa sanguine tincta esse non ad continendos suffitus aut odoramenta aliaque id genus apposita fuisse.* (Voyez *Eusebii rom. ad Theo. gallum epist. de cul. sanc. igno.*, pages 11 et 12.) Mabillon, comme on le voit, veut que ce vase soit incontestablement un vase de sang et non un vase de parfums ; or, que ces vases continssent réellement du sang, c'est ce dont on ne peut douter, puisque le mot sanguis est écrit en abrégé sur quelques-uns d'entre eux. (Voyez Bosio, Boldetti, Marchi.) Déjà Leibnitz avait soumis à un examen impartial la substance d'une fiole des catacombes, et il avait reconnu que cette substance était du sang. Mabillon pense, il est vrai, que les corps des saints, sur lesquels on ne peut élever de doutes, ont été retirés des catacombes depuis longtemps déjà ; mais il est incontestable que tous les jours encore on retrouve dans ces immenses cryptes des corps de martyrs près desquels sont placées la palme et la fiole de sang. Les galeries des soixante cimetières de la Rome souterraine sont bordées, sur une longueur de trois cents lieues, de six millions de tombeaux, et les trois quarts des catacombes sont encore à découvrir. (Voyez Marchi.)

Mabillon du reste, tout en citant quelques exemples de corps que l'on a vénérés comme des reliques de saints et de martyrs, quoique peut-être ce ne fussent que des reliques de simples chrétiens, Mabillon, disons-nous, n'a garde d'attribuer ces erreurs à la cupidité ; citant une décision de la congrégation des rites qui ordonnait de retirer de l'église de Ravenne des reliques équivoques, il exalte cette sentence digne, dit-il, de la gravité romaine de cette sainte congrégation. (*O dignum certe romanâ gravitate judicium sacræ illius congregationis.* (Voyez Mabillon, *ibidem*, page 39.)

des livres saints. De 1681 à 1712, il consacra deux ou trois heures tous les jours à annoter la *Vulgate;* il s'appliquait aussi à l'arabe et au syriaque, et à force de persévérance il avait fini par s'y rendre assez fort; il n'est peut-être pas, au reste, une seule branche des connaissances humaines à laquelle Huet n'ait touché, et sa vaste science ressemble assez à l'aire féconde de ces aigles du Gévaudan qui servaient, dit-on, de pourvoyeurs aux tables les plus splendides (1). L'ouvrage que nous allons analyser et qui est de tous les livres de Huet celui qui aujourd'hui compte le plus de lecteurs, va nous le montrer portant son œil investigateur sur le commerce et la navigation des anciens (2).

Les Egyptiens et les Phéniciens sont dans l'ordre des temps les premiers navigateurs; ils se partageaient les mers : aux Egyptiens était l'Orient, aux Phéniciens l'Occident.

Ces derniers entrèrent dans l'Océan par le détroit de Gibraltar; l'on sait leurs colonies : Thèbes, Cadix, Carthage, Carthage la rivale de Rome, Carthage antérieure d'un demi-siècle à la ruine de Troie, et de trois siècles à Didon. Virgile n'ignorait pas l'anachronisme; mais, comme dit Huet, la poësie est licencieuse.

Les Phéniciens fréquentaient l'occident de l'Afrique; leurs

(1) Lorsque l'évêque de Gévaudan reçut chez lui Schombert et de Thou, il leur servit du gibier et des volailles, auxquels manquait soit la tête, soit un membre; il s'en excusa sur ses pourvoyeurs qui, disait-il, réclamaient pour eux les prémices de ses repas. Quand l'aiglon était assez fort pour s'envoler, les bergers qui, dans l'absence de l'aigle, lui enlevaient son butin, enchaînaient le jeune oiseau dans l'aire, et le père et la mère continuaient à lui apporter leur chasse.

(2) Le *Traité du commerce et de la navigation des anciens* ne parut qu'après la mort de Huet.

voiles, du côté de l'Europe, cinglaient jusqu'à Thulé; ils trafiquaient avec Ophir et Tharsis; déjà ils doublaient le cap de Bonne-Espérance. Tyr était leur premier port; Tyr, qui soutint contre Nabuchodonosor un siége de treize ans et qui, se relevant de ses ruines, grandit en puissance jusqu'à Alexandre. Sidon sillonnait les mers avec plus de cent galères, mais le cédait à Tyr; on eût dit que les Phéniciens, partageant la Méditerranée avec les Grecs, leur en abandonnaient le nord et gardaient pour eux le midi. Huet eût pu remarquer que, plus navigateurs que guerriers, ils n'enchaînèrent jamais longtemps une colonie à leur sceptre.

En général, pour le dire en passant, le régime colonial des anciens était, ainsi qu'on l'a remarqué, plus indépendant que le nôtre de l'influence des métropoles. Les anciens n'avaient point les flottes immenses des peuples modernes, ni la puissance de l'artillerie, qui agit de loin sans nécessiter des débarquements : l'une de leurs colonies s'insurgeait-elle, ils devaient à grands frais y transporter des troupes.

En ce qui touche les Phéniciens, ils envoyèrent des colonies et laissèrent, comme l'a démontré Bochart, des vestiges de leur langue dans presque toutes les îles et presque tous les ports de la Méditerranée; sur les côtes de l'Espagne, ils échangeaient le fer et le cuivre contre l'or et l'argent; les premiers ils habitèrent l'île de Delos; ils portaient dans les îles Britanniques de la vaisselle de terre, du sel, des instruments de fer ou de cuivre; ils recevaient en échange des peaux, des cuirs et de l'étain.

L'Egypte, au temps des Sésostris, des Ramsès, des Cyrus, des Cambyse, des Xerxès, des Bochoris, dominait sur la mer. Sa Thèbes, aux cent portes, fille du commerce, tombe sous

le glaive de Cambyse; Alexandrie prit sa place : entrepôt général de l'Orient et de l'Occident au temps d'Auguste, elle ne le cédait qu'à Rome. L'Europe lui envoyait ses bois, ses résines, ses métaux; Ophir, l'Ethiopie, le Monomotapa, l'or, les émeraudes, l'ivoire, la myrrhe et le cinnamome. Auguste, qui désobstrua les canaux de l'Egypte, ouvrit aux voiles égyptiennes une route facile vers Alexandrie; sous Julien c'était encore une ville immense, quoique Constantinople commençât à la jeter dans l'ombre. Alexandrie, malgré sa décadence, donnait, au neuvième siècle, de grands revenus aux Califes. Elle refleurit au douzième; les navires génois et vénitiens abordent incessamment aux rivages de l'Egypte; si plus tard le commerce de ces contrées décline, la faute en est aux Turcs et aux Mameluks, ses dominateurs barbares. Huet ne pouvait prévoir qu'un siècle après lui la civilisation rallumerait son flambeau sur le vieux sol des Pharaons.

L'Ethiopie trafiquait avec l'Arabie, la Perse, les Indes, l'Egypte, la Syrie et l'Europe. Ses barques légères étaient construites tantôt d'une seule pièce de bois, tantôt de joncs entrelacés ou cousus entre eux sans que l'on y employât ni goudron ni fer. Si une cataracte arrêtait leur marche, on les transportait par terre vers un point du Nil plus élevé. L'Ethiopie avait l'or, l'ivoire, l'écaille de tortue, les plumes d'autruche, les aromates; Sésostris la soumit; Cambyse tenta de la réduire sous son autorité et n'y put réussir; Auguste y maintint son empire; et enfin, Ptolémée Philadelphe fit de Coptos l'entrepôt de l'Ethiopie et de l'Egypte.

Les Indiens, peuple navigateur, opposèrent sur l'Indus quatre mille navires à Sémiramis; ces bâtiments, formés de roseaux, n'étaient guère que des barques.

Huet pense que les Indiens descendaient des Egyptiens.

Nous ne savons; mais ce qui semble démontré, c'est que les pasteurs conquérants de l'Egypte étaient indous et que les quatre Puranas furent portés en Egypte par les *pallis* ou pasteurs (1). La civilisation partait de la Chaldée; elle dut aborder à peu près vers le même temps en Egypte et dans les Indes. Osiris régna plus de cinquante ans sur les Indes; Sésostris les conquit; rien enfin ne se rapproche plus pour les mœurs et les croyances que les Indes et l'Egypte. Le commerce entre ces deux pays languit sous Cambyse et se releva sous Ptolémée. Du temps de Pline, Rome y trouvait d'immenses bénéfices. Quand les Portugais abordèrent à Mosambique et à Melinde, ces pays possédaient d'habiles pilotes, qui savaient prendre la hauteur du soleil, se servir de la boussole et de cartes géographiques.

Avant Alexandre, les Indes étaient peu connues, et après son expédition, l'on eut leur roman bien plutôt que leur histoire; les Indiens donnaient deux proues à leurs navires, construits de roseaux si forts et si gros qu'un homme avait de la peine à les embrasser.

Les Romains ne dépassaient guère l'embouchure de l'Indus. Vers la fin du 13e siècle, le commerce s'en allait mourant sur la côte de Malabar; mais Java, riche de ses épices, ne cessait point de prospérer. Malabar et Cambaya étaient, au 15e siècle, des ports considérables; Samarcande, au-delà de l'Oxus, attirait le commerce de l'Inde, de la Perse, de la Tartarie, de la Chine et éclipsait même Bocara. Les Persans et les Indous fréquentaient Candahar; Caboul, plus orientale, trafiquait

(1) Dans la langue sanscrite, palli signifie pasteur; il faudrait même, suivant une conjecture assez probable, chercher l'étymologie du nom de Palestine dans les établissements des *Palli*.

de ses aromates, et Ceylan regorgeait d'épices, de soie, d'ivoire, de parfums, de perles, d'or, d'argent et de pierreries.

Les anciens, connaissant mal les confins de l'Orient, y plaçaient trois peuples : les Scythes orientaux, les Seres, les anciens Chinois. Les Scythes orientaux ou Tartares habitaient par-delà le nord de la Chine; les Seres occupaient le nord et les anciens Chinois le midi de cet empire. Le Cathay comprenait une grande partie du pays des Seres et il s'étendait au nord dans le royaume des Scythes; quant aux Sinœ, c'étaient non-seulement les Chinois méridionaux, mais les peuples de Pegu, de Siam, du Toukin et de la Cochinchine; plus civilisés que les Seres, les anciens Chinois, que le temps semble, comme on l'a dit, avoir oublié de vieillir ou de renouveler, connaissaient la boussole et ils entretenaient avec l'Inde, l'Afrique et l'Arabie des rapports de commerce. La Chine, aujourd'hui, n'étend guère son commerce au-delà des Indes, et c'est surtout chez elle qu'elle trouve son marché.

L'Arabie avait son port d'Aden, où abordaient les voiles de la Chine et des Indes; elle trafiquait par terre avec la Syrie, mais le brigandage chez elle tua plus tard le commerce.

Huet pense que les rois pasteurs de l'Egypte étaient originaires de l'Arabie. Nous avons déjà dit que cette opinion nous semble fausse; mais l'académie de Calcutta n'existait pas au 17e siècle, et Huet n'était pas prophète pour deviner les savants travaux de Wilford et de William Jones (1).

Pour rapprocher l'Arabie et l'Egypte par de pacifiques relations, les rois pasteurs creusèrent le canal du Nil à la mer

(1) Voyez *Sir William Jones's Works*, tome 2, supplém.

Rouge, qui fut achevé plus tard par Ptolémée Philadelphe. Auguste affermit par ses lieutenants la domination romaine en Arabie et replaça sous le joug les Arabes insurgés.

Ici, nous insisterons un peu plus que ne le fait Huet sur le caractère arabe.

L'Arabe hait la mer; les Phéniciens depuis longtemps sillonnaient la mer Rouge et les Arabes hésitaient encore à s'élancer sur leur sillage; Mahomet se jouait avec le désert et reculait devant l'Océan. Celui-là est un fou au jugement de l'Arabe qui affronte la mer plus d'une fois, et l'on peut devant la justice récuser son témoignage.

Vers le milieu du 7e siècle, la première flotte musulmane cingle vers l'île de Chypre; au commencement du 8e, une flotte arabe partit d'Alexandrie pour assiéger Constantinople, et l'on entendit le fils d'Omar jurer sur son âme que les hommes de l'expédition laissaient leurs péchés au rivage : tant affronter les dangers de la mer lui semblait près de l'héroïsme.

L'Arabie avait ses caravanes formées de familles tout entières; trouvaient-elles de l'herbe et de l'eau en un lieu, elles y plantaient leurs tentes. Mahomet fut négociant avant d'être législateur; il eut pour précurseurs les marchands de La Mecque quand il songea à réunir en faisceau les membres nombreux mais épars de la famille arabe.

Les rivages méridionaux de la Méditerranée une fois subjugués, l'Islam s'élança vers le Nord et déborda sur l'Espagne; les Ommiades et les Abassides eurent beau se porter une haine mortelle, le commerce ne cessa point entre leurs sujets réciproques.

La Perse, voisine de la mer des Indes, du golfe Persique, de la mer Rouge, de la mer Caspienne, du Pont-Euxin, du Tigre et de l'Euphrate, n'eut jamais pourtant de grands navigateurs; c'étaient les étrangers qui lui fournissaient ses vaisseaux; elle allait, dans sa frayeur des invasions, jusqu'à obstruer elle-même le cours de ses fleuves. Ce fut en vain qu'Alexandre anéantit ses cataractes artificielles sur le Tigre et l'Euphrate, elle n'eut rien de plus pressé que de les rétablir. Plus tard, mieux conseillée par ses intérêts, elle secoua ses puériles terreurs et créa sur le golfe Persique, à Siraf, le centre d'un grand commerce.

Riche en blés, économe, artiste, savante dans la navigation, Carthage, fille de Tyr, disputa le monde à Rome même. Quand s'ouvrit la troisième guerre contre les Romains, elle possédait trois cents villes sur le continent africain, et son territoire mesurait une longueur de mille lieues; c'est elle qui découvrit dans l'Océan ces îles fortunées dont le sénat carthaginois dissimulait l'existence, par la crainte des émigrations qui pouvaient y entraîner un trop grand nombre de citoyens.

Le siége de Tyr est l'apogée de Carthage; depuis cette époque elle ne cesse de déchoir. Elle avait possédé l'Afrique, l'Espagne, la Sicile en partie du moins, la Sardaigne et la Corse. En Corse, elle pillait les vaisseaux romains et jetait à la mer, pour étouffer leurs plaintes, ceux qu'elle avait spoliés.

L'habileté de Carthage pour maintenir ses conquêtes est vraiment prodigieuse ; quelques détails à cet égard nous semblent ici à leur place. Carthage songeait-elle à subjuguer une contrée, elle commençait par l'explorer; voyez sa marche en Espagne : elle se saisit des îles d'Ivica, de Majorque, de Minorque avant de toucher au continent. Rome délibère encore;

déjà Sagonte est prise et a payé de sa ruine sa fidélité à ses maîtres.

Nulle des colonies de Carthage ne faisait le commerce pour elle-même ; il était interdit à la Corse et à la Sardaigne de cultiver leur propre territoire ; un étranger venait-il pour y trafiquer, il était jeté à la mer ; défendre contre elle sa liberté lui semblait un crime, et ce crime sublime plus d'un Espagnol courageux l'expia au fond des mines. A peine avait-elle soumis un peuple, qu'elle lui imposait ses lois et ses dieux et rendait responsables de l'obéissance générale les villes les plus puissantes de ses nouvelles conquêtes. D'autres peuples colonisaient pour civiliser ; elle, en colonisant, ne songeait qu'à s'enrichir. Un commerce étendu, la création de comptoirs armés, un monopole industriel défendu à outrance furent les sources de la puissance et de la richesse de Carthage ; les peuples de l'Italie ne pouvaient paraître sur les côtes de l'Afrique que si la tempête les y poussait, et encore n'y pouvaient-ils faire un long séjour ; les étrangers ne pouvaient vendre et acheter qu'à des Carthaginois. Jalouse de ses pêcheries, Carthage ne dédaignait aucun moyen d'encourager cette industrie : ainsi, il était ordonné aux époux de manger du thon le jour de leur mariage.

Carthage est dans l'antiquité le type le plus complet de la civilisation exclusivement matérielle : elle altérait les mœurs simples des peuples avec lesquels elle était en rapport ; en excitant les désirs elle étouffait les vertus. Elle tomba victime de sa corruption, de cette suprématie commerciale qu'elle affectait sur l'univers.

Mais retournons au livre de Huet.

Le commerce de la Grèce avait son importance, même alors

qu'on le comparerait à celui de Carthage. Corinthe, clef du Péloponèse, était un entrepôt plein de vie et de mouvement; les voiles ioniennes sillonnaient la mer malgré la Perse, et les voiles phocéennes luttaient même contre Carthage; le commerce florissait à l'ombre de ces jeux publics qui n'étaient sous un certain aspect que de brillantes foires. Un demi siècle après Minos, nous voyons les Argonautes s'élancer à la conquête de la fameuse toison d'or, ce symbole des laines si abondantes dans la Colchide ou de l'or qu'au moyen de toisons l'on recueillait dans les rivières.

Troie, après un siècle et demi de durée, tombe sous les coups des Grecs; les Crétois, les Lydiens, les hardis Pélages, les Tyrrhéniens, fils des Pélages et des Lydiens, les Rhodiens législateurs de la mer, les Athéniens et les Lacédémoniens qui s'en disputent l'empire cent ans avant Alexandre, se distinguent tour à tour comme peuples navigateurs.

Le commerce, — et c'est là une remarque qui manque peut-être dans l'ouvrage qui nous occupe, — le commerce était plus florissant, le travail plus honoré, l'aisance plus répandue dans les colonies grecques que dans les grandes cités métropolitaines. Tout le monde sait à quel degré de prospérité s'élevèrent Smyrne, Phocée, Milet qui seule avait quatre ports et une flotte de plus de cent vaisseaux. Quelles merveilles égalaient les merveilles de Rhodes? Quels navigateurs égalaient en hardiesse les navigateurs phocéens? Ce fut chez les Grecs asiatiques que se perfectionna de bonne heure la teinture des laines, l'exploitation des mines et la fonte des métaux.

Athènes dirigeait l'entrée et la sortie des marchandises suivant ses besoins. Prohiber ou restreindre l'exportation était considéré comme un droit du gouvernement. Athènes défendait

l'exportation des bois de construction, des cordages, des outres, toutes choses si essentielles pour la construction et l'équipement des navires. Livrer des armes à l'ennemi était un crime puni de mort. Athènes favorisait l'importation du blé; elle en avait des dépôts dans l'Odéon, le Pompéion, le Portique; elle en achetait des provisions avec les deniers du trésor public; nul Athénien ou Métèque — étranger domicilié — ne pouvait prêter d'argent sur un navire qui ne se proposait pas de rapporter à Athènes du blé ou d'autres denrées. Le commerce intérieur n'était pas entièrement libre. Le prix du blé n'était pas fixé, mais la police surveillait les manœuvres des accapareurs et y mettait des bornes. Le taux de l'intérêt était fort élevé à Athènes et l'on prêtait par mois : les usuriers sur gage prêtaient à 36 p. °/₀ pour les intérêts maritimes; le plus honnête homme ne prêtait guère à moins de 10 à 12 p. °/₀.

Des consuls étrangers protégeaient à Athènes les intérêts de leurs nationaux. Le crédit était rare; il n'y avait à en jouir que quelques maisons considérables. Mais les cautions qui, d'après les lois de l'Attique, duraient un an, suppléaient le crédit.

Quiconque soustrayait au créancier le gage d'un emprunt maritime, était puni de mort.

L'industrie était favorisée; l'action, pour cause de fainéantise, pouvait être intentée contre un pauvre qui demeurait oisif. Les maîtres devaient occuper leurs esclaves, les pères donner une profession à leurs enfants.

Ainsi que l'a fait remarquer Heeren, il existait des douanes en Grèce; ces douanes étaient de simples branches de revenu, mais elles n'avaient point pour but de donner de l'activité à

l'industrie par l'exclusion de tel ou tel produit, car on ne savait point à Athènes ce que c'était que la balance du commerce. Les marchandises étaient évaluées sur le registre des douanes; le droit était d'un cinquantième de la valeur pour l'importation ou l'exportation. Il y avait aussi un droit pour l'entrepôt, un droit pour l'entretien des ports, et enfin un droit du vingtième qu'Athènes demandait aux objets importés ou exportés sur le territoire de ses alliés assujétis à cette taxe.

En raison de sa suprématie maritime, Athènes faisait peser son despotisme commercial sur la Grèce et sur ses alliés; nulle cité, si elle ne se soumettait à Athènes, ne pouvait rien exporter : ses vaisseaux eussent été ou arrêtés dans les ports ou pris par les vaisseaux athéniens. Au reste, comme Montesquieu l'a remarqué, Athènes, remplie de projets de gloire, ne fit point le grand commerce que lui promettaient le travail de ses mines, la multitude de ses esclaves, le nombre de ses gens de mer, son autorité sur les villes grecques et les institutions de Solon; son négoce fut presque borné à la Grèce et au Pont-Euxin, d'où elle tirait sa subsistance.

Alexandre paraît, le commerce comme le monde change de face aussitôt; Tyr, que n'a pu secourir Carthage, toute occupée qu'elle est de ses guerres contre Syracuse, Tyr s'éclipse et fait place à Alexandrie. Non-seulement Alexandre domine sur la Méditerranée, mais après avoir vaincu Porus, il creuse un port à l'embouchure de l'Indus; ses flottes, conduites par Néarque, s'élancent par l'Indus et reviendront par l'Euphrate. Il est sur le point d'attaquer l'Arabie; qui sait? peut-être l'Afrique, l'Espagne et l'Italie. Ports, navires, matelots, rien ne lui manque, sauf le temps, cette trame nécessaire à tous

les projets de l'homme. S'il eût vécu, c'eût été un grand spectacle de le voir lutter contre Rome et camper avec ses phalanges près des Palus Méotides. Mais, quand il était presque le maître du monde, la mort le vainquit et lui prouva son néant.

Ses successeurs eurent comme lui pour but de rattacher l'Orient à l'Occident ; les Ptolémée établirent des étapes d'Alexandrie aux Indes, et le Nil, par un canal, communiqua à la mer Rouge. Ces rapports entre l'Orient et l'Occident s'agrandissent de toutes parts, et les Grecs commencent à pénétrer dans le golfe Arabique et le golfe Persique.

Rome, dans le commerce, chercha l'empire; pour ses plans gigantesques il lui fallait de l'or. Des nations commerçantes l'entouraient, elle suivit leur exemple. Ses voiles semblent n'avoir sillonné la mer que vers la fin de la première guerre Punique. Une galère avait été prise sur Carthage; elle servit de modèle à cent vingt galères, que l'on construisit en deux mois et qui triomphèrent dans leur premier combat. C'est Polybe qui nous raconte ce fait, et pourtant, d'après cet historien qui semble ici peu d'accord avec lui-même, Rome avait bien auparavant un duumvir naval; elle s'était même emparée de la flotte des Antiates.

Carthage, vaincue, relève la tête. Scipion fait brûler devant lui les cinq cents navires à voiles de la ville d'Annibal, et Carthage semble monter en ce jour-là sur le bûcher qui dévore sa puissance.

Huet n'évalue pas le bénéfice immédiat que Rome retira de la ruine de sa rivale. On le porte au chiffre énorme de 500 millions de nos francs, et cette appréciation pourra ne pas

sembler exagérée si l'on réfléchit que les temples de Carthage étaient doublés de feuilles d'or, produit des mines de l'Espagne et du commerce de la Méditerranée.

Aux guerres Puniques succéda la guerre contre Philippe, roi de Macédoine. Cet allié d'Annibal fut contraint de brûler ses flottes ou de les livrer aux Romains. Antiochus, dans sa lutte contre Rome, ne fut pas plus heureux. Viennent ensuite les guerres des Romains contre l'Italie, l'Istrie, la Macédoine, Sparte et l'Illyrie. Carthage ne peut se résigner à mourir; elle est encore vaincue. Cette fois, ce ne sont plus ses vaisseaux, ce sont ses maisons elles-mêmes que le vainqueur livre aux flammes. Les Carthaginois vont être relégués à cinq cents lieues de tout rivage. Une fureur héroïque les saisit : ils creusent un nouveau port; deux nuits leur ont suffi pour construire deux cents navires. La lutte recommence; mais le ciel a décidé que tout ploiera sous Rome. Carthage n'a plus qu'à s'ensevelir dans ses sept siècles de gloire.

L'année où tombe cette république, Corinthe, la ville des jeux isthmiques, la dominatrice des deux mers, est rasée de fond en comble et Délos lui succède.

Huet eût pu, sans que ses lecteurs s'en plaignissent, s'appesantir davantage sur l'importance de Corinthe. Corinthe, en effet, ouvrait et fermait le Peloponèse; elle avait un port pour les marchandises de l'Asie, un autre port pour les marchandises de l'Europe. Mais Corinthe s'amollit dans le luxe : elle achète des courtisanes; elle bâtit des temples à Vénus; elle jette à la volupté cet or avec lequel elle eût pu affermir sa liberté, et elle disparaît bientôt dans l'immense tourbillon de Rome.

Voici venir Mithridate; mais Lucullus triomphe de ce roi

du Pont, dont les galères audacieuses s'étaient montrées à l'Italie. La piraterie, pour avoir perdu cet allié, ne se décourage pas; l'on voit ses écumeurs raser l'embouchure du Tibre, enlever les magistrats et rançonner les temples; ils forment une confédération; ils ont des ports, des phares, des arsenaux. Pompée, investi du commandement depuis le Bosphore de Thrace jusqu'au détroit de Gadès, arme cinq cents navires, poursuit ces brigands jusque dans leurs rochers du Mont Taurus, et trois mois se sont à peine écoulés que la mer salue en lui son libérateur. Qui peut dire si la ruine de Carthage et la ruine de Corinthe furent utiles à Rome? César rebâtit Corinthe, Auguste releva Carthage de ses ruines. Ce dernier triompha à Actium non-seulement d'Antoine, mais de tout l'Orient, que l'amant de Cléopâtre avait lié à sa cause. Pour en finir avec les pirates, il créa deux flottes chargées de les surveiller; il plaça l'une à Ravennes et l'autre au cap Misène.

Rome alors domina sur le commerce du monde: ses soldats, qui faisaient au besoin l'office de matelots, nous rappellent les Argonautes qui, dans les moments où ils s'armaient de la rame, suspendaient leurs boucliers aux flancs de leurs navires.

Le principal caractère des Romains est le mépris du travail; le travail était à leurs yeux une affaire de prisonniers et d'esclaves. Ce peuple, qui éleva des temples à Jupiter pillard *(Jovi prædatori)*, ignora longtemps les beaux-arts, l'industrie et le commerce; peu savant dans la navigation, il faisait de la destruction des vaisseaux la première condition de ses traités avec les vaincus; sa navigation ne se soutenait à Rome que grâce à des équipages étrangers, recrutés tant en Grèce qu'en Sicile et en Egypte.

« D'une boutique, que peut-il sortir d'honorable? — disait Cicéron. — Le petit commerce est chose sordide; si le marchand réalise des gains, ce n'est qu'en mentant. » Seuls, quelques affranchis, continuant leur premier métier, s'adonnaient au commerce. Les travaux industriels étaient interdits chez les Romains à quiconque n'y était pas condamné par sa naissance. Rien à cet égard n'est plus significatif que cet arrêt de mort prononcé par Auguste contre le sénateur coupable de s'être fait manufacturier. Cet arrêt à Rome ne souleva point d'objections. Ovidius avait dérogé : au jugement de tous il méritait sa peine. Voilà où en était Rome qui pourtant, à la célébration d'un mariage, portait devant l'épouse la navette et l'aiguille. Avec de telles idées, il n'est pas étonnant que le commerce demeurât dans l'enfance, et que l'usure à intérêts énormes engloutît les capitaux. Tout se bornait, en fait de trafic, à échanger l'or des pays conquis contre les blés de l'Afrique, la cire et le miel de l'Espagne, les vins, les huiles, les métaux de la Gaule, les cuirs et les peaux de la mer Noire, les objets d'art de la Grèce, les parfums de l'Arabie, etc. Ainsi que l'on en a fait la remarque, aucune ville romaine ne se rend célèbre par une fabrication spéciale, comme nos grandes villes manufacturières.

La laine servait de matière première et presque unique à tous les tissus qui s'employaient à Rome. Voit-on sa production, son commerce encouragés à Rome ? Les hommes d'Etat semblent avoir craint de s'abaisser en descendant à ces détails. Le fisc entravait les transactions par des vexations incessantes. Postés à l'entrée des ports, des collecteurs nombreux taxaient arbitrairement les marchandises, joignant à leurs *remises* le profit du monopole de certains articles de consommation.

Deux branches de commerce ne cessent point cependant

de prospérer à Rome : le commerce des céréales et celui des parfums.

Quand n'arrivait point la *Flotte-Sacrée*, la famine sévissait; mais vacillante dans sa politique, Rome, sous Néron, accorde aux marchands de blé une exemption de droits et des médailles; sous Commode, elle les poursuit comme accapareurs et leur inflige des châtiments. Les Romains aimaient avec passion les parfums, les diamants, les pierreries; aussi, après celui des subsistances, nul commerce chez eux n'était plus florissant; les soldats eux-mêmes se frottaient le corps avec des parfums; en dépit des lois somptuaires, on achetait des tapis de la Perse, des tissus de l'Inde, de l'ébène, de l'écaille de tortue, des plumes d'oiseaux rares et mille autres fantaisies où s'abymaient les capitaux, détournés de tout emploi utile et sérieux. Les marchandises rapportées de l'Inde se vendaient le centuple à Rome. Rome, par ses conquêtes, attirait à elle les richesses du monde et les rendait par le luxe.

Quant aux colonies romaines, à la différence des colonies grecques qui, peuplées de citoyens forcés de s'expatrier, jouissaient d'une certaine indépendance, elles jouissaient de peu de liberté dans leur administration intérieure ; leur métropole ne voyait en elles que des asiles pour les citoyens pauvres et mécontents et des avant-postes militaires en pays étranger. (1).

A partir du règne d'Auguste, où l'or des rois d'Egypte apporté à Rome y détermina une révolution semblable à celle que produisit, au 15e siècle, la découverte de l'Amérique et doubla les fonds de prix, comme le remarque Montesquieu,

(1) Voyez Heeren, Blanqui.

Huet laisse beaucoup à désirer sur le commerce des Romains. Sans avoir la prétention de compléter son travail, nous dirons que Claude, Pertinax, Alexandre-Sévère favorisèrent le commerce; Maximin trafiqua avec les Goths pour son compte particulier; Aurélien améliora le Tibre et le Nil au point de vue de la navigation; Firmus envoya les flottes romaines jusqu'aux rivages des Indes; le commerce souffrit sous Dioclétien de la révolte de Carausius; bientôt Constantinople appela à soi le commerce au détriment de Rome; Constance, puis Julien dispensèrent les marins de toute charge et de tout tribut; Julien alla, imitant en cela Constantin, jusqu'à leur accorder la dignité de chevaliers. Mais si Constantin favorisa les marins, on lui reproche avec raison d'avoir assimilé aux filles publiques les marchandes en boutique. Le commerce reçut avec joie les lois de Théodose et de Justinien qui lui étaient favorables. Des colléges d'ouvriers *(collegia artificorum)* se formèrent; chaque profession en retira une considération dont elle n'avait pas joui jusque-là. Sous le règne de Théodose, les étoffes de l'Inde et de l'Egypte furent imitées et devinrent communes à Rome; peu à peu la loi Flaminia, qui excluait tout homme libre du commerce, tomba en désuétude. Mais déjà le bruit sourd des Barbares que l'on commençait à ouïr préoccupait les esprits et paralysait les affaires; six siècles plus tard le Caire, et deux siècles après le Caire, Bagdad prirent rang entre les villes commerciales et balancèrent la fortune de Constantinople.

Certains domaines à Rome rangeaient leurs propriétaires dans la classe des marins; c'était une servitude qui pesait sur ces terres et qui les suivait de main en main; il était permis à tous les citoyens de posséder des navires, mais l'Etat pouvait toujours acquérir ces bâtiments pour son compte.

Les foires se tenaient tous les neuf jours; nous ne parlons

pas ici de celles qu'un décret du sénat et plus tard un rescrit des empereurs accordaient aux campagnes.

La Grande-Bretagne échangeait pour des poteries et pour des ouvrages d'ambre, de cuivre et d'ivoire, ses blés, son bétail, ses métaux, ses perles et ses chiens de chasse. Il y avait quelques rapports entre ses barques légères et la frêle nacelle du Groënlandais.

Les Gaulois avaient pour dieux Teutatès ou Mercure. Comment n'eussent-ils pas eu du goût pour le commerce? Paris, — Huet eût pu le rappeler, — n'était encore qu'une petite ville *(oppidulum)* au milieu du 4e siècle; mais l'on sait ce que furent Marseille si fidèle à Pompée, Arles, Narbonne qui, abandonnée aujourd'hui par la mer, n'a plus même pour s'y baigner comme Venise *une goutte d'eau pleine de larmes* (1); Montpellier qui hérite de Narbonne; Nantes et Vannes avec leurs hardis marins; Lyon assis sur ses deux fleuves, immense marché où venaient trafiquer soixante nations; Bordeaux, enfin, dont le poëte Ausone a chanté les splendeurs.

Nous sommes enfants de l'antique Gaule, insistons donc un peu sur ce qui la concerne. La Gaule posséda de très-bonne heure un système fort étendu de communications tant par eau que par terre. La marine des Venètes était si considérable qu'aidés de la Bretagne ils opposèrent à César une flotte de deux cent vingt voiles; César appela contre eux les navires de la Saintonge et du Poitou, restés fidèles à sa cause. Les Nantais recevaient par la Loire beaucoup de gros vaisseaux marchands; la Gaule possédait encore deux autres ports principaux, l'un à l'embouchure de la Seine où César fit construire

(1) Alfred de Musset.

ses vaisseaux, l'autre à Boulogne, d'où il s'embarqua pour la Grande-Bretagne.

Après la conquête de Jules César, la Gaule se couvrit de grandes voies militaires et de routes de traverse; ses rivières, ses fleuves, presque tous navigables, complétèrent ses routes de terre; adonnée au négoce, ses innombrables vaisseaux, dit Fuster, allaient et venaient de la Bretagne et de l'Irlande, de l'Egypte et de la Syrie. Son commerce, en effet, grâce à toutes ces facultés, brilla en peu d'années d'un éclat extraordinaire... Les Romains, dans les Gaules, percevaient de forts droits à l'entrée et à la sortie des marchandises.... Les marchandises arrivant par le Rhône, remontaient jusqu'à Vienne sur des navires appropriés à sa rapidité; du point où le fleuve ne pouvait plus être remonté, on transportait sur des charriots les marchandises et on les transbordait soit dans la Loire, soit dans la Saône. Des sources de la Saône, portées aux sources de la Moselle ou de la Seine, elles gagnaient l'Océan soit par Lutèce, soit par Trèves, cité florissante qui les introduisait dans le Rhin. Les affluents de l'Aude et de la Garonne liaient vers l'ouest la Méditerranée à l'Océan. Des corps de métiers organisés accomplissaient ces divers services sous une haute direction administrative. Il y avait des compagnies de bateliers, de voituriers, de peseurs sur le Rhône, la Saône, la Loire, la Durance. Quelques-unes de ces corporations, celle du Rhône en particulier, devaient jouir d'une grande considération, car on les trouve qualifiées dans les monuments anciens de corps très-splendide, *corpus splendidissimum*. D'antiques inscriptions reproduites par Chorier font mention d'un intendant général du commerce des Gaules. On voit en outre, par d'autres inscriptions, que l'intendance des bateliers du Rhône et de la Saône a souvent été confiée à des chevaliers romains. Des forces navales imposantes stationnaient dans les ports voisins et sur

les rivières, notamment à Fréjus et sur la Durance, pour protéger la sécurité de la navigation et la tranquillité du commerce.

Agrippa, gendre d'Auguste, perça les Gaules de routes magnifiques, routes militaires et stratégiques; puis routes vicinales, dont le nombre était si grand, suivant Bergier, qu'il ne se peut bonnement spécifier, et qu'après dix-neuf siècles elles demeurent encore intactes. Les routes de la Gaule se reliaient aux chemins de l'Italie par deux voies ouvertes dans les Alpes, à ceux de l'Espagne par une voie pratiquée dans les Pyrénées, aux grands chemins de la Hongrie par des routes qui traversaient Lutèce et la Bavière (1).

Riche de ses vins, de ses laines, de ses toiles, de son miel, de sa cire, de ses sels fossiles, du produit de sa pêche et enfin de ses métaux, l'Espagne se livra au commerce avec beaucoup de succès. Chose étrange ! l'huile était rare en Espagne, et c'est de la Phénicie qu'elle y était transportée. Aux détails donnés par Huet, ajoutons que les ports les plus florissants de l'Espagne furent, sous les Califes, Barcelone, Almeiria, Valence, la ville chère aux Juifs, et que la marine des maîtres Musulmans de la Peninsule compta, nous assure-t-on, plus de mille voiles marchandes.

Bien que l'Allemagne, au point de vue commercial, n'ait jamais atteint ce degré de prospérité, elle avait pourtant chez elle des denrées très-précieuses : en première ligne, ses vins du Rhin et son ambre estimé des Romains.

(1) Voyez Huet, Fuster, Chorier, *Histoire du Dauphiné;* Bergier, *Histoire des grands chemins de l'empire romain.*

La Scandinavie avait son cuivre, sa poix, son soufre, son huile de baleine, son poisson desséché, son bétail, ses laines et ses fourrures; ses navires se faisaient remarquer par leurs deux proues et leur chiourme mobile.

La Pologne trafiquait de ses cuirs, de son plomb, de son ambre, de ses chanvres et de ses lins.

La Moscovie, dont les navires sillonnaient la mer Blanche, la Baltique, la mer du Nord, la mer Caspienne et le Pont-Euxin, avait pour produits les suifs, l'huile de poisson, le sel, le miel, le lin, le blé, les fourrures et le caviar. L'Europe commerçait avec elle par les mers du Nord; la Perse et les Indes, par la mer Caspienne; la Turquie, par le Pont-Euxin. « Qu'un prince avisé, — dit Huet, — façonne les mœurs âpres des Moscovites, qu'il forme des armées et use de ses richesses, il deviendra formidable. » Il a fallu moins d'un siècle pour accomplir cet oracle.

Nous avons nommé le Pont-Euxin; le Danube, le Borysthène, le Tanaïs étaient pour lui comme des portes toujours ouvertes sur l'Occident et le Nord. Du côté du Midi, le Pont-Euxin avait ces petites rivières qui découlent du mont Taurus et des montagnes avoisinantes. Les Egyptiens, puis les Grecs pénétrèrent dans ses eaux; les caravanes d'Astracan lui apportaient les denrées des Indes qui, par la mer Caspienne, avaient gagné l'Oxus.

Plusieurs routes conduisaient de l'Occident à l'Orient. Avant Auguste, l'on ne suivait par mer que la route du golfe Arabique et celle de la mer du Nord; l'on ignorait absolument celle du détroit de Vaigats. Il faut joindre à ces routes celles d'Astracan, de la mer Caspienne et de Bochara; celle de

Samarcande par-delà l'Oxus; celle de Caboul, qui par l'Oxus gagnait la mer des Indes; et enfin celle de Candahar, que suivaient les caravanes d'Ispahan, de Tauris et d'Agra.

Le *Traité sur le commerce et la navigation des anciens*, composé à la prière de Colbert, parut en 1716. Huet n'y attacha point son nom; peut-être avait-il conscience du peu de méthode et de netteté qu'on y remarque assez souvent (1).

Tous ces travaux n'empêchaient pas Huet de cultiver la poësie; il n'aurait pu dire de lui-même comme Chevreau (2) : « Ma poësie s'en est allée avec mes dents », car il avait plus de quatre-vingts ans quand il donnait encore au public de nouvelles *Métamorphoses*. Qu'une discussion s'élevât entre deux savants, il la jugeait de son cabinet et presque toujours avec justesse. Dans le fameux débat entre Fontenelle et Baltus sur les oracles payens, il prit parti pour Baltus (3); mais s'il

(1) M. Blanqui *(Histoire de l'économie politique,* tome 2, page 390) ne voit dans le *Traité sur le commerce et la navigation des anciens* qu'un ouvrage élémentaire, complètement éclipsé par celui de Heeren sur le même sujet.

M. de Villeneuve Bargemont n'a pas non plus passé Huet sous silence : « Tandis, — nous dit-il, — que Fénélon préparait ainsi le règne d'un royal élève, un autre prélat plein de science et de vertu, Huet, évêque d'Avranches, appliquait une vaste érudition à des recherches d'économie politique... » (Voyez *Histoire de l'économie politique* par M. de Villeneuve Bargemont, tome 2, page 49.)

(2) Chevrœana.

(3) « Ils sont *(Van Dale et Fontenelle)* attaqués si vivement, — écrit Huet au père Martin (lettre du 19 janvier 1708, *Manusc. de la Bibl. royale*), — qu'il leur sera difficile de se défendre. »

Nous partageons à cet égard l'avis de Huet : Fontenelle veut prouver que les oracles n'ont point été rendus par le démon et qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jésus-Christ; Baltus lui montre que ne voir que jongleries dans ces oracles, c'est s'attaquer à toute l'antiquité; Fontenelle ne peut croire que Porphyre ait réellement cité des oracles qui eussent

suivait attentivement des controverses où sa réputation d'écrivain et de savant n'était nullement intéressée, il prenait encore

fourni aux chrétiens une arme contre le paganisme. Baltus répond que Porphyre a cru soutenir le paganisme en montrant que les dieux avaient confirmé par leurs oracles les superstitions païennes; et en effet, si le Christ, d'après les oracles cités par Porphyre, est un homme religieux, ce n'est point un dieu ; les chrétiens qui l'adorent et méprisent Jupiter y sont blâmés sévèrement.

Pour n'avoir pas à discuter des faits surprenants, on se hâta, dit Fontenelle, de les attribuer aux démons. Mais, répond Baltus, il n'y avait rien de plus vite fait que de tout rejeter sur la fourberie des prêtres ; si les saints Pères s'en sont abstenus, c'est que la vérité le leur défendait sans doute.

Fontenelle se prévaut du silence prétendu des livres saints touchant les démons qui auraient présidé aux oracles; mais, indépendamment de la tradition, n'est-il pas question dans la Bible des faux prophètes, d'Achab qui faisaient parler l'enfer et de l'oracle de Beelzebut que consulta Ochozias?

Fontenelle suppose que les idoles parlaient et annonçaient les choses futures; mais les Pères de l'Eglise n'attribuèrent jamais à personne, sauf à Dieu, la connaissance de l'avenir.

D'après Fontenelle, les premiers chrétiens, imbus de la philosophie de Platon, durent croire sans peine que les démons rendaient des oracles; comme si Eusèbe, saint Justin, Lactance, Théodoret, saint Epiphane n'avaient pas rejeté Platon pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ.

Il suffit d'ouvrir Phorphyre, Jamblique, Eunapius pour se convaincre que la magie se mêlait aux oracles; or, les démons sont certainement les pères de la magie ; puis, quelle analogie n'y a-t-il pas entre les oracles païens et ces pythonisses dont nous parle la Bible ? Les chrétiens d'ailleurs chassaient les démons du corps des prêtres qui rendaient des oracles, forçaient ces esprits menteurs à confesser leurs séductions et consentaient à mourir s'ils n'arrachaient pas à l'enfer l'aveu de ses mensonges.

L'on dira que les oracles païens se taisaient pour ne pas laisser éclater leur fraude en présence des chrétiens; mais les prêtres païens n'étaient-ils pas dans leurs temples en face de leurs fidèles ?

Autre considération : les oracles portaient le peuple au vice et au crime ; ils lui recommandaient les sacrifices humains, et c'est là encore un motif pour croire que l'enfer parlait par eux.

Fontenelle dit : Trois sectes de philosophes, les cyniques, les péripatéticiens, les épicuriens, ne virent dans les oracles rien de surnaturel. Quand nous l'accorderions, faudrait-il en conclure qu'ils les attribuèrent à la fourberie ? ne purent-ils pas en chercher la cause dans les exhalaisons de la terre ou bien dans l'enthousiasme qui s'emparait de certains esprits?

Que la divination puisse naître de l'enthousiasme, c'était une opinion des

bien plus de part à tout ce que les critiques contemporains publiaient sur ses travaux. Dupin (1) avait loué sans res-

péripatéticiens; quant aux épicuriens, n'admettant pas même la providence, il n'est pas étonnant qu'ils niâssent aussi les oracles En somme, sauf de rares exceptions, les oracles dans le paganisme furent tenus pour divins : rien d'important n'était entrepris sans qu'on les consultât.

Que la fourbe en ait dicté quelques-uns, cela est très-certain; mais que tous eussent cette source, c'est ce qu'on ne saurait admettre. La Pythie philippisait; mais, quoi! les oracles juifs ne venaient-ils pas de Dieu? certains prophètes pourtant rendirent parfois comme divins des oracles qui n'avaient rien que d'humain. (*Rois*, livre 3.)

L'on veut voir des prêtres cachés dans les statues des dieux, contrefaisant la voix de ces dieux, endormant des hommes crédules par des narcotiques qui devaient provoquer certains songes en de faibles cerveaux, décachetant et recachetant des billets, prédisant enfin l'avenir dans des antres obscurs.

Ces objections sont frivoles; ce n'étaient point les statues qui rendaient les oracles. Sauf un seul exemple où l'imposture éclata et fut punie à l'instant, il n'est pas question une seule fois de ces statues parlantes dans toute l'antiquité. Quant à ces parfums qui auraient troublé les têtes, ce sont là, qu'on le sache bien, des imaginations modernes; elles n'expliquent rien d'ailleurs. La finesse pouvait-elle être l'apanage exclusif des prêtres et l'idiotisme le partage de tous ceux qui les consultaient? Mais les oracles étaient ambigus; « Sans doute, répond Baltus, les démons ne pouvaient toujours parler avec clarté; quelques-uns de ces oracles étaient du reste fort clairs. L'Apollon de Delphes déclara à un envoyé de Crésus ce que ce roi faisait à Sardes. »

Pendant plus de deux mille ans, les oracles furent respectés et l'on ne commence à y voir de la fourberie qu'à la naissance du christianisme. Qu'en conclure? Une seule chose, c'est que l'imposture ne remontait pas à une époque antérieure, et qu'aux vrais oracles qui se taisaient l'on substituait partout des oracles supposés. A mesure que s'étendit la foi, les oracles cessèrent et l'on ferait une longue liste de tous les auteurs païens qui se plaignent de leur silence; l'on ne peut dire que ce silence tînt à la ruine des temples païens, puisque du temps de Plutarque le temple de Delphes éclatait de plus de magnificence qu'il n'avait fait jamais.

Fontenelle soutient à tort que les particuliers seuls avaient foi dans les oracles; le sénat romain, Tibère, Néron, Germanicus, Caligula, Vespasien, Titus, Trajan, Adrien, Sévère, Caracalla ne dédaignèrent pas de les consulter. Nous ne devons donc point prétendre que les oracles tombèrent sous le mépris général, mais reconnaître que Jésus-Christ leur imposa silence en venant sur la terre.

(1) *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du 18e siècle, 5e* partie.

triction l'*Origène* de Huet; mais, tout en admirant et l'érudition et le style cicéronien (1) de l'illustre évêque, il n'avait vu que des conjectures dans les rapports que la *Démonstration évangélique* cherche à établir entre Moïse et tant de dieux ou de héros païens. Ces observations assez justes ne laissèrent pas de piquer Huet. « J'ai vu, — dit-il dans une de ses lettres au père Martin, — j'ai vu que, suivant l'usage des faiseurs de journaux, M. Dupin sort souvent de son caractère d'historien et prend celui de censeur.... Il y a lieu de s'étonner qu'un homme si souvent censuré ait l'audace de censurer les autres... Il me donne des éloges en quelques endroits pour avoir plus de créance lorsqu'il me daube en d'autres (2). »

La correspondance de Huet avec le père Martin, dont nous tirons ce fragment, nous montre dans l'auteur de la *Démonstration évangélique* beaucoup de droiture, d'honneur et de vertu; quoique brouillé avec Ségrais, lorsqu'il le sait malade, il prie le père Martin de lui donner le bulletin de la santé du poëte. Eprouve-t-il des inquiétudes pour la vie de sa sœur, il les communique au savant cordelier, et c'est avec des paroles qui peignent vivement son affection (3). Au reste, d'Alembert, si sévère et si injuste même pour Huet, convient que le *Huetiana* nous donne une grande estime pour l'âme honnête et reconnaissante de Huet, pour la tendresse vraie et touchante qu'il portait à son père, à sa mère et à ses sœurs (4).

(1) *Ibidem*, page 148.

(2) Lettre du 24 août 1708. *(Manusc. de la Bibl. royale.)*

(3) Lettre écrite au père Martin en 1703.

(4) Voyez l'éloge de Huet dans d'Alembert. D'Alembert veut faire porter sur Huet la responsabilité d'une lettre signée du Sorton, lettre qui de la première à la dernière ligne est souverainement inconvenante. D'Alembert dit avoir vu cette lettre; mais dans quelle bibliothèque, dans quelle col-

L'une d'elles était douée d'un esprit distingué; religieuse dominicaine, elle étonna par ses austérités le couvent de Sainte-Croix de Pont-l'Evêque, dont elle était fondatrice. Des deux autres sœurs de Huet, l'une avait pour mari un homme d'un caractère difficile; elle le supporta courageusement; veuve, elle se consacra à l'éducation de ses quatre enfants, tout occupée des intérêts de Dieu qui faisaient son capital. L'autre, belle, spirituelle, enjouée, avait eu dans le monde des succès; mais dégoûtée de cette vie frivole, elle songea avec la comtesse de Croisy-Beuvron à fonder à la Délivrande, près de Caen, une maison de retraite. Ce projet rencontrant des obstacles, elle entra dans un monastère de la Visitation; à cinquante ans, elle devint paralytique; elle tremblait de tous ses membres et ne pouvait plus parler; elle ne se plaignait jamais; elle mourut âgée de plus quatre-vingts ans.

Quelqu'attaché que Huet fût à tous les siens, il payait tribut à cette triste manie de l'artiste et du savant qui, dans leurs préoccupations les plus vives, songent toujours ou à leur art ou à leurs travaux scientifiques. Huet, tout inquiet de la santé de sa sœur, demande à son ami dans un post-scriptum si le catalogue des livres de M. de Rheims est

lection d'autographes se trouve-t-elle ? Nous n'hésitons pas pour notre compte à la croire supposée, et nous voyons avec peine M. Bartholmèss reproduire une accusation qui ne repose sur aucune base. « Huet, — dit M. Bartholmèss, — l'immortalisa (Aunai)... par des lettres peu épiscopales (quelles lettres, on ne nous l'apprend pas ?) et entre autres par un billet où sous le nom de du Sorton il s'adressait, à la manière des petrarquistes d'Espagne et d'Italie, *à la chère âme de son âme.* » (Voyez l'ouvrage de M. Bartholmèss sur Huet. page 25.)

Huet détestait l'immoralité et tout ce qui y ressemble de près ou de loin ; il ne voulait pas même lire l'histoire des *Flagellans* de Gilles Boileau, à cause des infamies que l'auteur y raconte. (Voyez lettre adressée au père Martin, le 22 février 1700.)

imprimé; on sait l'histoire du maëstro qui venait de suivre en pleurant le convoi de sa fille unique et se mit à fredonner un air qu'il lui avait entendu souvent chanter durant sa vie.

Huet ne vivait que par les livres. Entretient-il le père Martin des visites qu'il lui faut rendre ou recevoir, des procès qu'il doit soutenir, des mille soucis qui remplissent sa vie; il ne manque point d'ajouter : « Sans parler de mes livres ».

Vers la fin de 1712, déjà plus qu'octogénaire, il ne se plaignait point de sa santé; les maladies dont il avait été atteint avaient cédé soit aux eaux de Bourbon, soit à un régime frugal; il se voyait parvenu à l'apogée de sa gloire; il avait, à diverses époques, laissé tomber de sa plume des morceaux de littérature et de critique plus ou moins importants; l'abbé Marca de Tilladet devait bientôt les réunir et les donner au public. Les éditions de ses poësies allaient se multipliant non-seulement en France, mais en Europe. Devenu l'oracle des savants, l'un d'eux qui, avec le secours d'une inscription trouvée sur un marbre de Beyrouth, espérait composer un alphabet syriaque, phénicien et africain, le priait instamment de lui donner ses conseils. Mais bientôt sa santé allait le forcer de divorcer peu à peu avec la science et les livres. Il était à peu près remis d'une maladie assez grave qu'il avait eue en 1707 et où il avait vu le premier son de Complies, un avertissement de la miséricorde divine pour qu'il ne négligeât pas de tenir ses comptes prêts (1), mais en 1713, une nouvelle maladie plus longue que la première vient encore l'accueillir. Il n'espère plus que du printemps le rétablissement de ses forces; il reprend en effet avec les beaux jours son ancien train de vie; mais ne pouvant se tenir longtemps debout, il

(1) Lettre du 17 décembre 1707 au père Martin.

est privé de la consolation de dire la messe (1). Dans cette triste décadence de sa santé, il s'occupe à écrire ses mémoires, voulant, dit-il, se montrer tel qu'il a été, couvrir par son repentir les fautes de sa vie et aussi sans doute, quoiqu'il n'en parle pas, donner encore un aliment à l'activité de son esprit, car il put dire jusqu'à la fin, avec Senèque, que le loisir sans les belles-lettres n'était pour lui qu'une mort (2).

Le père Brumoy, à peu près à cette époque, lui adressa en vers latins une fable ingénieuse, où il le félicitait sur son rétablissement. Brumoy suppose que la jalouse Atropos a résolu de perdre tous les favoris des muses parce que, grâce à leurs chants, ils savent donner la renommée en échange de la vie; déjà la Parque se disposait à couper la trame d'or, quand les dieux et les déesses, protecteurs des lettres et de ceux qui les cultivent, se présentent devant elle; Apollon la supplie de faire grâce à un poëte qui égale Orphée et Linus par la douceur de ses vers; puis vient Uranie, ses larmes doublent sa beauté : elle demande à Atropos d'épargner l'écrivain, interprète de la vérité; Clio conjure la sœur de Lachesis de ne point frapper le grave historien de l'antiquité; chaque immortel enfin plaide la cause de son client, mais sans prononcer son nom. Eh quoi ! s'écrie la Parque indignée, sauverai-je toutes ces victimes ? Retirez-vous, je ne ferai point d'exception. Alors Apollon : Je ne sollicite qu'une grâce d'Atropos, dit-il; c'est la grâce de Huet. Toutes les déesses aussitôt de s'écrier en chœur que c'est aussi Huet dont elles demandent la vie; vaincue par tant de vœux unanimes, la

(1) Lettre du 22 avril 1713.
(2) *Otium sine litteris mors est et hominis vivi sepultura.*

Parque ne peut refuser aux immortels le grand homme qu'ils protègent.

Dis carum faventibus
Tot victa votis te redonat Atropos.

Huet répondit à Brumoy (1) :

« Mon révérend père, j'étais entre la mort et la vie quand on me rendit les vers si polis, si ingénieux, si glorieux pour moi dont il vous a plu de me régaler... Cet agréable présent... me fut un augure de meilleure santé par le plaisir que j'en reçus; néanmoins... mon révérend père, quelque douceur que j'aie senti dans la lecture de ces vers, mon amour-propre n'est pas assez grand pour demeurer d'accord de tout ce que votre poësie vous a inspiré en ma faveur. Les Muses sont trompeuses et séduisantes, et il faut se précautionner contre elles avec autant de soin que contre les Syrènes. »

A partir de cette époque, les pensées de Huet se tournent de plus en plus vers Dieu; lit-il la vie de La Feuillade, il se sent tout honteux de voir qu'un homme élevé dans la débauche puisse le convaincre de lâcheté et le devance de si loin dans la voie qui mène au ciel.

En 1714, Huet sent encore diminuer sa vigueur; sa correspondance avec le père Martin s'arrête en 1715; il la renoue, il est vrai, l'année d'après; mais loin d'exiger les lettres de son ami comme une dette, il ne les reçoit plus que comme une grâce. En 1717, le docte cordelier lui envoie

(1) La lettre de Brumoy est datée de Caen, le 26 octobre 1712; la réponse de Huet est du 16 décembre de la même année.

quelques vers, il en admire l'esprit, mais il n'y répond pas : sa veine est barrée, un filet de voix lui reste à peine (1). Presque tous ses amis s'en sont allés : Sirmond, Petau, Saumaise, Sarrasin, Brebeuf, Madelenet, M[me] de Rambouillet, Labbe, Racan, la duchesse de Montausier, Chapelain, Henri de Vallois, Desmarets, La Peyrère, Lamoignon, Le Febvre, le duc de la Rochefoucault, Le Cointre, Rappin, Bernier, Le Brun, le duc de Montausier, Menage, Varillas, Pelisson, M[me] de la Fayette (2), Charleval, Bouillaud, La Fontaine, Thomassin, Santeuil, M[lle] de Scudery, Ségrais, Commire et Perrault, Bourdaloue (3) qui venait tous les soirs passer quelques instants avec lui, Mabillon, et enfin le cardinal d'Estrées dont tous les goûts étaient les siens (4). Ainsi donc Huet, demeurant d'un autre âge, survivait à tous ses amis; il lui restait pourtant encore l'affection de deux hommes distingués : l'abbé d'Olivet et Bouchenu de Valbonnais, un ancien président de la chambre des comptes de Grenoble.

(1) Cette expression *ma veine est barrée* se retrouve chez les écrivains de ce temps-là; elle est assez énergique pour qu'on puisse regretter qu'elle soit tombée en désuétude.

(2) Chose assez remarquable, Huet, lié comme il l'était avec M[me] de la Fayette, ne parle pas une seule fois dans ses lettres et dans ses mémoires de M[me] de Sévigné, l'illustre amie de M[me] de la Fayette.

(3) Bourdaloue a été loué par tout le 17[e] siècle; Bossuet, dans un billet adressé à M. de Luynes, dit : « Bourdaloue nous a fait un sermon qui a ravi tout notre peuple et tout le diocèse. » Bossuet était trop grand pour connaître l'envie.

Gui Patin est très-curieux par le dépit qu'il témoigne dans sa correspondance contre l'illustre jésuite : « Ces bons pères de la Société, dit-il, le prêchent à Paris comme un ange descendu du ciel; Scaliger le père, en ses *Exercitationes* contre Cardan a dit : Ces prêcheurs ont un grand avantage de ce qu'avec leur esprit échauffé et leur babil prétendu évangélique ils mènent le monde où ils veulent. » L'esprit échauffé et le babil de Bourdaloue ne sont-ils pas vraiment quelque chose d'exquis !

(4) Nous avons classé tous ces amis de Huet suivant la date de leur mort.

L'abbé d'Olivet nous a laissé des détails pleins d'intérêt sur les habitudes de Huet. Huet, depuis l'âge de quarante ans, ne soupait point; il ne mangeait jamais que des viandes communes. A peine mettait-il dans son eau une huitième partie de vin; sur le soir, il prenait une sorte de bouillon médicinal. Il avait le teint d'une pâleur à faire craindre qu'il ne fût malade alors même qu'il se portait le mieux (1). Vers la fin de sa vie, il se sentait rongé par un feu intérieur; sa faiblesse était telle qu'il ne pouvait porter sa main à sa bouche; souvent il se tenait immobile comme une masse inerte; pendant quelque temps il se crut tout-à-fait sourd et aveugle, et s'il recouvra un peu l'usage de ses yeux et de ses oreilles, il dut toujours cependant pour lire et pour écrire recourir aux yeux et à la main d'autrui.

Deux ou trois jours avant sa mort, son intelligence et sa mémoire lui revinrent dans toute leur intégrité; il consacra ces instants précieux à tourner vers Dieu toutes ses pensées, et il expira plein de foi, le 26 janvier 1721 (2). Il ne s'en fallait que de neuf ans qu'il n'eût fait le tour de son siècle. Depuis qu'il était prêtre, il n'avait jamais laissé passer une semaine sans se confesser et célébrer la messe; à partir de l'époque où il fut investi des fonctions épiscopales, il disait exactement son chapelet tous les jours, avec la noble et simple foi d'un pieux villageois. Il avait enfin ses heures réglées avec son aumônier pour réciter l'office divin; toute sa vie, nous dit l'abbé d'Olivet qui nous donne ces détails, fut l'innocence même, la vie d'un homme à qui la vie n'est rien et que ses livres occupent tout entier; ce n'est point là, ajoute d'Olivet,

(1) Voyez l'*Eloge de Huet* par l'abbé d'Olivet.
(2) Voyez Niceron et Moreri.

le langage officieux d'un ami, c'est la déposition toute simple d'un témoin oculaire.... Ce témoignage a d'autant plus de poids que l'abbé d'Olivet, malgré son amitié pour Huet, ne partageait pas absolument ses idées philosophiques (1).

Le duc de Saint-Simon, dans ses mémoires, consacre un souvenir au savant évêque d'Avranches :

« Il y eut aussi en ce pays-ci plusieurs morts, — nous dit-il; — Huet, si connu de toutes sortes de savants, à 88 ans (2), avec la tête encore entière et travaillant toujours; sa science vaste et nette, et sa sage et sûre critique avec de très-bonnes mœurs, l'avait fait associer au célèbre Fléchier, depuis évêque de Nîmes, dans la place de sous-précepteur de Monseigneur. L'étude, qui était la passion dominante de Huet.... le fit défaire enfin de son évêché d'Avranches pour une abbaye; il se retira à Paris, dans un appartement que lui donnèrent les Jésuites dans leur maison professe... Il y mourut après y avoir passé un grand nombre d'années, toujours dans l'étude, sans presque sortir et menant une vie très-frugale; il y voyait beaucoup de savants, et n'avait point d'autre plaisir ni d'autre commerce (3). »

(1) Voyez d'Olivet, *Eloges*. Piron, dans une épigramme mordante contre l'abbé d'Olivet, nous le montre comme

Un juré piqueur de diphthongue,
Endoctriné de tout point
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'u voyelle et l'v consonne.

Piron est ici très-injuste; l'abbé d'Olivet ne s'enferma point dans le cercle étroit de la grammaire. Piron prétend que d'Olivet n'aima personne et que personne aussi ne l'aima; il est certain pourtant que l'abbé d'Olivet aima Huet qui lui rendait son amitié.

(2) St-Simon se trompe; Huet mourut âgé de 91 ans.

(3) Voyez St-Simon, tome 18e, page 340.

Nous touchons à la fin de notre travail; terminons-le par quelques détails sur les idées et les goûts de Huet.

Entre les grands hommes de l'antiquité, il donnait le premier rang à César, le second à Annibal, le troisième à Scipion, le quatrième à Alexandre; il reprochait aux écrivains de Rome et d'Athènes, sauf à Aristote, de manquer de méthode.

Quoiqu'évidemment nous en sachions plus qu'eux, il n'en concluait pas que nous fussions plus grands qu'eux; il comparait les savants du 15ᵉ et du 16ᵉ siècle aux navigateurs qui découvrirent le nouveau monde, et ceux de son temps au patron du paquebot qui faisait tous les jours le trajet de Douvres à Calais. La question entre les anciens et les modernes ne portait pas, à son avis, sur la science, mais sur le goût. Or, une terre neuve n'est-elle pas plus féconde qu'une terre retournée par le soc de la charrue? Où sont les grappes de raisin de la Terre-Promise; les palmes qui couvraient une armée de leur ombre; les géants de la Palestine, de la Thessalie et de la Terre-de-Feu? Tout diminue, la longévité, la taille, la force, le génie; les arts au siècle de Constantin ne sont plus les arts des beaux temps de la Grèce; la colonne d'Arcadius et d'Honorius ne soutient pas le parallèle avec celle de Trajan; l'architecture grecque suit la nature, l'architecture gothique la violente; à partir d'Homère, la poësie décline; déjà sous Auguste s'en vont la noblesse et la simplicité. Nos ruines ne sont qu'un jeu puéril. Quel poëte oserait se mettre sur la même ligne que Virgile ou Hésiode, Homère ou Théocrite? L'on juge les anciens sur quelques minuties; autant vaudrait, d'après deux ou trois pierres écornées, se prononcer sur un palais. Le mal est venu des femmes; formés à leur école, nous n'avons plus voulu que des triolets et des rondeaux, et nous nous sommes crus courageux quand nous lisions une ode

entière. Les jardins d'Alcinoüs pouvaient être beaux sans être beaux comme ceux de Versailles; puis il n'est pas rare de juger un livre d'après une traduction, bien qu'en fait de langues les grâces ne s'empruntent ni ne se prêtent; nous faisons de notre goût la règle du goût général, et sans nous en douter, nous imitons le goîtreux qui se moque bravement de ceux qui n'ont point de goître.

Huet n'aimait pas dans Platon ce balancement perpétuel qui fait que l'on flotte sans cesse entre toutes choses sans s'attacher à aucune, ces petites questions subtiles, captieuses, entremêlées de railleries fines qui conviennent mal à la majesté de la philosophie; mais l'atticisme de Platon est à Platon, quant à ses défauts, ce sont ceux de l'Académie.

Dans la poësie didactique, Huet préférait Virgile à Hésiode, il partageait la palme du poëme épique entre Virgile et Homère; mais il plaçait dans l'églogue le poëte de Mantoue au-dessous de Théocrite; il reprochait à Ovide de se noyer en quelque sorte dans un flux de caquet, et tout en admirant dans le poëte de Sulmone mille traits inimitables, il le plaçait bien au-dessous des grands maîtres qui savent nous faire penser à ce qu'ils ne nous disent point.

Bien différent de Saint Evremond qui jugeait Petrone admirable comme style, comme naturel et comme délicatesse, Huet pensait que ce favori de Néron doit à ses obscénités la meilleure part de sa gloire. Il n'avait que mépris pour son style *fardé, frélaté et opéreux* (1).

Tacite, à en croire Huet, ne nous charme tant que parce

(1) Juste-Lipse disait de l'œuvre de Petrone : *Pura impuritas.*

qu'il est âpre et mordant; si on le loue beaucoup, c'est qu'il a très-peu loué.

Dans la critique, l'auteur de la *Démonstration* donnait le premier rang à Casaubon et à Gronovius; mais il pensait qu'au 17e siècle il valait mieux cueillir les bonnes herbes que sarcler les mauvaises. Il estimait peu les *Maximes* de La Rochefoucault, où il ne voyait qu'une peinture de l'homme perverti et déshumanisé, et il prétendait que lorsque La Rochefoucault nous attribue un vice, c'est souvent pour le foudroyer par un mot ingénieux; il refusait l'invention à La Fontaine, dont le génie consistait, à son avis, dans une heureuse imitation des vieux poëtes français, imitation où Voiture, Sarrasin et Charleval avaient déjà réussi; il partageait à cet égard l'opinion de Boileau, qui voyait dans la naïveté de La Fontaine une sorte de contrefaçon de Marot et de Rabelais (1).

Châteaubriant a dit (2), en parlant de Bossuet et de Milton: « Ces incomparables génies qui, tous les deux, dans des rangs opposés, avaient fait le portrait de Cromwell, s'ignoraient l'un l'autre et n'entendirent peut-être jamais prononcer leur nom; les aigles qui sont vus de tous vivent un à un et solitaires dans la montagne. »

Châteaubriant très-probablement se trompe pour Bossuet; tout le 17e siècle a connu le nom de Milton. Quand parut, à la mort de Charles Ier, l'*Eikon Basiliké*, ce testament de Charles Ier, Milton y répondit par l'*Iconoclaste;* Saumaise prit la plume pour défendre la mémoire du petit-fils de Marie Stuart;

(1) Voyez Le Bolœana, page 55.
(2) *Essai sur la littérature anglaise.*

Milton répliqua; Saumaise préparait une réponse à son adversaire lorsque Huet lui écrivit :

« Vengez-vous, croyez-moi, de Milton par le dédain et le silence; parlez-nous de la milice des Romains, ou prenez quelqu'autre sujet digne de vous. A quoi bon donner sur les doigts à ce drôle dont le nom sans vous ne serait jamais sorti des *public-houses* et des tavernes (1) ! »

Huet ailleurs écrit à Saumaise sur ce même sujet : « Tout le monde ici, mais surtout Dupuy et Ménage, attend impatiemment votre réfutation de Milton (2). »

Gui Patin, dans sa *Correspondance*, nous parle plusieurs fois de Milton. Ici il le désigne par ces mots : Un Anglais nommé Jean Milton ; là, écrivant à son ami Falconet : « J'apprends, — lui dit-il, — que le savant et incomparable M. Saumaise écrit en faveur du roi d'Angleterre... contre les Anglais qui lui ont coupé la tête (3). Je prie Dieu qu'il puisse réussir en un aussi beau sujet : voilà une matière difficile et extraordinaire, mêlée de religion et de politique, capable d'exercer son grand esprit, qui jusqu'ici semble n'avoir rien trouvé qui ne fût au-dessous de lui. Je souhaite donc

(1) *In defricando nebulone cujus nomen absque te nunquam prodiisset extra popinas et gurgustia.*

(2) *Magna est apud omnes ac Puteanum præsertim et Menagium Miltonianæ tuæ confutationis expectatio.*

(3) Voltaire, sur dix vers anglais sortis de sa plume, nous en a laissé deux sur les Anglais. Les voici :

Capricious, proud, the same axe avails
To chop off monarch's heads, or horses tails.

Fier et bizarre Anglais, qui des mêmes couteaux
Coupez la tête aux rois et la queue aux chevaux.

Voltaire a fait peu de vers aussi dénués que ceux-là et de cœur et d'esprit.

qu'il y réussisse, tant pour son honneur que pour notre profit, afin que nous apprenions par ce grand homme de belles choses sur cette matière. Pour les Anglais, si vous en exceptez un petit nombre d'honnêtes gens, je leur souhaite autant de mal qu'ils en ont fait à leur roi; c'est une nation fière, superbe et maligne. »

Quand nous voyons Gui Patin, Huet, le collégue de Bossuet, s'occuper de la réponse que Saumaise adresse à Milton, nous devons croire que le plus grand génie du 17e siècle n'ignora pas ce que savait *tout le monde.*

Ne soyons pas surpris du reste de voir Huet traiter Milton de faquin, *nebulo,* Whitlocke appelait bien Milton un certain Milton. Milton était un pamphlétaire; il n'était point encore l'auteur du *Samson* et du *Paradis Perdu.*

Puis, même en Angleterre, la renommée fut lente à couronner le chantre d'Adam et d'Eve; tout le monde sait qu'Addison révéla aux Anglais le premier de leurs poëtes; bien longtemps la réputation de Milton, toute méritée qu'elle soit, trouva des contradicteurs, et le malin Chesterfield osait regarder le *Paradis Perdu* comme une des plus tristes suites du péché originel.

Huet, dans la querelle sur les *Etudes monastiques* entre l'abbé de Rancé et Mabillon, prit avec chaleur parti pour ce dernier (1). Attaquer la science c'était l'attaquer lui-même; la science est pour lui presqu'au-dessus de toutes choses; s'il compare l'érudit au prédicateur, c'est à l'érudit qu'il assigne

(1) « Votre ouvrage, — écrit-il à Mabillon, — désabusera peut-être ceux qui le liront; mais quand on aime son mal, on en fuit le remède. »

la palme, car, dit-il, le prédicateur qui instruit le peuple n'est instruit lui-même que par les travaux de l'érudit. La gloire lui semblait un prix d'enrôlement assez beau pour le savant et l'homme de lettres, aussi ne pardonnait-il pas à Scaliger d'avoir dit que s'il avait eu dix enfants, il n'eût pas voulu en faire étudier un seul, mais les eût tous envoyés chercher fortune à la cour. Ce n'est pas que l'auteur du *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* ne comprît le néant de la science; il comparait le savant et l'ignorant à deux hommes dont l'un est assis, l'autre est debout dans une plaine; celui qui est debout voit plus loin que l'autre, mais ce qu'il voit de plus, comparé à ce qu'il ne voit pas, est peu de chose à coup sûr.

Ninon de l'Enclos félicitait un père dont le fils manquant de mémoire ne pourrait, disait-elle, faire des citations; citer à tous propos, voilà bien en effet l'un des inconvénients de la mémoire; en voici un autre : c'est de prétendre remettre en honneur de pauvres sophismes que l'on a déterrés dans de vieux livres et que par malheur l'on ne veut pas avoir déterrés en vain; Epicharme soutenait que celui à qui l'on a prêté de l'argent n'est pas tenu à le restituer, parce qu'au moment de l'échéance il n'est plus le même homme qu'à l'époque de l'emprunt. Voilà, nous le pensons, la source où Huet puisa cette étrange idée que la relation entre un père et un fils n'a rien du tout de réel. Il le démontrait à grand renfort d'*ergo;* mais ici nous ne pouvons nous empêcher de lui dire avec Molière : Votre *ergo* est un sot, le paradoxe a beau sauter dans ses cerceaux, il ne pourra jamais devenir une vérité.

J'aime bien mieux Plutarque lorsqu'il nous dit avec son sens admirable : « Les êtres produits par voie de génération ne ressemblent point aux productions de l'art. A l'égard de

celles-ci, dès que l'ouvrage est terminé, il est sur-le-champ séparé de la main de l'ouvrier et ne lui appartient plus; il est bien fait par lui, mais non de lui; au contraire, ce qui est engendré provient de la substance même de l'être générateur, tellement qu'il tient de lui quelque chose qui est très-justement puni ou récompensé pour lui, car ce quelque chose est lui. »

Huet sentait au moins par le cœur les liens qui l'attachaient à son père et à sa mère; mais devant l'idée bizarre que nous venons de critiquer et qu'il développe longuement quelque part (1), l'on pourrait être tenté de le calomnier.

Sa passion pour la science n'avait point desséché en lui le goût de la poësie et de la nature; il n'était pas homme à préférer, comme l'abbé de Longue-Rue, les *Antiquités homériques* à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* (2), ou à traiter comme un petit compagnon, parce qu'il n'était pas aussi savant que lui, l'auteur du *Télémaque,* ce pauvre M. de Cambray, comme l'appelait dédaigneusement l'un de ses doctes contemporains (3). Huet avait mille objections contre les jardins à la mode; il préférait la source qui jaillit du rocher au jet d'eau bourbeux qui s'élance d'une grenouillère, et il plaçait au-dessus des parterres décorés de buis, entourés d'allées nues et de palissades dressées au cordeau, ces grands chênes qui se trouvaient, comme il le dit dans un fort beau langage, à la nativité du temps. En somme, Huet fut un des derniers de cette génération d'hommes infatigables qui, tels que Loisel, travaillaient le jour et la nuit, ou, semblables à Picherel, poursuivaient leur savant labeur même au milieu du bruit des armes; il lui eût

(1) *Huetiana.*
(2) *Longueriana.*
(3) *Item.*

TYP. LEBEL, A MORTAIN.

fallu une grâce spéciale pour se trouver heureux, même dans l'Eden, sans ses papiers et ses livres.

Il vécut trop avec les morts. Son siècle et quel siècle ! a beau passer devant lui, il le regarde à peine. Mais il sait qu'Egérie fut le symbole de la pauvreté et il vous apprendra, pour peu que vous y teniez, que le bois de Brésil au lieu d'emprunter son nom au Brésil lui a donné le sien.

Huet est tellement latin, grec, hébreu, qu'il oublie d'être français. A qui lui eût demandé son avis sur les guerres de Louis XIV, il eût peut-être été tenté de répondre, non pas comme l'abbé de Dangeau : « Il en arrivera ce qu'il pourra, j'ai dans mon portefeuille deux mille verbes français parfaitement conjugués (1) ; mais il en arrivera ce qu'il pourra, je suis parfaitement édifié sur la vraie situation du paradis terrestre, sur la route exacte que suivaient les voiles de Salomon. » Il montra trop son savoir et pas assez son esprit. Quelquefois il nous choque par le prosaïsme de ses idées ; l'amour n'est pour lui qu'une maladie physique qu'il faut combattre par des saignées et des sueurs (2). Le grand tort de Huet comme

(1) Le bon mot de l'abbé de Dangeau lui a été volé par le grammairien Domergue ; c'est là du reste le sort de beaucoup de bons mots ; l'on a souvent cité la parole de Mme de La Sablière sur les bêtes dont l'amour n'a qu'une saison parce qu'elles sont des bêtes. Mme de La Sablière pourtant se faisait ici l'écho de Julie, fille d'Auguste. (Voyez Macrobe.)

(2) Il eût pu alléguer toutefois à l'appui de sa thèse le prince de Condé qui, tombant malade à Philipsbourg après la bataille de Nordlingue, se sentit guéri tout-à-coup de son amour pour Mlle de Vigean. « Mon amour, disait le prince, s'en est allé avec mon sang. »

Ségrais parle aussi d'un gentilhomme allemand qui, désespéré de l'inconstance d'une princesse allemande dont il était amoureux, se jeta à ses pieds, après s'être introduit dans son appartement. La princesse, sans se laisser fléchir, lui ordonna de se retirer. — Plutôt mourir de votre main, répondit le gentilhomme. Elle alors prenant l'épée qu'il lui ten-

écrivain est de manquer souvent d'originalité; celui-là, disait Michel-Ange, qui s'habitue à suivre n'ira jamais devant; or, Huet comme poëte a trop suivi les traces du *Chantre des Métamorphoses*.

C'est une règle assez générale que la profondeur chez l'écrivain se trouve dans un rapport exact avec l'élévation; Pascal et Bossuet sont aussi élevés que profonds : semblables à la mer qui creuse ses abymes au pied des montagnes et présente des bas-fonds à l'attérissement des plages (1). Huet, nous devons en convenir, n'est d'ordinaire ni très-profond ni très-élevé; sa vraie image serait un lac étendu et fertile, où sans les en retirer pleins vous ne sauriez jeter vos filets.

Au point de vue moral, nous lui avons reproché un peu de vanité et trop de zèle peut-être à défendre ses intérêts; si son style, comme Dupin le prétend, était cicéronien, sa vanité était au moins aussi cicéronienne que son style; pas plus que l'orateur romain, il ne se piquait d'imiter ces hérauts des jeux publics que l'on voyait chez les anciens appeler les noms des vainqueurs, puis emprunter la voix d'autrui pour faire proclamer les prix décernés à leur mérite. Toute critique le choquait; Basnage réfute-t-il ses idées touchant Moïse; Huet

dait, l'en frappa de deux coups qui lui traversèrent le corps. Le gentilhomme guérit et des deux coups d'épée et de son amour; il attribuait naïvement à la perte de son sang sa guérison morale. L'on accorde à la saignée une grande influence sur l'amour dans une nouvelle fort connue *(la Marquise)*... Pour nous, nous croyons que le vrai amour est dans l'âme et non dans le sang.

(1) Bourdaloue est une exception à cette règle, il est profond sans être élevé; si nous ne craignions de trop prolonger notre métaphore, nous le comparerions au lac de Constance qui, situé dans une plaine, est plus profond que tous les lacs de la Suisse, car sa profondeur atteint, dit-on, plus de deux mille cinq cents pieds.

ne peut croire qu'il ait part à son estime, puisqu'il veut lui enlever l'estime du public, et il le lui écrit très-nettement (1). Quant aux procès qui furent pour Huet la préoccupation et le souci d'une bonne part de sa vie, s'il eût vécu du temps de saint François de Sales, lequel, sans blâmer ceux qui plaident avec justice, eût écrit avec son sang que nous devons donner notre manteau à qui prend notre tunique, il eût reçu de lui à cet égard quelques avis fort utiles.

Entre les vers de Huet, si quelques-uns, comme nous l'avons remarqué, manquent de cette gravité qui sied à un évêque, souvenons-nous qu'ils sont pour la plupart les fruits de sa jeunesse, qu'il se reproche à lui-même dans ses mémoires d'y avoir mis trop d'amour, *nimium amatoriæ vanitatis*, et enfin qu'aux compliments de l'homme du monde il y sait joindre parfois de sages et austères conseils; c'est ainsi que dans son églogue du *Miroir*, où il parle à la marquise de Castries de l'éclat de ses beaux yeux, *fulgentes oculos*, il exprime le vœu, digne d'un pontife chrétien, de voir Mme de Montespan quitter la cour de Louis XIV et choisir son aimable et docte nièce pour le guide de sa vie (2) *et morum*

(1) Lettre de Huet à Basnage, du 22 décembre 1687.

(2) *Te sibi Athenaïs, regali sede relicta,*
Adjungat comitem et morum velit esse magistram.
(Mimus sive speculum.)

Voici la traduction du *Mimus*; elle aidera nos lecteurs, si nous avons été exacts, à juger la manière de Huet :

Tournez de ce côté votre pensée et vos regards; voyez ces légères images qui se peignent dans le vide; au milieu d'elles, Marie, reconnaissez vos beaux yeux et votre front charmant : bientôt vous retournerez au divin Platon dont les écrits vous charment, et dans les bocages d'Académus l'Attique vous comptera entre ses plus nobles enfants.

Qu'Athénaïs alors, se rangeant à vos côtés, aime à vous prendre pour le guide de sa vie; mais aujourd'hui souffrez que le dieu des vers mêle à vos guirlandes une feuille de son laurier.

Entre de pâles rochers qui couronnent la mer, croissait le jeune

velit esse magistram. « Le savant évêque d'Avranches, — écrivait

Mimus, espoir de tous les siens. La belle Psammathé, au fond d'une grotte de la Thessalie, l'avait mis au monde sans douleur ; Protée, son père, l'avait élevé dans les vallées de l'Ossa et, joignant l'exemple au précepte, il lui avait appris à se transformer dans les objets les plus divers.

Tantôt Mimus, revêtant le feuillage d'un arbre, enfonce ses racines dans le sein de la terre; tantôt il se métamorphose sur la plage dans le dur granit d'un rocher; ici il se répand comme une onde écumante; là il fend les mers de sa spirale de flamme; rien ne frappe ses yeux qu'il n'en reproduise aussitôt le mouvement et la couleur, la pose et le caractère. Il est tour-à-tour et le laboureur qui creuse son sillon dans la plaine, et le chevrier qui guide son troupeau sur les flancs de la colline, et le voyageur courbé qui chemine le long de la route. La jeune vierge qui cueille les fruits tout humides de la rosée du matin, s'étonne de voir briller en lui et l'éclat de ses propres yeux et la fraîche grâce de sa jeunesse Mimus est toujours autrui, presque jamais il n'est lui-même, et tous les aspects sous lesquels il se montre à nous sont des aspects empruntés.

Cependant, traînée par un dauphin docile et fendant les flots de la mer Egée, Thétis se rend vers le fils d'Eacus. Les nymphes joyeuses et le brillant cortège de Phorcus accompagnent la déesse; Triton fait retentir la mer des sons éclatants de la trompe, et l'on voit tous les dieux du ciel, de la terre et de l'Océan se rassembler sous les ombrages de l'antique Pélion.

Appuyé sur sa croupe de centaure, Chiron verse aux immortels le céleste nectar; Bacchus, la large coupe en main, presse les dieux de la vider, et ses instances joyeuses ne demeurent point sans succès.

Le front ceint des guirlandes de Castalie, les muses descendent les hautes cimes du Pinde et viennent se mêler à la troupe des dieux ; Clio laisse errer sur sa lyre ses doigts harmonieux ; la flûte emplit l'air de sa douce voix, et le dieu à la longue chevelure, Apollon, préside à ces concerts. Quittant les humides profondeurs de son lit, le Pénée soulève son front couronné de glauques feuillages; le joyeux Hyménée ébranle sous son pied l'Ossa tout fier de ses lauriers, et les collines de l'Œta célèbrent à leur tour la glorieuse fille de Nérée.

Au bruit de cette allégresse, les déesses s'élancent de leurs grottes moussues, et mènent de légères danses aux bras des immortels ; Protée, laissant dormir sur les sables de son île les troupeaux de Phoques confiés à sa garde, s'élance de ses demeures profondes et apparaît sur un char que traînent des chevaux rapides.

Mimus l'accompagne; c'est la première fois qu'il pénètre dans l'assemblée des dieux; il observe et leur air et leur contenance auguste; il contemple et la majesté de Jupiter et le sceptre d'or de Junon, et la chevelure de Phœbus qu'ont respectée les ciseaux, et le carquois qui résonne sur les épaules du dieu; il admire et les flèches de Diane et l'égide qui resplendit d'un éclat sombre sur la poitrine de Pallas, et les talonnières

naguères l'un de nos spirituels feuilletonistes (1), — le savant évêque d'Avranches, M. Huet, comme c'était le droit de son cœur et de son esprit, composa en beaux vers l'épitaphe de Molière, ce mort enterré sous bénéfice d'inventaire : « Molière, disait-il dans un latin digne du latinisme de Santeuil, c'est votre faute si nous versons tant de larmes sur votre mort; pourquoi nous avez-vous fait rire d'un si bon rire quand vous viviez (2) ? »

que Mercure a suspendues à ses pieds. Soudain, fidèle à ses penchants, il ose contrefaire les dieux et les divertir par l'imitation de leurs mouvements et de leurs gestes ; tantôt il reproduit la terrible physionomie du dieu Mars, tantôt l'allure chancelante de Bacchus, qui ploie sous le nectar; tantôt enfin il secoue la lance que Pallas brandit de sa main frémissante.

Mais voici que Vulcain, quittant la Sicile et les forges de l'Etna, vient se joindre aux autres dieux; sa chevelure inculte s'est hérissée sous la flamme, et il traîne son pas inégal sur le rivage de la mer.

Mimus l'a vu du sommet du Pélion, et aussitôt revêtant d'une peau noire des membres massifs, jetant une crasse hideuse sur son front sourcilleux et soulevant lentement un pied lourd et rebelle, il montre aux dieux par un mensonge vivant l'image frappante de Vulcain.

Les dieux, les néréides et toute cette brillante jeunesse qui couvre en ce moment les plages de la Thessalie laissent éclater leur rire. La colère et la vengeance montent au cœur de Vulcain ; jetant sur Mimus un regard courroucé : Misérable compagnon des phoques, lie de l'Océan, s'écrie-t-il, ô toi, plus vil que l'algue que roulent ses flots ; toi, oser te rire des dieux, et par tes bouffonneries sacrilèges violer leur majesté ! Ainsi donc, le fils de Junon, celui qui lance d'une main sûre les foudres de Jupiter, livré à la risée des immortels, sera devenu, grâce à toi, la fable de l'Olympe ! ce ne sera pas impunément. Toi, qui selon ta volonté sais prendre toutes les formes, quitte la tienne, laisse là ton visage d'homme, sois un miroir, et maintenant, comédien, imite ce que tu vois. Il dit, et l'effet suit soudain la parole. Le souffle de la vie s'envole du sein de Mimus, son cœur cesse de battre. Il est devenu un miroir; mais se rappelant toujours ses goûts d'autrefois, le fils de Protée ne cesse de reproduire l'image des objets, et de tromper par un incessant mensonge tous ceux qui le regardent.

(1) Voyez Jules Janin, feuilleton des *Débats*, janvier 1853.

(2) Voici les deux derniers vers de l'épitaphe que M. Janin n'a pas traduite tout-à-fait littéralement :

Si risum nobis movisses parcius olim,
Parcius heu lacrymis tingeret ora dolor.

Ecrire l'épitaphe de Molière était sans doute le droit de Huet, mais pleurer la vie du comédien presqu'autant que sa mort était peut-être un peu son devoir; Bossuet a flétri les *impiétés et les infamies de Molière* (1); Fénélon lui reproche de donner un tour gracieux au vice, une austérité odieuse à la vertu (2). Bourdaloue enfin semble faire allusion au *Tartuffe* quand il nous dit que l'on défigure la vraie dévotion par les traits dont on peint la fausse, parce que les dehors de l'une et de l'autre sont presque tout semblables (3). Huet, nous le croyons, était complètement de l'avis de ces grands hommes; mais il avait vu une antithèse et il n'a pas résisté au plaisir de l'encadrer dans un distique.

Huet, sous maints rapports, fut un moraliste très-sévère. Nous voyons, par une de ses lettres au cardinal d'Aguirra, qu'il condamnait le probabilisme, puisqu'il félicite le savant cardinal et le père Gonzalès des coups qu'ils portaient à cette funeste doctrine (4). La correspondance de Huet avec le père Martin prouve encore que Huet, sur certains points, était assez rigide. Le père Martin avait réuni dans une collection les portraits des hommes illustres de Normandie; avant d'y admettre des portraits de protestants, il voulut consulter Huet pour s'appuyer sur son avis. Huet l'engagea à n'accueillir de tels portraits qu'en petit nombre, puisqu'ils ne devaient être

(1) *Réflexions sur la comédie.*

(2) Fénélon n'admettait pas la distinction entre l'hypocrisie et la vertu dont on se sert pour défendre Molière. (Voyez sa lettre sur les occupations de l'Académie française.)

(3) Voyez *Sermon pour le 7e dimanche après Pâques.*

(4) *Damnosa hæc opinio... argumentis tuis oppressa tandem intercidat.* (Voyez lettre à d'Aguirra, *Manusc. de la Bibl. royale.*)

là qu'à titre d'érudition et qu'il eût été mal séant de les voir *faire figure vis-à-vis des catholiques.*

Quelque douceur, quelque modération qu'ait toujours témoigné Huet pour les protestants, l'on voit par toute sa vie que son attachement au catholicisme n'en était pas moins profond. Nous avons cité les paroles éloquentes qu'il adressait à Lefebvre pour l'exhorter à rentrer dans le chemin de la vraie doctrine; il semblait garder toute son indignation pour les panthéistes et les athées.

« Je connais, — écrivait-il à Sandius, — l'ouvrage de Spinosa, *l'Esprit des écritures;* le connaître, c'est le mépriser, tant il est dénué d'esprit et de jugement; tout en cet homme est médiocre, hormis sa présomption et sa témérité... Son jugement est nul; il ne voit nos livres saints qu'à travers un nuage; il ne se doute pas de l'histoire ancienne; si donc il s'est fait un nom près de ceux qui aiment les doctrines nouvelles, il ne le doit qu'à son cynisme, à son audace éhontée... (1) »

Huet, ailleurs, dit des athées qu'il ne faut pas les combattre avec des arguments dont leur ignorance et leur stupidité n'apprécient point la force, mais par des châtiments. L'état, ajoute-t-il, a intérêt à ne point tolérer des hommes qui n'ont qu'un but : chasser de l'univers le dieu qui en est le père (2).

Huet était-il ultramontain ou gallican? c'est ce qu'il est difficile de déterminer par ses ouvrages; si d'un côté il cite

(1) *Projectæ tantum impudentiæ.* (Lettre à Sandius, du 13 juin 1679, *Manusc. de la Bibl. royale.)*

(2) Voyez lettre à Grævius, 4 juin 1680.

Dupuy, son ami, comme le défenseur des principes gallicans (1), l'on sait de l'autre quel attachement il portait à d'Aguirra qui les avait attaqués.

Tel fut Huet, tel du moins il s'est montré à nous dans ses ouvrages, sa correspondance et les témoignages nombreux de ses contemporains. A beaucoup de vertus il joignit quelques défauts; mais qui peut marcher dans le monde sans se laisser plus ou moins *embrouiller de sa poussière ?* Méritait-il une biographie ? nous l'avons cru avant de commencer ce livre et nous le croyons encore. *Les saints de village peuvent sans doute se promener incognito;* mais l'homme le plus savant du 17ᵉ siècle n'est pas un saint de village. Vous ne pouvez toucher en effet à l'histoire de ce temps-là sans y rencontrer à chaque page le nom de l'évêque d'Avranches.

L'on raconte qu'un luthier de Vienne se promenait tous les jours dans les environs de cette ville; apercevait-il un chêne, il le frappait de son marteau et, suivant le son que rendait l'arbre, il le choisissait ou le rejetait pour ses instruments de musique. L'humanité est le luthier; elle aussi d'un doigt interrogateur elle frappe non les vieux arbres, mais les vieilles renommées, avide qu'elle est de s'emparer de tout ce qui vibre à l'unisson de son cœur. Or, si nous estimons l'ombre et les fruits de l'arbre qui ne saurait fournir d'instruments à nos concerts, nous ne pouvons aussi sans injustice dédaigner le savant qui ne nous charme pas, à la vérité, comme poëte ou orateur, mais qui nous donne les fruits précieux de ses recherches et de ses veilles.

(1) *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.*

L'on demandait à un philosophe à quoi lui servait sa science. A ne pas poser, répondit-il, quand je vais à l'amphithéâtre, une pierre sur une pierre; quand meurent le savant et l'ignorant, si ceux qui leur rendent les derniers devoirs ne posent pas, selon le mot d'Aristippe, une pierre sur une pierre, ils posent du moins ce qui est insensible et froid sur ce qui est froid et insensible. La science n'habite point chez les morts; de même que nos œuvres, elle nous suit là-haut; heureux si toute chrétienne elle y reçoit sa récompense.

FIN.

NOTES.

A

PAGE 16.

La Harpe, qui dans son *Cours de littérature* parle de La Calprenède, a oublié Camus. Niceron compte cent quatre-vingt-six ouvrages de ce prélat, qui écrivait ses nouvelles en une nuit et ses *beaux romans,* pour parler comme Naudé, en quinze jours.

« Il s'y proposait, — c'est Perrault qui nous l'apprend, — d'élever insensiblement les cœurs à Dieu par les sentiments de piété qu'il insérait adroitement dans ses fictions. Ce fut un heureux artifice, — ajoute Perrault, — car ses livres passèrent dans les mains de tout le monde et, comme ils étaient pleins non-seulement d'incidents fort agréables, mais de bonnes maximes très-utiles, ils firent un fruit très-considérable et furent comme une espèce de contre-poison à la lecture des romans. »

Lorsque Camus et St François de Sales se promenaient en bateau *sur ce beau lac qui lave les murailles d'Annecy ou dans les jardins qui sont sur ces agréables rivages,* le pieux romancier lisait à son ami quelques pages qu'il soumettait à son jugement.

Il y a souvent de la justesse, nous dirions presque de la profondeur dans les idées de Camus.

« Les femmes les plus indifférentes avant le mariage, — dit-il quelque part, — sont celles qui s'attachent avec plus d'amour et de fermeté à leurs maris, parce qu'elles n'ont jamais eu le cœur frélaté d'autres affections. »

Le style de Camus, pittoresque et coloré, est entaché de *manière.*

Ici, ce sont *des soufflets de réponses magnanimes, avec lesquels on allume un grand feu de colère;* là, *les cendres d'un oubli qui ne peuvent éteindre des feux;* ailleurs, *des*

joues, parterre de vives fleurs, baignées de torrents de larmes qui ravagent leur beauté.

Mais, en somme, Camus reste malgré ses défauts un écrivain fin, gracieux, élégant, et l'*Esprit de St François de Sales*, livre il est vrai bien supérieur à ses romans, aura toujours sa place dans une bonne bibliothèque.

B

PAGE 106.

Illustrissime Domine,

Humanissimas tuas litteras accepi die 10 mensis currentis scriptas, in quibus quædam dubia proponis de episcopo quodam Alladensi qui in vita celeberrimi episcopi Huetii memoratur. Libentissime tuis quæsitis pro viribus respondere conabor. Est itaque Alladensis episcopatus in parte occidentali Hiberniæ, prope mare Atlanticum situs. Vicus vero qui latine fortasse Alladum vocabatur, vulgo in lingua anglica Killala dicitur. Episcopus vero Alladensis est suffraganeus archiepiscopi Juamensis.

Episcopus porro quem laudat clarissimus Huetius erat Franciscus Kirwanus. Is adfuit concilio quod est Kilkenniæ annis 1646-47-48 habitum a catholicis, ut se adversus nefarios regicidarum Angliæ, qui eò dementiæ pervenerant ut Carolum primum capite plecterent, aliqua ratione tuerentur. Verum anno 1649, devictis et ad internecionem fere a Cromwello catholicis deletis, episcopus prædictus Alladensis cum aliis multis in Gallias se recipere coactus est. Eum mortuum fuisse Rhedoni (Rennes) *in Britannia armorica legi, sed nescio quo*

anno. Hæc sunt quæ tuis quæsitis respondenda esse videntur. Cæterum si qua alia in re operâ meâ indigeas, tuis obsequi mandatis semper paratus ero. Denique hanc occasionem nactus, eos obsequii et æstimationis sensus non possum non exprimere quibus erga te et præclaram tuam et catholicam nationem afficior.

Obseq.[mus] *et ob.*[mus] *famulus.*

† PAULUS CULLEN,
Archiep. Dublinensis.

Dat. Dublini, die 17° dec. 1853.

